

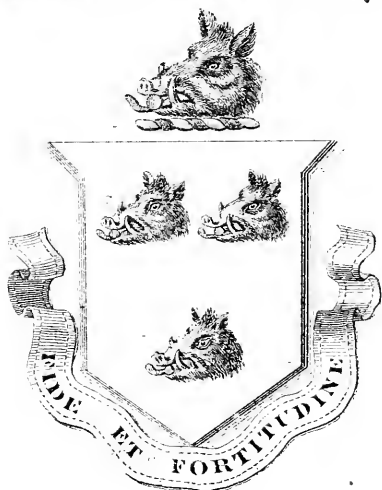
Accessions

155,757

Shelf No.

G. 3556,1

Barton Library. v. 18.

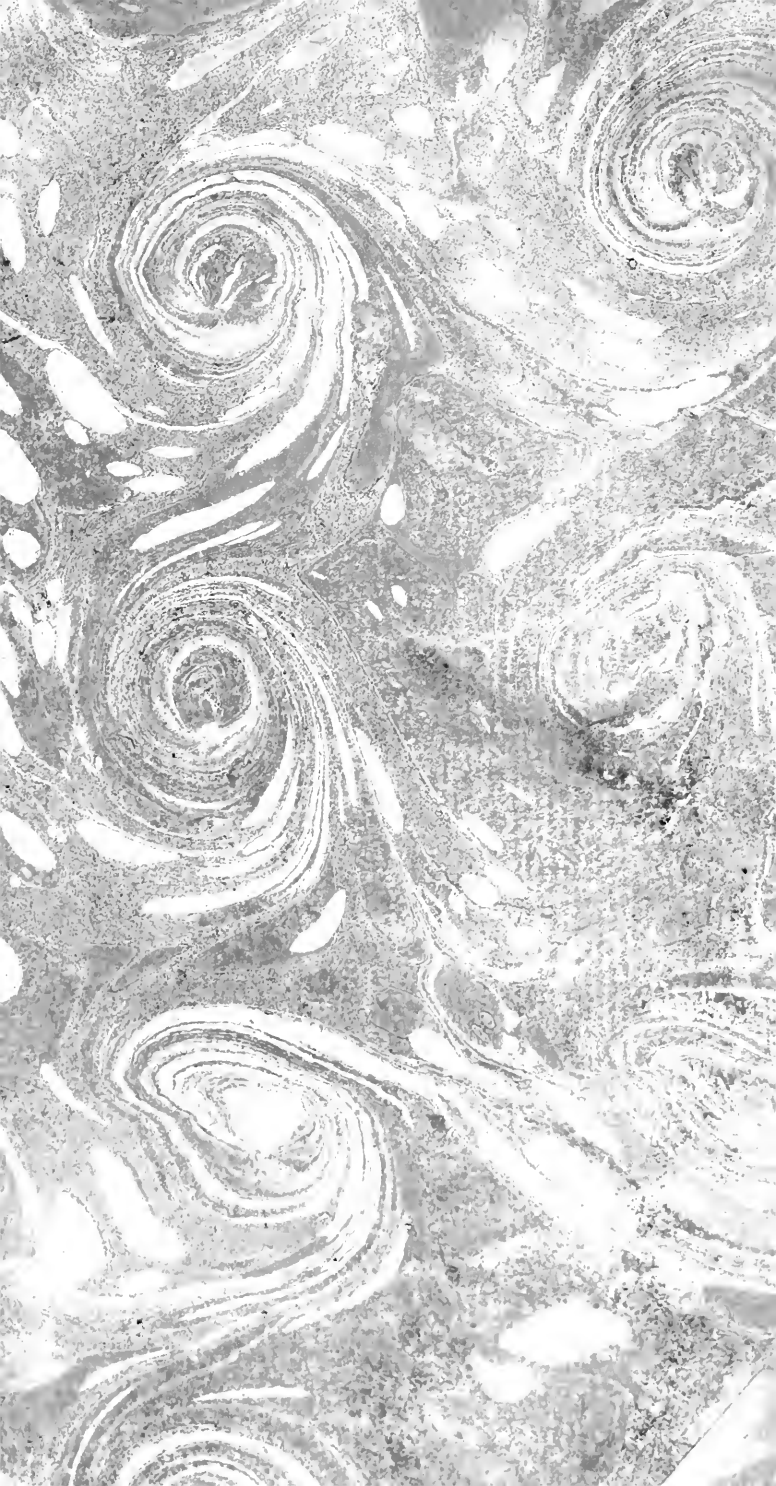


Thomas Pennant, Barton.

Boston Public Library.

Received, May, 1873.

Not to be taken from the Library.



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

LE
CABINET
DES FÉES.

TOME DIX-HUITIÈME.

CE VOLUME CONTIENT

La suite des **CONTES ET FABLES INDIENNES**
DE **BIDPAÏ ET DE LOKMAN,**

FABLES ET CONTES composés pour l'éducation
de feu monseigneur le duc de Bourgogne , par feu
messire **FRANÇOIS DE SALIGNAC DE LA MOTHE-FÉNÉLON,**

| **Boca , ou la vertu récompensée ,** par madame
LE MARCHAND.

LE CABINET DES FÉES,

O U

COLLECTION CHOISIE
DES CONTES DES FÉES,
ET AUTRES CONTES MERVEILLEUX;

TOME DIX-HUITIÈME.



A G E N È V E,

Chez BARDE, MANGET & Compagnie
Imprimeurs-Libraires.

Et se trouve à PARIS,
Chez CUCHET, Libraire, rue & hôtel Serpente.

M. DCC. LXXXVI

Q3536

18

100.757

May 1978

C O N T E S

E T

FABLES INDIENNES ;

DE BIDPAI ET DE LOKMAN ,

*Traduites d'Ali Tchelebi-ben-Saleh ,
Auteur Turc.*

C H A P I T R E V.

*L'on perd souvent par sa faute , un bien
que l'on n'a acquis qu'après bien des
peines.*

DABCHELIM adressant la parole au brachmane , lui dit : L'histoire que vous venez de raconter nous enseigne quelle conduite nous devons tenir avec nos ennemis ; elle nous apprend que la prudence peut nous garantir des pièges qu'ils nous tendent ,

Tome XVIII.

A

tracez-nous maintenant le tableau des malheurs de l'homme, qui, par son imprudence, perd un bien dont l'acquisition lui a coûté des travaux infinis. S'il est difficile, répondit le brachmane, d'obtenir ce qui fait l'objet de nos désirs, il l'est encore plus de le conserver. Quelquefois le hasard nous procure un bien qui n'est le fruit ni de nos peines, ni de notre mérite, mais si nous nous endormons dans le sein du bonheur, bientôt ce bonheur nous échappe : alors les regrets, les soupirs, les larmes, loin d'adoucir nos maux, ne font que les augmenter. L'histoire d'une tortue que je vais raconter à votre majesté, vous retracera cette vérité beaucoup mieux que des préceptes.

LE SINGE ET LA TORTUE,

F A B L E.

DES singes habitoient une des îles de la mer verte : Kardan, c'est ainsi que s'appeloit leur roi, étoit depuis long - temps sur le trône, sans que rien eût altéré son bon-

heur ; mais , comme dit le proverbe arabe , quel est le bien sur la terre que le temps ne détruise ? Ce singe vieillit , ses membres s'affoiblirent , son corps se courba , l'aimable joie fut bannie de son cœur ; il ressentit enfin toutes les incommodités de la décrépitude.

Le roi des singes ne tarda pas à en faire la triste expérience ; ses sujets , qu'il avoit rendus heureux , oublièrent ses bienfaits : ils ne voulurent plus obéir à un vieillard ; son esprit , disoient - ils , se ressentoit des infirmités de son âge. Ils jetèrent les yeux sur un jeune prince de ses parens. Kardan , dans un instant , se vit abandonné de ceux mêmes qu'il avoit cru les plus fidèles. Il céda , malgré lui , une couronne qu'il ne pouvoit plus disputer. Honteux de reparôître comme particulier dans un pays où il avoit donné des loix , il s'exila volontairement ; & , retiré dans une isle voisine qui étoit déserte , il faisoit de sérieuses réflexions sur le peu de solidité des grandeurs : content de quelques fruits que produisoient les arbres dont l'isle étoit couverte , il tâchoit d'oublier sa gloire passée , & ne songeoit qu'à éclairer son esprit des lumières de la plus pure sagesse.

Un jour qu'il étoit monté sur un figuier planté sur le rivage, quelques fruits de cet arbre tombèrent dans la mer ; le bruit causé par leur chute , & l'eau qu'ils firent rejaillir , l'amusèrent : les moindres choses occupent celui qui est condamné à vivre dans la solitude. Il se fit un plaisir innocent de ce jeu ; il jeta lui-même plusieurs figues dans la mer. Une tortue qui étoit aux environs en profitoit, & les mangeoit ; elle prit pour un acte de bienfaisance de la part du singe, ce qui n'étoit qu'un amusement : elle lève la tête hors de l'eau , & le remercie. Kardan, enchanté d'avoir trouvé un compagnon dans ce lieu désert, l'assura qu'il seroit charmé de se lier avec elle. Je ne désire pas avec moins d'empressement votre amitié , lui dit la tortue : heureuse si vous m'en croyez digne.

Les sages, reprit Kardan, ont établi des règles sur l'amitié ; il nous ont appris à distinguer les personnes avec lesquelles on doit se lier, & celles qu'il faut éviter. Trois espèces d'amis ont droit à notre confiance : le savant, non pas celui qui, par la corruption de ses mœurs, & par un orgueil déplacé, profane un si beau nom ; mais le savant modeste & vertueux : l'homme sincère, qui a

le courage de nous avertir de nos défauts, & de nous exciter à la vertu; enfin, l'homme défintéressé, qui, tout occupé de celui qu'il aime, s'oublie lui-même, & ne fait pas de l'amitié un honteux commerce.

Mais si l'on peut se livrer à ces trois espèces d'amis, l'on doit fuir ces trois autres : celui qui, lâchant la bride à ses passions, nous séduiroit par ses discours empoisonnés, & nous entraîneroit dans le crime par son dangereux exemple : le médisant, le calomniateur, forment la seconde espèce : la troisième espèce renferme celui qui manque de jugement : un ennemi prudent est préférable à un ami imprudent. L'histoire d'un roi de Kachemire & de son singe est une preuve convaincante de cette vérité :



LE ROI DE KACHEMIRE ET SON SINGE,

C O N T E.

UN roi de Kachemire s'étoit épris pour un singe de l'amitié la plus forte ; il le préféroit à ses serviteurs les plus fidèles , & lui avoit confié la garde de sa personne durant la nuit : le singe , un poignard à la main , veilloit au chevet du lit du monarque , tandis que celui-ci s'abandonnoit au sommeil.

Un filou , dans l'espérance de faire quelque bon coup , s'étoit rendu à Kachemire ; en traversant la ville , il rencontra un de ses camarades : tous deux tinrent conseil , pour savoir de quel côté ils dirigeroient leurs pas. J'ai apperçu , dit le second filou à son camarade , un âne à quelques pas d'ici , nous profiterons des ténèbres de la nuit pour l'enlever : tout proche est la boutique d'un fayancier , nous nous y introduirons , & nous chargerons notre âne des marchan-

dites qu'elle renferme. Ils parloient encore lorsque la patrouille passa : le premier voleur, plus alerte que son camarade, se glissa derrière un mur, l'autre fut pris comme un oiseau au filet ; sa mauvaise mine & son air embarrassé le trahirent : il avoua au chef de la garde le motif qui l'avoit conduit à Kachemire. L'officier, en le faisant conduire en prison, ne put s'empêcher de rire de la simplicité du filou : Un âne, lui dit-il, est un animal bien rare, & quelques bouteilles de verre font des effets assez précieux pour risquer sa vie.

Le premier filou n'étoit pas si éloigné qu'il n'entendît ces paroles : Mon camarade, dit-il en lui-même, étoit un imprudent ; faute de jugement, il alloit pour rien me précipiter dans un danger évident. Le chef de la garde est mon ennemi, mais un ennemi éclairé ; profitons du conseil qu'il me donne sans le savoir ; & , s'il faut risquer la vie, que ce soit du moins par quelque fait éclatant. Il dit, & il se glissa dans le palais du roi. Le hasard fit qu'il perça le mur de la chambre même où dormoit ce prince. Le filou entre sans faire de bruit : il apperçoit à la lueur de plusieurs flambeaux de camphre le monarque étendu dans son lit, & plongé

dans le plus profond sommeil ; un finge armé d'un poignard s'offre ensuite à sa vue. Tandis qu'il considéroit avec étonnement toutes ces choses , il voit un grand nombre de fourmis , qui , tombées du plancher , couroient sur le visage & la poitrine du prince. Le finge , qui les avoit aussi apperçues , en gardien vigilant , se met aussitôt à les écarter : impatienté de les voir toujours revenir , à mesure qu'il les chassoit , il se met en colère ; il veut les percer avec le poignard dont il est armé , & il alloit en frapper le roi , lorsque le voleur jeta un grand cri , & s'élançant avec rapidité sur le finge , lui retint le bras qu'il avoit déjà levé.

Le sultan , au cri du voleur , se réveilla ; étonné de voir un inconnu dans son appartement , il lui demanda qui il étoit : Je suis , répondit le filou , votre ennemi , mais un ennemi prudent ; l'espoir du butin m'a fait pénétrer jusqu'ici , heureux d'y être venu à temps pour vous sauver la vie , que le finge votre ami , mais un ami sans jugement , alloit vous arracher.

Le monarque , après s'être fait raconter tout au long ce qui s'étoit passé , frémit du danger qu'il venoit de courir , & rendit grâce au ciel , qui l'en avoit délivré : il

combla de biens le filou; le singe fut renvoyé dans une écurie, séjour plus digne de lui que le palais des rois.

Bagha, c'étoit le nom de la tortue, témoigna à Kardan le plaisir qu'il avoit eu à l'entendre : il le pria de lui faire connoître les différentes espèces d'amis. Il y en a de trois sortes, lui dit Kardan : les premiers ressemblent à la nourriture; ils sont aussi nécessaires à l'ame, que les alimens le sont au corps : les seconds, sont comme les remèdes auxquels l'on a quelquefois recours, mais dont l'usage continuel est pernicieux. On peut comparer les troisièmes, qui sont les hypocrites en amitié, à du poison : malheur à celui qui s'attache à de pareils amis, il devient bientôt la triste victime de leur trahison & de son imprudence : le sage fuit celui qui, couvert du masque de l'amitié, porte au-dedans de lui un cœur insensible & frivole.

A quels traits, reprit Bagha, peut-on reconnoître la véritable amitié? L'ami véritable, dit Kardan, cache avec soin les défauts de celui qu'il chérit, & les couvre du voile de l'indulgence : il exalte au contraire ses moindres vertus : le plus petit talent de son ami devient à ses yeux une

perfection : sa mémoire , fidelle à lui retracer les bienfaits qu'il a reçus , ne conserve aucun souvenir de ceux qu'il a rendus lui-même ; enfin , si son ami a le malheur de l'offenser , il lui pardonne aisément : la plus légère excuse l'appaise & le désarme.

Si l'amour-propre ne m'aveugle pas , dit Bagha , je crois me reconnoître au portrait que vous venez de tracer ; je sens au-dedans de moi toutes les vertus qu'exige la plus pure amitié : daignez en faire l'épreuve , vous me trouverez toujours fidelle & constant : la mort seule pourra briser les liens qui m'uniront à vous.

Le singe , enchanté de ces protestations , descendit de l'arbre sur lequel il étoit monté ; la toue aborda sur le rivage : ces deux nouveaux amis , en s'embrassant , se jurèrent une constance à toute épreuve. Kardan se félicitoit d'avoir trouvé quelqu'un qui pût lui adoucir les amertumes de son exil , & dans le sein duquel il verseroit ses chagrins. Bagha , de son côté , admiroit la haute sagesse & le profond savoir de ce solitaire : le singe oublia ses malheurs , & Bagha ne songea plus à sa femme & à ses enfans , qu'il avoit abandonnés depuis plusieurs mois.

Tandis qu'il goûtoit tranquillement les

douceurs de l'amitié, son épouse étoit en proie à tout ce que l'inquiétude a de plus accablant : tantôt elle craignoit que son mari n'eût été englouti par les flots ; tantôt elle s'imaginait qu'il l'avoit quittée pour une autre ; la nuit même, lorsqu'elle se livroit au sommeil, elle étoit agitée par des songes affreux, qui lui représentoient son époux mort & étendu sur le rivage. La tortue en s'éveillant s'attristoit de ses songes affreux : Quoi donc ? disoit-elle, mon cher époux, je ne vous reverrai jamais ? jamais je n'embraserai celui qui m'aimoit tant, & pour lequel je ressentois une égale ardeur ? non, je ne peux plus rester dans cette cruelle incertitude, je veux en sortir à quelque prix que ce soit. Un moment après, elle craignoit d'éclaircir son sort, & de devenir encore plus malheureuse. Elle se détermina enfin à confier ses peines à une de ses amies. Celle-ci tâcha de la consoler : elle lui dit qu'on lui avoit appris que son mari étoit en vie, & le lieu où il étoit ; elle exigea de celle qui la consultoit une soumission aveugle. Comptez sur ma docilité à suivre vos conseils, dit l'épouse de Bagha ; la prudence vous les inspire, & l'amitié vous les dicte. Apprenez, lui dit alors celle-ci, que votre époux n'a pas été la proie

des flots , comme vous vous l'imaginez ; il est dans une île déserte , peu éloignée de celle que nous habitons. C'est dans cette île qu'il a fait connoissance avec un finge : l'amitié qui les unit est si forte , qu'il a oublié sa patrie , ses proches , vous-même enfin , & ses enfans.

Cette nouvelle affligea sensiblement la tortue ; elle accusa son mari d'ingratitude & le ciel d'injustice ; enfin elle donna les marques du plus violent désespoir. Il faut montrer plus de courage , lui dit sa confidente , & chercher un remède à vos maux , au lieu de les aigrir. Il est un moyen sûr de faire revenir celui dont vous pleurez l'absence : nous allons lui envoyer quelqu'un pour lui apprendre que vous êtes dangereusement malade ; il le croira , il reviendra auprès de vous ; lorsqu'il y sera , nous ferons nos efforts pour le retenir.

La tortue consentit à la proposition ; l'envoyé partit , & aborda en peu de temps à l'île où étoit Kardan & Bagha : il trouve celui-ci , & lui annonce que son épouse touchoit à son dernier moment.

Bagha , bien affligé , fait part de cette triste nouvelle à Kardan , & lui demande la permission de le quitter pour quelque temps.

Je partage votre juste douleur , lui dit Kardan : partez , un devoir trop sacré vous appelle , pour que je m'oppose à votre voyage ; mais faites cesser , par un prompt retour , la peine que va me causer notre séparation.

Bagha , les larmes aux yeux , s'élance dans la mer , & aborde en peu de temps à son île. Ses amis & ses proches , prévenus de son arrivée , l'attendoient sur le rivage : ils le conduisent chez son épouse , qui , pour mieux jouer son rôle , étoit étendue par terre , & paroissoit accablée du mal le plus violent. Son mari , en la voyant , lui dit les choses les plus touchantes , sans qu'elle lui répondît un seul mot.

Bagha désespéré d'un silence si opiniâtre , en demanda la raison à l'amie de sa femme. Dans l'état où est réduite votre épouse , lui dit celle-ci , sans aucun espoir de guérison , & n'envifageant qu'une mort prochaine , est-il étonnant qu'elle ait perdu la parole ? N'est-il donc pas de remède à ses maux ? s'écria Bagha avec douleur : hélas ! si j'étois assez heureux pour l'espérer , je ne plaindrois ni mes peines , ni mes pas , dussé-je parcourir toutes les mers.

La maladie dont est attaquée votre épouse ,

répondit son amie, n'est pas absolument sans remède ; mais il est si rare & si difficile de le trouver, qu'il n'y faut pas songer. Ce discours ranima les espérances de Bagha : il conjura l'amie de sa femme de lui apprendre le nom de ce remède précieux. A quoi pourra vous servir d'en savoir le nom, lui répondit celle-ci, puisqu'il vous sera difficile de le trouver ? C'est pour recevoir les derniers embrassemens de votre épouse expirante, & non pas pour tenter une chose presque impossible, que nous vous avons fait venir ; mais enfin, il faut contenter votre curiosité : le cœur d'un finge est le seul remède qui puisse rappeler à la vie celle que vous pleurez.

Ces paroles affligèrent Bagha ; un foible rayon d'espérance avoit lui à ses yeux pendant quelques instans ; ce qu'il venoit d'entendre le faisoit disparaître. Le finge qu'il a laissé dans l'île déserte s'offre à sa pensée : il considère que le seul moyen de conserver son épouse est de faire périr son ami : il se représente un instant après la noire trahison dont il va se rendre coupable, les droits sacrés de l'amitié violés, sa mémoire devenue en horreur à tous les animaux : mille passions différentes l'agitent & le tour-

mentent : l'amour , enfin , l'emporte sur l'amitié , & la mort de Kardan est résolue , puisqu'elle doit conserver la vie de son épouse.

Bagha , après avoir conçu ce noir projet , sentit la difficulté de l'exécution : il vit bien que tout seul , il étoit trop foible contre le singe , & que l'unique moyen de réussir , étoit de l'attirer dans l'île des tortues. Il se met à la nage , & rejoint Kardan , qui fut transporté de joie à sa vue ; il l'accable de caresses , & lui demande avec empressement des nouvelles de sa femme & de ses enfans. Le plaisir que j'ai eu de revoir des objets si chers , lui dit Bagha , a été empoisonné par le chagrin que me causoit votre absence : jour & nuit vous étiez présent à ma pensée , & j'ai éprouvé que , sans vous , je me flattois en vain d'être heureux ; mais si vous le voulez , vous pouvez me rendre heureux par l'amour & par l'amitié. Renoncez à votre île déserte pour habiter celle des tortues ; elle produit abondamment tout ce qui est nécessaire à la vie : mes concitoyens , témoins de mon bonheur , l'envieront , ou plutôt s'empresseuront de le partager : de mon côté , je n'oublierai rien pour vous rendre votre nouveau séjour agréable , & pour vous engager à vous

y fixer. Si vous vous rendez à mes désirs, rien désormais ne nous séparera l'un de l'autre, & la distance des lieux ne fera plus un obstacle à ma félicité. Ami, reprit Kardan, qui n'osoit pas encore trop se fier à Bagha, dans le pays de l'amitié l'on ne connoît pas la distance d'un lieu à un autre; rien n'est près, ni rien n'est loin: l'ami, quoiqu'absent, est toujours présent à l'ami par l'imagination: si l'éloignement sépare leur corps, la pensée réunit leurs ames.

Bagha comprit que le finge, par ce discours adroit, cherchoit à éluder sa demande; il fit de nouvelles instances, & le conjura en des termes si touchans, que celui-ci se laissa vaincre. Une seule chose m'arrête, lui dit Kardan; vous savez que mes pareils craignent l'eau & qu'ils ignorent l'art de nager: comment pourrois-je traverser la mer pour me rendre à votre île? Rien n'est impossible à l'amitié, lui répondit Bagha: mon dos fera l'office d'un navire plus sûr pour vous, que ne seroit ceux que construisent les enfans des hommes. Kardan voyant tous les obstacles levés, descend sur le rivage: l'officieux Bagha le reçoit sur son dos. Il avoit déjà fait la moitié du trajet, lorsqu'il s'arrêta soudain; la trahi-

son qu'il va commettre s'offre à son esprit avec tout ce qu'elle a d'odieux ; il se reproche de tromper le plus fidèle & le plus vertueux des amis , pour une épouse qui , peut-être , ne méritoit pas un pareil sacrifice.

Kardan étonné de voir Bagha immobile au milieu des eaux , voulut en savoir la raison : celui-ci étoit bien éloigné de lui découvrir les pensées qui l'agitoient : Je suis occupé , lui dit-il , de la réception que je dois vous faire ; je crains qu'elle ne soit pas digne d'un hôte aussi illustre ; le triste état où se trouve ma femme l'aura mise dans l'impuissance de faire les préparatifs convenables. Ami , reprit Kardan , abandonnons les vaines cérémonies à ceux qui en sont jaloux : elles ne sont pas faites pour l'amitié , & n'en sont pas toujours l'expression fidèle.

Bagha enchanté de ce que son ame n'étoit pas connue , continua sa route ; mais à peine se fut-il remis à nager , que les mêmes pensées l'agitent malgré lui , & suspendent sa marche une seconde fois. Kardan commence à le soupçonner : il craint que son ami ne médite quelque trahison dont il soit l'objet ; il lui fait de nouvelles questions. Mes alarmes , lui répondit Bagha ,

augmentent à mesure que j'approche de mon île ; je tremble de ne plus voir la plus tendre des épouses , & d'apprendre qu'elle a enfin succombé aux maux qui l'accabloient. Pourquoi vous affliger d'avance ? dit Kardan : chaque maladie a son remède ; celle de votre épouse seroit-elle exceptée ? apprenez - moi le nom du remède qui doit la guérir : mes peines , mes soins pourront peut-être le lui procurer. A quoi vous serviroit de vous le nommer , reprit Bagha , puisqu'il est presque impossible de le trouver ? Kardan fit de nouvelles instances , & pressa tant son ami , qu'à la fin son secret lui échappa , & qu'il lui avoua que ce remède étoit le cœur d'un singe.

La situation d'un voyageur aux pieds duquel vient de tomber la foudre , n'est pas comparable à celle de Kardan ; il frémit du danger dans lequel sa trop grande crédulité l'avoit précipité. Cependant , il ne se troubla point , & résolut de tromper à son tour celui qui avoit abusé si cruellement de sa confiance : Consolez-vous , lui dit-il , le mal de votre épouse n'est pas incurable , les nôtres sont souvent attaquées de la même maladie , & nous les guérissons aisément. L'espèce des singes n'est pas con-

formée comme le reste des animaux : nous pouvons vivre sans notre cœur , & nous avons le singulier privilège de le tirer de notre corps , & de l'y remettre sans aucun danger pour nous. Si vous m'aviez appris avant votre départ ce qui cause votre peine , j'aurois apporté mon cœur avec moi , & je l'aurois présenté moi-même à votre épouse : hélas ! je suis si las de mon cœur , & il me cause tant de peines , que ma plus grande satisfaction est d'en être séparé : peut-être en y renonçant pour toujours , perdrai-je le souvenir de mes malheurs.

Bagha ajouta foi aux paroles de Kardan , parce que l'on croit aisément ce que l'on désire ; il lui demanda avec empressement ce qu'il avoit fait de son cœur. Je l'ai laissé en partant au pied d'un arbre , lui dit le singe : il est un usage ancien & sacré parmi nous , lorsque nous voulons passer agréablement un jour & nous livrer à la joie , nous quittons notre cœur , qui y seroit un obstacle : le cœur est la source empoisonnée d'où découlent tous nos maux ; le chagrin le flétrit , l'amour l'embrase , la haine & la vengeance l'aigrirent , l'envie le dessèche , l'ambition le consume , & le

désespoir le déchire; mille passions différentes l'agitent & le tourmentent tour-à-tour , il flotte continuellement entre la crainte & l'espérance. Par ce que vous venez d'entendre , jugez si je puis vous refuser une chose aussi intéressante pour vous , & qui l'est si peu pour moi. Ramenez-moi dans mon île , j'y prendrai mon cœur que j'y ai laissé , & je l'offrirai moi-même à votre épouse.

Le trop crédule Bagha , enchanté de conserver les jours de sa compagne , sans être forcé d'attenter à ceux de son ami , se mit à nager avec rapidité vers l'île déserte : il y aborda en peu de temps. Kardan eut à peine touché le rivage; qu'il se lança à terre , & montant sur un arbre , il rendit grâce au ciel d'avoir échappé si heureusement au plus grand des dangers. Bagha , inquiet de ce qu'il ne descendoit point de l'arbre sur lequel il étoit , le fit ressouvenir des promesses flatteuses qu'il lui avoit faites un moment auparavant. Insensé que tu es , lui dit le singe , j'ai passé une partie de ma vie sur le trône; j'ai éprouvé la bonne & la mauvaise fortune; elle m'a comblé pendant quelque-temps de ses faveurs les plus précieuses; puis elle m'a tourmenté , & elle

a fait de moi un exemple éclatant de son inconstance : je dois du moins à mes malheurs d'avoir acquis quelque expérience ; ils m'ont appris à distinguer un ami fidèle d'un traître. Renonce à ma poursuite : elle seroit inutile ; éloigne-toi pour toujours de ma présence ; je ne reverrai jamais un perfide qui a couvert sa trahison du voile de l'amitié.

Bagha voulut se justifier , & engager le singe à le suivre. Tu me crois apparemment aussi crédule , lui dit Kardan , qu'un certain lion , à qui un renard fit accroire qu'un âne n'avoit point de cervelle. Bagha pria le singe de lui raconter cette histoire ; & celui-ci , pour l'instruire , voulut bien lui donner cette dernière preuve de sa complaisance.



LE LION, LE RENARD ET L'ÂNE

F A B L E.

UN lion , dit Kardan , étoit attaqué depuis longtems d'une maladie dangereuse : ses forces étoient tellement épuisées , qu'il pouvoit à peine se traîner hors de sa tanière : il ne faisoit plus retentir les forêts de ses rugissemens , & les animaux s'y promenoient en sûreté. Parmi ses courtisans étoit un renard qu'il aimoit plus que les autres , & auquel il faisoit part de sa chasse ; mais , depuis que le lion ne sortoit plus , le pauvre renard périssoit de misère. Il aborde un jour le lion , & lui dit : Pourquoi vous obstiner , seigneur , à aigrir un mal qui vous accable ? Tu te trompes , lui répondit le lion , si tu crois que je ne songe pas à ma guérison : j'ai consulté un fameux médecin ; il m'a assuré que la cervelle d'un âne me rendroit ma première vigueur ; mais foible & languissant comme je suis , comment

puis-je me procurer ce remède précieux ?

Seigneur, reprit le renard, il y a aux environs d'ici une fontaine à laquelle un âne vient quelquefois se désaltérer : je tâcherai de vous l'amener.

Le lion se livra volontiers à cette espérance ; le renard partit sur le champ. Du plus loin qu'il apperçut l'âne, il le salua ; entrant ensuite en conversation : Pourquoi te vois-je, lui dit-il, toujours dans la peine ? Un maître cruel, répondit l'âne, exige de moi des services au-dessus de mes forces ; & quand je succombe sous le fardeau dont il m'accable, il m'affomme de coups : du moins si la nourriture qu'il me donne répareoit mes forces ; mais je travaille beaucoup & je mange peu. Que n'abandonnes-tu celui qui te traite si mal, lui dit le renard ? Je ne ferois que changer d'esclavage, repartit le pauvre baudet ; c'est le sort de mes pareils ; ils ne sont pas plus heureux que moi. La terre est vaste, ajouta le renard, & quand on est malheureux dans un lieu, l'on passe dans un autre. Peut-on éviter sa destinée, répondit l'âne, & ne nous suit-elle pas par-tout ? Je conviens avec toi de la fatalité du destin, reprit le renard ; mais comme nous ne sommes

jamais instruits de celui qui nous est réservé, pourquoi celui qui est malheureux ne tenteroit-il pas d'adoucir la rigueur de son sort ? Tu peux changer le tien, si tu veux suivre mes conseils. Près d'ici est une prairie immense toujours verte, & émaillée de mille fleurs ; un ruisseau d'une eau pure coule à travers, & invite à se désaltérer ; cette prairie est entourée de bois, qui, par leur ombrage, la défendent de la chaleur du jour ; un printemps perpétuel règne dans ce lieu délicieux : tu y converseras avec un de tes pareils que j'y ai conduit il y a quelque temps ; aucune peine n'altère son bonheur, & il s'applaudit de s'être abandonné à mes conseils.

L'âne simple & crédule consentit à suivre le renard, qui le conduisit droit à la tanière du lion. Celui-ci, du plus loin qu'il l'apperçut, s'élança sur sa proie ; mais il étoit si foible, qu'il ne put l'atteindre ; l'âne fut assez heureux pour prendre la fuite.

Le renard, fâché de voir le fruit de ses fourberies perdu, par la trop grande précipitation du lion, lui en fit des reproches. Ignores-tu, lui dit le lion, que de vils sujets ne doivent pas examiner les actions de leur souverain, & encore moins les blâ-

mer : je veux bien te pardonner , mais c'est à condition que tu me ramèneras celui qui vient d'échapper à mes griffes.

Le renard obéït , & retourna à la fontaine : il y trouva l'âne encore tout tremblant , qui lui reprocha sa trahison : Ami , répondit le fourbe , quelle est ton erreur ? Tu as pris pour un être animé , ce qui n'est qu'une vaine représentation : ce lion furieux que tu as apperçu , & qui t'a fait tant de peur , est un talisman ; un fameux philosophe l'a placé dans ce lieu pour intimider les animaux , & les empêcher d'approcher : j'avois oublié de t'en prévenir.

L'âne , malgré l'épreuve qu'il avoit faite de la mauvaise foi du renard , s'y fia de nouveau & le suivit : à mesure qu'ils approchoient , le renard prit les devants , pour prévenir le lion de sa nouvelle ruse , & pour le prier de rester immobile quand sa proie approcheroit.

Tandis qu'ils trâmoient la perte du pauvre âne , celui-ci , comme s'il eût soupçonné le sort qu'on lui préparoit , avançoit lentement ; le renard qui vit sa défiance , le pressa d'approcher sans aucune crainte , & de reconnoître son erreur par lui-même : l'âne s'enhardit peu-à-peu , & voyant le

tion immobile, il crut véritablement que c'étoit un talisman. Bientôt il se rassura tout-à-fait, & se mit à brouter hardiment; il se coucha ensuite sur l'herbe, & s'endormit sans aucune défiance. Le lion, qui attendoit ce moment, s'élança sur sa proie & l'étrangla : il dit ensuite au renard, qu'il alloit à la fontaine voisine prendre les ablutions prescrites par la loi, & lui recommanda de veiller sur le cadavre.

Le renard, dès qu'il le vit éloigné, mangea la cervelle de l'âne. Le lion de retour fut bien étonné de ne la plus trouver : Seigneur, lui dit le renard, la cervelle est le siège de la conception & du jugement; si cet âne avoit eu une cervelle, il auroit reconnu mes fourberies.

Je t'ai raconté cette histoire, dit Kardan à Bagha, afin que si tu crois être aussi fourbe que le renard, tu ne t'imagines pas que je sois aussi simple que le lion. Retourne dans ton île; la présence d'un traître tel que toi souilleroit celle que j'habite.

Bagha voulut faire de nouvelles instances; mais vainement : il se vit forcé de s'en retourner dans son île; où il pleura longtemps la perte qu'il avoit faite d'un ami aussi accompli.

CHAPITRE VI.

Sur les malheurs que la précipitation entraîne après elle.

VOUS venez de nous apprendre, dit le roi Dabchelim au brachmane, qu'il est plus difficile de conserver un bien que de l'acquérir. Montrez-nous à présent les inconvéniens de la trop grande vivacité.

Prince, répondit le brachmane, de toutes les qualités dont le tout-puissant a doué l'homme, la première, & celle qui l'élève le plus au-dessus des autres animaux, est la prudence. Celui qui, dans les différens événemens de la vie, se livre avec impétuosité à son premier mouvement, ou qui agit avant de réfléchir, commet souvent des fautes, & s'expose à beaucoup de malheurs. Le sang froid, la tranquillité d'ame font le vrai sage, plusieurs histoires prouvent la vérité de cette maxime; mais la plus extraordinaire est celle d'un derviche, que je vais raconter à votre majesté :

LE DERVICHE

ET SA FEMME ,

F A B L E.

UN derviche, ennuyé du célibat, prit la résolution de se marier; il consulta un kalender de ses amis, qui approuva son dessein; mais en même-temps celui-ci lui conseilla de faire un choix qui pût le rendre heureux. Quelles sont les qualités dans une femme, demanda le derviche, qui peuvent faire le bonheur d'un mari? Il faut, répondit le fanton, qu'elle soit fidèle, tendre & féconde; une pareille femme est l'ornement de sa maison, la félicité de son sexe. Le derviche voulut savoir celles qu'il de voit exclure de son choix : Ne vous alliez jamais à une veuve, lui répondit le kalender; elle fait l'éloge du défunt aux dépens du vivant, & regrette dans ce premier mille belles qualités, qu'elle ne veut jamais trouver dans le successeur : ajoutez à cet inconvénient, celui de sacrifier le bien

de son nouveau mari , pour enrichir les enfans qu'elle a eus du premier. On ne doit pas rechercher une femme plus riche , ou d'une naissance plus relevée que la sienne ; elle méprise son mari , qui perd l'empire & la liberté ; elle lui fait sentir sans cesse la distance qui les séparoit. Croyez-moi , le bonheur est dans l'égalité des conditions : je ne vous parle point de la femme sans mœurs & sans principes ; il n'y a que les ames lâches qui osent se déshonorer publiquement.

Le derviche , qui , dans une affaire aussi intéressante pour lui , vouloit prendre toutes ses précautions , demanda au kalender. l'âge que devoit avoir une fille que l'on destinoit au mariage ? Comme le printemps , lui répondit celui-ci , est la saison la plus agréable , de même la jeunesse est de tous les âges le plus flatteur. Quelques philosophes ont partagé en différentes époques la vie de la femme. Depuis l'âge de quinze ans jusqu'à celui de vingt-cinq , ils la comparent à un parterre émaillé des fleurs les plus brillantes ; leur éclat , leur beauté ravissent tous les sens à la fois , & font éprouver mille sensations délicieuses : depuis vingt-cinq jusqu'à quarante ans , c'est

un jardin rempli des fruits les plus agréables ; ces fruits sont le plus bel ornement de l'arbre qui les a portés , & sont le bonheur de celui qui les a cultivés ; mais ces heureux momens s'écoulent bientôt. Le temps , plus rapide qu'un fleuve qui roule avec précipitation ses flots écumeux , entraîne avec lui les jeux , les ris & les plaisirs ; l'amour s'envole pour faire place à l'ennui & à la tristesse : semblables à une rose qui , le matin , étale les plus vives couleurs , & qui , le soir , flétrie & languissante , a perdu tout son éclat ; nos beaux jours disparoissent pour ne plus revenir.

Que pensez-vous de la beauté , demanda encore le derviche ? & à quel point influence-t-elle sur la félicité d'un mari ? La douceur , la modestie , la fidélité , répondit le kalender , sont le principal dans une femme ; la beauté n'est que l'accessoire : heureux , cependant , celui qui peut réunir toutes ces qualités dans la même personne ! La laideur , avec un bon caractère , est préférable à la beauté accompagnée d'un mauvais naturel.

Le derviche , éclairé par les lumières de son ami , prit une femme qui réunissoit la vertu à la beauté. Il aimoit tendrement son épouse , & il en étoit tendrement aimé. Il

ne manquoit à son bonheur que de devenir père ; mais depuis plusieurs années qu'il étoit marié , son épouse n'avoit encore donné aucun signe de fécondité. Le derviche fatiguoit en vain le ciel de ses prières ; il ne se laissa point de faire des vœux , & il vit enfin combler ses espérances les plus douces.

Cet heureux événement le transporta de joie ; il en étoit occupé jour & nuit , il ne s'entretenoit d'autres choses avec sa femme. Bientôt, lui dit-il un jour , tu mettras au monde un enfant plus beau que la pleine lune ; la vivacité de son esprit répondra sans doute aux grâces de sa figure. Je cultiverai les heureux talens qu'il aura apportés en naissant , & je lui apprendrai toutes les sciences divines & humaines : ses vastes connoissances le feront regarder comme le prodige de son siècle ; ses décisions seront des oracles. Dès qu'il sera en âge d'être marié , je lui choisirai une femme vertueuse & belle comme toi ; il en aura des enfans qui deviendront aussi célèbres que lui. C'est ainsi que je me verrai revivre dans une postérité nombreuse , & mon nom ne sera jamais effacé de la mémoire des hommes.

La femme du derviche , qui se moquoit

de ces chimères, lui répondit : Les discours que vous tenez conviennent-ils à un religieux, dont l'humilité doit faire l'apanage ? Vous parlez avec certitude de la chose la plus incertaine ; ne puis-je pas mettre au monde une fille aussi-bien qu'un garçon ? Supposons que je devienne mère d'un fils : une mort prématurée peut détruire vos espérances ; quand il vivroit, qui vous a assuré qu'il naîtra avec les heureuses dispositions que vous lui supposez ? L'imagination est un vaste pays ; celui qui le parcourt s'égare aisément, si la raison ne lui sert de guide ; c'est ce qui arriva à un fanton, dont je vais vous raconter l'histoire :

LE S A N T O N

QUI A C A S S É S A C R U C H E ,

F A B L E.

UN négociant riche & charitable combloit de bienfaits un pauvre fanton son voisin. Chaque jour il lui envoyoit une certaine quantité de miel & d'huile. Le miel ser-

voit à la nourriture du fanton, & il mettoit à part l'huile dans une grande & large cruche. Quand elle fut pleine, il songea à l'emploi qu'il en pourroit faire. Cette cruche, dit-il en lui-même, contient plus de dix mesures d'huile, & en la vendant, je puis acheter dix brebis : chaque brebis me donnera, dans le cours d'une année, deux agneaux ; ainsi, en moins de dix années de temps, je me verrai possesseur d'un nombreux troupeau. Devenu riche, je ferai bâtir un superbe palais ; une compagne aimable, que je choisirai, en fera le principal ornement. Au bout de neuf mois, elle comblera mes vœux, en mettant au monde un enfant. L'éducation de mon fils sera mon ouvrage ; je lui apprendrai les sciences ; il répondra à mes soins paternels. Si cependant, emporté par la fougue de l'âge & des passions, il s'écartoit du chemin que je lui tracerai ; s'il osoit me défobéir, je lui ferois sentir mon courroux. Il dit, & en même-temps s'imaginant corriger ce fils rébelle, il déchargea un grand coup d'un bâton qu'il tenoit à la main, sur la cruche placée au-dessus de sa tête : la cruche vole en éclats : l'huile coule sur la barbe & sur les cheveux du fanton, qui, revenu à lui-

même , voit avec douleur ses moutons , son palais , & toutes ses richesses disparaître.

L'application de cette histoire étoit sensible , & le derviche se la fit à lui-même ; il cessa de former des projets , ou du moins il n'en fit plus la confiance à son épouse. Le moment tant désiré arriva , sa femme accoucha d'un fils ; le soin qu'il en prit égala la joie que lui causa cet heureux événement : jour & nuit il étoit auprès du nouveau né , & ne le quittoit pas un instant. Sa femme étant allée un jour au bain , le pria de veiller sur son fils : elle étoit à peine sortie , que le sultan envoya chercher le derviche : celui-ci , partagé entre la crainte d'encourir la colère du prince , & la douleur de laisser son enfant seul , prit enfin , malgré lui , ce dernier parti.

Sa femme avoit élevé une belette , qu'elle aimoit beaucoup. Ce petit animal faisoit tout son amusement , & lui étoit cher , parce qu'il éloignoit de la maison les reptiles nuisibles.

Pendant l'absence du derviche , un serpent , sorti d'un trou de la muraille , s'élança sur le berceau de l'enfant ; la belette , qui étoit tout auprès , se jeta sur le serpent , & , après un long combat dont elle sortit





*Est-ce là, la récompence que tu réservois à ce
pauvre Animal, pour avoir sauvé la vie à ton fils?*

victricieuse , l'étrangla. Le derviche , qui avoit abrégé autant qu'il avoit pu son entretien avec le prince , revint chez lui avec le plus grand empressement. Il voit , à la porte de sa maison , la belette toute couverte de sang : il ne doute point que ce ne soit celui de son fils ; la colère , le désespoir le transportent , il frappe du bâton qu'il tenoit à la main la belette , qu'il étend morte à ses pieds. Rentré chez lui , il voit d'un côté un serpent tout sanglant qui palpiroit encore ; de l'autre , son fils qui dormoit tranquillement dans son berceau : il reconnoît trop tard son erreur , & en est vivement affligé.

Tandis qu'il regrettoit sa belette , son épouse arrive du bain ; elle crie , elle s'empporte en apprenant le malheur arrivé à sa chère belette. Est-ce là , dit-elle , la récompense que tu réservois à ce pauvre animal , pour avoir sauvé la vie à ton fils ? Ne vois-tu pas qu'elle seule a tué ce serpent prêt à le dévorer ?

Ne m'accablez point de vos trop justes reproches , lui répondit le derviche , ceux que je me fais à moi-même sont assez vifs ; mais le mal est fait & un repentir tardif ne peut ni le réparer , ni même l'adoucir. Vous

avez raison , reprit la femme du derviche , il faut prévoir les maux avant qu'ils arrivent : vous voyez par le malheur qui vous est si sensible , ceux que la précipitation & l'impatience entraînent après elles : consolez-vous néanmoins ; vous n'êtes pas le premier qui se soit abandonné à cette passion , & vous ne ferez pas le dernier. Les hommes se corrigent rarement par les fautes des autres hommes ; ils perdent aussi le seul fruit qu'ils pourroient en retirer. Ignorez-vous l'histoire d'un sultan & de son faucon ? Le derviche pria sa femme de la lui raconter , & elle y consentit :

LE SULTAN

ET SON FAUCON ,

F A B L E.

UN sultan , dit la femme du derviche , aimoit passionnément la chasse au vol. Parmi ses faucons , il en estimoit un plus que tous les autres , à cause de ses rares qualités. La vue de cet oiseau étoit aussi perçante que

celle d'un linx, & son vol auffi rapide que l'éclair. Le fultan prenoit foin lui-même de cette bête courageufe & intelligente; il la tenoit fouvent fur fon poing. Un jour qu'il chaffoit, il lança le faucon fur une gazelle; l'oifeau fend les airs d'un vol rapide: la gazelle, qui voit fon ennemi au-deffus de fa tête, précipite fa' courfe, & femble à peine toucher la terre de fon pied léger; le fultan presse les flancs de fon cheval, & eft féparé dans un instant de ceux qui l'environnent: cependant, la gazelle, malgré les efforts du faucon, eut le bonheur d'échapper à fa pourfuite.

La chaleur étoit extrême: le fultan altéré cherchoit un ruiſſeau pour foulager la foif qui le tourmentoit. Il en découvrit un, & détacha la taſſe d'or pendue à l'arçon de fa ſelle. Comme l'eau ne venoit que goutte à goutte, il fut très-long-temps à la remplir: il la portoit à fa bouche, lorsque le faucon, perché fur fon poing, renverſe d'un coup d'aîle la taſſe & l'eau; le fultan, après des peines infinies, la remplit de nouveau; mais le faucon, d'un ſecond coup d'aîle, le prive encore de fon eſpoir: la patience échappe au monarque; dans la fureur dont il eſt transporté, il jette le faucon par terre avec

tant de force , qu'il l'étend mort à ses pieds.

Dans le même instant , arrive un écuyer du prince ; il voit la tasse renversée , & le faucon sans vie : le sultan lui apprend le crime de l'oiseau , & la vengeance qu'il en a tirée ; il lui ordonne ensuite de chercher la source de ce ruisseau , afin de puiser de l'eau avec plus de facilité. L'écuyer fait quelques pas , & découvre une fontaine au milieu de laquelle il voit étendu un énorme serpent ; il revient tout effrayé , & raconte au sultan ce qu'il a vu. J'ai privé de la vie celui qui venoit de me la conserver , dit le prince en poussant un profond soupir ; l'eau que mon faucon m'a empêché de boire couloit de cette source empoisonnée.



C H A P I T R E V I I .

Il est permis de dissimuler avec ses ennemis , & même de leur témoigner des sentimens d'amitié , pour se délivrer d'un danger , & nous soustraire aux maux dont ils veulent nous accabler.

V O U S venez de nous tracer , dit le roi Dabchelim , les malheurs inséparables de la trop grande vivacité : expliquez-nous maintenant la septième maxime , & racontez-nous quelque histoire qui en indique la vérité. Cette maxime porte qu'il y a des occasions dans la vie où l'on est forcé , non-seulement de dissimuler avec ses ennemis , mais même de se lier avec eux.

Prince , répondit Bidpaï , tout , dans cet univers , est sujet à des vicissitudes ; l'amitié a ses inconstances , ainsi que l'amour ; & la haine , qui est le contraire de ces deux sentimens , leur ressemble cependant par ses

variations. On peut comparer l'amitié & l'inimitié des enfans d'Adam, à une nuée de printemps qui paroît & disparoît presque aussitôt : souvent il n'y a qu'un pas de l'amitié à la haine , ou de la haine à l'amitié , & l'on franchit ce pas pour les causes les plus légères. Le sage use de ménagement avec son ennemi , dans l'espérance que celui-ci pourra cesser de l'être ; & il ne se livre pas entièrement à son ami , dans la crainte que , devenu inconstant , cet ami n'abuse un jour de sa confiance. Vivre avec nos amis , comme s'ils devoient être un jour nos ennemis , & vivre avec nos ennemis , comme s'ils devoient être un jour nos amis , est une maxime que nous dicte la politique.

La prudence doit guider notre marche avec les uns & avec les autres : il y a des circonstances dans la vie où l'on est forcé , non-seulement de dissimuler avec son plus mortel ennemi , mais même de se lier avec lui. L'histoire du rat & du chat indiquera cette vérité à votre majesté :



LE RAT ET LE CHAT,

F A B L E.

TROIS animaux, ennemis l'un de l'autre ; un chat, une belette & un rat, avoient établi leur demeure dans le tronc d'un vieux chêne. Le chat, de grand matin, sortit pour aller chercher sa proie ; les derniers traits de l'ombre empêchèrent qu'il ne vît un filet qu'un chasseur avoit rendu au pied de l'arbre ; il fut pris malgré sa finesse. Pendant qu'il se débattoit, le rat sortit de son trou ; mais plus prudent que son ennemi, il évita le fatal lacer. Sa joie fut extrême en appercevant le chat prisonnier ; il remercioit de bon cœur celui qui l'avoit délivré des pièges de ce traître.

Tandis qu'il insultoit à son malheur, la belette qui étoit en embuscade, parut tout-à-coup prête à attaquer le pauvre rat. Dans le même instant, un faucon qui plânoit dans les airs, l'aperçut aussi, & méditoit d'en faire sa proie. Rongemaille, menacé à la fois par trois ennemis redoutables, ne savoit

quel parti prendre : Si j'avance , dit-il en lui-même , je tombe sous la griffe du chat ; si je retourne en arrière , la belette me dévorera ; & en restant immobile , comment éviter les serres du faucon.

L'échançon de la destinée présente aux mortels une coupe remplie tantôt d'une liqueur délicieuse , tantôt d'une liqueur plus amère que le fiel ; le sage la vide avec confiance : aussi impénétrable aux rigueurs de la fortune , qu'en garde contre ses faveurs , il ressemble à un rocher contre lequel les flots irrités vont se briser. Je dois être aussi ferme que lui. Il n'est qu'un moyen d'échapper au danger qui me menace : c'est d'engager le chat à oublier nos anciennes querelles & à me prendre sous sa protection : il est malheureux comme moi ; l'adversité aura peut-être adouci la férocité de son caractère ; les infortunés deviennent sensibles , & plaignent leurs semblables : je vais lui offrir de briser les chaînes qui le lient , & ainsi , devenus nécessaires l'un à l'autre , notre union fera notre salut.

Le rat , après avoir ainsi raisonné , s'approcha du chat d'un air patelin : le malheureux chat lui demanda s'il venoit insulter à son malheur. A dieu ne plaise , répondit le

rat , je ne suis ni un méchant , ni un lâche. Je viens , au contraire , vous offrir mon secours , & briser vos liens , si vous y consentez.

Jusqu'à présent , continua-t-il , la discorde a régné entre nous ; vos chagrins faisoient ma joie ; & mes vœux les plus doux étoient de vous voir accablé de maux. Mais l'adversité a changé les dispositions de mon cœur , & m'a forcé à rechercher votre amitié. Croyez-moi , ou plutôt croyez en deux témoins fidèles , l'un est la belette , qui est derrière moi , prête à me dévorer ; & l'autre le faucon , qui , du haut des airs , médite ma ruine. Votre seule présence le retient : jurez de ne point en faire de mal , & de me défendre contr'eux , & je vous délivre sur l'heure.

Quoique le temps fût précieux , le chat demeurait en suspens. O chat ! suis mes conseils ; ils feront , lui dit encore le malheureux rat , ton salut & le mien ; mais nous périrons , si tu perds , à délibérer , le temps qu'il faudroit employer à agir.

Le chat ébranlé répondit : Hé bien donc ; que faut-il faire ? Je m'abandonne à ta foi : dispose de ma griffe. Quand j'approcherai de toi , lui répondit le rat , tu m'accueilleras

avec bonté ; mes ennemis le verront , & se retireront bien vîte : n'ayant plus rien à redouter de leur part , je travaillerai alors à ta délivrance : tu connois mes dents ; rien ne leur résiste.

Le chat suivit de point en point ce que lui avoit prescrit son nouvel allié. La belette & le faucon , témoins de leur intelligence , se retirèrent confus & désespérés d'avoir manqué leur proie. Aussitôt le rat se mit à ronger les mailles du filet ; mais bientôt sa première ardeur se rallentit ; il se mit à réfléchir comment il pourroit lui-même échapper au chat , dont il redoutoit toujours la griffe , malgré la foi des traités.

Est - ce ainsi , perfide , s'écria le chat , voyant son incertitude , & craignant d'en devenir la victime , que tu violates les sermens que tu viens de faire ? As-tu oublié que tu me dois la vie ? Devois-je me fier à tes paroles trompeuses ? Hélas ! l'arbre de la reconnoissance ne porte plus de fruit.

A dieu ne plaise , répliqua le rat , que je me rende coupable de la plus noire ingratitude , & du plus affreux parjure ! Je connois mes sermens , & à quoi ils m'engagent. Puisque tu les connois , repartit le chat , songe donc à les observer avec fidélité , ou bien

bien redoute le malheur qui arriva à une villageoise, pour avoir violé les siens : cette histoire t'apprendra le sort réservé aux perfides :

LA VILLAGEOISE INFIDÈLE,

C O N T E.

UN payfan, déjà avancé en âge, avoit épousé une femme qui réunissoit aux agrémens de l'aimable jeunesse tous les charmes de la beauté : plusieurs disgraces qu'il essuya dérangèrent sa fortune, & le forcèrent de vendre un petit héritage qu'il cultivoit de ses propres mains. Privé de cette unique ressource, il éprouva bientôt tout ce que la misère a de plus affreux.

Le malheur qui l'accabloit lui auroit été moins insupportable, s'il ne l'avoit point partagé avec une épouse chérie.

Un jour qu'ils faisoient de tristes réflexions sur leur état, sa femme le conjura, les larmes aux yeux, de se mettre à travailler pour les autres, afin de diminuer, par son salaire, la misère dans laquelle ils étoient. Vous savez, lui répondit son mari, que je

possédois un champ dont la culture suffisoit à notre subsistance ; la fortune cruelle, ou plutôt l'injustice des hommes, m'en a dépouillé. Comme je n'ignore aucun des travaux de la campagne, je trouverois aisément à m'employer, si je ne rougissais d'être esclave dans un pays où je me suis toujours vu libre : je n'aurois pas la même honte dans une contrée où je serois inconnu : je ressentirois moins mon avilissement ; ainsi voyez si vous avez le courage de vous expatrier, & de me suivre.

L'extrême misère à laquelle étoit réduite l'épouse du vieillard, & l'espoir d'un sort plus heureux la déterminèrent : ils quittent leur pays, & prennent la route de Bagdad.

Un jour accablés de fatigue, ils étoient assis au pied d'un arbre, le payfan dit à son épouse : Mes alarmes augmentent à mesure que nous approchons du terme de notre voyage ; nous allons nous trouver dans un pays nouveau pour nous : les mœurs de ses habitans, leur caractère me sont absolument inconnus. Bientôt votre rare beauté vous attirera une foule d'amans. Jeune, sans expérience, comme vous êtes, que n'ai-je pas à craindre de leurs empressemens & de leurs discours flatteurs ? Dois-je espérer que vous

leur préférerez un vieillard malheureux, qui n'a pour lui que son amour, & qu'une infidélité de votre part précipiteroit dans la nuit du tombeau ?

Pourquoi vous tourmenter, lui répondit sa femme, par d'indignes soupçons ? La mort seule brisera les liens qui nous unissent. Si j'avois voulu profiter de ces foibles appas que vous vantez si fort, je n'avois pas besoin d'abandonner mon pays ; j'ai tout quitté pour vous suivre. Non, jamais rien ne me fera violer le serment que je fis le jour que je vous choisis pour mon époux : je le renouvelle à cet instant ; je prends à témoin de mes promesses ce qu'il y a de plus sacré parmi les hommes : vous seul possédez mon cœur, & jamais il ne brûlera d'autres feux. Ces assurances calmèrent un peu le vieillard, & il se laissa aller à un doux sommeil sur les genoux de sa femme.

Il s'étoit à peine endormi qu'elle apperçut un cavalier monté sur un cheval superbe qui venoit droit à elle : il étoit habillé magnifiquement, & tenoit un faucon sur son poing. Sa jeunesse, son air noble, toutes les grâces qui brilloient sur sa personne, firent la plus vive impression sur le cœur de la belle villageoise. Le jeune homme, qui l'avoit ap-

perçue , fut étonné de trouver au milieu d'un désert une beauté si accomplie. Il s'arrêta pour lui demander qui elle étoit. L'accablement où je suis , lui répondit-elle , mes vêtemens , tout vous annonce le triste état où la fortune m'a réduite : ce vieillard que vous voyez est mon époux , & le compagnon de mes malheurs ; l'espoir d'un sort plus heureux dans une terre étrangère nous a fait quitter notre patrie.

Ces paroles , les larmes qu'elle répandoit en les proférant , un son de voix enchanteur , l'empreinte de la douleur , qui étoit répandue sur toute sa personne , sembloient lui prêter de nouveaux charmes. Le jeune cavalier , qui étoit le fils du sultan de Bagdad , se sentit ému & attendri tout-à-la-fois. O vous , qui que vous soyez , lui dit-il , vous n'êtes pas faite pour éprouver un sort aussi cruel ; je veux en réparer l'injustice. Suivez-moi : abandonnez ce vieillard infortuné ; vous avez partagé trop long-temps sa misère : venez partager avec l'amant le plus tendre & le plus fidèle , le trône qu'il vous destine.

Ces promesses flatteuses , & plus encore celui qui les faisoit , triomphèrent de la résistance de la villageoise. Elle posa doucement

à terre la tête de son mari, qui étoit sur ses genoux, & saute sur la croupe du cheval. Le vieillard, malgré les précautions qu'elle avoit prises, se réveilla; il vit le ravisseur & son épouse qui fuyoient: Perfide, s'écria-t-il, où sont les sermens que ta bouche infidèle proféroit il n'y a qu'un instant? Où est la foi que tu m'as jurée en présence du ciel? Crains que ce même ciel, que tu as pris à témoin de tes promesses, ne te punisse de les avoir violées, & qu'il ne fasse de toi un exemple éclatant de ses vengeances. Son épouse, sans daigner lui répondre, pria le jeune prince de s'éloigner: ils disparurent bientôt l'un & l'autre aux yeux du vieillard éperdu.

Il ne désespéra cependant pas de les atteindre; & l'amour, ou plutôt la colère, lui prêtant de nouvelles forces, il suivit la route qu'il leur avoit vu prendre. Femmes, femmes, disoit-il en lui-même, chers & funestes objets que la nature orna pour notre supplice, comment, avec un visage qui respire tant de douceur, portez-vous un cœur si barbare? Malheureux qui se repose sur vos sermens, & qui compte sur votre reconnaissance! Que n'ai-je point fait pour l'infidèle qui m'abandonne avec tant de cruauté?

J'aurois donné ma vie pour sauver la sienne, & elle me sacrifie pour se livrer à un amour criminel. Seul, errant dans cette vaste solitude, que vais-je devenir ? Je n'ai ni la force de la suivre, ni celle de retourner dans mon pays.

Cependant, le prince & sa nouvelle amante s'éloignoient : ils arrivèrent enfin à une fontaine, autour de laquelle plusieurs grands arbres formoient un ombrage délicieux. La fraîcheur du lieu, la fatigue qu'ils avoient éprouvée, l'excessive chaleur du jour qu'il faisoit, le soleil étant alors au plus haut des cieux, les déterminèrent à y prendre quelque repos. Le jeune prince peignoit la violence de sa passion à sa maîtresse : il la pressoit de lui en accorder le prix, lorsque celle-ci, pour éluder ses sollicitations, lui demanda la permission de faire les ablutions. Elle s'écarta ; & s'étant arrêtée sur le bord d'un ruisseau qui n'étoit pas éloigné, un lion furieux se jeta sur elle & la mit en pièces. Le jeune prince, qu'elle appelle en vain, est sourd à la voix de l'amour pour n'écouter que celle de la crainte. Il s'élance sur son cheval, dont il presse les flancs, & croit ne pas quitter assez-tôt un lieu si redoutable.

Le vieillard arrive quelque temps après à

cette fontaine , dans l'espérance d'y rejoindre son infidèle : il regarde de tous côtés , & apperçoit dans le sable la trace des pieds d'une femme : il suit cette route frayée , & arrive jusqu'aux bords du ruisseau. Il voit les membres sanglans & déchirés de sa malheureuse épouse ; son voile & ses habits ne lui apprennent que trop sa triste fin : il en gémit , & ne peut s'empêcher de s'attendrir sur son malheureux sort , toute coupable qu'elle est.

Ecartez , dit le rat à son allié , les injustes soupçons que vous avez conçus de ma fidélité. Je n'ai pas oublié que je vous dois la vie ; je sacrifierai la mienne , s'il le faut , pour sauver la vôtre. Si ma première ardeur s'est rallentie , si j'ai cessé de travailler à votre délivrance , ce n'est point l'effet d'une trahison de ma part , mais d'une réflexion que j'ai faite , malgré moi.

J'apperçois , dit le chat , votre injuste défiance ; mes promesses , mes sermens , rien ne peut vous rassurer ; & vous cherchez un prétexte pour éluder le traité qui nous lie. Le service que je vous ai rendu auroit dû vous prouver la sincérité de ma réconciliation , & avoir effacé jusqu'à la moindre trace de notre ancienne inimitié. Barbare ! mon

triste sort n'a rien qui vous touche , & vous verrez périr d'un œil indifférent celui qui sauva vos jours ! Y a-t-il rien au monde de plus affreux que l'ingratitude ? & ne doit-on pas tout risquer plutôt que de s'en rendre coupable ? Où sont les dangers que vous avez à courir , ou plutôt quels sont ceux que votre imagination vous présente ? Faites-m'en part , & apprenez - moi ce qui vous trouble & vous agite si fort ? Je jugerai si vos alarmes ont quelque fondement , & je tâcherai de les calmer.

Les sages , répondit le rat , ont distingué deux espèces d'amitié. La première , née d'un heureux rapport de l'humeur, des goûts & des esprits, unit deux amis par le sentiment ; leurs joies , leurs peines , leurs pensées , tout est commun entr'eux , & ils ne cherchent dans l'amitié que le plaisir d'aimer & d'être aimés. La seconde , fille de l'intérêt , a les sentimens aussi vils & aussi méprisables que celui dont elle tire son origine : l'espoir de quelque bien , ou la crainte de quelque mal , sont les seuls liens qu'elle connoisse ; dès qu'ils sont brisés , elle ne subsiste plus. Si l'on peut se livrer aveuglément aux amis de la première espèce , l'on doit être sur ses gardes avec ceux de la se-

conde. J'ai promis de rompre v^{os} chaînes ; je ne révoque point la parole que je vous ai donnée ; mais la prudence guidera mes démarches : en travaillant à vous sauver , je songerai à ne pas périr moi-même. Vous êtes un ennemi plus redoutable pour moi que ceux dont vous m'avez délivré : pour me dérober à leur poursuite , j'ai lié amitié avec vous ; la nécessité seule a suspendu la haine que vous me portez.

J'admire votre prudence , dit le chat , & les sages précautions que vous voulez prendre , par la crainte de quelqu'infidélité de ma part. Une seule difficulté m'arrête : comment allier ma délivrance avec votre sûreté ? & par quel moyen vous mettrez-vous à l'abri de ma poursuite , quand j'aurai recouvré ma liberté ? Il y a remède à tout , répondit le rat ; je rongerai toutes les mailles du filet , excepté celle qui est comme la clef de toutes les autres ; je la réserverai pour l'instant où vous-même , menacé d'une mort prochaine , vous songerez uniquement à l'éviter : je couperai alors ce nœud fatal ; de cette manière j'aurai rempli mes engagements , & vous recouvrirez votre liberté , sans pouvoir attenter à la mienne.

Le chat voyant son allié inébranlable dans

la résolution qu'il avoit prise, & qu'il tenteroit en vain de l'en faire changer, consentit à ce qu'il vouloit. Le rat coupa les chaînons du filet, excepté celui qui, par sa structure, lioit tous les autres. Il avoit à peine fini, que le chasseur parut : le rat alors brise le dernier chaînon ; le chat effrayé grimpe sur un arbre, sans songer à son libérateur, qui fuit dans son trou : le chasseur approche, & voit, avec autant de surprise que de douleur, son filet rompu & ses espérances trompées.

A quelque temps de-là, le chat vit de loin le rat qui se tenoit alerte & sur ses gardes. Pourquoi m'éviter, lui dit le premier, & témoigner une défiance qui m'est injurieuse ? Celui qui vous doit la vie seroit-il assez lâche pour attenter à la vôtre ? Approchez sans crainte de votre ami le plus tendre & le plus fidèle. Le rat, sans trop se fier aux protestations du chat, lui répondit ; qu'il avoit résolu d'abandonner le monde, & de passer ses jours dans la retraite. Est-ce vivre, lui dit le chat, que d'être seul, & de n'avoir pas à se reposer dans le sein d'un ami ? Pourquoi renoncer aux droits que vous vous êtes acquis sur ma reconnoissance ? Celui qui, par sa faute,

perd un ami, ignore le prix de l'amitié, & se prive de la plus douce consolation de la vie. Un ami est une chose précieuse : il cherche nos besoins au fond de notre cœur ; il nous épargne la honte de les découvrir nous-mêmes.

Quand l'inimitié, reprit le rat, est accidentelle, elle peut cesser, & même être suivie d'une parfaite réconciliation ; mais quand l'inimitié est naturelle entre deux espèces de gens, si quelque raison de crainte ou d'intérêt la suspend pour un moment, elle reprend bientôt toute sa force ; semblable à un feu mal éteint, qui renaît de ses cendres & porte par-tout le ravage & l'incendie. Puisque nos deux espèces sont, par leur nature, ennemies l'une de l'autre, il faut absolument nous séparer. Quiconque se lie avec celui qui n'est pas de son espèce, aura le même sort qu'une grenouille, dont vous allez entendre l'histoire :



LE RAT ET LA GRENOUILLE,

F A B L E.

UN rat habitoit les bords d'un marais. Une grenouille, citoyenne du même lieu, sortoit quelquefois du fond des eaux pour venir respirer le frais. Elle se mit un jour à croasser : aveuglée par l'amour-propre, elle s'imaginoit charmer les oiseaux d'alentour, qu'elle affligoit par ses croassemens. Le rat, dans ce moment, étoit hors de son trou : les accens de la grenouille, tout désagréables qu'ils étoient, le charmèrent, & il témoignoit par ses gestes & par les mouvemens de sa tête & de sa queue, tout le plaisir qu'il ressentoit. Ses applaudissemens flattèrent la grenouille, & elle eut bientôt lié connoissance avec celui qui l'avoit si bien louée.

Chère amie, lui dit un jour le rat, il y a des momens où j'ai mille choses à vous dire, sans que je le puisse; vous êtes alors endormie au fond des eaux; en vain je

vous appelle , ma voix ne peut pénétrer jusqu'à vous ; comme je ne fais pas nager , il m'est impossible de vous aller trouver. Si vous y consentez , j'emploierai le moyen que m'a suggéré l'amitié , pour obvier à cet inconvénient : je me munirai d'un long fil , dont un des bouts sera lié à une de vos pattes , & l'autre bout à une des miennes : ainsi nous nous avertirons mutuellement , & rien ne retardera nos rendez-vous.

La grenouille y consentit : nos deux amis : avec le secours du fil , se rendoient de fréquentes visites. Par malheur pour eux , le rat fut apperçu un jour par un faucon qui plânoit dans les airs ; il fond dessus , l'enlève , & par le même moyen , la grenouille & le fil. Ainsi périt cette malheureuse imprudente , pour avoir fait connoissance avec quelqu'un qui n'étoit pas de son espèce.

J'ai résolu , pour ne pas éprouver le même sort , de m'éloigner , non-seulement des étrangers , mais même de mes pareils. Puisque tu étois dans le dessein de ne point te lier avec moi , lui dit le chat , pourquoi séduire mon cœur par tes feintes caresses ?

Un intérêt réciproque , lui répondit le rat , avoit formé la liaison qui étoit entre :

nous; vous seul pouviez me délivrer des ennemis qui avoient juré ma perte; &, sans moi, vous deveniez la proie du chasseur avide, qui avoit tendu son filet. Forcé par la nécessité, l'on peut prendre le masque de l'amitié vis-à-vis d'un ennemi, pour se soustraire à un danger évident; mais le péril passé, on le dépose. Ce n'est pas un sentiment de haine ou d'orgueil qui m'oblige à vous fuir; j'y suis forcé par l'intérêt de ma conservation: l'eau & le feu ne sont pas plus ennemis l'un de l'autre que les chats le sont des rats. Tous les vœux que vous & vos pareils ont formés, sont de pouvoir nous croquer: notre chair est pour vous autres le mets le plus délicat, & notre sang, la boisson la plus délicieuse. Croyez-moi, renoncez à ma poursuite; vos promesses, vos sermens ne peuvent me rassurer; la force & l'artifice sont votre partage, la foiblesse est le mien: la prudence peut seule me mettre à l'abri des embûches que vous m'en dressez. Le chat se retira tout confus de voir ses espérances frustrées.



CHAPITRE VIII.

*Sur la conduite que l'on doit tenir
envers un ami que l'on a offensé,
& sur le danger que l'on court
d'ajouter foi à ses paroles flatteuses.*

L'HISTOIRE du chat & du rat, dit le sultan au brachmane, m'a appris qu'il est quelquefois indispensable de s'allier avec un ennemi, pour l'opposer à d'autres ennemis plus redoutables. Elle prescrit les précautions que l'on doit prendre, en contractant une alliance si dangereuse. Tracez-moi maintenant la conduite qu'il faut tenir avec un ami que l'on a offensé. Est-on en sûreté en continuant de vivre avec lui dans la même intimité? ou bien une fuite précipitée, qui nous mette à l'abri de son ressentiment, n'est-elle pas le parti le plus prudent.

Prince, répondit Bidpaï, l'amitié outragée pardonne rarement; si quelquefois, dans l'impuissance de venger son injure, elle paroît l'oublier, c'est un calme trompeur qui présume la tempête: plus le feu de la

colère est demeuré couvert, plus il est terrible quand il vient à éclater. L'histoire d'un roi de l'Yémen & de son perroquet apprendra à votre majesté, de quelle manière il faut agir avec son ami, quand, par malheur, on l'a outragé :

LE ROY DE L'YÉMEN ET SON PERROQUET,

C O N T E.

IBNMÉDIN, roi de l'Yémen, avoit un perroquet qu'il aimoit à l'excès. Sa beauté, la douceur de son langage, ses reparties toujours faites à propos, sembloient justifier le goût du prince, qui préféroit souvent la compagnie de son perroquet à celle de ses courtisans. Le hasard voulut qu'Ibn-médin & Koubré (c'étoit le nom de cet oiseau chéri) devinssent pères le même jour. Le sultan en fut enchanté; le fils de son oiseau favori fut élevé dans le ferrail avec celui du roi.

Koubré, tous les matins, quittoit le palais, & prenoit son vol vers une forêt où

jamais mortel n'avoit pénétré : là , il trouvoit des arbres qui portoient un fruit dont lui seul connoissoit les vertus admirables : il en cueilloit deux ; l'un étoit destiné au fils de son maître , & l'autre à son fils.

Plusieurs années s'écoulèrent sans que rien altérât la bonne intelligence qui régnoit entre le fils du sultan & son perroquet. Ce dernier amusoit le prince par ses gentillesses : ils étoient inséparables. Mais une bagatelle troubla la paix : le jeune perroquet s'imaginant que l'enfance égale toutes les conditions , oublia qu'il n'étoit que le complaisant de son jeune maître ; il le mordit : le fils du sultan irrité , saisit le coupable , le jette à terre avec violence , & l'étend mort à ses pieds.

Koubré , ne soupçonnant rien , revenoit joyeux de la forêt , & il portoit au jeune prince & à son fils les fruits merveilleux que lui seul pouvoit leur donner. Quel fut son désespoir , quand il vit son fils baigné dans son sang ! peu s'en fallut qu'il n'expirât de douleur. Je ne dois accuser personne de mon malheur , dit-il en lui-même ; mon ambition l'a causé : devois-je confier à d'autres ce que j'avois de plus cher au monde , & préférer le palais redoutable des sultans

au séjour paisible des forêts ? Et toi , prince cruel & ingrat , une légère offense t'a fait oublier tous mes soins , les assiduités & les complaisances de mon fils ; ma vengeance apprendra aux grands que l'on n'outrage pas toujours impunément les petits.

Ce malheureux père dissimula quelque temps. Ayant enfin trouvé le fils du sultan tout seul , il s'élance sur lui , lui crève les yeux , prend ensuite son vol & va se percher sur l'arbre le plus élevé. Le sultan , transporté de fureur , y court , & voit avec dépit le coupable à l'abri de ses coups. La ruse est le seul moyen qui lui reste : il l'emploie , & tâche d'attirer par de belles paroles celui dont il a juré la perte. Ami , lui dit-il , descends ; oublions le passé : le destin avoit gravé sur la table d'airain notre commun malheur. Ne suis - je pas assez infortuné d'avoir à pleurer un fils aveugle ? Ton absence doit-elle me coûter de nouvelles larmes ?

Prince , répondit Koubré , vos bontés m'avoient fixé à votre cour ; je comptois y passer des jours tranquilles , consacrés à votre amusement ; depuis que j'ai vu couler le sang de mon fils , ce séjour , autrefois si délicieux , m'est devenu en horreur :

il me retrace l'offense que je vous ai faite, & la mort qu'elle mérite. La crainte, la perplexité n'abandonnent jamais un coupable : souvent même, malgré sa défiance, il finit par subir le châtiement qu'il a mérité, comme il arriva aux voleurs qui avoient fait périr un fantom.

LE DERVICHE

ET LES VOLEURS,

F A B L E.

IL y avoit à Edeffe un derviche fort connu par l'austérité de sa vie. Sa piété, sa douceur lui avoient gagné le cœur de tous les habitans. Il eut envie de faire le pèlerinage de la Mecque, & se mit en chemin tout seul. Quelques jours après son départ, il fut attaqué par des voleurs. Il leur offrit le peu d'argent qu'il avoit, il les conjura de ne point lui ôter une vie qu'il regretteroit moins, leur disoit-il, s'il avoit vu le temple sacré de la Mecque.

Ses prières, ses larmes ne purent fléchir les brigands; ils firent briller leurs cimetères

à ses yeux. Danadil voyant sa mort certaine , cherchoit d'un œil inquiet quelqu'un qui pût le secourir , ou du moins , déposer un jour contre ses assassins ; mais personne ne s'offroit à sa vue dans ces déserts immenses. Se voyant abandonné des hommes , il adressa la parole à des gruës qui voloient alors au-dessus de sa tête. Oiseaux , leur dit-il , soyez les témoins de cet assassinat : je vous remets le soin de ma vengeance. L'apostrophe fit rire les voleurs : elle ne les empêcha pas de massacrer le derviche. Danadil ne revenant point , on soupçonna sa mort dans la ville d'Edeffe. Les habitans le regrettèrent ; ils cherchèrent en vain à deviner les auteurs de ce crime. Plusieurs années s'étoient écoulées , lorsque la solennité d'une fête attira dans cette ville les habitans des environs. Le peuple étoit assemblé dans le parvis de la principale mosquée , lorsqu'une troupe de gruës passa au-dessus de cette même mosquée. Le hasard , ou plutôt le ciel vengeur de l'innocence outragée , avoit conduit dans le même endroit les assassins de Danadil. L'apparition de ces oiseaux , leurs cris aigus & perçans , rappelèrent dans l'esprit de l'un d'eux le meurtre qu'ils avoient commis. Voici ,

dit-il en riant à un de ses camarades , les témoins de Danadil. Ces paroles , quoique prononcées à voix basse , furent entendues par quelqu'un , qui dénonça les coupables : ils furent arrêtés sur le champ ; interdits , déconcertés , ils firent l'aveu de leur crime , qu'ils expièrent dans les tourmens.

Koubré , dit le sultan , quelle application pouvez-vous faire de cette histoire à votre situation actuelle ? Mon fils méritoit peut-être la mort , pour l'avoir donnée injustement au vôtre ; vous vous êtes contenté de le priver de la vue , je dois vous savoir quelque gré de votre modération : me croyez-vous moins généreux que vous ? La vengeance est indigne des rois ; images du tout-puissant sur la terre , ils doivent , comme lui , savoir pardonner.

Seigneur , reprit le perroquet , cette belle maxime , sortie de la bouche de votre majesté , est sans doute dans son cœur ; mais , ne point se fier aux caresses feintes ou véritables d'un ami offensé , est une autre maxime , dont l'oubli pourroit me coûter la vie ; permettez que je m'éloigne à jamais de votre présence.

Ingrat , dit le prince , vous savez combien je vous aime , & vous voulez m'abandon-

ner ! Que vais-je devenir sans vous ? moi , qui préférerois votre compagnie à celle de mon ferrail , de mes courtisans. La tendresse que j'ai pour vous égale celle que je porte à mon propre fils. Est-il possible que je conserve du ressentiment contre celui qui m'est si cher ?

Sire , répondit Koubré , inutilement vous voulez me persuader que je vous suis aussi cher que votre propre fils. Un fils a les premiers droits sur notre cœur ; un ami n'obtient que les seconds. On vante beaucoup la force de l'amitié ; mais , mise à l'épreuve , on reconnoît sa foiblesse. L'on a vu des amis prêts à se sacrifier pour sauver leurs amis ; mais la vue d'un danger inévitable a fait disparaître ce prétendu héroïsme : souvent même , ils se sont servis de cet ami pour lequel ils vouloient se dévouer à la mort , comme d'un bouclier qui pût les mettre eux-mêmes à l'abri de ses coups. L'histoire d'une paysane & de sa fille ne prouve que trop cette triste vérité :



LA PAYSANE

ET SA FILLE,

FABLE.

UNE paysane , déjà avancée en âge , avoit une fille unique qu'elle aimoit à l'excès : cette fille chérie tomba dangereusement malade. La mère désolée fatiguoit le ciel par ses vœux : Grand dieu ! s'écrioit-elle jour & nuit , frappez-moi , & épargnez ma fille : je fais volontiers le sacrifice de ma vie ; ajoutez à ses jours ceux que vous retrancherez des miens. Un soir , que le mal de la fille étoit plus violent , & que la mère redoubloit ses prières , elle entend un bruit effrayant dans sa cour : bientôt elle voit entrer , à la lueur de la lampe sourde qui éclairoit sa cabane , un spectre noir. Tremblante , interdite , elle s' imagine que ses vœux téméraires ont été enfin exaucés , & que ce spectre est l'ange de la mort qui vient séparer de son corps son ame. O Azraël , s'écrie-t-elle , prenez garde de

vous tromper; ce n'est pas moi qui suis malade, c'est ma fille.

Si, à la honte de l'humanité, l'amour paternel, mis à une trop forte épreuve, se dément quelquefois, doit-on se flatter que l'amitié saura mieux résister? Prince, vous vous faites illusion, si vous croyez que les liens qui nous unissoient ne sont pas tout-à-fait rompus. J'ai causé le malheur de votre fils, & ce même fils est le meurtrier du mien. Trop de sujets de haine nous séparent l'un de l'autre, pour pouvoir jamais nous rapprocher. Je mettrai la vaste étendue des mers entre vous & moi, & je fuirai à l'orient quand vous ferez à l'occident. Peut-être même me retirerai-je dans une région tout-à-fait inconnue. La familiarité, dont votre majesté m'a honoré, m'apprendra du moins à ne point courir les dangers d'une nouvelle liaison.

Si vous étiez coupable, vous auriez raison, lui dit le roi, de vous mettre à l'abri de ma vengeance; mais mon fils s'est attiré le malheur qui lui est arrivé. Avant sa naissance vous faisiez mes délices: j'ai partagé, depuis, mon cœur entre vous & lui; son infortune n'a rien diminué de ma tendresse pour lui; mais dans le triste état
où

où il est , sa présence m'afflige. Pour vous , Koubré , vous avez encore les mêmes charmes ; vous possédez les mêmes talens qui captivèrent ma bienveillance ; votre situation & la mienne ressemblent assez à celle d'un certain sultan & de son musicien :

LE SULTAN ET LE MUSICIEN, *F A B L E.*

UN sultan avoit attiré à sa cour le plus célèbre musicien de l'Asie. Ce prince , qui le combloit de bienfaits , voulut qu'il formât , dans cet art agréable , un jeune esclave. Celui-ci , né avec les dispositions les plus heureuses , ne tarda pas à surpasser son maître : bientôt , la réputation qu'il s'étoit faite franchit les murs du ferrail où il étoit enfermé , & passa en Perse & aux Indes. Les sons touchans qu'il tiroit de divers instrumens , & qu'il unissoit avec ceux de la plus belle voix du monde , plurent si fort au sultan qu'il en fit son favori.

Le musicien , déjà fâché d'être éclipsé par

son élève, vit avec un extrême dépit qu'il alloit encore lui enlever les bonnes grâces du prince. La plus noire jalousie s'empare de son ame; il se livre à la fureur qu'elle lui inspire; il en immole l'objet. Le sultan indigné fit venir le musicien. Tu connoissois, lui dit-il, ma passion pour la musique, & tu favois que je partageois mes jours entre toi & mon esclave; il m'enchantoit par les doux sons de sa voix dans l'intérieur de mon ferrail, où tu ne pouvois pas pénétrer. Je retrouvois les mêmes charmes auprès de toi dans les appartemens extérieurs; tu as coupé par le milieu la trame de ces jours agréables consacrés en entier à l'harmonie: tu mérites doublement la mort, pour avoir fait périr un innocent, & pour avoir privé ton roi du plaisir le plus vif qu'il pût avoir. Seigneur, répondit le musicien, je reconnois ma faute & la justice de l'arrêt que vous venez de prononcer; mais songez qu'en me faisant mourir, vous perdrez en entier ce plaisir si attrayant pour vous, dont vous pouvez, en me pardonnant, conserver du moins une partie. Cette réflexion qui avoit échappé au roi le frappa, & sauva la vie au musicien.

En m'abandonnant, Koubré, mon sort

fera aussi triste que l'auroit été celui du sultan, s'il eût écouté sa colère : au chagrin que me cause l'infortune de mon fils, se joindra celui de ton absence.

Prince, répondit le perroquet, la douce persuasion découle de vos lèvres ; mais le poison amer de la vengeance est caché dans le fond de votre cœur. Je connois l'étendue de votre puissance & celle de ma foiblesse ; une prompte fuite peut seule me mettre à l'abri de vos coups. Je dois imiter le cerf timide, qui fuit devant le tigre altéré de son sang. C'est une témérité au foible d'oser se mesurer avec le fort ; comme l'histoire d'un roi & de son visir le prouvera à votre majesté.

LE ROI ET SON VISIR,

F A B L E.

UN sultan du Turkistan faisoit le bonheur de ses peuples par sa justice & par sa douceur. Un de ses visirs se révolta contre lui, & se mit à la tête d'une troupe de brigands. Le prince, avant de le châtier, lui écrivit pour l'exhorter à rentrer dans son

devoir. Le rebelle, au lieu de reconnoître sa faute, prit pour un excès de foiblesse de la part du prince, ce qui n'étoit qu'un excès de bonté. Il n'en devint que plus fier. Le sultan se mettant à la tête de ses troupes, lui écrivit ces paroles : « Tu ressem-
» bles à une bouteille de verre, & moi
» à une pierre ». Soit que la bouteille frappe la pierre, ou que la pierre frappe la bouteille, la fragilité de cette dernière la fera toujours briser, sans que la pierre souffre la moindre altération.

Seigneur, continua Koubré, je suis le verre fragile, & vous êtes la pierre : j'ai porté à votre cœur le coup le plus terrible qu'il pût ressentir, l'offense est trop grande pour pouvoir compter sur le pardon que vous feignez de m'offrir. Il est des injures que l'on ne pardonne jamais. La clémence, de même que les autres vertus, a des bornes qu'il est impossible de franchir.

Perfide, dit le prince, tu veux abattre dans un instant le temple sacré de l'amitié, qui m'avoit coûté tant de peines & tant de soins à édifier !

Sultan, répondit le perroquet, les colonnes qui portoient ce temple ont été renversées par les secousses les plus violentes,

& ont entraîné l'édifice dans leur chute.

Koubré, dit Ibnmédin, je vois avec colère que vous résistez à tous les efforts que je fais pour dissiper vos injustes soupçons : c'est trop méconnoître mes bontés.

Je lis dans le fond de votre cœur, repartit le perroquet, malgré le voile épais de la dissimulation dont vous tâchez de le couvrir : mon sang seroit un baume salutaire qui guériroit la profonde blessure que je vous ai faite. Je juge de vos sentimens par les miens ; croyez que si la force eût secondé ma fureur, j'aurois fait périr votre fils pour venger le mien. Puis-je douter, après ce témoignage intérieur, que vous me traiteriez plus favorablement si j'étois en votre pouvoir ?

Celui, dit le sultan, qui ne fait pas couvrir du manteau de l'indulgence les fautes de ses amis, & qui laisse ternir le miroir de son ame par le souffle empoisonné de la haine, est indigne de porter le nom d'homme. La clémence est la première vertu d'un prince ; plus l'offense est grande, plus il y a de gloire à pardonner.

Seigneur, répondit Koubré, si l'histoire a consacré la mémoire de quelques princes qui ont regardé la vengeance comme indi-

gne de la majesté royale , de si beaux exemples ont eu peu d'imitateurs , & ne sont pas faits pour rassurer un coupable. Les sages disent que deux sortes de gens manquent de jugement & de prudence. Les premiers , sont ceux qui présument trop de leurs forces ; la mort est le fruit qu'ils recueillent tôt ou tard de leur témérité. Les seconds , sont ceux qui , après avoir offensé cruellement , se reposent sur la foi d'une réconciliation simulée , & se livrent , ainsi désarmés , à la vengeance qu'ils ont suscitée.

Koubré , repartit le sultan , vous rejetez avec opiniâtreté tous les conseils que je vous donne ; que me sert d'arracher le bandeau qui dérobe la vérité à vos yeux , si vous ne voulez pas les ouvrir ? Vous êtes aussi indocile à ma voix , que le fut un loup à celle d'un derviche. Puisse cette histoire faire quelque impression sur votre esprit !

LE DERVICHE ET LE LOUP ,

F A B L E.

UN derviche , en se promenant , rencontra un loup. L'anachorète rempli de zèle se mit à le prêcher ; il lui représenta avec

force les malheurs que l'injustice & la cruauté entraînent après elles , & lui fit un pompeux éloge de la modération. Monsieur le prédicateur, lui dit le loup, abrégez votre sermon ; j'apperois un troupeau de moutons qui défile dans le vallon prochain : vous me feriez manquer un des plus beaux coups de ma vie.

Sire , répondit Koubré, votre majesté peut se dispenser désormais de me donner des conseils ; je ne les suivrai pas , pour abandonner ceux que me dicte la prudence : elle m'ordonne de fuir votre cour. Cessons un combat qui ne dure que depuis trop longtemps , & duquel vous vous flattez en vain de sortir victorieux. Ecoutez une histoire , qui nous peut convenir à l'un & à l'autre.

L' A R A B E

E T L E B O U L A N G E R ,

F A B L E.

UN arabe du désert , arrivé à Bagdad après un long & pénible voyage , entra dans la boutique d'un boulanger. Le mo-

ment étoit favorable; on tiroit le pain du four. Sa bonne odeur, sa couleur, tout flattoit l'appétit de l'arabe, qui jeûnoit depuis longtemps. Frère, dit-il au boulanger, promettez-moi de me fournir du pain autant que j'en pourrai manger, & fixez la somme que vous jugerez convenable. Quatre ou cinq pains, dit en lui-même le boulanger, rassasieront cet affamé : en lui demandant deux dinars, qui est le prix de vingt pains, je ferai un gain honnête.

Le prix convenu & payé, l'arabe s'assied sur les bords du Tygre. Le boulanger, fidèle à sa parole, s'empresse d'apporter du pain, & l'arabe de le manger. Il en avoit déjà expédié plus de trente, lorsque s'apercevant qu'il n'en avoit plus devant lui, il fit ressouvenir le boulanger de sa promesse. Celui-ci, encore plus étonné du rude appétit de son hôte, que fâché du mauvais marché qu'il venoit de conclure, lui en témoigna sa surprise. Ne vous impatientez pas, lui répondit l'arabe; car je vous assure que tant que l'eau de ce fleuve coulera, je ne cesserai de manger.

Tant qu'une goutte de sang coulera dans mes veines, poursuivit le perroquet, tant qu'un souffle de vie animera mon foible

corps, je ne cesserai de fuir votre colère. Prince, le cruel destin a étendu entre vous & moi le sombre voile de la séparation : aucune force humaine n'est capable de le lever.

Koubré, après ces dernières paroles, s'élança dans les airs d'un vol rapide, & disparut bientôt aux yeux du sultan, qui s'en retourna dans son palais, confus & désespéré d'avoir manqué sa vengeance.

CHAPITRE IX.

Que la clémence est une des plus grandes vertus des Princes.

JE viens de voir, dit Dabchelim au brachmane, qu'il ne faut point se fier aux feintes caresses d'un ami offensé. Apprenez-moi maintenant ce que c'est que la clémence, & dans quelles occasions les princes doivent exercer cette vertu, le plus bel apogée de la royauté.

Prince, répondit le brachmane, l'homme par lui-même est si fragile, si sujet à l'erreur, qu'à chaque instant il a besoin d'in-

dulgence. Si les rois oublient cette vérité , si la douceur & la clémence n'environnent pas leurs trônes, ils écartent les serviteurs fidèles ; ils aliènent tous les cœurs ; les ministres intimidés n'osent terminer aucune affaire ; un découragement universel s'empare de tous les esprits ; le trouble & la confusion sont le fruit d'une sévérité outrée. Les princes se privent encore du plus pur , peut-être de l'unique plaisir qu'ils puissent goûter sur le trône, du plaisir de faire des heureux.

Je ne suis jamais si heureux que quand je pardonne , disoit un roi des Indes.

La clémence est sans doute la seconde vertu des rois , mais elle a des bornes : il seroit dangereux de les franchir. Jamais elle ne doit dégénérer en foiblesse ; il faut qu'elle soit toujours tempérée par la justice. Un prince doit savoir pardonner & punir à propos ; mais il faut que , même en punissant , il paroisse le faire à regret. La crainte & l'espérance sont les deux ressorts les plus puissans du gouvernement.

Un prince éclairé étudie le caractère de ceux qu'il destine à le soulager dans les fonctions pénibles du gouvernement ; il fait que du choix qu'il fera , dépendent sa gloire ,

sa tranquillité & le bonheur de ses sujets. Des lumières, du désintéressement, de la probité, sont les qualités qui le décident. Il ne se repose pas si entièrement des affaires sur ses ministres, qu'il n'examine par lui-même leur conduite. Ceux qui savent que le prince a l'œil ouvert sur eux, n'osent abuser du pouvoir : la justice, la modération, dirigent leurs pas. Les peuples heureux bénissent le prince. L'histoire d'un lion & d'un renard va vous présenter ce tableau.

LE LION ET LE RENARD,

F A B L E.

UN renard nommé Férifé, menoit une vie austère & contemplative; il passoit le jour & une grande partie de la nuit à prier & à méditer; il n'accordoit au sommeil que le temps nécessaire pour réparer ses forces. Loin de faire la guerre aux animaux, il se contentoit, pour toute nourriture, de l'herbe ou de quelques fruits sauvages. Férifé, malgré la vie austère qu'il menoit, n'avoit pas renoncé entièrement à la société de ses

semblables; il tâchoit de les exciter à la vertu autant par ses discours que par son exemple.

Un jour qu'il s'entretenoit avec eux, ils blâmoient son genre de vie. Vous êtes dans l'erreur, lui disoient-ils, & vous avez tort de fuir les plaisirs que présente ce monde. Puisque le passé n'est plus & que l'avenir nous est caché, pourquoi ne pas jouir du présent, qui seul est en notre pouvoir?

Si le passé, comme vous en convenez, leur répondit Férisé, ne peut plus revenir, & si l'avenir est incertain, nous devons donc consacrer le présent à nous préparer au long voyage, qui seul est certain. Ce monde n'est qu'une terre ingrate : il a, cependant, l'avantage d'être pour nous le champ dans lequel nous semons pour l'autre vie; nous y recueillerons les fruits que nous aurons semés dans celle-ci. Les plaisirs, les honneurs, les richesses, tout nous abandonne au dernier moment. La vertu seule nous suit : elle est encore pour nous, lors même que nous ne sommes plus.

Le tout-puissant, repartirent les amis de Férisé, n'a créé ce monde, & les biens qu'il renferme, que pour l'usage de ses créatures. Y renoncer, comme vous le préten-

dez, n'est-ce pas anéantir autant qu'il est en vous les bienfaits de l'être suprême ? Il y a des plaisirs légitimes, dit Férisé, & il y en a de criminels. Il n'est jamais permis de se livrer aux derniers. Jouissons modérément : surtout ne faisons pas servir au crime ce que le souverain être nous a donné pour notre bonheur. N'est-ce pas un crime, par exemple, que d'attaquer des animaux qui ne vous ont fait aucun mal, & de vous baigner dans leur sang ? La nature, cette mère si féconde, ne vous offre-t-elle pas assez d'autres productions propres à flatter votre goût & à réparer vos forces ? N'exigez rien de moi qui soit contraire à la vertu ; vous parler n'est pas un crime, mais vous imiter en feroit un. Si mon trop de sincérité vous déplaît, si l'austérité de ma morale vous effraie, la terre est vaste, & je vous délivrerai d'un censeur importun.

La vertu se fait respecter de ceux même qui ne la pratiquent pas. Les amis de Férisé ne purent s'empêcher d'admirer la sienne : ils craignirent de le perdre, & le conjurèrent de ne pas les quitter. Bientôt la réputation de sa sagesse se répandit de toutes parts ; l'on venoit en foule pour le consulter & s'éclairer.

Auprès de l'endroit où s'étoit retiré Férifé, étoit une forêt immense. Elle étoit habitée par un grand nombre d'animaux de différentes espèces. Ils avoient pour roi un lion nommé Kandjouï. Un jour qu'il s'entretenoit avec ses courtisans, la conversation tomba sur Férifé ; les éloges qu'ils en firent au lion lui firent naître le désir de le connoître. Férifé parut devant le prince, qui le reçut avec bonté & lui fit plusieurs questions. Ses réponses, loin d'affoiblir dans l'esprit du lion l'idée avantageuse qu'il en avoit conçue, ne firent que l'augmenter : il résolut de se l'attacher. Mon royaume est vaste, lui dit-il un jour, je ne puis pas tout voir par moi-même ; j'ai besoin d'un ministre qui puisse me seconder ; puis-je en choisir un plus éclairé, plus vertueux, enfin plus digne de ma confiance que vous ?

Seigneur, répondit Férifé, un prince équitable ne force pas son sujet d'accepter une dignité pour laquelle il se sent de l'éloignement. L'on réussit rarement dans les choses que l'on entreprend contre son gré. Les fautes des ministres retombent sur le prince, & les peuples, peut-être injustement, le rendent responsable du choix qu'il a fait. Vous avez à votre cour nombre de

fujets qui , pleins du désir de remplir cette place , réunissent dans un degré plus éminent que moi les lumières & les talens qu'elle exige.

De gré ou de force , reprit le lion , il faut que vous obéissiez. Deux fortes de personnes , répliqua Férisé , désirent avec ardeur cette dignité que vous m'offrez. Celles qui , dévorées d'ambition , & se sentant des talens pour réussir avec les hommes , cherchent à dominer & à s'élever au-dessus d'eux ; ou celles qui n'ayant par elles-mêmes aucune espèce de mérite , croient éblouir le public par l'éclat de leur place , & faire oublier leur bassesse. Pour moi , peu touché des richesses ou des grandeurs , je n'aspire qu'à une heureuse médiocrité : j'ose supplier votre majesté de ne me point imposer un fardeau trop pesant pour mes foibles épaules. Si je ne suis occupé que de ce monde & des affaires qu'il entraîne après lui , je serai exposé au même malheur que des mouches dont je vais vous raconter l'histoire.



LE DERVICHE

ET LES MOUCHES,

F A B L E.

UN derviche, renommé par la sainteté de sa vie, entra chez un confiseur. Le maître de la boutique s'empressa de régaler le saint homme & lui présenta un vase plein de miel. A peine l'eut-il découvert, qu'une légion de mouches fondit dessus. Le confiseur prit un éventail pour les en chasser; les mouches qui se trouvèrent sur le bord du vase, se sauvèrent aisément; celles qui, plus avides, s'étoient jetées dans le milieu, retenues par le miel, ne purent s'envoler.

Le derviche, plongé dans une profonde rêverie, examinoit ce spectacle d'un œil avide; il laissa échapper un soupir. Le confiseur étonné lui en demanda le sujet.

Ce vase, dit le derviche, est le monde, & les mouches en sont les habitans. Celles qui se sont arrêtées sur le bord du vase, ressemblent aux sages qui, maîtres d'eux-

mêmes, ne courent pas comme des insensés après les plaisirs & se contentent de les effleurer. Les mouches qui se sont précipitées au milieu du vase, représentent ceux qui, lâchant la bride à leurs passions, se livrent sans aucune retenue à toutes sortes de voluptés.

Lorsque l'ange de la mort, parcourant d'un vol rapide la surface de la terre, agitera ses aîles, les hommes qui ne se seront arrêtés que sur les bords du vase, prendront librement leur essor vers la partie céleste ; mais les esclaves de leurs passions, qui seront plongés dans le vase des plaisirs, s'y enfonceront de plus en plus, & seront précipités dans les abîmes.

Le ministre, dit le lion, qui n'abuse point de son autorité pour fouler les peuples, qui protège le foible opprimé, qui est humain, laborieux & surtout équitable, n'a rien à redouter, ni dans ce monde, ni dans l'autre. Je conviens avec votre majesté, répondit Férisé, que le ministre qui se conduit ainsi, est sûr de son bonheur dans l'autre vie ; mais il n'en est pas de même dans celle-ci. L'élévation d'un nouveau ministre lui suscite autant d'ennemis secrets qu'il avoit de rivaux ; ils se réunissent tous

contre lui & aiguïlent les traits de la plus noire jalousie. Ils donnent une interprétation maligne à ses discours : ses actions, même les plus louables, sont présentées sous l'apparence du mal. Les princes, trop malheureux pour que la vérité pénètre jusqu'à eux, finissent par ajouter foi à ce qu'ils entendent de tant de bouches, & disgracieient le ministre, victime innocente de la haine & de la calomnie.

Vous n'avez pas à redouter un pareil sort, dit le lion au renard : vos vertus me sont connues; je vous donne toute ma confiance; l'envie fera d'impuissans efforts contre vous; je parerai les coups qu'elle voudra vous porter : les nouveaux honneurs que j'accumulerai sur votre tête la réduiront au silence.

Seigneur, reprit Férifé, je suis pénétré des faveurs de votre majesté; mais oserai-je en solliciter une, plus chère à mon cœur que tous les honneurs auxquels vous daignez m'élever? c'est la permission de retourner dans ma solitude. Une grande partie de ma vie s'est déjà écoulée; je veux en consacrer le reste, d'abord à faire des vœux pour la durée d'un règne qui fait le bonheur de la terre, ensuite à tâcher de devenir meilleur.

Ne vous laissez pas abattre par la crainte, lui dit Kandjouï ; la parole que je vous ai donnée doit dissiper vos soupçons. Prenez en main le gouvernement de mes états ; que votre élévation fasse trembler les méchans & rassure les gens vertueux. Prince, répondit Férisé, une plus longue résistance deviendrait un crime. J'accepte les pénibles fonctions que vous voulez me confier, mais c'est à une condition. Mille ennemis jaloux de ma nouvelle dignité vont s'élever contre moi, & ils tâcheront de me perdre. J'ose exiger de votre majesté de ne point me condamner, sans avoir approfondi auparavant les accusations qu'ils formeront contre moi.

Le lion, après avoir donné au renard toutes les assurances qu'il avoit demandées, l'établit son premier visir. Bientôt le monarque & le nouveau favori devinrent inséparables, & il paroïssoit plutôt le collègue que le ministre de son maître.

Mais ce que Férisé avoit prévu arriva. Les autres visirs & les courtisans, jaloux de son crédit & désespérés de la chute du leur, se liguerent tous contre lui, & cherchèrent les moyens de le perdre. La chose n'étoit pas facile ; sa conduite étoit irrépro-

chable , & il possédoit toute la confiance du lion ; mais que ne peuvent la haine & l'envie ! Un des conjurés , de concert avec les autres , prit les viandes préparées pour le lion & les cacha dans l'autre de Férisé.

L'heure du repas venue , tous les grands se rendent auprès du sultan. Le renard , retenu par une affaire pressée , ne put pas s'y trouver. Kandjouï , en attendant que l'on servît , faisoit l'éloge de son nouveau ministre , & redoubloit , sans le savoir , la haine que l'on avoit déjà contre ce favori.

Cependant , les officiers cherchent de tous côtés ce qui avoit été préparé pour le dîner du roi : leurs soins sont inutiles. Le lion frémissait de colère. Je serois coupable , dit l'un des conjurés , de garder un plus long silence : on m'a assuré que Férisé avoit eu la témérité d'enlever pour lui le dîner de votre majesté. Une imputation aussi grave , reprit un autre , mérite d'être approfondie ; les personnes en place sont toujours exposées à la calomnie. Cela est vrai , dit un troisième ; mais , si le dîner du roi se trouve chez l'accusé , la preuve sera complète.

Kandjouï , qui écoutoit avec impatience ces discours , demanda que l'on produisît des témoins. Prince , dit un des courtisans , la

probité de Férifé m'a toujours été suspecte. Je le regarde comme un fourbe habile, qui cache sous le masque de la pitié un cœur pervers. Il ne tient qu'à votre majesté d'éclaircir la vérité du crime qu'on lui impute : ordonnez que l'on visite sa demeure. Il n'y a pas de temps à perdre, ajouta un autre ; Férifé a des espions partout, même à la cour, qui l'instruisent de tout ce qui s'y passe. Démarche inutile, dit un visir plus hardi que les autres, le coupable connoît l'empire qu'il a sur l'esprit du roi ; il se disculpera, & peut-être nous fera passer pour des calomniateurs.

Ce dernier trait piqua le lion : il fit appeler Férifé, qui ignoroit ce qui se tramoit contre lui. Il parut avec cette noble hardiesse que donne l'innocence, & que le crime veut en vain imiter. Le lion lui demanda d'un ton courroucé, ce qu'étoient devenues les viandes que l'on devoit lui servir ? Le renard assura qu'il les avoit remises à l'officier de sa bouche. Celui-ci, gagné, nia de les avoir reçues. Le lion ordonna de visiter la demeure de Férifé ; les gardes y trouvèrent aisément les viandes que les conjurés y avoient cachées. Férifé, indigné de la méchanceté de ses ennemis, & de la foiblesse du

roi, se retira sans daigner ouvrir la bouche.

Ses ennemis profitèrent de sa retraite pour achever de le perdre. Le loup, qui, jusqu'alors, avoit paru être de ses amis, le croyant disgracié, dit au lion que le bien du royaume exigeoit un sacrifice; que si une faute aussi grave restoit sans châtiment, tous les coupables se flatteroient de l'impunité, & de là que de désordres!

Je suis étonné, dit l'once (1), l'un des plus acharnés contre le renard, que votre majesté paroisse encore douter du crime de Férisé : la preuve en est complète, & vos sujets attendent que vous vengiez la vertu que ce fourbe a profanée, en la faisant servir de voile à ses crimes. La sûreté publique, j'ose même dire la vôtre propre, y est intéressée. A quels excès ne se porteront point les méchans, si le glaive de la justice

(*) L'once est un animal qui est dans le genre de la panthère ou du léopard. La différence consiste en ce qu'il est beaucoup plus petit, n'ayant le corps que d'environ trois piés & demi de longueur : il a le poil plus grand que la panthère; la queue de trois piés de longueur, & quelquefois davantage. Le fond du poil de l'once est d'un gris blanchâtre sur le dos & sur les côtés du corps, & d'un gris encore plus blanc sous le ventre. Les tâches sont à-peu-près de la même grandeur que celles de la panthère.

reste toujours dans le fourreau ? Il faut l'en tirer , & en frapper le coupable , tel cher qu'il puisse être à votre cœur. Votre majesté doit suivre l'exemple d'un sultan de Bagdad dont je vais lui raconter l'histoire.

LE SULTAN DE BAGDAD ET LA BELLE ESCLAVE ; C O N T E.

UN sultan d'Iconium avoit un fils dont les qualités aimables faisoient les délices de son père & l'espoir des peuples. Le jeune prince eut envie de faire le pèlerinage de la Mecque. Il s'embarque après en avoir obtenu la permission , & arrive heureusement. Les dévotions prescrites par la loi accomplies , il prend la résolution de retourner par terre dans ses états , & se joint à une caravane du Khorassan qui alloit à Bagdad. L'accueil qu'on lui fit dans cette ville fut digne de son rang & de sa naissance : tout fut mis en œuvre par le sultan de Bagdad , pour amuser un hôte aussi illustre. Le jeune prince ,

après un séjour assez long , prit congé du sultan. Il voulut , avant de partir , lui témoigner sa reconnoissance , & lui fit présent d'une jeune esclave qu'il avoit amenée avec lui.

Le prince s'étoit à peine mis en route , que le sultan , empressé de voir sa nouvelle conquête , vole à son ferrail. Quoiqu'il se piquât d'avoir rassemblé dans ce lieu de délices les plus rares beautés de l'Asie , il fut forcé d'avouer que Gulroué (c'étoit le nom de sa nouvelle esclave) l'emportoit sur toutes ses rivales. Leurs charmes , loin d'effacer l'éclat des siens , sembloient y ajouter & embellir son triomphe. Elles craignirent que cette nouvelle venue ne leur enlevât le cœur du sultan. Leur crainte n'étoit que trop bien fondée. Gulroué , qui avoit encore plus d'esprit que de beauté , subjuga ce prince , qui conçut pour elle la passion la plus violente. Il oublia bientôt , dans les bras de cette belle , les devoirs qu'impose la royauté , consacrant à l'amour des momens qu'il devoit au gouvernement de ses états & au bonheur de ses peuples.

Tandis que le prince oublioit ses devoirs , les troubles naquirent & la division désola ses états. Ses visirs tentèrent en vain de lui faire des représentations ; il ne sortoit plus de

de son ferrail & ne les admettoit jamais en sa présence. Ces ministres zélés, voyant que sa guérison ne dépendoit plus des secours humains, s'adressèrent au ciel. Ils distribuèrent des aumônes aux pauvres & aux derviches, pour les engager à prier pour le sultan. Leurs vœux furent exaucés.

Une nuit que ce prince étoit plongé dans le plus profond sommeil, il vit en songe un vieillard vénérable, qui lui cria d'une voix forte : Prince mou & indolent, tu languis dans une honteuse volupté; le sceptre va échapper de tes foibles mains, pour passer dans des mains plus dignes de le porter.

Le sultan, à ces mots, se réveilla rempli de frayeur, & fit vœu de briser ses chaînes. Gulroué eut ordre de se retirer & de ne jamais paroître devant lui. Cet arrêt fut un coup de foudre pour la jeune esclave, qui aimoit le prince avec autant d'ardeur qu'elle en étoit aimée. Elle s'abandonna à la plus vive douleur. Celle du sultan ne lui cédoit en rien; il vouloit à chaque instant révoquer l'ordre fatal. Une nuit, enfin, Gulroué ne peut plus résister à son amour; elle compte pour rien de mourir, pourvu qu'elle revoye son amant. Elle se présente devant lui, & tombe à ses genoux. Son air triste & abattu, ses beaux

yeux à demi éteints & baignés de larmes ; un air de langueur & de tristesse répandu sur toute sa personne , firent l'impression la plus vive sur le sultan ; sa première flamme mal éteinte se rallume avec plus de violence. Le vieillard qu'il avoit déjà vu en songe , lui apparôit un seconde fois & renouvelle ses menaces.

Le sultan vit bien qu'il ne pourroit jamais briser ses chaînes , tant que celle qui les lui faisoit porter existeroit. Il balança long-temps entre la belle esclave & sa couronne ; mais enfin l'ambition l'emporta sur l'amour. Il ordonne au capitaine de ses gardes de la faire périr. La beauté de Gulroué , son innocence , ses malheurs touchèrent le cœur de cet officier. La violente passion du prince ne lui étoit pas inconnue ; il craignit que le sultan ne se repentît un jour de l'ordre cruel qu'il lui avoit donné & ne le fît périr lui-même pour l'avoir exécuté. Il fit cacher Gulroué dans l'endroit le plus retiré de son ferrail : il se présenta ensuite devant le monarque , en l'assurant qu'il étoit obéi.

Ce que le capitaine avoit prévu arriva. Le sultan , plus amoureux que jamais , l'envoya chercher quelques jours après , & lui demanda ce qu'il avoit fait de Gulroué. Trem-

ble pour toi-même , lui dit le sultan furieux , si tu l'as faite périr : ta mort vengera la sienne. L'officier intimidé lui avoua la vérité.

Le prince se livra de nouveau à toutes les douceurs de l'amour , & négligea plus que jamais les affaires de son royaume. Les troubles augmentèrent : il étoit sur le point de perdre sa couronne , sans que rien pût le tirer de son ivresse profonde. Un nouveau songe vint le troubler au milieu de ses plaisirs.

L'épreuve qu'il avoit faite du capitaine de ses gardes lui avoit appris que personne n'oseroit faire périr Gulroué , & que lui seul pourroit immoler cette victime. Il s'y résolut après bien des combats. Un jour qu'il se promenoit avec son amante , sur une terrasse élevée dont le Tygre baignoit les murs , il la poussa avec violence. Gulroué , précipitée dans le fleuve , y termina sa vie & ses malheurs.

Si ce sultan , pour conserver sa couronne , se déterminait à faire périr son amante , qui n'avoit commis d'autre crime que celui de l'avoir trop aimé , devez-vous épargner un traître qui a osé se porter à de pareils excès ?

Le discours de l'once & l'histoire qu'il venoit de raconter , firent impression sur l'esprit du lion. Il envoya un de ses officiers

au renard , & lui ordonna de venir se justifier. Férisé , persuadé que les excuses sont faites pour le crime , & non pas pour l'innocence , renvoya l'officier avec hauteur. Celui-ci , ennemi du ministre , envenima sa réponse. Le lion , furieux , oublia le serment qu'il avoit fait au renard & le condamna à la mort.

La mère du lion , qui estimoit Férisé à cause de sa probité , ayant appris l'ordre qu'avoit donné le sultan , en fit suspendre l'exécution. Elle se rendit ensuite chez son fils , qui l'instruisit du crime de Férisé , & de l'arrêt qu'il avoit rendu contre le coupable.

Mon fils , lui dit la lionne , craignez de vous préparer un long & inutile repentir. Les cours sont le séjour de l'envie : plus les ministres ont de mérite , plus ils sont exposés à ses traits. Malheur aux rois trop crédules , qui prêtent l'oreille aux discours forgés par la haine ; ils éloignent les ministres vertueux , & ne sont plus environnés que de lâches flatteurs. Ceux-ci sacrifient toujours la gloire du prince & le bonheur des peuples à leur basse jalousie.

Ce n'est pas sur de simples rapports , répondit le lion à sa mère , que j'ai condamné Férisé ; c'est après m'être convaincu par moi-même de la vérité de son crime.

Le crime de Férifé, repartit la lionne, n'est pas si avéré que vous vous l'imaginez. Lorsque le nuage dont la calomnie a enveloppé sa vertu sera dissipé, vous serez au désespoir d'avoir sacrifié un innocent. Quelle apparence ! qu'il ait commis la faute qu'on lui impute ? Tout le monde fait qu'il s'est fait une loi de ne point se nourrir de la chair des animaux. Ses lâches ennemis, dans l'impuissance de lui trouver un crime véritable, feront eux-mêmes les auteurs de celui dont ils osent l'accuser. A quelles extrémités ne se porte pas l'envie ? Elle va jusqu'au mépris de la vie. L'on a vu des envieux se donner eux-mêmes la mort, pour la procurer à celui dont ils vouloient se venger. L'histoire d'un derviche & d'un négociant ne prouve que trop l'empire qu'a sur nous cette affreuse passion.



LE DERVICHE ET LE NÉGOCIANT, CONTE.

UN négociant de Bagdad avoit pour voisin un derviche qui se faisoit aimer de tout le monde par ses bonnes qualités. Le négociant, animé contre ce religieux de la plus basse jalousie, lui portoit une haine mortelle ; il avoit tenté tous les moyens de le perdre. La vertu du derviche, l'innocence de ses mœurs, paroient les coups que lui portoit cet envieux. Celui-ci, désespéré de l'impuissance de sa haine & du triomphe de son ennemi, résolut de faire un dernier effort pour satisfaire sa vengeance.

Il achète un esclave qu'il traite avec la plus grande humanité. Je suis comblé de vos bienfaits, lui dit un jour l'esclave reconnoissant, je ne regrette point ma liberté : ses douceurs ne valent pas les chaînes que je porte : disposez d'un esclave fidèle, qui entreprendra les choses les plus difficiles pour vous témoigner sa reconnoissance.

Le négociant crut l'instant favorable pour s'ouvrir à lui du dessein qu'il avoit formé. Apprends, lui dit-il en pouffant un profond soupir, que la jalousie que j'ai conçue contre le derviche mon voisin me consume; cette noire passion m'agite si cruellement, que je n'ai de repos ni le jour ni la nuit, & que la vie m'est odieuse. C'est pour en terminer le cours & celui de tous mes maux, que je t'ai acheté & que je t'ai comblé de mes bienfaits; mais en périssant, je veux me venger & entraîner dans ma chute l'ennemi que j'abhorre. Ecoute le plan que j'ai tracé : nous monterons tous les deux cette nuit sur la terrasse du derviche, qui est contigüe à la mienne; là, tu m'égorgeras & tu me laisseras baigné dans mon sang : personne ne doutera qu'il ne soit l'auteur de ma mort; il succombera, & subira la peine portée contre les meurtriers.

A ces mots, l'esclave frémit d'horreur. Il se jette aux genoux de son maître : il l'assure qu'il aime mieux périr lui-même, que de tremper les mains dans le sang de son bienfaiteur; il le conjure, les larmes aux yeux, de renoncer au funeste projet que la haine lui inspire.

Je veux être vengé, lui dit le négociant ; & je veux l'être sur le champ. Obéis sans différer, si tu veux me prouver ton zèle : prends cette bourse ; elle renferme le contrat de ta liberté & une somme considérable en or. Mes ordres une fois exécutés, tu pourvoiras à ta sûreté par une prompte fuite.

O mon maître, repartit l'esclave, la fureur vous aveugle ! Si la vengeance a des douceurs, c'est lorsque l'on peut en jouir soi-même, & être témoin des maux dont on accable son ennemi ; mais, après votre mort, quelle satisfaction pourrez-vous goûter de celle de votre rival ? L'esclave n'oublia rien pour détourner son maître du funeste projet qu'il avoit formé ; mais le voyant inébranlable, il consentit enfin à ce qu'il exigeoit de lui.

Ils montent tous les deux sur la terrasse du derviche. L'esclave enfonce son poignard dans le sein du négociant, & profite des ténèbres de la nuit pour fuir & pour prendre la route d'Ispham.

Le corps du négociant fut trouvé le lendemain matin sur la terrasse du derviche. On saisit celui-ci, & on le conduit devant le cadi. La bonne réputation dont jouissoit

le fanton lui sauva la vie. Le juge , qui vit toute la ville s'intéresser en faveur de l'accusé , n'osa le condamner à la mort. Il se contenta de l'envoyer en prison, dans l'espérance qu'avec le temps, l'on pourroit découvrir le véritable auteur de ce meurtre.

Quelques années après , un habitant de Bagdad fut obligé d'aller à Ispaham. L'esclave du négociant le reconnut ; il lui demanda en l'abordant des nouvelles du derviche. Le citoyen de Bagdad lui apprit tout ce qui s'étoit passé , & lui dit que le derviche , soupçonné d'être le meurtrier du négociant , languissoit dans les fers. Il est innocent de sa mort, répondit l'esclave : c'est moi qui en suis l'auteur. Il lui raconta alors tout ce qui étoit arrivé entre son maître & lui, & de quelle manière il avoit été forcé de le tuer. L'habitant de Bagdad , de retour dans sa patrie , alla chez le cadi faire sa déposition. Le négociant perdit non-seulement le fruit qu'il s'étoit proposé de sa vengeance , mais sa mémoire , depuis ce moment-là , fut en exécration à toute la ville.

Vous voyez , mon fils , par cette histoire , à quel excès est capable de se porter celui qui est tourmenté par cette funeste passion.

L'élévation de Férisé a allumé dans le cœur des courtisans la jalousie la plus violente ; ils ont enfin réussi à vous le rendre suspect : peu s'en est fallu qu'il ne soit devenu la victime de leurs complots. Peut-on prendre trop de précautions quand il s'agit de décider de la vie ou de la mort de quelqu'un ? Vous ne risquez rien en différant le jugement de votre ministre. S'il n'est pas coupable , vous vous épargnez les regrets , d'avoir trempé vos mains dans le sang innocent. S'il a réellement commis le crime dont on l'accuse , son châtimement , pour être différé , n'en fera pas moins sûr.

Le lion suivit les conseils de sa mère : il fit venir le renard , lui remit de nouveau le gouvernement de ses états. Seigneur , dit Férisé , je serois indigne de la confiance dont vous m'honorez , si je gardois un coupable silence ; il faut que je me justifie , non-seulement à vos yeux , mais à ceux de tout l'univers. Le ministre d'un prince ne doit pas être même soupçonné : si l'on doute de sa vertu , il perd la confiance publique. Dissiper les ombres épaisses dont mes ennemis ont enveloppé la vérité , & faire éclater mon innocence , n'est pas une entreprise facile. Je me flatte ,

cependant , d'y parvenir , si votre majesté daigne m'appuyer de son autorité. Faites appeler les lâches délateurs qui m'ont accusé d'avoir détourné les viandes destinées pour votre table , moi , qui toute ma vie me suis interdit une pareille nourriture ; menacez-les de votre indignation s'ils ne déclarent pas la vérité ; assurez-les au contraire de leur pardon , promettez-leur même des récompenses , s'ils dévoilent à vos yeux le noir complot qu'ils ont formé pour me perdre.

Vos calomniateurs , dit le lion , sont indignes de ma clémence : ils sont mes ennemis & ceux de l'état. La clémence , répondit Férisé , est la vertu qui doit être la plus chère aux rois. Il est beau de pardonner quand on a le pouvoir de se venger.

La générosité de Férisé , qui sollicitoit la grâce de ceux qui avoient voulu le perdre , étonna Kamdjouï. Il ne put s'empêcher d'admirer sa grandeur d'ame : il fit venir ses accusateurs ; il les menaça de sa colère , s'ils persistoient à nier la vérité , & leur promit le pardon s'ils la confessoient. Ceux-ci firent l'aveu de leur crime : la vertu de Férisé dégagée des nuages qui la couvroient , parut dans tout son éclat.

Vous fentez , mon fils , dit la lionne au sultan , combien il est dangereux aux princes de prêter une oreille favorable aux discours envenimés des envieux. Les faux rapports , qui , dans leur principe , paroissent peu de chose , occasionnent souvent les plus grands maux. Semblables à un fleuve qui , étroit dans sa source , devient immense dans son cours par les eaux qui se précipitent dans son sein , & finit par submerger les campagnes.

Le lion remercia sa mère de lui avoir épargné les regrets de faire périr un innocent , & d'avoir sauvé les jours d'un ministre utile à l'état. Il l'assura qu'il seroit désormais en garde contre les flatteurs. S'adressant ensuite à Férisé : En vain la calomnie , lui dit-il , a voulu vous noircir à mes yeux ; elle n'a servi qu'à relever l'éclat de vos vertus : vous m'êtes plus cher que jamais , & je ne mets plus de bornes à ma confiance. Je me flatte que vous oublierez l'erreur d'un moment , & que vous plaindrez le sort des rois , dont le trône est inaccessible à la vérité.

Seigneur , répondit Férisé , oserois-je vous représenter que vous avez manqué à la parole que vous me donnâtes en me con-

fiant le gouvernement de vos états. Vous me promîtes alors de faire taire l'envie, & de fermer l'oreille aux calomnies qu'elle forgeroit. Vos ennemis, reprit le lion, vous ont servi en voulant vous nuire; ils ont relevé l'éclat de votre vertu loin de l'obscurcir : ma confiance en vous a pris de nouvelles forces.

— Prince, dit Férifé, j'ai eu le bonheur d'échapper cette fois-ci aux pièges qu'on m'avoit tendus; mais puis-je espérer d'être toujours aussi heureux? L'impuissance de leur haine jusqu'à ce jour, le désir de se venger, les nouveaux honneurs même que vous accumulez sur ma tête, tout va redoubler leur fureur. Ils ont connu le foible de votre majesté; c'est par cet endroit qu'ils l'attaqueront. Servir un prince qui écoute les flateurs, s'est s'exposer à une mort certaine. J'aurois été moi-même un exemple de cette vérité, si votre mère n'eût détourné le coup : depuis cet instant fatal, je serai toujours dans la crainte. Vos nouvelles bontés, loin de me rassurer, me font trembler : elles vont servir d'aliment à l'envie acharnée contre moi. L'idée affligeante d'avoir été condamné pour une faute, qui, même quand je l'aurois commise, ne

méritoit pas la mort, se présente sans cesse à mon imagination : je crois voir le glaive levé sur moi. La clémence est une des premières vertus des princes. S'ils ne savent pas pardonner, qu'ils l'apprennent d'un roi de l'Yémen, qui fit grâce à un de ses courtisans qui l'avoit offensé grièvement :

LE ROI DE L'YÉMEN
ET UN DE SES OFFICIERS,
C O N T E.

NOUCHIREVAN (1) irrité contre un de ses officiers, l'avoit chassé de sa présence. La misère la plus affreuse suivit bientôt sa disgrâce. Celui-ci au désespoir résolut de tout tenter pour terminer ses malheurs. Un jour que le prince avoit admis à sa table les grands de son royaume, l'officier se présenta à la porte du palais. Les portiers, en le voyant, crurent qu'il étoit rentré en

(1). Voyez la note, ainsi que les suivantes indiquées par des chiffres, à la suite de ces contes.

grâce , & ne s'opposèrent pas à son passage. Il entre dans la salle du festin , & remplit avec empressement les fonctions de son ancienne charge. Nouchirevan indigné de son audace , vouloit d'abord le faire périr ; mais il craignit de troubler la joie d'un si beau jour.

L'officier encouragé par le silence du roi , saisit un instant favorable , & vole un plat d'or. Il croyoit avoir eu le bonheur de tromper les regards de tout le monde ; mais , malgré toute sa subtilité , il n'avoit pu échapper à ceux du roi lui-même.

Le repas terminé , ceux qui étoient chargés de la vaisselle , ne trouvant point le plat d'or , veulent fouiller tous les convives. N'inquiétez personne , leur dit Nouchirevan ; celui qui a dérobé le plat n'a pas envie de le rendre , & celui qui l'a vu prendre , n'a pas le dessein de déceler le coupable.

L'année suivante , à pareil jour , Nouchirevan admit encore à sa table tous les seigneurs de sa cour. L'officier , qui avoit dépensé tout ce qu'il avoit retiré de la valeur du plat , résolut de tenter une seconde fois la fortune. Il se présenta à la salle du festin , & y entra sans obstacle. Je me doute ,

lui dit le prince en le voyant , que ta bourse est vide ; tu viens la remplir aux dépens de ma vaisselle. Seigneur , dit l'officier , en se jetant à ses genoux , j'avoue mon crime : je mérite la mort ; mais ayez pitié d'un malheureux qui ne s'est porté à un si coupable excès que par l'affreuse misère où il étoit réduit. La vie m'étoit odieuse ; je cherchois à en terminer le cours , ce qui seroit arrivé sans la clémence de votre majesté. Nouchirevan , touché de sa sincérité , lui pardonna sa faute , & lui rendit l'emploi dont il l'avoit dépouillé.

Cette histoire nous apprend que le cœur des rois doit être comme l'océan , dont on ignore l'immensité ; il doit encore être aussi ferme qu'une montagne , & n'être jamais ébranlé par les secousses violentes de la colère.

Vos conseils , dit le lion , peuvent renfermer quelque vérité utile , mais ils sont durs & austères ; vous pourriez les adoucir. Un médecin prudent frotte de miel les bords du vase qui contient le breuvage amer qu'il présente à son malade : il l'engage par cet innocent artifice à le boire , & lui sauve la vie.

Prince , répondit Férisé , mon austérité

vaut mieux que la flatterie pernicieuse de vos courtisans. Ils ont pensé vous précipiter dans un crime & vous faire répandre le sang innocent. C'est ainsi que les princes, corrompus par la flatterie, trouvent sec & austère tout ce qui est libre & ingénu. La vérité les blesse, les irrite, parce qu'elle les contredit & souvent les condamne. Ce n'est pas un esprit chagrin & superbe qui me met ces paroles à la bouche : c'est l'amour de la vérité. Un sujet fidèle doit toujours dire la vérité à son roi, quand même il seroit assuré qu'elle lui déplairoit. La disgrâce, l'exil, la mort même ne doivent pas tenir sa langue captive. Les rois sont les juges & les pères de leurs peuples. Ils doivent laisser pénétrer jusqu'au pied de leur trône les plaintes & les gémissemens des malheureux ; c'est l'unique moyen de prévenir les injustices, & d'empêcher les grands d'opprimer les petits.

J'ai tâché autant qu'il a dépendu de moi, dit Kamdjouï, de réparer l'injustice que j'avois commise à votre égard : les faveurs dont je vous ai comblé doivent vous l'avoir fait oublier. Je sens, répondit le renard, le prix de vos bienfaits : ma mémoire fidèle les retracera sans cesse à mon cœur recon-

noissant; mais rien, seigneur, ne peut me rassurer contre les envieux.

Les gens vertueux, reprit le lion, n'ont rien à redouter des méchans : tôt ou tard la vérité se découvre, la vertu triomphe, & le crime est dans l'opprobre. Vous n'avez désormais rien à appréhender de la malice de vos ennemis; leurs discours trompeurs ne feront aucune impression sur mon esprit.

Je veux bien le croire, seigneur, dit le renard; mais qui m'assurera que vous démêlerez tous les artifices qu'ils employeront pour vous tromper? L'envie prend toutes sortes de formes pour parvenir à ses fins. Ce sera sous la forme du zèle le plus pur qu'elle se présentera à vos yeux : Férisé, vous diront mes ennemis, a l'esprit ulcéré contre vous : il ne peut oublier l'injure qu'il a reçue, & il cherche l'occasion d'en tirer une vengeance éclatante. Vos faveurs, loin d'adoucir son cœur farouche & superbe, l'aigrissent. Votre majesté court le plus grand danger de se fier à celui qu'elle a offensé si cruellement. C'est ainsi qu'ils parviendront à me rendre suspect, & à me faire perdre votre confiance : c'est pour prévenir ce malheur, que j'ose vous demander ma retraite.

Le lion fit de nouveaux sermens au renard & lui donna toutes les assurances qui pouvoient calmer ses alarmes. Férissé vaincu, consentit enfin à ne pas abandonner la cour. Sa faveur augmenta de jour en jour, & il gouverna jusqu'à sa mort avec une sagesse & une modération qui réduisirent l'envie au silence.

CHAPITRE X.

Sur la tyrannie & l'injustice. Que celui qui fait le mal reçoit ordinairement un plus grand mal.

L'HISTOIRE du lion & du renard, dit Dabchelim à Bidpaï, renferme d'utiles leçons pour les rois. Elle leur apprend que le mérite & la vertu ont toujours excité la haine & la jalousie des méchans. Elle fait voir en même-temps le danger qu'ils courent, en prêtant une oreille favorable aux discours empoisonnés des flatteurs. Elle leur propose l'exemple rare d'un prince qui a le courage d'avouer qu'il s'est trompé,

& qui reconnoît la vérité dès qu'elle brille à ses yeux. La clémence du lion, envers les lâches accusateurs de Férifé, apprend aussi qu'un souverain ne peut trop chérir cette vertu, qui est le plus bel apanage de la royauté.

Tracez-moi maintenant l'histoire d'un tyran qui se plaît à entendre les gémissemens, & à voir couler les larmes de ceux qu'il opprime, & qui devient enfin lui-même victime de ses cruautés.

Prince, dit Bidpaï, le tyran ressemble à un homme privé de la vue. Il ne peut distinguer la lumière de la vérité des ténèbres de l'erreur. Tout l'agite; le tourmente; il ne se conserve qu'à force de répandre le sang de ceux qu'il craint. Insensé! qui ne voit pas que la cruauté à laquelle il se confie le fera périr, & qu'il recevra enfin la juste punition que méritent ses injustices.

Le crime & la vertu ne sont pas des noms imaginaires, inventés pour en imposer au foible vulgaire, comme les impies voudroient le persuader. Sans la vertu, l'homme ne peut goûter cette douce paix d'où découle le véritable bonheur; elle a encore l'avantage d'être récompensée, même

dans ce monde. Le crime au contraire tourmente, agite, & rend malheureux celui qui s'y abandonne, & il reçoit quelquefois, dès cette vie, la juste punition qu'il mérite.

Si le tout-puissant, par des raisons qu'il dérobe à la connoissance des foibles mortels, diffère quelquefois à faire justice, sa vengeance, quoique lente, n'en est pas moins assurée. Ce monde ressemble à un champ : on n'y recueille que ce que l'on y a semé ; l'on se flatteroit envain de trouver le fruit du bonheur sur l'arbre de l'injustice. Celui qui est intimément persuadé que toutes nos actions, soit bonnes ou mauvaises, reçoivent, même dès ce monde, le prix qui leur est dû, quitte les routes obliques du crime, s'il y est engagé, & continue de parcourir rapidement celles de la vertu, s'il y est entré dès son enfance. Votre majesté verra cette vérité développée dans l'histoire d'un lion :



LE LION,
L'ONCE ET LE RENARD,
F A B L E.

UN lion cruel régnoit dans une forêt proche d'Alep. Il ne se plaisoit que dans le meurtre & le carnage des animaux, dont il étoit la terreur. Il avoit pour ministre un once (*). Celui-ci touché des malheurs de ses pareils, & se ressouvenant du proverbe qui dit : Que celui qui sert un tyran est l'ennemi de dieu, prit la résolution de quitter la cour du lion.

Plein de cette pensée, il prit le chemin de la plaine. Il avoit à peine fait quelques pas, qu'il apperçoit un rat qui rongeoit la racine d'un arbre. L'arbre sembloit lui dire : Cruel ! quel mal t'ai-je fait, pour me faire dessécher ? Pourquoi empêcher les voyageurs de se reposer à mon ombre épaisse,

(*) Voyez ci-devant, page 94, à la note.

& de goûter du fruit délicieux que je porte ? Le rat paroïssoit insensible aux gémissemens de l'arbre , & continuoit avec ses dents aiguës à le percer. Dans le même instant un serpent s'élance sur lui & le dévore. L'once , témoin de cet événement , vit par ses yeux que le mal est toujours suivi du mal.

Cependant le serpent , après avoir dévoré le rat , s'étendit au pied de l'arbre & se livra au sommeil. Un porc-épic voyant le serpent endormi , s'avança vers lui & se mit à le piquer. Le serpent réveillé par la douleur veut se venger ; mais les dards aigus dont est armé son ennemi lui font mille blessures , & il perd la vie avec son sang. Un renard affamé , qui traversoit la plaine , apperçoit le porc-épic : il le guette , le saisit par la tête & le mange. Lui-même est attaqué , peu de temps après , par un dogue : il se livre un combat cruel ; le chien victorieux terrasse son ennemi , & venge par sa mort celle du porc-épic.

L'once , témoin de ces merveilles , doute moins que jamais que celui qui fait le mal ne tarde pas à en recevoir la punition.

Le chien , fier de son triomphe , s'en alloit tout joyeux , lorsqu'il se vit attaqué par un ennemi plus redoutable ; c'étoit un

tigre , qui devint le vengeur du renard. Le meurtre que venoit de commettre le tigre ne resta pas long-temps impuni , un chasseur , qui le poursuivoit depuis long-temps ; lui lança un trait avec tant d'adresse , qu'il le perça d'outre en outre. Le tigre expiré , le chasseur se disposoit à s'emparer de sa peau , lorsqu'il survint un cavalier qui la voulut enlever de force. La querelle des deux prétendans se termina par un combat furieux , dans lequel le chasseur perdit la vie. Le cavalier se saisit de la peau du tigre & s'éloigne à toute bride. Il avoit à peine fait quelques pas , que son cheval s'abattit & le renversa avec tant de violence qu'il périt sur le champ. L'once , après tant d'exemples , se convainquit de plus en plus que le mal ne reste jamais impuni.

Cependant le lion , étonné de ne plus voir l'once , le fit chercher. Comme il n'étoit pas fort éloigné , on le trouva aisément. Il fut conduit devant le lion , qui lui fit des reproches sur sa fuite , & voulut en savoir le motif. Seigneur , répondit l'once , ce n'est pas sans courir les plus grands dangers que l'on ose dire la vérité aux rois : la mort est souvent le fruit d'un aveu trop sincère.

Si

Si vous voulez être obéi, promettez-moi que la hardiesse de mes représentations ne m'exposera point à votre colère.

Le lion impatient lui donna les assurances qu'il demandoit. Puissant roi des animaux, dit alors l'once, vous ne vous plaisez que dans le meurtre & le carnage; vous vous faites un jeu barbare de verser le sang de vos sujets. Tant d'injustice me font appréhender pour vous le courroux céleste.

A ce discours hardi, le lion indigné frémit de colère; mais se ressouvenant de la parole qu'il avoit donnée, il se fit violence, & lui dit : Les reproches que tu me fais peuvent être véritables par rapport aux autres animaux; mais pour toi, tu n'as jamais éprouvé les effets de cette cruauté que tu blâmes si fort. Je serois un ingrat, répondit l'once, si je niois vos bienfaits; mais puis-je voir d'un œil indifférent la manière barbare avec laquelle vous traitez mes pareils? Leur gémissemens pénètrent mon ame de la plus vive douleur. Je crains que la vengeance céleste n'éclate enfin sur votre tête, & n'enveloppe en même-temps ceux qui vous approchent. Un feu violent consume également le bois verd & le bois sec.

Le lion lui demanda ce que c'étoit que l'injuste , & en quoi consistoit la justice. Prince , répondit l'once , l'injustice est la violation des droits d'autrui. Celui qui commet une injustice , ne tarde pas à en recevoir la punition. La justice consiste à traiter les autres comme l'on voudroit l'être soi-même. Celui qui est juste , en est toujours récompensé. Les sages ont comparé ce monde à une montagne , le long de laquelle se trouve un écho qui répète toutes les paroles que l'on profère , soit bonnes , soit mauvaises ; c'est-à-dire , que celui qui , dans ce monde , fait le bien , trouve le bien , & celui qui commet le mal , trouve le mal. J'ai vu , seigneur , de mes propres yeux , plusieurs exemples frappans de cette vérité. L'once alors raconta au lion l'histoire du rat , du serpent , du porc-épic , du renard , du chien , du tigre , du chasseur & du cavalier.

Le lion étoit trop fier pour profiter des sages avis de l'once , & trop cruel pour cesser de répandre le sang de ses sujets. Celui-ci voyant l'inutilité de ses représentations , se retira de la cour , pour n'être point témoin des cruautés de ce tyran.

Sa retraite offensa le lion ; il la prit pour

un reproche tacite de sa conduite : il résolut de l'en punir. Tandis qu'il le poursuivoit, deux faons qui bondissoient dans la plaine se présentèrent à sa vue. Il oublia, en les voyant, l'once & l'injure qu'il en avoit reçue. Il s'élance sur les faons. Leur mère, qui voit le danger dont ils sont menacés, accourt toute tremblante : Puissant roi des animaux, lui dit-elle, ayez pitié d'une mère désolée, & ne la condamnez pas à des pleurs éternels ; ne déchirez pas mon cœur, en le séparant de ce qu'il a de plus cher au monde. Vous avez des enfans ; & vous connoissez la force de l'amour paternel : puisse le ciel, en récompense de votre générosité, préserver de tout malheur vos lionceaux ! Le lion, loin d'être sensible aux prières de la biche, déchira en sa présence même ses deux faons.

La biche désolée s'éloigna de ces lieux funestes. Elle fit la rencontre de l'once, qui, la voyant accablée de douleur, lui en demanda le sujet. Elle lui apprit son malheur & la cruauté du lion. L'once n'oublia rien pour la consoler, & l'assura que le ciel ne tarderoit pas à la venger de ce barbare.

La prédiction de l'once ne tarda pas à

s'accomplir. Le lion, de retour dans son antre, trouva à l'entrée ses deux lionceaux qu'un chasseur avoit massacrés, & qu'il avoit dépouillés de leurs peaux. A ce spectacle, il se mit à faire des rugissemens horribles, qui faisoient retentir toute la forêt, & qui empêchoient les animaux de prendre aucun repos.

Il y avoit dans cette forêt un renard philosophe. Il ne sortoit de sa retraite que pour être utile aux créatures vivantes. Les rugissemens du lion pénétrèrent jusqu'à lui; il l'alla trouver : le lion lui apprit son malheur.

Seigneur, lui dit le renard, armez-vous de courage; c'est l'unique remède aux maux dont vous êtes accablé : ressemblez au diamant, sur lequel l'eau & le feu ne peuvent faire aucune impression. L'échançon de la destinée ne présente-t-il pas également aux grands & aux petits la coupe amère du malheur ? Tout zenith a son nadir, & tout commencement a sa fin; le malheur succède toujours au bonheur, & la tristesse à la joie. Souvent l'on a vu le flambeau nuptial se changer en torche funèbre. J'ai parcouru le jardin du monde : j'ai cherché en vain une rose, qui fût sans épines. Mais

de tous les maux qui nous accablent , la mort est fans doute le plus terrible ; parce qu'il est le seul auquel il n'y ait point de remède. Lorsque le moment fatal est arrivé , l'ange cruel de la mort n'a pitié de personne ; il frappe également les jeunes & les vieux , les riches & les pauvres. Les armées nombreuses , la foule des courtisans , toute la pompe & la majesté qui environnent le trône , ne mettent pas à l'abri des traits redoutables de la mort le monarque qui y est assis. Cette triste vérité vous apprend que vos pleurs & vos gémissemens sont inutiles. Le seul remède à vos maux est la patience & la résignation à l'arrêt de la destinée.

Je conviens que mon malheur est irréparable , dit le lion ; mais par où me le suis-je attiré ? & pourquoi mes lionceaux ont-ils péri d'une manière si funeste ? C'est la juste punition , lui répondit le renard , de toutes les injustices que vous avez commises envers les autres animaux. Tu seras jugé , dit le proverbe , comme tu as jugé toi-même les autres. Vous ressemblez à cet homme qui demandoit pourquoi le feu avoit consumé ses chantiers. Le lion pria le renard de lui raconter cette histoire.

L'HOMME INJUSTE ET LE DERVICHE,

F A B L E.

UN homme puissant , dit le renard , abusoit de l'autorité dont il étoit revêtu pour fouler le peuple. Il profitoit pendant l'été de la misère des pauvres ; & l'hiver , pour acheter leur bois la moitié de sa valeur , il forçoit les riches à le payer le double. Cette vexation odieuse le rendoit également insupportable aux uns & aux autres. Un jour qu'il concluoit un pareil marché avec un pauvre , un derviche voulut lui reprocher sa dureté : il le menaça même de la colère céleste ; l'homme puissant , loin de l'écouter , le chassa avec mépris.

Le feu prit cette nuit-là même aux chantiers de ce tyran , & consuma non-seulement le bois qu'ils renfermoient , mais la flamme s'étendant avec rapidité , brûla son palais & toutes ses richesses. Le même derviche vint de grand matin pour être témoin d'un événement qu'il avoit prédit. Il vit le

maître du palais étendu par terre, & accablé de la plus vive douleur. Le derviche entendit qu'il demandoit à quelqu'un par quel accident le feu avoit pris à ses chantiers. C'est la vapeur des soupirs qu'ont poussé les pauvres, lui répondit le fantom : cette vapeur est montée jusqu'au ciel, & est retombée en flammes sur votre palais.

Cette histoire, poursuivit le renard, vous apprend que le malheur arrivé à vos enfans, est la punition des maux que vous avez causés à ceux des autres animaux. Ils ont supporté avec plus de courage que vous n'en montrez, une infortune qu'ils n'avoient point méritée comme vous. Suivez leur exemple, & imitez leur constance.

J'écoute vos conseils avec plaisir, dit le lion : daignez me les continuer ; ils suspendent mes chagrins. Oserai-je vous demander votre âge ? dit le renard. Quarante ans. De quelle nature ont été pendant ce temps-là vos alimens ? Je me suis nourri de la chair des animaux, & leur sang a été ma boisson favorite. Les animaux que vous avez dévorés, reprit le renard, n'avoient-ils ni pères ni mères ? ou bien, croyez-vous qu'ils ont eu le cœur assez dur pour être insensibles à la perte de leurs petits ? Si depuis votre nais-

fance vous vous fussiez abstenu d'une pareille nourriture , vous n'auriez pas aujourd'hui vos lionceaux à pleurer. Prince , tremblez pour l'avenir : les maux que vous avez éprouvés ne sont qu'une ombre légère de ceux dont vous êtes menacé. Soyez persuadé qu'un tyran est en horreur à toute la terre. Le jardin de la tyrannie ne produit que des plantes empoisonnées.

Ce discours véhément du renard fit la plus vive impression sur le lion. Il reconnut, enfin, qu'un édifice dont la base étoit posée sur la cruauté s'écrouloit , & écrasoit celui qui l'habitoit. Insensé ! dit-il en lui-même ; qu'ai-je fait , & que vais-je devenir ? La jeunesse , qui est le printemps de la vie , s'est écoulée depuis long-temps. Je suis dans mon automne : la vieillesse languissante viendra bientôt courber mon corps & affoiblir mes membres. Il faut du moins que dans ce dernier période je répare le passé par des mœurs pures & par l'amour de la justice. Je renonce désormais à la poursuite des animaux.

Le lion en effet cessa depuis ce moment d'être la terreur des forêts. Quelques fruits sauvages étoient les seuls alimens qu'il se permît , & lui suffisoient pour appaiser sa faim.

Le renard voyant que le lion ne se nour-

riffoit plus que de fruits, se repentit de l'avoir su trop bien persuader. Ce roi des animaux consommoit en fruits dans une journée ce qui auroit suffi à d'autres pour plusieurs mois. Le renard craignit de se voir bientôt lui-même exposé à mourir de faim. Il se présente devant le lion, qui lui dit d'un air satisfait : Tu vois, cher ami, le fruit de tes conseils & ma docilité à les suivre. Grâce à tes leçons, je mène une vie plus tranquille & plus innocente : je commence même à sentir le prix de la vertu ; ma présence n'effraye plus comme autrefois les animaux : de simples fruits produits par la nature font toute ma nourriture.

Vous vous imaginez, lui répondit le renard, de n'avoir rien à vous reprocher : vous êtes dans l'erreur. Les habitans de cette forêt sont vivement alarmés de la résolution que vous avez prise ; peut-être même leur est-elle plus funeste que la cruauté avec laquelle vous les traitiez auparavant.

Quels nouveaux crimes ai-je donc commis depuis notre entrevue, lui demanda le lion ? Je puis vous assurer que j'ai été rigide observateur de ma parole, & que je ne me suis souillé du sang d'aucun animal. Cela est vrai, répondit le renard ; mais n'est-ce

donc rien à vos yeux que de vous emparer de la seule nourriture que la providence a départie aux hôtes de cette forêt ? Ignorez-vous qu'ils ne soutiennent leur vie que par les fruits qui s'y trouvent , & que vous consommez dans un seul jour ce qui pourroit leur faire subsister pendant plusieurs mois ? Que leur importe , après tout , d'être mis en pièces par vos dents meurtrières , ou de périr par la famine ? Craignez le sort d'un sanglier dont je vais vous raconter l'histoire :

LE SINGE

ET LE SANGLIER ,

F A B L E.

UN singe s'étoit retiré dans une forêt : il y vivoit des fruits de quelques figuiers qui s'y trouvoient. A l'exemple de la fourmi , il conservoit pour l'hiver une partie des fruits qu'il avoit la précaution de faire sécher. Il couloit ainsi des jours tranquilles dans sa retraite , lorsqu'il les vit troubler par un sanglier.

Cet animal , poursuivi par des chasseurs , s'étoit retiré dans cette même forêt : pressé

par la faim , il cherchoit de quoi l'appaiser. Il vit avec douleur tous les arbres dépouillés de leurs fruits. Il arriva , enfin , au pied de celui sur lequel le singe étoit monté. Celui-ci , en l'apercevant , prévint tout ce qu'alloit lui coûter un hôte si dangereux. Il dissimula son chagrin & lui offrit ses services. Le plus important que tu puisses me rendre , lui dit le sanglier , est de me donner à manger. Peu délicat sur le choix des mets , je me contenterai des plus simples : la promptitude est la seule grâce que j'exige de toi.

Le singe aussitôt secoua l'arbre sur lequel il étoit. Le sanglier mangeoit les fruits à mesure qu'ils tomboient ; l'arbre en fut dépouillé en un instant. Le sanglier pria son hôte de monter sur un autre. Les fruits du second arbre furent dévorés avec la même avidité que ceux du premier , sans que l'appétit du sanglier se rallentît , & il fit signe au singe de monter sur un troisième arbre.

Je me suis acquitté envers vous , lui dit le singe , des loix qu'impose l'hospitalité ; mais il me paroît que vous n'êtes guères instruit de celles de la modération. Les fruits que vous venez de manger en un instant auroient suffi à ma nourriture pendant plusieurs mois ; si je vous obéissois , je me ver-

rois réduit à mourir de faim cet hiver.

Téméraire, reprit le sanglier, il t'appartient bien de me faire des reproches : je t'ordonne d'abandonner désormais le séjour de cette forêt, ou tu ressentiras les effets de mon courroux. C'est une injustice, lui répondit le singe, de s'emparer du bien d'autrui. Je fais que vous avez la force en partage ; mais vous ne devez pas en abuser pour opprimer les foibles : tôt ou tard l'injustice reçoit la punition qui lui est due.

A ces mots, le sanglier, transporté de colère, veut monter sur l'arbre pour se venger ; mais il eut à peine atteint les premières branches, qu'elles rompirent sous le poids énorme dont elles étoient accablées, & entraînèrent dans leur chute le sanglier. Sa mort délivra le singe de l'appréhension où il étoit.

Cet exemple, dit le renard au lion, doit vous faire trembler. Si vous continuez de consommer les fruits qui font la seule nourriture des habitans de cette forêt, ils ne tarderont pas à périr : leur sort ne sera pas moins triste que lorsque vous les dévoriez. Le seul moyen qui vous reste à prendre pour éviter ces deux extrémités fâcheuses, est de vous contenter, pour toute nourriture, de

l'herbe & des plantes que ce lieu produit en abondance. Le lion intimidé suivit le conseil que lui donna le renard.

Telle est l'histoire de ce tyran qui se jouoit de la vie de ses semblables. Il ne connut les malheurs qu'entraîne après elle l'injustice, que quand lui même en devint la victime.

CHAPITRE XI.

Que l'on doit être content de l'état dans lequel la providence nous a placé, & ne pas le quitter pour en embrasser un autre.

LA onzième maxime, dit Bidpaï au roi Dabchelim, renferme une leçon utile pour tous les hommes. Elle apprend que le bonheur consiste à être content de son état, & que le quitter pour en embrasser un autre auquel la providence ne nous a point destiné; est la source de bien des chagrins.

Le tout-puissant, en plaçant les hommes sur la terre, a voulu qu'ils dépendissent les uns des autres, & qu'ils se secourussent mu-

tuellement. C'est par cette raison qu'il a départi à chacun d'eux un talent différent. L'homme doit connoître le talent qu'il a reçu en partage, & faire ses efforts pour le perfectionner. Celui qui le néglige pour en cultiver un autre qui lui a été refusé, renverse les loix de la providence & se rend malheureux. Votre majesté conviendra de cette vérité, quand je lui aurai raconté l'histoire d'un anachorète hébreu & de son hôte :

LE D E R V I C H E

E T S O N H Ô T E ,

C O N T E .

UN derviche s'étoit retiré dans un hermitage aux environs de la ville de Konadjé. Son dessein étoit d'y vivre inconnu, pour se livrer tout entier à la prière & à la méditation. Ses vertus, malgré le voile de la modestie dont il s'efforçoit de les couvrir, lui attirèrent une foule de personnes qui venoient le consulter & s'éclairer.

Un étranger se présenta un jour chez lui. Le derviche le reçut avec bonté, & lui demanda de quel pays il étoit, quel étoit le but de son voyage. L'étranger lui dit qu'il avoit éprouvé des malheurs dont il n'osoit l'entretenir, de peur de l'ennuyer. Sur l'assurance que lui donna le derviche qu'il en entendroit le récit avec plaisir, l'étranger commença ainsi son histoire :

Je suis né en Europe : je passois pour le plus habile boulanger de la ville que j'habitois ; malgré la réputation dont je jouissois, j'avois de la peine à subsister. Un laboureur, qui me fournissoit du bled, m'invita un jour chez lui. La conversation tomba sur les différens états qui composent la société : celui de boulanger ne fut pas oublié ; mon ami voulut savoir s'il étoit aussi avantageux qu'il se l'étoit imaginé : il fut surpris d'apprendre que je vivois avec peine. Ma profession, me dit-il, est plus avantageuse ; un grain de bled que je sème m'en produit plus de cent, & quelquefois même plus de deux cent. Je lui fis part, à mon tour, de mon étonnement, & je lui fis sentir que je le soupçonnois d'exagérer. L'alchymie si vantée, reprit-il, n'est autre chose que la culture des terres portée à sa dernière perfection,

Un poète persan a dit : Le grand œuvre est une chimère. Philosophe insensé ! déchire le sein de la terre avec le soc de la charrue ; tu y trouveras ce que tu cherches en vain dans tes creusets.

Ce discours du laboureur fit sur mon esprit la plus vive impression. Mon état n'ayant plus d'attraits pour moi , je résolus de le quitter pour en embrasser un autre dans lequel j'espérois faire une fortune brillante. Un derviche , mon voisin , apprit mon dessein ; il m'en fit des reproches , & n'oublia rien pour m'en détourner. L'homme avide , me dit-il , est souvent frustré dans ses espérances ; celui qui fait se contenter de l'état dans lequel la providence l'a placé , est heureux , ou du moins n'est pas tourmenté.

Derviche , lui répondis-je , la profession que j'exerce ne me procure que des fatigues & des peines sans aucun profit : j'y renonce pour embrasser celle de laboureur , beaucoup moins pénible & bien plus avantageuse. Je suis las de mener une vie misérable ; mon parti est pris : adressez vos prières au ciel , pour qu'il favorise mes démarches. Jusqu'à présent , reprit le derviche , votre état vous a fait vivre avec peu d'aisance , j'en conviens ; mais il suffisoit du moins à votre

subsistance & à celle de votre famille. Le labourage demande des connoissances qui vous manquent, & sans lesquelles vous ne pouvez pas réussir. Le succès ne répond pas toujours à notre attente, & les espérances trop brillantes sont souvent trompées. Croyez-moi, ne changez point votre four contre une charrue. Celui qui abandonne son métier pour en exercer un autre auquel il n'est pas propre, s'expose aux mêmes malheurs qu'une grue dont je vais vous raconter l'histoire :

LA GRUE ET LE BERGER.

F A B L E.

UNE grue, citoyenne des bords d'un lac, y vivoit des différens insectes qu'elle y trouvoit en abondance. Un jour elle apperçut un épervier, qui, après avoir donné la chasse à une perdrix, l'avoit prise & la dévoroit. Cet épervier, dit en elle-même la grue, fait sa nourriture des oiseaux les plus délicats; & moi, qui l'emportes sur lui par la force & par la grandeur, je me contente

de vils insectes. Je veux suivre son exemple. La grue, après ce beau monologue, apperçoit une perdrix, qui, d'un vol léger, rasait la surface de l'eau : elle veut fondre sur cette proie ; mais la pesanteur de son corps l'entraîne ; elle tombe sur les bords du lac qui étoient très-fangeux ; ses pattes s'enfoncent dans le limon ; elle fait de vains efforts pour s'en tirer. Un berger, qui étoit aux environs, prend l'oiseau, l'encage & le porte à ses enfans.

Vous voyez, par cette fable, me dit le derviche, quel danger l'on court en quittant son état pour un autre, auquel l'on n'est pas propre.

Les sages conseils du derviche ne me firent aucune impression : je fus sourd à sa voix. J'abandonnai mon four, & j'ensemencai un **champ** que j'avois loué. Me voilà donc **devenu** cultivateur. Les instrumens nécessaires au labourage avoient absorbé le peu que je possédois : il me falloit attendre près d'une année avant de pouvoir rien retirer de mes terres. Ma famille se trouva réduite à la dernière misère. Je me repentis alors de n'avoir pas suivi les sages conseils du derviche ; je crus réparer ma faute en reprenant mon four. Un de mes amis me

prêta de l'argent, & je fus tout-à-la-fois boulanger & laboureur. Je courois de la ville aux champs, & des champs à la ville. Le garçon auquel j'avois confié mon four me vola & prit la fuite; des orages qui se succédèrent les uns aux autres, ravagèrent les campagnes. J'allai conter mes malheurs au derviche mon voisin. Je vous l'avois prédit, me dit-il : vous ressemblez à cet homme entre deux âges avec ses deux femmes :

L' H O M M E

ET SES DEUX FEMMES ,

F A B L E.

UN homme de moyen âge dont la barbe commençoit à grisonner , avoit deux femmes , l'une encore verte , & l'autre déjà un peu mûre. Pour éviter tout sujet de discorde, il avoit des attentions égales pour elles , & consacroit un jour à la jeune & l'autre à sa compagne. Cet homme étoit accoutumé , quelque temps après s'être levé , de se rendre dormir sur les genoux de la femme avec

laquelle il se trouvoit. Un matin, qu'il étoit dans cette attitude avec la femme de moyen âge, elle apperçut dans la barbe de son mari des poils noirs mêlés avec les blancs. Ces poils noirs, dit-elle en elle-même, font croire à ma rivale que son mari est encore jeune, il faut que je les coupe : elle cessera de l'aimer en lui voyant la barbe toute blanche.

Le lendemain ce fut le tour de la jeune : elle se mit à faccager les poils blancs. Toutes deux à l'envi firent tant, que notre barbe grise demeura sans poils. Il en est de même de vous, me dit le derviche : vous n'avez plus les moyens de continuer votre premier métier, & la misère où vous êtes vous force d'abandonner le nouveau que vous avez embrassé.

J'écoutai cette fois avec plus de docilité les conseils du derviche. Accablé de dettes comme je l'étois, la fuite étoit le seul parti qui me restoit à prendre ; je m'y déterminai & je me mis à voyager. Tels sont les malheurs qui ont empoisonné mes jours : je les ressens d'autant plus vivement, que mon ambition seule les a causés.

Consolez-vous, lui dit l'anachorète, l'école de l'adversité est nécessaire à l'homme ;

elle lui donne du courage & des lumières qu'il n'auroit point puisés à celle du bonheur. Vos malheurs vous ont procuré un autre avantage : ils vous ont forcé de parcourir le monde. Les voyages , semblables au creuset qui sert à purifier l'or , forment & instruisent l'homme.

L'étranger , enchanté de l'esprit de son hôte , oublia ses malheurs. L'anachorète étoit de la race des israélites ; il étoit versé dans toutes les sciences & savoit plusieurs langues , en particulier celle de ses pères. L'étranger , par une suite de son inconstance & de la bizarrerie de son esprit , voulut apprendre l'hébreu , & conjura son hôte d'avoir pour lui la complaisance de le lui enseigner.

J'y consens , lui répondit le derviche : les savans doivent se faire un plaisir d'éclairer les autres hommes ; mais je crains que les difficultés ne vous rebutent. La langue que vous avez dessein d'apprendre en est remplie. Je fais , répondit l'étranger , qu'il est difficile d'apprendre une langue ; mais quels obstacles ne surmonte pas un travail assidu & constant ? Celui qui se livre à l'étude des sciences ressemble à un homme qui a entrepris un long & pénible voyage : il

ne peut arriver au terme qu'après des fatigues infinies. Je me flatte que les épines que je trouverai sur ma route se changeront un jour en roses. Je ressemblerai à ce pêcheur qui dut son bonheur à l'envie qu'il eut de s'instruire. Je veux vous raconter cette histoire.

LE PÊCHEUR

ET LES SAVANS,

FABLE.

UN payfan ne vivoit, lui & sa famille, que de ce qu'il prenoit à la chasse ou à la pêche. Un jour qu'il avoit tendu ses lacets, trois oiseaux s'y prirent & d'autres alloient s'y prendre, lorsque le bruit de deux hommes qui sembloient se quereller les écarta. C'étoit deux savans qui se disputoient.

Le payfan s'approche d'eux, les conjure de suspendre leur dispute, de peur que le bruit qu'ils font n'effarouche les oiseaux, & que ses peines ne deviennent inutiles.

Pour prix de leur silence, les savans veu-

lent que le bon-homme leur donne à chacun un des oiseaux déjà pris. Il ne m'en restera qu'un, leur dit-il ; je suis pauvre ; ma famille est nombreuse ; la science doit rendre les hommes justes. Quel droit avez-vous sur ma chasse pour en prétendre les deux tiers ? C'est violer toutes les loix de la justice & de l'équité.

Pour toute réponse, les savans dirent qu'ils alloient continuer leur dispute avec plus de chaleur. Le pauvre homme, pour se délivrer de ces importuns, consentit à ce qu'ils voulurent. Mais, dit-il, si vous voulez partager avec moi, je dois partager avec vous ; & si je vous donne de mes oiseaux, vous devez me donner de votre science : de quoi disputiez-vous ? Nous disputions, lui dirent-ils, sur les hermaphrodites. Le payfan n'en fut pas plus savant. Hermaphrodite, lui dirent-ils, signifie ce qui est mâle & femelle tout à la fois. Le payfan retint le mot d'hermaphrodite, & les savans emportèrent les deux oiseaux.

Le lendemain avant le jour, le payfan étoit sur le bord de la mer : il avoit déjà jeté ses filets ; un énorme poisson s'y prit. Notre pêcheur plein de joie court au palais, présente sa pêche au sultan. Ce prince avoit

fait creuser un superbe vivier, où il faisoit rassembler les poissons les plus rares : c'étoit sa passion. Il prend le poisson, & veut que l'on donne mille pièces d'or au pêcheur qui l'avoit apporté.

Le visir étonné de cette prodigalité, s'approchant du sultan, lui dit : Si pour pareille bagatelle vous donnez des sommes si considérables, on vous apportera tous les poissons de l'Océan, & vous ne ferez pas en état de les payer. J'ai promis mille pièces d'or pour ce poisson, reprit le sultan; les rois plus que les autres hommes doivent être esclaves de leur parole. Comment me tirer de-là ?

Demandez au pêcheur, répondit le visir, si son poisson est mâle ou femelle; s'il vous répond : il est mâle; vous lui direz : les mille pièces d'or seront à toi quand tu m'apporteras la femelle; s'il vous dit : c'est une femelle; vous lui direz : apporte-moi le mâle, & tu auras les mille pièces. Il fera dans l'impossibilité de vous satisfaire, & alors vous lui ferez donner une légère récompense.

Le sultan approuvant l'expédient, fit approcher le pêcheur. Ton poisson, lui dit-il,

il, est-il mâle ou femelle ? Sire , répondit le pêcheur , il est hermaphrodite.

Le visir-présent fut bien étonné. Le sultan ordonna qu'aux mille pièces d'or qu'il avoit promises on en ajoutât mille autres. La science est toujours utile : on ne perd pas le temps qu'on emploie à l'acquérir.

Le derviche , vaincu par l'obstination de l'étranger , consentit enfin à ce qu'il désiroit. Le peu de progrès du disciple , malgré les efforts redoublés du maître , ne vérifia que trop la prédiction de ce dernier. La nature , marâtre envers cet étranger , lui avoit refusé ce génie intelligent qui conçoit & faïfit , si nécessaire à quiconque se livre à l'étude des sciences. C'étoit une terre aride qui , malgré toute la culture qu'elle recevoit , ne produisoit aucun fruit.

Vous avez entrepris une chose au-dessus de vos forces , lui dit un jour le derviche ; croyez-moi , renoncez-y : vous n'arriverez jamais au terme de la carrière que vous voulez parcourir , & nous perdons l'un & l'autre un temps précieux que nous pourrions consacrer plus utilement. L'on ne doit pas sortir de la route que nous ont tracée nos pères , & s'obstiner à apprendre une langue différente de la leur.

Vos reproches seroient justes , repartit l'étranger , si je quittois la route de mes pères pour m'égarer ; mais doivent-ils rougir en me voyant faire des efforts pour acquérir de la science ?

Je remplis les devoirs sacrés de l'hospitalité , lui dit le derviche , en vous donnant un avis salutaire ; vous vous repentirez un jour de ne l'avoir pas suivi : non-seulement vous ne parviendrez jamais à apprendre l'hébreu , mais vous oublierez votre propre langue. Vous ressemblerez à certain corbeau , qui , à force de vouloir imiter la démarche de la perdrix , oubliâ enfin la sienne propre :

LE CORBEAU ET LA PERDRIX , FABLE.

UN corbeau admiroit la démarche d'une perdrix ; il étoit enchanté des grâces , de la légèreté de ses mouvemens ; il voulut l'imiter , & se mit à suivre par-tout son

modèle. La perdrix s'en aperçut. Oiseau lourd & pesant , lui dit - elle , tu veux en vain m'imiter : la nature m'a favorisée de ces grâces que tu admires dans ma démarche ; elle ne t'a pas fait le même don : inutilement tu veux la forcer ; l'art ne donne point ce que la nature a refusé.

Le corbeau , obstiné , ne voulut pas renoncer à sa folle entreprise : il ne put jamais parvenir à imiter la démarche de la perdrix , il finit par oublier la sienne.

Faites - vous à vous-même l'application de cette fable. Entreprendre une chose au-dessus de vos forces , & vouloir apprendre une langue pour laquelle vous n'avez aucune disposition , est une folie impardonna-
ble. Votre entêtement ne m'étonne point ; il vous a précipité dans les malheurs que vous avez éprouvés , & vous a obligé de vous expatrier.

L'étranger , incapable de suivre un bon conseil , s'obstina , & continua en vain l'étude , dans laquelle il ne fit aucun progrès. Il ne tarda pas à vérifier la prédiction de son maître ; il ne put jamais apprendre la langue hébraïque , & parvint enfin à oublier la sienne.

CHAPITRE XI.

Que la douceur & la modération sont les qualités les plus à désirer dans un Monarque.

UN prince, pour être parfait, dit Dabchelim à Bidpaï, doit sans doute réunir dans sa personne toutes les vertus. Mais quelle est celle qui lui est la plus nécessaire, & qui contribue plus sûrement à son bonheur & à celui de ses sujets ? Trois vertus semblent l'emporter sur les autres : le courage, la libéralité, la modération. A laquelle des trois faut-il donner la préférence ?

Seigneur, répondit le brachmane, un prince qui fait toujours se commander à lui-même, est sans contredit le prince le plus accompli de la terre. La valeur est à désirer dans un monarque ; mais elle a ses dangers : il est à craindre que l'amour de la gloire & l'envie de faire des conquêtes ne l'entraînent trop loin, qu'il ne rende

les peuples malheureux par des guerres continuelles. La libéralité a des bornes qu'il feroit dangereux de franchir ; elle ne se fait guère ressentir qu'à ceux qui approchent le plus près du trône , & toujours aux dépens de ceux qui en sont le plus loin. La modération au contraire n'a aucun de ces inconvéniens ; elle s'étend sur tous les sujets qui composent l'empire : tous en ressentent également la bénigne influence.

Les rois , qui sont les (*) maîtres de la vie & des biens de leurs sujets , ont besoin de modération plus que les autres. La colère , la passion , le caprice , ne doivent avoir aucun empire sur eux ; l'équité seule doit dicter les ordres qu'ils donnent.

Un poète persan a dit : Dieux de la terre ! que le premier usage de votre pouvoir soit l'empire sur vous-même. Que votre ame , toujours calme & sereine , ne soit jamais agitée par les vents impétueux des passions : elles exciteroient des tempêtes qui ébranleroient votre trône & le renverseroient à la fin.

(*) Cette maxime n'est que trop suivie par malheur dans les gouvernemens despotiques , & leur est propre.

Un roi a beau être fameux par ses hauts faits d'armes , ou par sa générosité ; ces qualités ne font pas le bonheur des peuples , & ne peuvent remplacer la modération ; cette vertu au contraire tient lieu de toutes les autres. Un monarque toujours maître de lui-même est adoré de ses sujets ; ils lui pardonnent aisément de n'être ni guerrier , ni libéral. Si les hommes se donnoient des maîtres , ce ne seroient ni les plus vaillans , ni les plus généreux qu'ils choisiroient ; ce seroient les plus modérés , les plus humains , des maîtres qui fussent en même-temps leurs pères.

Un prince doit toujours être le même , soit qu'il punisse ou qu'il récompense. L'on demandoit à un philosophe une seule maxime qui renfermât toute la morale. La vertu la plus parfaite , dit-il , est de savoir réprimer sa colère ; & le vice le plus grand est de s'y abandonner.

Cette raison doit engager les monarques à faire choix d'un ministre prudent , & surtout qui ait assez de courage pour oser leur faire des représentations & même leur résister , quand , transportés par la colère , ils veulent commettre une injustice. Quelquefois même un pareil ministre suspend l'exé-

cution d'un ordre dicté par la passion. Il attend le moment où le prince revenu à lui-même, peut écouter la voix de l'équité. Il parvient enfin à faire révoquer l'ordre injuste qui auroit fait périr un innocent, comme il arriva à un visir d'un roi des Indes, dont je vais raconter l'histoire à votre majesté :

LE ROI DES INDES, SON VISIR ET LES BRAMINS, *C O N T E.*

UN prince nommé Salar régnoit dans les Indes. L'étendue de ses états, la sagesse de son gouvernement, la valeur & le nombre de ses troupes, le rendoient le monarque le plus puissant de l'Orient. Il avoit deux fils, qui, par mille belles qualités, méritoient sa tendresse. Ces jeunes princes faisoient l'espoir le plus doux des peuples. La sultane favorite leur mère, réunissoit à une beauté rare, l'esprit, les grâces & les talens. Le sultan l'aimoit à l'excès.

Tout contribuoit au bonheur de ce prince. Son grand-visir avoit autant de probité que de lumières. Uniquement occupé de la gloire du sultan & du bonheur des peuples, il n'étoit ni avide, ni ambitieux. Le chancelier de l'empire, par ses vastes connoissances, étoit l'oracle de son siècle, soit dans ses discours, soit dans ses écrits.

Ce sultan avoit un éléphant blanc, le seul qui fut dans les Indes : il le montoit les jours de combat. Cet animal furieux renversoit avec sa trompe des bataillons ennemis, & les fouloit aux pieds. Ce prince avoit aussi deux éléphants noirs, qui ne le cédoient au blanc que par la rareté & l'éclat de sa couleur. Deux dromadaires, si légers à la course, qu'ils sembloient à peine toucher la terre avec leurs pieds, portoient avec une rapidité incroyable les ordres du sultan d'une extrémité du royaume à l'autre. On admiroit encore parmi les raretés qu'avoit ce prince, un cheval le plus beau de l'univers, & un sabre d'un acier si fin, que rien ne résistoit à ses coups.

Il y avoit eu autrefois dans les états du sultan une tribu de bramins, qui, livrés à l'erreur & à la superstition, professoient un culte impie. Ce prince n'ayant pu diffi-

per leurs ténèbres , irrité de leur résistance , avoit fait périr le plus grand nombre, & réduit à l'esclavage leurs femmes & leurs enfans. Quatre cent d'entr'eux étoient échappés à cette proscription : c'étoient des espèces de mages, instruits des mystères de la nature & versés dans toutes sortes de sciences. Le sultan les avoit reçus dans son palais & les consultoit quelquefois. Ces bramins , dévoués en apparence aux volontés du prince , lui portoient dans le fond du cœur une haine mortelle , & attendoient avec impatience l'occasion de la faire éclater. Elle ne tarda pas à se présenter.

Le sultan goûtoit une nuit les douceurs du sommeil , lorsqu'il fut troublé par un songe. Il entendit une voix éclatante , & vit deux poissons blancs qui se tenoient tout droits devant lui. Le bruit de la voix l'éveilla ; mais ses yeux appesantis se refermèrent bientôt. A peine étoit-il rendormi , qu'il apperçut dans un nouveau songe deux canards & une oie qui plânoient dans le plus haut des airs. L'oie quitta les canards , & se présenta devant le prince , en marchant sur la terre & dans la posture d'un suppliant. Ce prince , réveillé une troisième fois , se rendormit encore , & il vit un dra-

gon monstueux dont le corps étoit tacheté de verd & de jaune, qui s'élança sur lui, & avec les replis de sa queue s'entortilla autour de sa jambe : la crainte lui fit jeter un cri. Il se rendormit & eut un quatrième songe. Son visage & son corps étoient couverts de sang, & il sortoit avec abondance de sa bouche. Ce songe l'effraya plus que les autres. Il ne tarda pas à en avoir un cinquième. Il étoit monté sur un cheval blanc, qui l'emportoit malgré lui. Le sultan effrayé faisoit d'inutiles efforts pour l'arrêter. Il regardoit de tous côtés, & voyoit avec douleur que personne de sa suite ne venoit à son secours ; les efforts qu'il avoit faits dissipèrent son sommeil ; mais il s'y livra de nouveau, & eut un sixième songe. Il crut voir sa tête embrasée : le feu se communiquoit & causoit une incendie. Le septième & dernier songe fut le plus effrayant. C'étoit un aigle d'une grandeur énorme, qui fendoit sur lui & lui déchiroit le corps avec ses ferres meurtrières. Le sultan jeta un cri si fort que ses pages accoururent.

Il étoit trop agité pour goûter de nouveau les douceurs du sommeil. Ces songes si extraordinaires, dit-il en lui-même, m'annoncent les plus grands malheurs. Qui

fera assez habile pour m'en donner l'interprétation ; ou plutôt, qui aura le pouvoir de détourner de dessus ma tête les maux dont elle est menacée ? Plein de ces tristes réflexions, il attendit le jour avec impatience. Dès l'aurore, il fit appeler les bramins qui étoient dans son palais, & leur raconta le sujet de sa peine. L'effroi étoit peint sur le visage du prince. Les bramins, qui s'en apperçurent, firent leur possible pour l'augmenter. Seigneur, lui dirent-ils, jamais songes plus extraordinaires, & en même-temps plus sinistres n'ont effrayé aucun mortel. Permettez-nous de consulter nos livres sacrés : peut-être y trouverons-nous le véritable sens des présages effrayans que le ciel vous envoie. Peut-être nous indiqueront-ils le remède aux maux dont vous êtes menacé.

Le prince y consentit. Ce tyran, (dirent-ils entr'eux, dès qu'ils furent hors de sa présence) a proscrit injustement notre nation : quelques-uns des nôtres ont expiré dans des tourmens affreux ; les autres ont été forcés de quitter leur patrie pour échapper à ses fureurs. Vengeons leur injure & la nôtre, puisqu'il s'offre de lui-même à nos coups. La frayeur dont il est saisi, l'espoir d'éviter

par la puissance de nos secrets magiques les maux dont il s'imagine être menacé, le rendront docile à nos voix. Un homme timide est toujours crédule. Persuadons-lui que ces songes annoncent la perte de sa couronne & celle de sa vie; qu'il ne peut échapper à ces malheurs qu'en se baignant dans le sang de ses enfans, de ses femmes, de ses ministres: il nous fera facile alors de nous défaire de ce monstre resté seul, sans appui, sans conseil, & devenu en horreur à ses sujets par ce trait de cruauté.

Les bramins, après avoir formé ce noir complot, se présentent devant le sultan, la douleur & la consternation peintes sur le visage. Pourquoi faut-il, seigneur, lui dirent-ils que vous employiez notre ministère, pour vous annoncer les événemens les plus sinistres? Les songes funestes qui ont troublé votre repos désignent la chute de votre empire & la perte de votre vie. En voici la fidèle interprétation.

Les deux poissons qui se sont tenus droits devant vous, représentent vos deux fils. Les deux canards & l'oie désignent vos deux éléphans noirs & l'éléphant blanc. Ce serpent tacheté de verd & de jaune est l'em-

blême de la sultane favorite ; & le cheval fougueux , qui vous emportoit , est celui de votre majesté. Le feu ardent , qui vous entouroit , représente votre grand-visir ; & l'aigle représente votre chancelier. Le sang qui sortoit à gros bouillons de votre corps , désigne votre sabre , que des traîtres doivent teindre du sang de votre majesté.

Après vous avoir annoncé tous les malheurs dont vous êtes menacé , nous devons vous instruire des moyens que notre science dans l'art de la divination nous a fait découvrir pour les éviter. Ils sont terribles , & ils vous feront frémir ; mais il faut ou les employer , ou vous décider à périr vous-même. Le ciel , pour être apaisé , demande le sang de vos deux fils , celui de la sultane favorite , & celui de votre visir & de votre chancelier. Vous ferez égorger en même-temps vos deux éléphans noirs , l'éléphant blanc , vos deux dromadaires & votre cheval , & l'on en fera un bain dans lequel vous vous plongerez. Nous ferons , tandis que vous y ferez , des conjurations , nous réciterons certaines prières mystérieuses capables d'apaiser le courroux du ciel.

Ce discours remplit de terreur & d'indignation le sultan. Barbares ! leur dit-il ,

qu'osez-vous me proposer ? La mort n'est-elle pas mille fois préférable à l'affreux moyen que vous me présentez pour l'éviter ? Comment puis-je me résoudre à sacrifier des personnes qui me sont plus chères que ma propre existence ? Quelles douceurs aura pour moi la vie , quand je serai privé de ce qui m'y retient ? Vous ignorez sans doute l'histoire du grand Salomon (2) & de Boutimar.

Un ange apparut au prophète Salomon , & lui présenta de la part de l'éternel un vase rempli d'une eau merveilleuse qui avoit la vertu de rendre immortel. En buvant de cette eau , lui dit le messager céleste , vous jouirez de l'immortalité , & en n'en buvant point , vous subirez la loi commune au reste des hommes. Le tout-puissant vous laisse le maître de choisir.

Salomon , incertain , assembla son conseil ; tous ceux qui le composoient furent d'avis qu'il préférât l'immortalité. Le prophète s'étant apperçu que Boutimar , un de ses visirs des plus éclairés , étoit absent , l'envoya chercher , & lui proposa la question. Grand roi , lui dit Boutimar , cette eau divine est-elle réservée à vous seul , ou d'autres que vous ont-ils la liberté d'en faire

usage? Salomon lui répondit que cette faveur n'avoit été accordée qu'à lui. Si cela est ainsi, reprit le visir, vos épouses les plus chéries, vos enfans, ces doux objets de votre tendresse, vos ministres, vos amis, tout ce qui vous entoure paiera à la nature le tribut commun : vous leur survivrez ; chaque année, que dis-je, chaque instant vous enlèvera quelqu'un qui sera cher à votre cœur ; vous en gémirez. Quels charmes aura pour vous une vie qui sera consacrée à la douleur & à des regrets éternels ? Vous ne vivrez toujours que pour souffrir toujours.

Le prophète préféra l'avis de Boutimar à celui de ses conseillers, renonçant de bon cœur à une immortalité qui auroit été pour lui mille fois plus affligeante que la mort. Je suivrai l'exemple de Salomon. Quelles douceurs trouverois-je à prolonger des jours qu'il faudroit passer à pleurer ceux que j'aime plus que moi-même ? Au reste, tout dans cet univers a un terme fixé pour sa durée. Les empires les mieux établis, après être parvenus au plus haut point de leur grandeur, tombent en décadence, & finissent par être renversés. Les villes les plus superbes sont changées en solitudes. Quelle folie

de verser le sang de tant de personnes si chères , pour prolonger pendant quelques instans de plus , des jours qui doivent bientôt finir ! cherchez un autre moyen de détourner les malheurs dont je suis menacé. Jamais je ne mettrai en usage celui que vous me proposez ; il est trop cruel & trop barbare.

Les bramins insistèrent : Seigneur , lui dirent-ils , la perte de la sultane favorite , celle de vos enfans , de vos visirs , n'est pas irréparable. En consentant à vivre , il vous sera aisé de former de nouveaux liens , qui vous feront retrouver toute la douceur que vous goûtiez dans les premiers ; mais en vous déterminant à mourir , tout est perdu pour vous sans ressource.

Ces instances augmentèrent l'incertitude & la douleur du sultan. Il chassa les bramins de sa présence , & se retira dans l'appartement le plus secret de son palais. Un torrent de larmes s'échappa , malgré lui , de ses yeux. Malheureux que je suis ! s'écria-t-il , la foudre gronde sur ma tête , elle est prête à éclater. Quelle main assez puissante pourra la détourner ? Mais périssons plutôt que d'employer l'affreux moyen que m'ont proposé les bramins. Qui pourroit avoir le cœur assez barbare pour immoler lui-même

ce qu'il a de plus cher, & prolonger, par un crime atroce, des jours qui doivent bientôt finir. Le sultan se représentant ensuite l'amour qu'il avoit pour ses fils, leur âge tendre, leur innocence, la vertu, la beauté de la sultane favorite, la sagesse de son grand-vifir, le mérite & le zèle de son chancelier : A dieu ne plaife, dit-il, que je fouille mes mains d'un sang si précieux : qu'ils vivent, & que le malheureux Salar épuife fur lui seul tout le courroux céleste.

La douleur du sultan, dont on ignoroit la cause, alarma ses sujets. Ils craignirent de perdre le meilleur des rois. Bélar, c'étoit le nom du grand-vifir, étoit incertain du parti qu'il devoit prendre : il n'osoit presser le prince de lui révéler un secret dont il s'obstinoit à lui dérober la connoissance. D'un autre côté, il craignoit que le mal, s'il restoit plus longtemps ignoré, ne devînt sans remède.

Dans cette incertitude, il alla trouver la sultane favorite. Princesse, lui dit-il, depuis que le sultan a remis entre mes foibles mains le gouvernement de ses états, il a toujours daigné m'écouter, même sur les moindres choses. Sa conduite à mon égard est bien changée. Il a eu depuis quelques

jours plusieurs entretiens secrets avec les bramins ; j'ai cherché inutilement à pénétrer quel en étoit l'objet. Depuis cet instant fatal, il ne sort plus de son palais : inaccessible à tous ses serviteurs, il s'obstine à garder le silence, il refuse de prendre aucune nourriture, & paroît dévoré des plus noirs chagrins. Ses sujets, qui l'adorent, sont très-alarmés ; ils vous conjurent de faire vos efforts pour découvrir la cause de ses peines : ils craignent que les bramins, ce reste impur d'une nation proscrite, ne portent le sultan à quelque démarche fâcheuse. Il ne seroit plus temps de s'opposer à leurs desseins, quand ils auroient réussi : un tardif repentir ne répareroit pas le mal qu'ils auroient fait.

Visir, répondit la sultane ; je me suis aperçue de la douleur du roi : elle ne m'inquiète pas moins vivement que vous ; mais depuis quelques jours il m'évite : je n'ose troubler sa solitude, ni chercher à pénétrer un secret qu'il ne veut pas confier ; je crains de m'exposer à son courroux.

Madame, repartit Bélar, dans une occasion où il s'agit du salut du prince & de celui de tout l'empire, il faut montrer plus de courage. Qui osera paroître devant le

sultan , si vous ne le tentez ? Qui a mieux su que vous trouver le chemin de son cœur ? Employez les prières , les larmes s'il le faut. Peignez-lui votre désespoir ; il n'y pourra point résister. Ami , m'a dit souvent ce bon prince , la sultane est pour moi une divinité bienfaisante , sa présence seule fait naître la joie dans mon cœur.

La favorite , encouragée par le discours du visir , alla trouver le sultan. Quel sombre nuage , lui dit-elle , a obscurci tout-à-coup la lumière qui brilloit sur votre visage ? Quelle tristesse a chassé la joie de votre cœur ? Pourquoi ces yeux , dont un seul regard fait mon bonheur , n'osent-ils se lever sur moi ? Que veut dire ce silence , cet air morne & abattu ? Si les bramins vous ont annoncé des choses fâcheuses , confiez-les à vos plus fidèles serviteurs , peut-être y apporteront-ils quelque remède. Lumière de mes yeux , lui répondit le sultan , en poussant un profond soupir , pourquoi me faire une question qui m'afflige , & dont la réponse , si j'osois vous la faire , vous affligeroit encore plus.

Seigneur , repartit la sultane , si les malheurs dont les bramins vous ont menacé ne regardent que ceux qui entourent votre

trône, ce ne sont plus des malheurs ; que mille vies comme la mienne vous soient sacrifiées si elles peuvent conserver la vôtre ; mais si ces maux vous sont personnels, il ne faut point vous laisser abattre. La crainte obscurcit l'esprit en abattant l'ame ; elle empêche dans les dangers de voir les ressources : elle décourage nos amis & enhardit nos ennemis.

Si la montagne du Caucase, dit le sultan à Irandoht (c'étoit le nom de la sultane), avoit entendu une partie des choses que m'ont dit les bramins, elle auroit été ébranlée jusques dans ses fondemens, comme le fut le mont Sinaï, quand le tout-puissant parla à Moïse au milieu de la foudre & des éclairs. Si le soleil voyoit l'affreux sacrifice que l'on m'ordonne, il reculeroit, faisi d'horreur. Ne me faites point de nouvelles questions, je n'ai pas la force d'y répondre, vous n'aurez pas celle de m'entendre.

Irandoht pressa de nouveau le sultan. Vous le voulez, madame, je vais porter à votre cœur un coup mortel ; mais n'en accusez que vous-même. Des songes effrayans ont troublé mon repos il a y quelques jours. J'en ai demandé l'interprétation aux bra-

mins ; ils m'ont assuré que ces songes désignoient les plus grands malheurs ; & que le seul moyens de les éviter étoit d'immoler mes enfans, mon grand-visir, mon chancelier & vous-même.

Ces paroles furent un coup de foudre pour la favorite. Revenue à elle-même : Je fais volontiers , dit-elle au prince , le sacrifice de ma vie : elle ne peut être mieux employée que pour sauver la vôtre. Mais, seigneur, cet oracle est-il bien sûr ? Ceux qui l'ont prononcé sont les restes méprisables de cette nation que vous avez profrite. Ils peuvent avoir de la science ; mais ils sont sans principes & sans religion ; rien de pur ne découle d'une source empoisonnée. Qui fait si le conseil qu'ils vous ont donné n'est pas dicté par un esprit de vengeance. Ils n'ont pas oublié que vous avez fait périr leurs frères ; ils vous ordonnent d'immoler vos deux fils, afin que votre majesté n'ait point de successeur intéressé à les punir. La prudence de votre grand-visir, les lumières de votre chancelier leur font ombrage ; ils veulent vous priver de l'appui de ces deux ministres, afin que personne ne puisse détourner le coup qu'ils méditent de vous porter. Quant à moi,

quoique d'un sexe plus foible , ils me redoutent ; ils connoissent mon amour pour votre personne ; ils savent que les yeux d'une amante sont clairvoyans , & qu'elle tremble toujours pour l'objet qu'elle adore. Ils appréhendent que je n'éclaire leurs démarches , & que je ne découvre leur noir complot. Ces perfides , dans l'impuissance où ils ont été jusqu'à présent de se venger , ont caché sous le dehors du zèle , la haine implacable qu'ils vous ont vouée : le moment est venu de la faire éclater , ils l'ont fait avec ardeur. Prince , si vous suivez leur conseil , les peuples se révolteront ; tout fera dans le trouble ; les ennemis en profiteront pour s'emparer de votre royaume.

Les rois , plus que les autres , doivent se défier de leurs ennemis , même de ceux qui paroissent dans l'impuissance de se venger. Comme ils ne peuvent attaquer à force ouverte , ils dressent des embûches , & l'on devient tôt ou tard la victime d'une aveugle sécurité. Je ne m'oppose point à l'exécution de l'arrêt cruel qu'ont prononcé les bramins ; mais avant que d'en venir à cette extrémité , il faut bien s'assurer de la vérité. Je fais un moyen sûr de la découvrir , si votre majesté consent à en faire l'épreuve.

Sur une montagne peu éloignée de cette ville , vit un pieux solitaire ; il passe la nuit en prières , & le jour en méditations : le passé & l'avenir sont présens à ses yeux. Le tout-puissant , pour récompenser ses vertus , l'a favorisé du don de prophétie : lui seul , seigneur , peut vous donner l'interprétation fidelle des songes que vous avez eus. Si elle se trouve conforme à celle des bramins , il n'y a plus à balancer , il faut exécuter ce qu'ils vous ont prescrit ; mais si elle est différente , votre majesté distinguera aisément la lumière des ténèbres , & la vérité du mensonge.

Le sultan consentit à la proposition d'I-randoht. Il monte à cheval , & va trouver le pieux anachorète. Celui-ci vient au-devant du sultan. Seigneur , lui dit-il , je suis fâché que vous ayez daigné venir ici vous-même ; si j'avois pu prévoir le dessein de votre majesté , j'aurois été me prosterner aux pieds de votre trône , & recevoir vos ordres ; mais j'apperois sur votre visage les traces d'une douleur profonde , oserai-je vous en demander le sujet ?

Le sultan raconta alors au derviche les songes extraordinaires , qui l'avoient si fort troublé , l'interprétation que les bramins en

avoient donnée , les malheurs dont ils l'avoient menacé , & les moyens qu'ils avoient prescrits pour les éviter.

Karidoun (c'étoit le nom du pieux solitaire) resta quelque temps plongé dans une profonde rêverie. Adressant ensuite la parole au roi : Oserai-je vous représenter , lui dit-il , que vous ne deviez pas consulter les bramins ; ce sont des fourbes habiles , qui en imposent aux yeux du vulgaire par les apparences d'une science qu'ils n'ont pas en partage ; ils sont de plus les ennemis de votre majesté , & cherchent depuis longtemps l'occasion de vous faire périr. Les sept songes qui vous ont si fort troublé , loin de vous menacer de quelque malheur , désignent l'époque la plus glorieuse de votre règne. Sept ambassadeurs des plus grands princes de l'orient se rendront à votre cour chargés de riches présens.

Les deux poissons blancs , qui tenoient se tout droits devant vous , représentent deux ambassadeurs du roi de Sérendib ; ils doivent offrir à votre majesté , de la part de leur maître , une garniture complète des plus beaux rubis.

Les deux canards & l'oie , désignent deux chevaux blancs , & un dromadaire de la plus

plus grande beauté, que le sultan de Déli vous envoie.

Un sabre de la trempe la plus fine, & enrichi de diamans, est annoncé par ce dragon qui vous a tant effrayé; c'est un présent du roi de Syrie.

Le sang qui découloit de votre corps, est l'emblème d'une robe écarlate, brodée en perles & en pierres précieuses, que le prince de Gazna destine pour la plus belle de vos esclaves.

Ce feu qui entouroit votre tête, est une couronne de diamans; c'est un hommage que vous fait le roi de Ceylan.

Ce cheval indomptable sur lequel vous étiez monté, représente un éléphant blanc, que l'ambassadeur d'Egypte doit amener à votre majesté.

L'aigle qui vous déchiroit les entrailles, présage des choses moins flatteuses. Une personne qui vous est chère encourra votre indignation: elle sera éloignée pendant quelque temps de votre présence; vous vous laisserez toucher en sa faveur, elle rentrera en grâce, & votre amour, loin d'être affoibli par cet événement, n'en sera que plus vif.

Telle est, prince, la véritable interprétation des songes qui vous ont tant effrayé.

Elle ne ressemble pas aux faussetés que vous ont débitées les bramins ; j'ose représenter à votre majesté, qu'elle ne doit honorer personne de sa confiance, avant de l'avoir bien éprouvé.

Le discours de Karidoun combla de joie le sultan ; il la fit éclater , de même que sa reconnoissance. Quelles actions de grâces ne dois-je pas à l'immortel , dit-il à l'anachorète , pour avoir guidé mes pas vers un homme comme vous , rempli de sa sagesse ! vous avez dissipé les ténèbres qui m'environnoient, & vous avez fait briller à mes yeux la pure lumière de la vérité.

Le sultan, après avoir remercié le derviche, monta à cheval, & se rendit à son palais. A peu de jours de-là, les sept ambassadeurs annoncés par Karidoun arrivèrent ; les présens qu'ils firent vérifièrent dans son entier la prédiction de l'anachorète.

Salar , pour remercier le ciel de l'avoir préservé d'une manière si extraordinaire des embûches que lui avoient tendues les bramins , fit distribuer aux derviches & aux pauvres de son empire des sommes considérables : il voulut en même-temps récompenser la sultane & le visir du zèle qu'ils avoient témoigné dans cette occasion inté-

ressante. Les distinctions, l'espoir des récompenses, dit le visir au prince, ne sont pas les motifs des actions d'un bon ministre ; l'amour de ses devoirs, la gloire du prince, le bonheur des peuples, doivent seuls l'animer. Pour la sultane, j'avoue qu'elle mérite les grâces que vous voulez lui faire, par le service signalé qu'elle vous a rendu.

Irandoht avoit été longtemps sans rivale ; le sultan voyoit avec indifférence les diverses beautés que renfermoit son ferrail. Une circassienne fut enfin toucher son cœur : Bezmefrouz (c'étoit le nom de cette esclave) étoit faite pour plaire : elle avoit de la jeunesse, de la vivacité, des grâces, une taille légère & élégante ; deux beaux yeux noirs pleins de feu relevoient la blancheur éclatante de son teint : elle tiroit les sons les plus agréables de divers instrumens, & les unissoit avec sa voix, qui alloit jusqu'à l'ame ; sa danse étoit légère, pleine de grâces & d'expression. Cette nouvelle passion du sultan n'éteignit point celle qu'il avoit pour Irandoht ; elles partageoient également son cœur. Il fit appeler Bezmefrouz, & voulut aussi lui faire un présent. Irandoht

eut la couronne de diamans, & sa rivale la robe écarlate brodée en perles.

Le visir prit congé du prince, qui resta seul avec ses deux favorites. Irandoht, après avoir orné sa tête de la couronne de diamans, se mit aux genoux du roi, & lui présenta un sorbet dans un vase de cristal de roche. Salar, moins occupé du sorbet que de celle qui le servoit, la considéroit avec plaisir dans cette attitude; quelques instans après Bezmefrouz, qui s'étoit revêtue de la robe écarlate, parut devant le sultan, & lui présenta des confitures sur une soucoupe d'or. Ce prince, ébloui de sa beauté, à laquelle cette robe prêtoit un nouvel éclat, détourna les yeux de dessus Irandoht, & dit les choses les plus flatteuses à sa rivale. Irandoht ne put se défendre d'un mouvement de jalousie; la colère, le dépit, la transportent; le vase de cristal de roche qu'elle tenoit lui échappe, & la liqueur se répand sur les habits du sultan.

Cet événement avoit été prédit par le pieux solitaire, qui lui avoit interprété ses songes; mais il n'y fit point d'attention: il n'écoula que sa colère; persuadé que la sultane avoit voulu l'offenser, il appela le visir & lui ordonna de la faire périr.

Bélar, étonné emmena avec lui Irandoht qui le suivoit tristement ; chemin faisant, il se proposa de ne pas exécuter sur-le-champ l'ordre de son maître. La beauté de la sultane, l'amour du prince pour elle, le service signalé qu'elle venoit de lui rendre, convinquirent Bélar que le prince se repentiroit un jour d'avoir condamné sa favorite. S'il est touché de la mort de la sultane, dit en lui-même le visir, s'il paroît se repentir d'en être l'auteur, ce sera le moment de lui annoncer que j'ai eu la prudence de lui désobéir ; si au contraire le temps n'appaise point sa colère, j'obéirai sans doute, quoiqu'avec bien de la peine : il est toujours trop-tôt pour faire un acte de cruauté.

Le visir conduisit Irandoht dans l'appartement le plus secret de son palais. Il ordonna aux femmes, qu'il lui donna pour la servir, de la traiter en reine. Il parut ensuite devant le sultan, la douleur & la consternation peintes sur le visage, & l'affura qu'il étoit obéi.

Ces paroles furent un coup de foudre pour le prince. Les regrets les plus vifs avoient succédé à sa colère, comme l'avoit prévu le sage visir. Il s'en aperçut à la tristesse qui étoit peinte sur le visage du prince. Seigneur, lui dit Bélar, inutilement vous regréteriez

la sultane; l'on ne revient point du sombre rivage des morts. Les pleurs, les gémissemens ne peuvent réparer le mal que nous faisons en étouffant la voix de la raison pour n'écouter que celle de la passion. Je vais raconter à votre majesté une histoire qui lui apprendra les malheurs presque inévitables que cause la colère, & les efforts que nous devons faire pour dompter cette passion :

LE ROI DE L'YÉMEN,

C O N T E.

UN roi de l'Yémen, après avoir chassé toute la journée sans avoir pu rien trouver, s'en retournait tristement à son palais. En passant par un bois, il entend du bruit, & croit appercevoir un cerf; il bande son arc & décoche une flèche: le trait parti, il descend de cheval; mais quelle fut sa douleur en voyant qu'il a percé un homme! C'étoit un pauvre paysan qui ramassoit des branches d'arbres; & qui, pour son malheur, s'étoit fait un habit de la peau d'un

cerf. Le sultan donna mille pièces d'or au malheureux qu'il avoit blessé, & ordonna à un de ses officiers de prendre soin de lui.

Il avoit repris le chemin de la ville, lorsqu'il découvrit l'hermitage d'un derviche; il voulut lui rendre visite, & entendre de sa bouche quelque vérité utile. L'anachorète, à qui le ciel avoit révélé le malheur qui venoit d'arriver au roi, lui dit: Il faut, prince, modérer votre vivacité, & réprimer votre colère, si vous voulez être heureux dans ce monde-ci & dans l'autre.

Je connois, lui répondit le sultan, tout le prix de la modération: mais quand une fois la colère m'emporte, ma raison est trop foible contr'elle. Seigneur, repartit le derviche, je vais remettre à votre majesté trois petits rouleaux de papier, sur lesquels je tracerai des caractères, qui auront pour vous la vertu d'un talisman. Ordonnez à un de vos officiers, toutes les fois qu'il vous verra en colère, de vous présenter un de ces rouleaux; si cette première épreuve ne suffit pas, il développera le second, & successivement le troisième.

Le roi remercia le derviche, & retourna à son palais. Les rouleaux ne tardèrent pas à être déployés; & toutes les fois que le

prince les voyoit, ils avoient la force de réprimer sa colère. Voici les trois maximes que le derviche avoit écrites sur ces rouleaux.

I. Ne lâchez point la bride à votre colère, tandis qu'elle n'est pas encore à son plus haut point. Si vous ne la retenez, elle vous précipitera dans un abîme de malheurs, dont vous ne pourrez plus vous retirer.

II. Dans l'impétuosité de votre colère, ayez quelque compassion de ceux qui en sont l'objet ; votre bonté vous gagnera leurs cœurs, & ils sacrifieront leur vie pour vous prouver leur reconnoissance.

III. L'équité, & non pas la passion, doit présider à vos jugemens. Un arrêt dicté par la colère, est presque toujours un arrêt injuste.

Ce prince étoit épris des charmes d'une jeune circassienne, qui lui faisoit négliger les autres beautés de son ferrail. La sultane favorite, au désespoir de l'infidélité de ce prince & du triomphe de sa rivale, forma le dessein de sacrifier l'amant & l'amante. Elle fit part de ses chagrins à la coëffeuse du ferrail, & implora son secours. Je servirai votre vengeance, lui dit la coëffeuse, mais il faut m'instruire d'une circonstance dont dépend tout le succès du moyen que je veux employer. Quand le sultan se rend à l'appar-

tement de son amante , en l'abordant il lui donne sans doute un baiser ? Quel est l'endroit de son visage qu'il baise le plus volontiers ? La sultane lui répondit que c'étoit le menton , que cette esclave avoit effectivement fort joli. Si cela est ainsi , reprit la coëffeuse , donnez - moi du poison le plus subtil ; ce soir , en coëffant votre rivale , je mêlerai ce poison avec de la couleur bleue , & je peindrai , avec ce mélange , une mouche sur le menton de la circassienne : le roi y aura à peine porté ses lèvres qu'il expirera. La sultane remit elle-même le poison à la coëffeuse , qui l'employa de la manière qu'elle avoit promis. Par malheur pour elles , un jeune page , caché derrière une portière , avoit entendu tout le plan du noir complot qu'elles avoient formé : il courut pour en avertir le sultan : mais ce prince , qui étoit fort adonné au vin , & qui perdoit souvent la raison , se trouva dans ce moment incapable de rien entendre.

La nuit venue , le sultan se rendit à l'appartement de la belle circassienne ; & comme il étoit encore étourdi par les fumées du vin , il s'endormit tout de suite ; le page ne sachant plus quel moyen employer pour sauver la vie de son maître , se glissa tout doucement

proche du lit où reposoient le sultan & son amante, & effaça avec le bout de son doigt, qu'il avoit mouillé, la mouche empoisonnée, qui étoit peinte sur le menton de l'esclave.

Le sultan se réveilla dans ce moment-là même. Furieux de voir le page qui avoit osé pénétrer dans ce lieu, & porter une main téméraire sur sa favorite, il se leva, & voulut enfoncer son poignard dans le sein du page.

Celui-ci, effrayé, prit la fuite; le prince hors de lui-même le poursuivit. L'officier dépositaire des rouleaux du derviche, voulut arrêter le monarque en lui présentant le premier rouleau; mais ce prince étoit trop animé; le second n'eut pas plus de vertu: à la vue du troisième, sa colère se calma un peu; il ordonna au page d'approcher sans crainte. Qui t'a rendu si téméraire, lui dit-il, & comment as-tu osé porter une main sacrilège sur ma favorite? Le page raconta la chose comme elle s'étoit passée. L'on fit venir la sultane; elle traita le page d'imposteur. Je me suis apperçue depuis quelque temps, dit-elle au roi, de l'intelligence qui règne entre votre page & votre esclave; comme je connois l'excès de votre passion pour cette perfide, la

crainte de vous affliger m'a empêchée de vous en prévenir : le ciel a sans doute ménagé ce moment pour couvrir de honte ces deux ingrats, & vous éclairer sur leur désordres.

Le sultan ordonna au page de se justifier. Il ne me reste qu'un seul moyen, dit-il, de faire éclater mon innocence ; le vase dans lequel la coëffeuse a préparé le poison, est encore sur la toilette de la circassienne ; que votre majesté le fasse apporter par quelqu'un de confiance. Le vase fut présenté au sultan, qui envoya chercher la coëffeuse. Dès qu'elle parut, le roi prit lui-même de la liqueur qui étoit dans le vase, & en frotta la langue & les lèvres de la coëffeuse, qui expira sur le champ. Sa prompte mort justifia le page, qui fut récompensé. La sultane subit la peine que méritoit son crime.

Si ce prince, dit Bélar en adressant toujours la parole au roi Salar, n'eût pas réprimé sa colère, il auroit fait périr un innocent, & n'auroit pas tardé lui-même à devenir la victime des embûches de la sultane.

Cette histoire prouve que les rois, plus que les autres, sont obligés d'être en garde contre la colère, & qu'ils ne sauroient trop

réfléchir avant de donner leurs ordres.

J'avoue , dit Salar , que je devois avoir plus de modération , & ne pas condamner Irandoht pour une faute si légère ; mais toi , Bélar , toi qui es si prudent , devoistu exécuter un ordre dicté par la colère ? Pourquoi n'as-tu pas tenté de me le faire révoquer ? Comment as-tu pu te résoudre à faire périr une innocente ? Sa vertu , sa beauté , n'ont pu toucher ton cœur !

Seigneur , répondit le visir , les jardins de votre majesté sont ornés des plus belles fleurs ; faut-il vous affliger si fort pour la perte d'une rose languissante & flétrie qui a perdu son éclat , tandis que mille autres étalent à vos yeux les plus vives couleurs ?

Tu cherches inutilement à me consoler , repartit le sultan ; cette belle rose faisoit mes délices ; les autres fleurs , qui sont dans mes jardins , n'ont ni son éclat , ni sa beauté ; leurs charmes ne font pas sur moi la même impression : je ne puis te cacher ma douleur ; elle durera autant que ma vie ; tâche de trouver un remède aux maux qui m'accablent.

Je n'en vois aucun , répondit le visir ; celui qui se livre avec impétuosité à son

premier mouvement, éprouve le même malheur qui arriva à une colombe.

LES DEUX COLOMBES,

F A B L E.

DEUX colombes, l'une mâle, l'autre femelle, avoient fait leur nid dans l'embrasure d'un vieux mur abandonné. A l'exemple de la fourmi, elles avoient amassé pendant l'été du grain pour subsister durant l'hiver; les grandes chaleurs firent sécher le bled, de manière qu'il paroïssoit réduit à la moitié. Le mâle, absent pendant tout cet été, fut étonné à son retour de trouver le grain diminué : il s'imagina que la femelle l'avoit mangé; transporté de colère, il s'élance sur elle & la tue à coups de bec.

L'hiver & ses frimats ne tardèrent pas à venir : l'humidité & les pluies pénétrèrent le grain, & lui rendirent son ancienne grosseur. La colombe reconnut, mais trop tard, son erreur, & versa des larmes inutiles sur la mort de sa compagne.

Bélar, dit le sultan, si ma langue a été

trop prompt à prononcer un arrêt injuste ; ton bras l'a été davantage à l'exécuter. Ta vivacité a causé tous mes malheurs ; je regretterai Irandoht toute ma vie ; elle avoit mille belles qualités que je ne trouverai jamais dans aucune femme. Sire, dit le visir, votre douleur n'égallera jamais ses vertus. Je voulois t'éprouver, lui dit le sultan, en t'ordonnant de faire périr Irandoht ; mais je devois mieux te connoître, & ne pas me reposer sur ta prudence. L'on ne peut bien connoître cinq personnes, reprit le visir, que dans les cinq occasions suivantes. L'homme de courage dans le combat ; les grands dans la colère ; le négociant quand il rend ses comptes ; l'ami dans l'adversité, & l'homme vertueux dans la misère.

Le roi s'entretint encore long-temps avec son ministre sur le même sujet. Le visir, par des réponses hardies & même piquantes, sembloit vouloir lasser la patience du prince, & l'irriter contre lui ; mais le sultan, loin d'être choqué de la hardiesse de Bélar, l'écoutoit avec bonté & lui répondoit avec douceur.

Le visir se prosternant ensuite aux genoux du sultan : J'ai osé, lui dit-il, éprou-

ver votre majesté, j'ai poussé la témérité jusqu'à vouloir connoître si vous étiez corrigé; j'espérois que le malheur que vous déplorez vous apprendroit combien la modération & la douceur sont nécessaires aux princes.

Bélar, répondit le sultan, tu fais que depuis que je suis sur le trône, je m'étois fait une loi d'être toujours égal, modéré; enfin, de ne me laisser jamais dominer par l'humeur ou par le caprice. Hélas! qu'il en coûte cher à mon cœur, pour avoir violé une seule fois cette loi que je m'étois prescrite! Comment as-tu pu t'imaginer que tes discours m'aient déplu? Je t'avoue que je suis seul coupable de la mort d'Irandoht; c'est l'ordre cruel que je t'ai donné, & non pas ton bras, qui a enfoncé le poignard dans son sein.

Prince, dit le visir, cet aveu généreux de votre part m'engage à en faire un autre à votre majesté; je n'ai pas exécuté l'ordre que vous m'aviez donné: Irandoht est pleine de vie; vous ne m'accuserez pas de vous avoir désobéi.

Cette heureuse nouvelle combla de joie le sultan. Tes discours, dit-il à Bélar, m'avoient presque persuadé de la mort de la

sultane ; ta sagesse & ta prudence me laissoient , cependant , un reste d'espoir.

Seigneur , reprit le visir , avant de vous apprendre ce que j'avois fait , j'ai voulu connoître vos dispositions : si elles avoient toujours été les mêmes pour Irandoht que quand vous la condamnâtes , ma main , quoiqu'à regret , auroit alors achevé le triste sacrifice que vous aviez commandé ; mais assuré par votre douleur de la sincérité de vos regrets , j'ai osé vous avouer que je n'avois pas exécuté vos ordres.

Tu ne m'as jamais mieux servi , reprit le roi , qu'en me désobéissant ; cours annoncer à Irandoht que j'ai tout oublié , & engage-la à m'imiter.

Le visir se rendit aussi-tôt à son palais ; après avoir instruit la sultane des favorables dispositions du roi à son égard , il l'emmena avec lui pour la lui présenter.

Irandoht , en paroissant devant le sultan , se jeta à ses genoux. Le sultan la relevant avec bonté : Oublierez - vous , madame , lui dit-il , une faute que j'ai payée bien cher par mes larmes : puisse mon empressement à vous plaire en effacer de votre esprit jusqu'à la moindre trace ! votre bonheur & le mien sont l'ouvrage du sage Bélar : nous

devons tout à sa rare prudence. Le sultan adressant ensuite la parole au visir : Je ne mets plus de bornes à ma confiance en toi, lui dit-il ; je veux que ton autorité égale la mienne, & que tu paroisses plutôt le collègue que le ministre de ton maître.

Sire, répondit Bélar, vous ne m'avez rien laissé à désirer ; je suis comblé de vos bienfaits ; puisse-je par mon zèle vous en témoigner ma reconnoissance ! J'ose, cependant, demander une grâce à votre majesté ; je la conjure de ne jamais agir avec précipitation dans les affaires ; afin de s'épargner des chagrins.

Le roi le lui promit, & l'assura de ne rien décider sans l'avoir consulté. Il fit ensuite revêtir la sultane & le visir d'une robe de drap d'or. Le reste du jour fut consacré à célébrer cet heureux événement.

Le lendemain, le sultan convoqua son conseil. Les bramins, qui avoient interprété les songes du prince, eurent ordre de comparoître. Le noir complot qu'ils avoient formé fut découvert ; ils subirent la peine que méritoit un crime aussi atroce.

Cette histoire nous prouve que la modération est la qualité la plus nécessaire à un prince ; elle nous apprend encore, com-

bien il est intéressant pour un souverain de faire le choix d'un bon ministre, & de se conduire par ses conseils.

C H A P I T R E XIII.

Sur le danger que courent les princes en accordant leur confiance à ceux qui en sont indignes.

QUELS hommes sont dignes d'approcher les rois, demanda Dabchelim à Bidpaï? Hélas! lui répondit le brachmane, ils ne devroient se fier qu'à ceux qui semblent le moins empressés à leur plaire. Un prince établi pour gouverner les hommes doit connoître les hommes; le choix des sujets est la première source du bonheur public, & pour les choisir, il faut les connoître. Les monarques, par cette raison, ne sauroient trop éprouver ceux qu'ils destinent à les soulager dans les importantes fonctions de la royauté. Comme la religion est le principe de toutes les vertus & en même-temps

la base de tout bon gouvernement , il faut qu'ils choisissent des ministres qui la soutiennent encore plus par leurs exemples que par leur autorité. Un ministre qui craint dieu , & qui n'a point d'autre crainte , bannit l'injustice du royaume qui lui est confié. Les peuples heureux bénissent le prince , premier auteur de leur félicité , par le bon choix qu'il a fait.

Un roi doit sur-tout éloigner de sa personne ceux qui flattent ses passions , qui encensent ses caprices , & qui sont prêts à tout sacrifier pour obtenir sa faveur. Un sultan d'Alep eut lieu de se repentir d'avoir donné sa confiance à un de ses sujets qui en étoit indigne.



LE SULTAN D'ALEP

ET LE JOUAILLER,

C O N T E.

RUSTEM (c'étoit le nom du sultan) plongé dans la mollesse, abandonnoit à ses vifirs les soins pénibles du gouvernement, dont il se sentoît incapable. Les objets du luxe remplissoient son cœur; il aimoit mieux un jouailler, qui lui fournissoit des bijoux bien choisis, qu'un général qui lui gagnoit des batailles. L'emploi le plus important de la cour étoit celui de jouailler.

Un fils étoit né de la sultane favorite. Rustem, qui avoit confié à son jouailler le soin de ce qu'il avoit de plus cher, c'est-à-dire, ses pierreries, crut ne pouvoir mieux faire que de lui confier aussi l'héritier du trône.

Le nouveau gouverneur mit dans l'ame du jeune prince tous les vices qui étoient dans la fienne, ou plutôt il cultiva les germes de ces vices que tous les hommes por-

tent avec eux , qu'une éducation sage & de bonnes réflexions peuvent seules étouffer.

Le jeune Béhadirchah , à qui rien n'avoit jamais résisté , & dont les flatteurs avoient corrompu l'enfance , étoit impétueux , injuste , avide , ne regardant les hommes qu'il devoit gouverner un jour , que comme un bien qui lui appartenoit , & dont il avoit droit de disposer suivant son caprice.

Le métier que son gouverneur avoit fait avant d'arriver à la cour , lui avoit laissé un grand amour pour les pierreries , & cet amour étoit passé dans le cœur de l'élève , comme toutes ses autres inclinations. Sadi (c'étoit le nom du gouverneur) apprit qu'un juif étoit arrivé à Alep avec une riche partie de pierreries ; il voulut en faire acheter au jeune prince , & profiter pour lui-même de la circonstance favorable.

Le juif , arrivé au ferrail , vit qu'on s'emparoit de ses pierreries , & que le prix qu'on lui en laissoit ne répondoit point à ses espérances : il se plaignit de la violence , & réclama ses diamans. Béhadirchah , peu fait aux contradictions , ordonna que le juif fût mis hors du ferrail. Ce malheureux , pénétré de l'injustice , se plaignit amèrement & en termes trop peu mesurés. Le prince ,

irrité par son barbare gouverneur, fit charger de coups le pauvre juif avec tant de cruauté, qu'il expira sur la place.

Le bruit de cette action indisposa Ruzem contre son fils & contre son gouverneur. Le jeune prince fut relégué dans un château éloigné de la cour. Sadi, chassé du palais, voulut se présenter devant son élève; mais il n'en reçut que des reproches, & un ordre de s'écarter pour jamais de sa vue, de peur qu'il ne voulût lui persuader de nouveaux crimes.

Le malheureux se retira tout confus. S'étant engagé la nuit dans une forêt épaisse, une de ses fosses, que l'on couvre d'une mousse légère pour servir de piège aux bêtes féroces, trop communes en orient, se rencontra sous ses pieds : il y tomba entre trois animaux qui augmentèrent son effroi, un lion, un singe & un serpent : notre homme en fut quitte pour la peur que ces horribles hôtes lui firent. L'animal le plus cruel devient doux lorsqu'il se sent prisonnier. Le jour surprit Sadi au milieu des réflexions les plus tristes : il s'attendoit à perdre par la faim la vie que ces animaux lui laissoient, lorsqu'il aperçut au haut du précipice un homme qui lui pa-

roissoit touché de son sort. Cette vue lui ayant rendu l'espérance, les cris du malheureux déterminèrent le voyageur à lui jeter une corde, au moyen de laquelle il pourroit se tirer hors de cet horrible séjour.

Le singe, plus adroit que l'homme, saisit cet instrument favorable, & parut sur le bord de la fosse, au lieu de celui que le voyageur attendoit. Vous ne serez peut-être pas fâché un jour, lui dit le singe, de m'avoir conservé la vie; les animaux savent reconnoître & chérir leur bienfaiteur. Vous voulez sauver cet homme, qui partageoit ma disgrâce : fasse le ciel que cet ingrat ne vous fasse pas repentir de votre générosité ! Ma demeure est au pied de cette montagne que vous voyez d'ici : puissé-je vous y rencontrer & vous y être utile !

Le voyageur, qui comptoit médiocrement sur les promesses du singe, acheva de le tirer par un mouvement de pitié, pressé de rejeter la corde dans l'espérance où il étoit de délivrer son semblable. A cette seconde opération, comme il sentoit un poids plus considérable, il ne douta point que ce ne fût l'homme qui avoit enfin saisi la corde ; mais la crinière monstrueuse, les dents & les griffes du roi des animaux l'effrayèrent

si fort , qu'il pensa laisser tomber ce terrible fardeau. Rassure-toi , lui dit le lion d'une voix douce & fière : que ta frayeur ne nous soit pas funeste à tous deux ; tu acquiers un défenseur qui n'est pas à dédaigner : je puis te conserver la vie que tu m'as rendue ; ton camarade , qui est dans le piège , ne te fera jamais autant de bien. Le voyageur , persuadé par cette éloquente harangue , redoubla ses efforts , & réussit enfin à tirer le lion hors de la fosse. Ami , lui dit alors le lion avec un air de protection , ma tanière est dans cette forêt , voisine de la capitale , j'espère que nous nous y verrons quelque jour.

Il restoit encore deux prisonniers à délivrer : la corde retombée au fond du puits fut entortillée par le serpent. Généreux libérateur , dit-il à celui de qui il tenoit la vie , je vais te donner un conseil que tu ne suivras pas ; les serpens ont la prudence en partage , & les hommes en manquent quelquefois. J'ai laissé au fond de la fosse le plus grand des ingrats ; je me connois en physionomie ; il faut que ce malheureux ait commis quelque crime dont la providence a voulu le punir : abandonne-le à sa destinée , si tu ne veux pas te repentir de

de tes bienfaits. Tu m'as l'air d'être un peu facile ; je te promets , foi de serpent de te tirer du premier embarras où ta trop grande bonté t'aura fait tomber. Adieu , mon domicile est le long des murs de la ville : profite de mon avis , & compte sur la reconnoissance d'un animal trop éclairé pour être ingrat.

Le voyageur étoit trop humain pour suivre un conseil , peut-être utile : il jeta la corde pour la quatrième fois , & le malheureux Sadi l'ayant enfin faisie , se vit sauvé contre toute espérance. Il est inutile de peindre les transports de joie , l'effusion de reconnoissance qu'il montra à son libérateur ; il promit beaucoup plus que n'avoient fait ceux qui avoient été délivrés avant lui. En embrassant le voyageur avec des larmes de tendresse , il commença (pour prix d'un si important service) par le tromper.

L'histoire de Sadi étoit en effet trop humiliante pour qu'il ôsât la raconter dans l'exacte vérité : il se dit bien disgracié de la cour & déchu du faite de la fortune ; mais il se garda bien d'en expliquer les motifs. Sadi ne parla que de l'ingratitude des grands , de l'injustice dont ils se ren-

dent sans cesse coupables ; il répéta au voyageur qu'il étoit un de ces exemples faits pour apprendre aux hommes qu'il ne faut pas s'attacher aux princes , & il mit dans ses discours un appareil de morale & de vertu , qui fit que le bon voyageur crut avoir sauvé un sage. Je demeure dans le fauxbourg de la ville , lui dit Sadi , je vous offre un asyle dans ma pauvre retraite.

Le voyageur s'étoit proposé un autre but : il alloit aux Indes pour y employer quelqu'argent à l'achat de plusieurs marchandises ; il continua sa route avec la satisfaction intérieure que cause toujours une bonne action. Arrivé aux Indes , tout lui fut favorable ; son argent bien employé tripla en peu de temps. Devenu riche plutôt qu'il ne l'avoit espéré , il eut envie de revoir sa patrie , il reprend la même route , & traversant la forêt dans laquelle il avoit sauvé , peu d'années auparavant , ces malheureux pris dans le piège , il se rappela avec plaisir les beaux discours du reconnoissant Sadi. Les trois animaux n'avoient fait que peu d'impression sur lui ; il leur savoit gré seulement de n'avoir pas dévoré le bienfaiteur auquel ils devoient la vie. Comme il étoit tout plein de ces ré-

flexions , d'autres animaux beaucoup plus féroces l'environnent : c'étoit des voleurs ; ils faisoient le malheureux négociant , le font descendre de son cheval , le dépouillent , & ils se préparoient à lui ôter la vie , lorsque l'un d'eux représenta aux autres que ce crime étoit tout-à-fait inutile. On garotte au pied d'un arbre l'infortuné voyageur , qui demeure exposé aux injures de l'air. Les brigands s'enfoncent dans la forêt , & ne lui laissent d'autre ressource que la mort , qu'il ne voyoit pas assez prochaine.

Les cris plaintifs que la douleur lui arrachoit , frappèrent les oreilles du grand singe , qui vivoit à quelque distance de ce lieu. L'animal accourt , & reconnoit son libérateur dans un état aussi triste que celui dont il l'avoit tiré autrefois. D'abord il déchire avec ses mains & ses dents les liens qui attachoient Ahmed (c'étoit le nom du voyageur) : il le réchauffe par ses embrassades ; & ayant appris son malheur , il le conduit dans une grotte , où quelques fruits sauvages apaisèrent la faim d'A Ahmed , qui n'avoit pas mangé depuis long - temps. Le récit de sa triste aventure attendrit le cœur de l'animal reconnoissant. L'habitude qu'il avoit dans cette forêt lui avoit fait découvrir , plu-

seurs jours auparavant , le repaire de ces brigands , qui avoient dépouillé son ami : il vole vers eux avec l'adresse & la légèreté dont cet animal est capable ; il les surprend endormis , dans la sécurité de coupables qui croient n'avoir point de châti-
ment à craindre.

Notre singe apperçoit des sacs , & leur pesanteur lui apprend qu'ils sont pleins d'or , il se charge avec plaisir d'un fardeau que la reconnoissance lui rendoit léger : il traîne des habits qu'il crut être ceux de son hôte , & il arrive à la grotte avec la joie qu'inspire une action généreuse. Ahmed ayant recouvré sa fortune , remercia le singe , & voulut continuer son chemin.

Il s'étonnoit en lui-même d'avoir trouvé un singe si bienfaisant , & se reprochoit de très-bonne foi le peu de cas qu'il avoit toujours fait de cette espèce , lorsqu'un lion terrible parut à sa vue ; il étoit déjà glacé de crainte : mais au lieu de rugissemens , il entendit ces douces paroles sortir de la redoutable gueule du roi des animaux : Viens , mon ami , viens , mon libérateur : c'est toi qui m'as sauvé la vie ; je veux toujours t'en marquer ma reconnoissance : allons dans mon antre , tu t'y reposeras avec moi.

Les procédés du finge avoient un peu raccommode Ahmed avec les bêtes ; quelque effroi que pût lui causer la société d'un lion , il espéra que le roi des animaux ne feroit pas moins généreux qu'un finge ; & , tant pour amuser sa majesté , que pour lui fournir un bon exemple , il lui raconta naïvement la manière noble dont le finge en avoit agi avec lui. Le lion trouva l'action très-belle ; il réfléchit à part-lui , qu'il ne lui convenoit pas d'être moins généreux qu'un de ses plus foibles sujets ; & ayant fait donner parole à son hôte qu'il ne fortiroit pas du lieu de sa demeure avant son retour , il se mit en quête.

Le château dans lequel le roi d'Alep avoit relégué Béhadirchah son fils n'étoit pas éloigné de cette forêt. Ce prince infortuné , qui n'avoit qu'un fort petit nombre de domestiques , se promenoit souvent seul dans un parc environné de murs très-bas. Son goût pour les pierreries n'étoit pas diminué ; il portoit sans cesse un turban orné d'aigrettes ; c'étoit la seule chose qui lui restoit de son ancienne prospérité. Le lion ayant aperçu cette magnificence , vit deux profits à faire en croquant le fils du potentat , un fort bon déjeuner pour lui , & un présent confi-

dérable pour l'hôte qu'il avoit laiffé dans son antre. Le prince des animaux s'étant élançé sur le prince des hommes, la victoire ne fut pas long-temps douteuse. La providence, qui vengeoit la mort injuste du juif, par les griffes du lion, destinoit au pauvre voyageur la belle aigrette du fils du roi, que le lion apporta à son ami avec joie.

Ahmed, comblé des bienfaits de celui qui lui avoit fait tant de peur, dirige ses pas vers la ville, où il espéroit trouver son ami Sadi, dont il attendoit au moins de bons conseils; en effet, puisque les animaux payoient si magnifiquement les services, que devoient faire les hommes?

Il entre dans la ville vers la pointe du jour. La nouvelle de la mort du prince y étoit déjà parvenue. On avoit trouvé dans le parc du lieu de son exil, du sang, & les restes d'un corps humain déchiré. Le malheureux Béhadirchah avoit-il été la proie des bêtes féroces ou des brigands, qui auroient soustrait une partie de son corps pour déguiser leur crime? Voilà ce qui occupoit toute la ville, ce qui étoit le sujet de toutes les conversations, & sur quoi chacun prenoit parti, sans qu'on pût soupçonner le vrai, [encore moins le connoître.

Aussitôt qu'Ahmed fut arrivé dans le logis de son ami, après le témoignage de ses premiers transports, le voyageur raconta ses étonnantes aventures. Un singe lui a rendu ses biens ravis par des brigands. Un lion, plus magnifique que tous les potentats, lui a donné une aigrette digne d'orner le turban du commandeur des vrais croyans. L'infortuné voyageur ne prévoyoit pas les maux que devoit lui causer cette fatale aigrette ; il ignoroit qu'elle eût appartenu au fils du roi, & qu'elle avoit été la cause de la fin tragique de ce prince. Comme ce présent inestimable étoit de difficile défaite, Ahmed consulte son ami pour savoir ce qu'il fera de tant de richesses ; il le conjure de lui faire trouver le prix de ses pierreries, qu'il veut partager avec lui.

Sadi reconnut facilement les diamans que lui-même avoit montés. Voilà l'aigrette du prince dont on pleure la perte, dit-il en lui-même ; quelle récompense à espérer pour le dénonciateur qui donnera des nouvelles au monarque, & qui servira sa vengeance contre le meurtrier, ou tout au moins contre le complice du meurtre de son fils ! Après avoir embrassé tendrement son libérateur & avoir rempli à son égard les premiers devoirs

de l'hospitalité, comme le voyageur se livroit au sommeil dans le sein de la confiance, le perfide jouailler se prépare à exécuter l'affreux dessein qu'il a conçu; il n'est pas effrayé de l'atrocité du crime dont il va se rendre coupable; il compte pour rien de sacrifier celui qui l'a sauvé, pourvu qu'il puisse recouvrer sa première faveur. Il accourt au ferrail du sultan, pour lui annoncer qu'il croit tenir le meurtrier de son fils. Voilà, dit-il, la dépouille de celui que vous avez si rigoureusement châtié & que vous pleurez maintenant. Cette aigrette appartenoit au prince; je la connois: c'est moi qui l'ai montée; celui qui me l'a confiée, & que je tiens en ma puissance, est sans doute le meurtrier du prince, ou le complice de ceux qui l'ont assassiné.

Le sultan se fit aussi-tôt amener le prétendu coupable. L'infortuné voyageur, qui ignoroit le crime dont on l'accusoit, parut devant le prince, le trouble & la confusion peinte sur le visage: il apperçut son perfide ami; & soupçonnant qu'il étoit la cause de son malheur; reconnoissant alors, mais trop tard, la sagesse des conseils du singe, du lion & du serpent: Je mérite, s'écria-t-il, le sort qui m'est préparé.

Le sultan , qui ignoroit le véritable sens de ces paroles , les prit pour un aveu du coupable , à qui la vérité échappoit malgré lui : il le condamna à être promené sur un âne par toute la ville , & à être renfermé ensuite dans une affreuse prison. Son exécution fut différée jusqu'à ce qu'on eut terminé les obsèques de Béhadirchah.

L'infortuné voyageur , après avoir été donné en spectacle à tout le peuple , fut jeté dans un noir cachot , où il eut tout le temps de réfléchir sur son malheur & sur ce qui l'avoit entraîné. Le serpent , qui avoit veillé attentivement sur le sort de son libérateur , qui avoit été témoin de son ignominie , qui connoissoit le traître qui en étoit la cause , & qui avoit autant d'envie de le punir que de sauver Ahmed , pénétra facilement dans sa prison. Ne t'avois-je pas prévenu , lui dit-il , que l'homme est le plus ingrat de tous les animaux , & qui rend le mal pour le bien ? Je m'étois bien douté que l'ingrat , que tu fauvois malgré moi , feroit un jour la cause de ta perte , & j'avois prévu dès-lors une partie des maux auxquels tu es maintenant en proie , pour n'avoir pas écouté des conseils dictés par la sagesse & par l'amitié.

Cruel ami , s'écria l'infortuné Ahmed , qui reconnut la voix du serpent , mon malheur n'est-il pas assez grand , sans chercher encore à l'augmenter par tes reproches amers ? songe plutôt à faire éclater mon innocence & à me tirer , s'il est possible , de l'état affreux où je suis.

Je t'ai promis , lui repartit le serpent , de réparer tes imprudences ; je suis fidèle à mes engagements : tu n'as pas voulu me croire ; mais il est temps que tu me donnes toute ta confiance : je ferai peut-être plus adroit que le scélérat qui a voulu te perdre. Prends cette herbe : elle seule a la vertu de guérir le poison que je viens d'insinuer dans les veines de la sultane favorite ; le monarque est en proie à la plus vive douleur ; toi seul peux maintenant l'appaiser : on oubliera bientôt tes prétendus crimes. Chez vous autres hommes , celui qui fait être utile est toujours innocent ; vante-toi bien fort de tes talens ; c'est le moyen de réussir ; applique ton herbe , & tu verras bientôt des miracles.

Il étoit temps d'être docile , & Ahmed profita volontiers des conseils & du remède. Aussitôt qu'on eût appris à la cour qu'un prisonnier connoissoit des herbes efficaces con-

tre le venin des serpens, ce prisonnier fut conduit dans l'appartement de la reine : le premier appareil appliqué sur la plaie la guérit presque à l'instant. Seigneur, dit alors Ahmed au sultan, la princesse ne se ressentira plus des maux qu'elle a soufferts, & sa vie est désormais en sûreté ; mais je suis à la veille de terminer la mienne dans des supplices affreux que je n'ai point mérités ; vous êtes trop équitable pour faire périr un innocent. Je ne suis point le meurtrier de votre fils ; le monstre Sadi a empoisonné son enfance ; c'est lui qui a entraîné le jeune prince dans votre disgrâce par les pernicious conseils qu'il lui a donnés ; vous connoîtrez le cœur de ce scélérat, lorsque je vous aurai prouvé qu'il est le plus ingrat de tous les hommes. Alors il raconta au sultan l'aventure de la fosse, & tout ce qui avoit suivi.

Le sultan, convaincu par le récit d'Ahmed de son innocence & des crimes de Sadi, ordonna qu'on lui fît souffrir le tourment que devoit subir celui qui avoit été condamné sur la fausse déposition de cet infâme délateur. Le perfide, qui ignoroit ce qui se passoit au ferrail, attendoit avec impatience le succès de sa noire trahison ; il

se flattoit de rentrer dans la faveur du roi, & il formoit déjà de vastes projets d'ambition, lorsqu'au lieu des grandeurs chimériques dont il se repaïssoit l'esprit, il se vit conduire sur l'échafaud, où il termina dans les tourmens sa vie criminelle.

Cette histoire, seigneur, poursuivit le brachmane, en adressant la parole à Dabchelim, renferme une leçon importante pour les souverains; elle leur apprend combien il est dangereux pour eux d'accorder leur confiance à des hommes qui ont le cœur pervers & l'esprit corrompu.



CHAPITRE XIV.

Sur la différence de la destinée des hommes.

POURQUOI le sage , dit Dabchelim à Bid-paï , gémit-il presque toujours dans l'affliction & dans la misère , tandis que le plus souvent , l'insensé vit environné de gloire , de plaisirs & d'abondance ? La sagesse , qui est le partage du premier , ne peut lui faire prévoir ni éviter les maux qui l'environnent : & le second , malgré son imprudence , jouit d'un bonheur constant. Sire , répondit le brachmane , dieu seul est le souverain dispensateur des biens & des maux ; les hommes doivent subir leur destinée , telle qu'elle est écrite avec la plume (3) divine sur la tablette (4) sacrée des décrets éternels ; rien ne peut déranger l'ordre des événemens tracés sur cette tablette merveilleuse , qui est suspendue au milieu du septième ciel.

L'histoire que je vais raconter à votre majesté servira de preuve à ce que j'avance.

ASFENDIAR, PRINCE GREC,
ET SES COMPAGNONS DE VOYAGE,
C O N T E.

ASFENDIAR, fils puîné d'un roi de Grèce, montra dès sa plus tendre jeunesse un caractère réfléchi & un esprit méditatif, qui fit craindre à son père que ce prince, né à côté du trône, ne voulût s'y placer au préjudice de l'héritier présomptif.

Ce roi n'étoit pas assez cruel pour faire mourir son fils, qui n'étoit coupable d'aucun crime; mais comme il ne se sentoît aucune inclination pour lui, dans la crainte qu'Asfendiar ne devînt un usurpateur, il l'éloigna, non-seulement de son palais, mais même de ses états; il poussa la dureté jusqu'à ne lui donner aucun secours pour sa subsistance, l'abandonnant aux soins de la providence, qui veille sur les malheureux.

Une disgrâce si peu méritée, loin d'abattre le jeune prince, ne l'étonna même pas: persuadé, par l'étude profonde qu'il avoit

faite de la loi de Mahomet , de cette fatalité (5) à laquelle rien ne peut résister , & qui entraîne les événemens sans que la prudence humaine puisse en déranger le cours , il résolut de s'y soumettre.

Il marchoit sans dessein , rêvant à son malheur , lorsqu'il rencontra un jeune homme d'une rare beauté , & dont la politesse égaloit la bonne mine. Cet inconnu , prévenu lui-même par l'extérieur du prince , lui demanda la permission de voyager avec lui.

La nécessité , l'occasion , la conformité de fortune unirent tellement ces deux jeunes aventuriers , qu'en moins d'un jour ils prirent l'un pour l'autre une entière confiance. Un troisième voyageur se joignit à eux le lendemain ; c'étoit le fils d'un négociant , qui paroissoit bien instruit dans la profession de son père. La conversation du nouveau venu plut à nos voyageurs , qui l'associèrent volontiers à leur fortune.

Un homme de la campagne , fort & vigoureux , qu'ils rencontrèrent le troisième jour , leur ayant dit qu'il alloit chercher du travail dans la ville de Laodicée , dont ils commençoient à s'approcher , les trois pèlerins l'admirent dans leur société , qui , jusqu'à ce moment , n'étoit pas bien pécunieuse , le peu

d'argent que cette petite troupe avoit pu rassembler , ayant été bientôt épuisé par ses besoins.

Voici l'instant , dit le payſan à ſes compagnons , d'employer le talent que le ciel a départi à chacun de nous , ſi nous ne voulons pas devenir les tristes victimes de la miſère.

Mes amis , repartit Afſendiar , pourquoi nous inquiéter d'un avenir que nous ne pouvons ni prévoir , ni changer ? Notre ſort eſt tracé ſur la tablette divine qui eſt ſuspendue au milieu du ſeptième ciel. Si la providence nous a deſtiné quelque bien , nous en deviendrons les tranquilles poſſeſſeurs ſans aucune peine , ni ſans aucun travail ; mais ſi elle a décidé que l'indigence ſeroit notre partage , tous nos efforts ſeront impuiſſans , & rien ne pourra lui faire révoquer ſes décrets.

Le jeune homme prenant la parole , combattit le ſentiment du prince , & ſoutint qu'une figure aimable étoit un des moyens le plus avantageux pour réuſſir dans le monde. Vous nous faites-là l'éloge d'un avantage bien fragile , repartit le négociant ; la beauté eſt un capital qui échappe promptement des mains de celui qui le poſſède , & dont le revenu eſt fort incertain ; mais le génie eſt

la véritable source des richesses. Celui-là seul peut fixer l'inconstance de la fortune, qui réunit la prudence & l'activité avec une profonde connoissance des affaires.

Et moi, je prétends, dit l'homme de la campagne, que quiconque a des bras & veut en faire usage, est sûr de ne point mourir de faim. Le travail est la ressource la plus assurée contre l'indigence ; toutes les autres sont incertaines.

Asfendiar vit avec chagrin que ses compagnons se reposoient sur leurs talens plutôt que sur la providence : il n'oublia rien pour les faire revenir de cette erreur, & leur cita plusieurs passages de l'alcoran. Le paysan entendoit peu des matières aussi sublimes ; il avoit faim, & il savoit que celui qui parloit si bien n'avoit pas de quoi dîner.

Pendant le beau discours du fils du roi, notre rustre alla dans une forêt voisine recueillir des bois morts qu'il voyoit en assez grande abondance ; le vigoureux paysan ramassa de ses mains & lia plusieurs fagots, & les porta sur son dos à la ville, dont il étoit fort près ; il en fit quelque argent, avec lequel il acheta des vivres, qui réjouirent fort la petite troupe philosophique, & notre homme

eut l'avantage de nourrir ceux qui croyoient avoir bien plus d'esprit que lui.

Le jeune homme, si bien fait, voulut à son tour être utile à ses camarades ; il alla à la ville, & comme il rêvoit aux moyens de mettre à profit ce qu'il pouvoit avoir de talents, une vieille l'appela & lui dit qu'une femme riche, qui l'avoit apperçu d'une jalousie, désiroit beaucoup de s'entretenir avec lui. Notre indigent n'étoit pas dans une position à se refuser à une aventure ; il se laisse conduire : il plaît, il enchante, & , comblé des bienfaits de son amante, il revole vers ses compagnons avec des provisions plus abondantes que celles fournies par le payfan.

Le fils du négociant, qui avoit entretenu la société des grandes vues de commerce & des moyens les plus efficaces pour faire fortune, étoit honteux dans le fond de son cœur d'avoir été jusqu'alors si peu utile : résolu de servir ses camarades à sa manière, il emprunte quelques pièces de monnoie du jeune homme.

Avec ce foible secours, notre négociant fut s'en procurer de plus grands. Arrivé droit au port de Laodicée, il apperçoit un vaisseau qui venoit de jeter l'ancre ; il s'étoit

informé quelles marchandises étoient devenues les plus rares : Il avoit appris que les oliviers étant presque tous morts cette année , l'huile étoit prête à manquer ; ce vaisseau , heureusement chargé de cette denrée , étoit attendu avec la plus grande impatience.

Notre jeune homme se presse de parler au patron. Il n'étoit pas connu ; mais son industrie suppléa au crédit. Je suis , lui dit-il , l'associé d'Ibrahim , le plus fameux négociant de cette ville : il m'envoie vous dire qu'il faut que vous nous abandonniez toutes vos huiles pour faire un nouveau chargement. Il est juste que vous profitiez de la rareté de cette denrée ; nous vous en donnerons par mesure deux drachmes d'or de plus que l'année passée ; voilà des arrhes , écrivez le nom d'Ibrahim & le mien.

Le marché conclu , l'aventurier courut chez Ibrahim. Seigneur , lui dit-il en l'abordant , un homme que vous ne connoissez pas vient vous offrir plus de bien que vos meilleurs amis n'ont jamais pu vous en faire. J'ai su que vous n'aviez plus d'huile dans vos magasins , & j'ai cru vous servir en arrêtant à un prix modique , sous votre nom , toutes celles qui viennent d'arriver. Ibrahim enchanté ratifie le marché conclu ; ils vont

ensemble au port , & montent sur le vaisseau qu'une foule de marchands entouroient , & qui virent avec douleur qu'on les avoit prévenus.

Ibrahim paya fidèlement le patron , & récompensa l'industriel courtier , qui , bien content d'une telle aubaine , courut porter à ses camarades le fruit précieux de son industrie.

Amis , dit le fils du roi , vous avez été tous trois fort heureux , chacun dans son genre ; mais vous vous trompez bien fort , si vous croyez avoir fait autre chose qu'exécuter les décrets de la providence , qui conduit tout ceci : nous sommes des instrumens aveugles ; j'ai moins de talens que vous trois ; mais qui fait ce que le grand ouvrier veut faire de moi ? J'irai demain à la ville , résigné entièrement au sort qui m'y attend.

Dès le lendemain , après avoir fait une ardente prière à celui qui gouverne tout si sagement , le fils du monarque se met en marche sous la conduite de son étoile ; il entre dans Laodicée , & le premier mot qu'il entend : Notre sultan vient de mourir , & nous n'avons aucun rejeton d'un si bon maître : qui nous gouvernera sagement comme lui ? Le deuil paroissoit aussi sincère que

général ; chacun pleuroit , s'arrachoit les cheveux , déchiroit ses vêtemens à la manière de l'orient.

Asfendiar écoutoit avec avidité ; & comme il n'étoit pas affligé , il ne se croyoit pas obligé de verser des larmes. L'air froid & curieux de cet étranger déplut aux serviteurs du bon monarque , & rendit bientôt Asfendiar suspect. La douleur est injuste ; il fut pris pour un espion : on le chargea de fers , au moment où le corps du sultan étoit porté vers sa sépulture. La providence , que l'étranger réclamoit toujours , le conduisit vers le plus noir des cachots , où il fut oublié plus de deux jours sans qu'on lui apportât de nourriture.

Le pauvre prince se disoit en lui-même que dieu , qui emploie si utilement les instrumens qu'il veut choisir , brise souvent ceux qu'il juge inutiles. Il supportoit son malheur avec un reste de courage philosophique , que son estomac souffrant étoit prêt à démentir ; lorsqu'il entendit marcher vers sa prison des hommes , qui lui ordonnèrent de paroître au divan.

Asfendiar suivoit ses gardes , résigné à la mort , qu'il avoit déjà vue de près. Les grands d'Antioche , assemblés dans la chambre du

trône, n'étoient pas d'accord sur le choix de celui qui devoit le remplir. L'un d'eux, effrayé des suites d'une guerre civile, leur avoit représenté que l'ennemi entretenoit des espions dans la ville; qu'un de ces espions étoit dans les fers, que plusieurs autres pouvoient être échappés à la vigilance des ministres, & que les nouvelles qu'ils feroient passer à leur maître, deviendroient sans doute funestes à la patrie. Les grands, intimidés par ce récit, avoient voulu interroger l'espion arrêté, & voilà pourquoi Asfendiar étoit introduit dans l'assemblée.

Ce prince ne déguisa ni son nom, ni sa naissance, ni les raisons qui l'avoient fait sortir de sa patrie, ni ses aventures, ni les réflexions qui les avoient occasionnées. Asfendiar s'énonçoit avec beaucoup de noblesse & d'éloquence. La naïveté de son récit, sa constance, sa confiance dans l'être suprême, la sagesse de ses discours, la rigueur de son sort, & la pureté de sa conduite émurent les assistans. Plusieurs reconnurent ses traits, qu'ils avoient vus à la cour de son père. Dans l'embarras où tous étoient de choisir un de leurs égaux pour leur maître, ils convinrent presque unanimé-

ment d'élire Asfendiar. Le ciel, sans doute, s'écrièrent-ils, nous a envoyé cet étranger pour terminer nos différens; celui-là seul est digne de régner sur nous, qui, issu d'un sang royal, a les vertus de ses ancêtres à imiter & leurs traces à suivre. Les malheurs qu'a effuyés ce jeune prince, l'expérience qu'ils lui ont donnée, son air noble & majestueux, tout nous présage qu'il fera un grand roi, uniquement occupé du bonheur & de la gloire de ses sujets.

Toute l'assemblée, à ce discours, le reconnut pour souverain, & il passa, dans un instant, de la prison sur le trône. On prépara précipitamment le couronnement d'Asfendiar; on le revêtit d'une robe précieuse; & l'ayant fait monter sur un éléphant blanc, suivant l'usage consacré, on promena le nouveau monarque dans les principales rues de la ville, pour l'exposer au respect, presque à l'adoration de ses nouveaux sujets.

Trois jours s'étoient passés depuis qu'Asfendiar avoit quitté ses compagnons d'infortune. Ceux-ci, qui aimoient le fils du monarque, & qui craignirent pour un étranger sans ressource, les traitemens que leur camarade avoit effectivement effuyés d'a-

bord, s'étoient transportés à la ville, pleins de la plus vive inquiétude.

Ils apprirent à leur arrivée qu'on avoit proclamé un nouveau sultan. Ils espéroient qu'un jour de couronnement feroit un jour de grâce pour tous les malheureux. Comme Asfendiar parcouroit sur l'éléphant blanc la principale rue d'Antioche, les trois étrangers osèrent attacher sur lui leurs regards.

Leur camarade, tout monarque qu'il étoit devenu, daigna les reconnoître; il les fit approcher avant qu'ils fussent revenus de leur extrême surprise. Voici, mes amis, leur dit-il au milieu de tout le peuple, un des plus grands effets de la providence; croyez-vous que ce soit moi qui me fois fait sultan de Laodicée? & quand je verserai sur vous les bienfaits que vous doit ma reconnoissance, croyez-vous tenir de moi ce que le tout-puissant vous a réservé? Nous sommes tous les esclaves de l'être suprême; mais aucun de nous ne fait le sort qui lui est réservé. En effet, ce prince laissa agir en lui la providence, qui avoit résolu d'en faire un des meilleurs monarques du monde entier. Il combla de biens ses compagnons de misère, & il fit le bonheur de son

son peuple par un gouvernement sage & éclairé.

Seigneur, poursuivit Bidpaï, en adressant la parole à Dabchelim, cette histoire doit dissiper vos doutes, & vous convaincre que personne ne peut éviter sa destinée.

Tel est, grand prince, le testament en forme d'instruction du roi Houssehenk. Les quatorze maximes qu'il renferme doivent servir de règle à tous les monarques, qui veulent rendre leurs sujets heureux.

Que ne vous dois-je pas ! dit le sultan Dabchelim au brachmane Bidpaï. Vous m'avez révélé les mystères de la plus profonde sagesse. Les ténèbres qui m'environnoient se sont dissipées, & vous avez fait luire à mes yeux la pure lumière de la vérité : en peignant la vertu & le bonheur de ceux qui la cultivent, vous lui prêtez de nouveaux charmes & vous la faites aimer. Le crime quand vous en tracez les excès, & les malheurs qui en sont la suite, devient en horreur. Les sages instructions que vous m'avez données ne sortiront jamais de ma mémoire ; elles feront désormais la règle de ma conduite pour le gouvernement de mon royaume.

Le sultan Dabchelim, les larmes aux

yeux , prit congé de Bidpaï , qui n'étoit pas moins attendri. Ce prince , de retour dans ses états , fut fidèle à la promesse qu'il avoit faite au brachmane ; la justice & la douceur de son règne rendirent son nom célèbre dans tout l'orient.

Vous venez d'entendre , dit le grand-vifir Hodjesté-Rai , (*) au sultan Humaïoun-fal , l'histoire de Dabchelim & de Bidpaï , & les entretiens qu'eurent ensemble ces deux sages.

Vifir , répondit le sultan , je désirois depuis long-temps d'apprendre l'histoire que vous venez de me raconter , elle renferme les maximes de la plus haute sagesse , & les règles de la plus saine politique. Heureux le monarque fidèle , qui aime à se conduire par ces maximes ! plus heureux les peuples qui obéiront à un pareil monarque !

Humaïoun-fal , éclairé par les leçons de Bidpaï , gouverna ses peuples avec une équité & une douceur qui lui gagnèrent tous les cœurs , & sa mémoire ne devint pas moins célèbre en orient que celle de Rai-Dabchelim.

(*) Voyez *Aventure d'Humaïoun-fal* , *Tome XVII* , page 1.

NOTES.

(1) *NOUCHIREVAN*. Benkobad , surnommé Kifra par les arabes , & Khofrou par les persans. C'est Khofroès , premier du nom , qui étoit fils de Cobadès son prédécesseur , roi de la quatrième dynastie de Perse , nommé des Sassanides ou des Khofroès.

Ce prince régnoit en Perse , sous l'empire de Justin premier , & prit sur lui les villes d'Edeffe en Mésopotamie , d'Antioche & d'Apamée en Syrie ; & sous l'empire de Justinien , celles de Raca & de Dara en Mésopotamie , avec celle d'Alep en Syrie. Il transporta les habitans de la ville d'Antioche en Babylone , & il leur bâtit une nouvelle ville , qu'il nomma Antioche , & qui porte aujourd'hui le nom Dalmahouzat. Il fit la paix avec Justinien l'an vingt-huit de l'empire de ce prince , selon les historiens orientaux.

Les Haithelah , que nos anciens géographes appellent *Indoscythæ* , peuples qui habitent les provinces de Kandahar , de Thebet & de Barantolah , après avoir secouru Cobad , père de Nouchirevan , & l'avoir rétabli dans ses états dont il avoit été dépouillé , voulurent se maintenir par force dans les provinces de Perse ; mais Nouchirevan les en chassa , & les contraignit de repasser la montagne de Paropanifus , d'où ils étoient sortis.

Après cette expédition , Nouchirevan poussa dans la douzième année de son règne ses armes contre le khakan , ou empereur des turcs orientaux , qui régnoit dans les provinces Transoxanes , & l'obligea à

lui demander la paix , qu'il ne lui accorda qu'en prenant sa fille en mariage. Puis , retournant dans ses états , il appaisa les troubles du Tharbarestan , qui est l'Hircanie ; où quelques princes de ses vassaux faisoient difficulté de lui payer le tribut.

Il joignit aussi à ses états les provinces du Cablestan & du Zablestan vers les Indes ; de telle sorte que l'empire de ce grand monarque s'étendoit depuis la ville de Farganah , dans la Transoxane , jusqu'en Arabie & en Egypte , en tirant du septentrion au midi ; & depuis le fleuve Indus jusqu'aux villes maritimes de la Syrie , de l'orient à l'occident. Après avoir terminé toutes ces grandes conquêtes , il vint se délasser de ses travaux en sa ville de Madain , où il reçut des ambassadeurs de la part des plus grands princes du monde.

Ces ambassadeurs lui firent , au nom de leurs maîtres , de très-riches présens , tant en armes , étoffes précieuses , pierreries & parfums , qu'en esclaves de l'un & de l'autre sexe , qui étoient tous d'une rare beauté. Le roi des Indes lui fit présent de dix quintaux d'aloës , qui se fondoit dans le feu comme de la cire , & qui exhaloit une odeur qui surpassoit en douceur tous les autres parfums ; & parmi les esclaves qu'on lui envoya , il se trouva une fille haute de sept coudées , dont les bottines arrivoient jusqu'au menton d'une femme ordinaire. On admiroit aussi , parmi les étoffes précieuses , un tapis fait de la peau d'un seul serpent d'une grandeur extraordinaire , plus fin & plus doux que s'il eut été de soie.

Ce fut aussi sous le règne de Nouchirevan , que le fameux livre , intitulé : *Humaiounnamé* , le livre auguste ou royal , (c'est celui dont nous donnons la traduction) fut apporté des indes en Perse. L'on dit que le jeu que les persans appellent *nerd* , espèce de jeu de

dames ou de tridrac, fut aussi introduit sous le règne de ce prince ; quoique plusieurs veulent qu'Ardeschir ou Artaxerxès , autre roi de Perse plus ancien , en ait été l'inventeur , & que c'est pour cette raison que l'on appelle encore aujourd'hui ce jeu Nedfchir , en abrégeant le nom de Nerdardeschir.

Mirkoud & Khoudemir , qui ont écrit fort au long l'histoire du règne de Nouchirevan , disent que la femme de ce grand roi étoit chrétienne , & qu'il ne fut jamais au pouvoir de son mari de lui faire quitter sa religion , pour embrasser celle de Zoroastre qu'il professoit. Cette princesse accoucha d'un fils , qui fut nommé Nouschizad , lequel étant arrivé à l'âge de discrétion , fut instruit par sa mère dans le christianisme , & méprisa le magisme , qui étoit pour lors la religion générale des persans.

Nouchirevan , irrité du choix que son fils avoit fait , & ne pouvant le réduire en aucune manière au culte du feu & des astres , qui étoit la religion de ses ancêtres , le fit enfermer dans une étroite prison.

Dans le temps que Nouschizad étoit prisonnier , il courut un faux bruit que le roi son père , qui étoit occupé dans une guerre étrangère , & par conséquent fort éloigné de la ville de Madain , étoit grièvement malade. Le prince se servit de cette conjoncture pour se sauver de prison , & se mit aussitôt à la tête des chrétiens , dont le nombre étoit assez considérable en Perse : plusieurs mécontents , & même plusieurs d'entre les grands du royaume , se joignirent à lui , & fortifièrent tellement son parti , qu'il lui fut facile de se rendre maître de la ville de Madain , & de s'emparer des trésors du roi son père.

Nouschizad , se voyant de l'argent & des troupes , crut pouvoir faire ouvertement la guerre à son père. Il se mit pour cet effet en campagne , & fit tirer des

prisons tous ceux que son père tenoit enfermés en diverses provinces de ses états. Nouchirevan n'eut pas plutôt appris la révolte & la marche de son fils, qu'il commanda à Ramberzin, un de ses généraux, de lever des troupes en diligence, & d'aller au-devant de son fils.

Les ordres que Nouchirevan envoya à Ramberzin étoient conçus en ces termes : « Approchez-vous avec » le corps de troupes que vous commandez, au-de- » vant de mon fils, jusqu'à la vue & à la portée de » son armée ; si en vous voyant & en apprenant mes » ordres, il rentre dans son devoir, pour m'en don- » ner des marques, qu'il renvoie en prison ceux qu'il » a délivrés, & qu'il fasse passer par le tranchant de » l'épée tous les officiers qui ont manqué à la fidé- » lité qu'ils me devoient pour le suivre ; mais s'il » demeure opiniâtre dans sa rébellion, n'oubliez rien » de ce qu'il faut faire pour le réduire à l'obéissance » par la force des armes, quand bien même il de- » vroit périr dans le combat que vous lui livrerez : si » cependant vous le faites prisonnier, gardez-vous » bien de lui faire aucuns mauvais traitemens, ni de » lui reprocher sa désobéissance ».

Le prince ne voulant déferer en aucune manière aux ordres du roi son père, & la bataille s'étant donnée entre les deux armées, il fut blessé mortellement d'un coup de flèche, qui l'emporta peu de temps après en l'autre vie.

Ramberzin ayant appris la blessure du prince, courut le plutôt qu'il put vers lui ; mais il le trouva mort : & ayant interrogé celui qui étoit le plus proche de lui, quand il étoit expiré, pour savoir s'il n'avoit rien recommandé avant sa mort, il n'apprit autre chose, sinon, qu'il avoit proféré ces paroles en mourant : « Dites à la reine ma mère, qu'elle fasse

» enterrer mon corps aux pieds des disciples du
» messie ». Paroles qu'il avoit apparemment prononcées pour témoigner qu'il mourroit chrétien.

Nouchirevan, après la mort de son fils Nouchizad, fit encore la guerre en Arabie, d'où il chassa Masrouk, fils d'Abraham, surnommé Alaschram, roi d'Ethiopie, qui avoit dépouillé Izen, roi des Hemiarites, dans l'Iémen ou Arabie heureuse; & il rétablit aussi dans l'Itaque arabe, Almonder, qui avoit été dépossédé par Hareth.

C'est sous le règne de Nouchirevan que Mahomet se vante lui-même d'être né. Quelques-uns disent que ce fut dans la quarante-deuxième année, l'an 588 des années d'Alexandre; & les autres citent une tradition de Mahomet même, qui porte, qu'il étoit né dans la vingtième année du règne de Melckeladel, c'est-à-dire, du roi juste; car c'est ce titre de juste que Nouchirevan a porté le premier avec beaucoup de raison.

Nouchirevan étant tombé, en la quarante-huitième année de son règne, dans une maladie dangereuse, qui l'obligea de penser à la mort, choisit entre tous ses enfans, sans avoir aucun égard à la prérogative de l'âge, celui qu'il croyoit être le plus capable de gouverner ses états; & pour cet effet, il préféra Hormus, à cause de ses belles dispositions & des rares qualités qu'il avoit découvertes en lui: il voulut lui-même prendre la peine de l'instruire de tous les devoirs d'un bon prince, & il fit coucher par écrit les bons avis qu'il lui donna. Ces avis de Nouchirevan à Hormus ont été couchés au long par Sadi, dans son Bostan, sous le titre de Conseils de Nouchirevan à Hormus. *D'Herb. Bibl. Orient.*

(2) *Soliman Bendaoud*: c'est le nom que les arabes donnent à Salomon, fils de David. Le *Tarikh-Mon-*

tekhel & la plupart des autres historiens orientaux écrivent que ce prince monta sur le trône après la mort de son père, lorsqu'il n'avoit encore atteint que l'âge de douze ans, & que dieu soumit à son empire, non-seulement les hommes, mais encore les esprits bons & mauvais, les oiseaux & les vents, & qu'il employa sept années entières à bâtir le temple de Jérusalem. Le même auteur le fait contemporain de Caïaces II, roi de Perse, de la dynastie appelée des Caïaniens.

Les mêmes historiens racontent mille choses fabuleuses de l'anneau de Salomon, par le moyen duquel ce prince commandoit à la nature. Un jour, prenant le bain, il lui fut dérobé par un génie qui le jeta dans la mer.

Salomon demeurant ainsi privé de cet anneau, s'abstint, pendant quatorze jours, de monter sur son trône, comme se trouvant dépourvu des lumières qui lui étoient nécessaires pour bien gouverner; mais, enfin, il le recouvra par le moyen d'un poisson que l'on servit sur sa table.

Il seroit ennuyeux de rapporter tout ce que ces historiens disent de la magnificence du trône de Salomon, sur lequel les oiseaux voltigeoient sans cesse, pendant qu'il y étoit assis, pour lui procurer de l'ombre, & autour duquel il y avoit à la droite douze mille sièges d'or pour les patriarches & les prophètes, & à gauche, douze mille autres d'argent pour les sages & les docteurs, qui assistoient à ses jugemens.

Salomon passe chez tous les orientaux pour avoir été le monarque universel de toute la terre; de telle sorte que ceux qui admettent différentes générations & révolutions de siècles, dans lesquels le monde a été peuplé & gouverné par d'autres créatures que les hommes, ayant la création d'Adam, donnent le titre

& le nom de Soliman aux monarques, qui les ont commandés.

On donne à Salomon pour visir, Affaf, duquel il est parlé dans les livres saints, & auquel David a adressé plusieurs de ses pseaumes, comme il paroît dans leurs titres; & Emadi, poëte persan, dit que son anneau tant vanté, par le moyen duquel il gouvernoit son empire, n'étoit autre chose que la sagesse que dieu lui avoit donnée, dont cet anneau étoit le symbole. Il y a, cependant, plusieurs rabbins qui soutiennent que Salomon, voyoit dans la pierre enchassée dans cette bague, toutes les choses qu'il désiroit savoir.

Tout ce que nous trouvons écrit dans les livres orientaux, touchant les actions merveilleuses de l'empire universel de Salomon sur les hommes & sur les esprits, a pour fondement ce que l'écriture dit de la sagesse admirable, du trône & des richesses de ce monarque.

Cette grande puissance & cette sagesse admirable de Salomon, ont fait donner son nom par les orientaux à tous les grands princes, qu'ils ont cru avoir possédé l'empire universel de toute la terre. L'on voit dans le Thamurathuame, que le div ou géant, nommé Argenk, se plaint du démon, qui lui avoit promis de le faire le soliman de son siècle, & qui, cependant, ne lui avoit pu procurer la victoire contre Thamurath. Et le même Argenk dit, entr'autres reproches qu'il lui fait, qu'il lui avoit manqué de parole, & qu'il ne lui avoit pas mis entre les mains l'anneau du patriarche Jared, fils de Mahalel, cinquième soliman, ou monarque universel de toute la terre depuis Adam.

Mais les rêveries des orientaux vont bien plus avant; car leurs mythologues assurent qu'il y a eu quarante solimans ou monarques universels de la terre, qui ont

régné successivement, pendant le cours d'un grand nombre de siècles avant la création d'Adam.

Tous ces monarques préadamites commandoient chacun à des créatures de son espèce, qui étoient différentes de celles de la postérité d'Adam, quoiqu'elles fussent raisonnables comme les hommes, selon le rapport que Simorganka fit à Thamurath, & ce dîve ajouta qu'il en devoit naître encore un autre de la lignée d'Adam, qui les surpasseroit tous en majesté & en puissance, après lequel il n'en paroîtroit plus aucun autre sur la terre. L'on peut entrevoir dans le fond de cette fable quelques rayons de la vérité des prophéties, qui ont marqué la venue du messie. *D'Herb. Bibl. Orient.*

(3) *La plume divine.* Voici la description que fait de cette plume Algazel, un des plus estimés commentateurs de l'alcoran, dans son exposition de foi des musulmans sonnites, c'est-à-dire, orthodoxes.

« C'est un article de foi de croire à la plume divine, créée par le doigt de dieu. La matière de cette plume est de perles; un cavalier, courant à toute bride, parcourroit à peine sa longueur en cinq cent ans. Cette plume a la vertu d'écrire d'elle-même, & sans le secours d'une main étrangère, le passé, le présent & l'avenir; l'encre qui est dans cette plume est une lumière subtile; l'ange Séraphaël est le seul qui puisse lire les caractères tracés par cette plume merveilleuse: elle a quatre-vingt béc, qui ne cesseront de marquer jusqu'au jour du jugement tout ce qui doit arriver dans le monde ».

Le Chapitre LXVIII de l'alcoran a pour titre *la plume*, parce que Mahomet commence ce chapitre par ces paroles: *Je jure par la plume divine*, &c.

(4) *La tablette sacrée.* Les musulmans la nomment *ellouh-el-mahfoud*, la planche bien gardée. Voici les

propres paroles de Gellaleddin , autre commentateur de l'alcoran , très-suivi.

« Cette tablette est suspendue au milieu du septième ciel , & gardée soigneusement par les anges , de peur que les démons ne veuillent changer ce qui est écrit dessus. Sa longueur est égale à l'espace qui est entre le ciel & la terre , & sa largeur est comme de l'orient à l'occident. Cette tablette , ou plutôt planche merveilleuse , est d'une seule perle d'un blancheur éblouissante ».

(5) *Fatalité.* Les musulmans croient que la destinée de tous les hommes est écrite sur un livre en caractères ineffaçables , qu'ils nomment le *livre des destinées*. Pour accorder la doctrine du destin rigide avec le libre arbitre , Hussim-Vaiz , un de leurs plus fameux docteurs , dit : Qu'après que nous avons mal usé de notre liberté , nous n'avons plus le pouvoir de faire les bonnes œuvres que nous voudrions. Il compare notre liberté à la bride que le cavalier tient en main , par le moyen de laquelle il va à droite & à gauche , comme il lui plaît ; mais aussitôt qu'elle lui est échappée , son cheval l'emporte & suit sa fougue naturelle. Le proverbe arabe sur le destin est , que quand Dieu veut exécuter ce qu'il a arrêté , la sagesse des plus grands hommes se perd jusqu'à ce que son décret soit rempli. Un poète turc s'exprime ainsi à ce sujet :

« Quand la toute-puissance de dieu a décoché la flèche de son décret , il n'y a point de bouclier qui la puisse parer , que la conformité à sa volonté ». Hilali , poète persan , compare le monde & les événemens qui s'y passent , à une boule de mail , & dit : « Que le décret divin est le mail qui pousse cette boule , qui pareillement n'a aucun mouvement ; » ce mail est entre les mains de la providence , qui

» fait passer la boule par tel anneau qu'il lui plaît » :

Voici les propres paroles d'Algazel, que je viens de citer plus haut, dans son exposition de la foi mahométane, en parlant de la volonté de dieu.

« Oui, le grand être veut ce qui existe; c'est lui-même qui régit & dispose les ressorts secrets de ce que nous voyons paroître de nouveau; tout dans le ciel & sur la terre est soumis à l'économie de sa providence. Ce qui est borné, étendu, petit, grand, le bien, le mal, l'utile, le nuisible, la foi, l'incrédulité, le salut, la réprobation, l'augmentation, le manque de joies spirituelles, l'obéissance, la rébellion, tout se meut par le ressort de la céleste puissance, & se soutient par le secours de la volonté divine : or, tout ce que veut l'être suprême arrivera infailliblement, & jamais ce qu'il ne veut pas n'aura d'effet; que dis-je ? il ne se fait pas un coup d'œil contre sa volonté, pas même un mouvement de l'ame. Dieu est lui-même le principe des êtres; il en est le créateur, & leur donnera un nouvel ordre après leur destruction : il fait ce qu'il lui plaît; sa sentence est irrévocable, & ses décrets sont immuables; d'avantage, l'homme est nécessairement rebelle, s'il n'a le concours immédiat de la grâce & de la miséricorde divine. Homme petit & vain, les forces te manquent pour obéir à l'être des êtres, si tu n'es l'objet de ses complaisances, & si tu ne reçois, pour te déterminer, l'influence de la volonté suprême » !

Le treizième verset du XVII^e. chapitre de l'alcoran établit le dogme de la fatalité d'une façon plus forte. Mahomet fait ainsi parler dieu : *Et nous avons suspendu au col de chaque homme un oiseau*. Les interprètes les plus suivis de l'alcoran entendent par le nom d'oiseau la destinée heureuse ou malheureuse; de mé-

me que les latins , par le mot de *bona , mala avis* , de bon ou de mauvais oiseau , entendoient le bon ou le mauvais augure.

— Mogiahed , commentateur de l'alcoran , ajoute ces paroles au sujet du verset que je viens de citer :
 „ Tous les hommes , en naissant , ont un papier sus-
 „ pendu à leur col , sur lequel est écrit leur salut ou
 „ leur réprobation „

LXIe. chapitre de l'alcoran renferme plusieurs passages qui établissent ce même dogme. Houd , qui est le prophète Heber , dit dans ce chapitre , en parlant au peuple vers lequel il avoit été envoyé : “ J’ai mis
 „ toute ma confiance en dieu qui est mon seigneur
 „ & le vôtre : car il n’y a aucune créature sur la terre
 „ qu’il ne tienne entre ses mains par la touffe des
 „ cheveux de son front , pour les conduire par le droit
 „ chemin où il lui plaît „

Les interprètes de ce passage disent que cette façon de parler , *tenir quelqu’un par les cheveux du devant de sa tête* , signifie que l’on est maître absolu de sa personne , en sorte qu’il ne puisse rien faire que ce qu’il plaît à celui qui le tient par cet endroit.

Dans le même chapitre , il est dit de ceux qui seront présentés au jugement de dieu , qu’il y a parmi eux des heureux ou des malheureux , c’est-à-dire , selon le langage des musulmans , des élus & des réprouvés.

Aboufaïd-Karras , autre commentateur de l'alcoran ; dit que ce chapitre nous déclare deux grandes choses ;

1: première est la punition de tous les pécheurs qui étoient sur la terre au temps du déluge ; la seconde est le secret de la prédestination des hommes ; c’est-à-dire , de ce décret éternel , qui destine les uns au bonheur , & les autres au malheur éternel , sans que rien puisse en empêcher l’exécution , ce qui a fait dire à

Mahomet même ces paroles : “ Le chapitre de Houd
 „ m’a fait venir les cheveux gris avant le temps ,”

Un auteur persan dit à ce sujet : “ De toute éternité
 „ il y a une planche préparée à celui-ci pour le sauver
 „ du naufrage & le conduire au port , & cet autre a
 „ le front marqué d’un bouton de feu pour l’éternité.
 „ La justice divine pousse l’un à gauche du côté des
 „ réprouvés , & sa bonté appelle l’autre à sa droite
 „ avec ses élus ,”

Le cheih Aleslam dit : “ Que tout dépend du
 „ souffle du vent des décrets divins : si ce vent souf-
 „ fle du côté des grâces , il fait de la ceinture de
 „ Baharam le mage , une lièze d’enfant , avec laquelle
 „ il le conduit dans le chemin de la foi ; s’il souffle du
 „ côté de la justice , il ôte au prophète Balaam la foi
 „ du vrai dieu , & le rend aussi méprisable qu’un chien.
 „ Comment est-ce qu’un esprit aussi foible que le nô-
 „ tre pourra comprendre la cause de ceci ? C’est
 „ qu’étant de vous-même le souverain maître & l’in-
 „ dépendant , vous déterminez toutes choses comme
 „ il vous plaît ,”

Dans le même chapitre de Houd , Noé dit de la part
 de dieu aux peuples qu’il instruisoit : “ Dieu m’a fait
 „ part de sa miséricorde par le don de prophétie dont
 „ il m’a favorisé ; mais elle vous est cachée , & je ne
 „ veux pas vous contraindre de la connoître , puisque
 „ vous ne voulez pas la recevoir ,” Cotadah dit sur ce
 passage : “ Noé auroit pu contraindre ces peuples in-
 „ crédules d’ajouter foi à ses paroles , & d’embrasser
 „ la loi de dieu : il l’auroit fait sans doute ; mais les
 „ rênes du franc arbitre de l’homme sont entre les
 „ mains de dieu , qui les gouverne selon sa volonté.
 „ L’huissier de sa justice chasse & repousse de sa porte
 „ celui qu’il veut , & l’introduit de sa miséricorde
 „ fait entrer qui bon lui semble. Vous dites, seigneur ,”

„ appelez un de ceux-ci , parce que je veux le rece-
 „ voir ; chassez - moi celui-là , parce que je l'aban-
 „ donne. Le méchant & le bon sont également dé-
 „ pendans de vos ordres , & tous deux doivent être
 „ pareillement soumis aux ordres de votre sagesse
 „ éternelle , „

On lit dans le chapitre de l'alcoran , intitulé ; *Anfal* ,
 que dieu accomplit son ouvrage tel qu'il l'a destiné &
 ordonné , en sorte que celui qui doit périr , périsse ,
 & que celui qui doit vivre , vive , & cela par des si-
 gnes manifestes. On lit dans le verset suivant : Dieu
 laisse errer plusieurs hors de la voie , & adresse plu-
 sieurs dans le bon chemin.

Abdoulrahman , auteur du roman de Joseph & de
 Zélikha en langue turque , s'exprime sur la prédestina-
 tion d'une manière fort dure ; car il dit : “ Que c'est le
 „ décret de dieu qui prédestine les hommes positive-
 „ ment , ou à la gloire de dieu , ou à la peine „. Le
 cheih Sadi s'exprime à-peu-près de la même façon :
 “ Celui à qui on a donné une oreille sourde (dit ce
 „ poëte) , comment fera-t-il pour entendre ? Et celui
 „ qui est tiré par de forts liens , pourra - t-il ne pas
 „ suivre celui qui le tire ? „ *D'Herbelot , Bibliot.*
Orient. au mot Cadha , pag. 216 , Maraccio prodrom. ad-
refut. Alcor. pars tert. p. 8.

E I N.



FABLES ET CONTES,

*Par feu messire FRANÇOIS DE
SALIGNAC DE LA MOTTE-
FÉNÉLON, précepteur de messei-
gneurs les enfans de France, &
depuis archevêque-duc de Cambrai,
prince du S. Empire, &c.*



FABLES ET CONTES, COMPOSÉS

*Pour l'éducation de feu Monseigneur
le duc de BOURGOGNE.*

FABLE PREMIÈRE.

Les Aventures d'Aristonoüs.

SOPHRONYME ayant perdu les biens de ses ancêtres par des naufrages , & par d'autres malheurs , s'en consoloit par sa vertu dans l'île de Délos. Là ; il chantoit sur une lyre d'or les merveilles du dieu qu'on y adore. Il cultivoit les muses , dont il étoit aimé : il cherchoit curieusement tous les secrets de la nature , le cours des astres & des cieux , l'ordre des élémens , la struc-

ture de l'univers, qu'il mesuroit de son compas, la vertu des plantes, la conformation des animaux : mais, sur-tout, il s'étudioit lui-même & s'appliquoit à orner son ame par la vertu. Ainsi la fortune en voulant l'abattre l'avoit élevé à la véritable gloire, qui est celle de la sagesse.

Pendant qu'il vivoit heureux sans biens dans cette retraite, il apperçut un jour sur le rivage de la mer un vieillard vénérable, qui lui étoit inconnu : c'étoit un étranger qui venoit d'aborder dans l'île. Ce vieillard admiroit les bords de la mer, où il favoit que cette île avoit été autrefois flottante : il considéroit cette côte, où s'élevoient, au-dessus des fables & des rochers, de petites collines toujours couvertes d'un gazon naissant & fleuri. Il ne pouvoit assez regarder les fontaines pures, & les ruisseaux rapides qui arrosoient cette délicieuse campagne : il s'avançoit vers les bocages sacrés qui environnoient le temple du dieu : il étoit étonné de voir cette verdure que les aquilons n'osent jamais ternir ; & il considéroit déjà le temple, d'un marbre de Paros plus blanc que la neige, environné de hautes colonnes de jaspe. Sophronyme n'étoit pas moins attentif à considérer ce vieillard. Sa

barbe blanche tomboit sur sa poitrine ; son visage ridé n'avoit rien de difforme : il étoit encore exempt des injures d'une vieillesse caduque : ses yeux montroient une douce vivacité : sa taille étoit haute & majestueuse , mais un peu courbée ; & un bâton d'ivoire le soutenoit. O étranger ! lui dit Sophronyme , que cherchez-vous dans cette île , qui paroît vous être inconnue ? Si c'est le temple du dieu , vous le voyez de loin , & je m'offre de vous y conduire : car je crains les dieux , & j'ai appris ce que Jupiter veut qu'on fasse pour secourir les étrangers.

J'accepte , répondit le vieillard , l'offre que vous me faites avec tant de marques de bonté. Je prie les dieux de récompenser votre amour pour les étrangers. Allons vers le temple. Dans le chemin il raconta à Sophronyme le sujet de son voyage : Je m'appelle , dit-il , Aristonoüs , natif de Clazomène , ville d'Ionie , située sur cette côte agréable qui s'avance dans la mer , & semble s'aller joindre à l'île de Chio , fortunée patrie d'Homère. Je naquis de parens pauvres , quoique nobles. Mon père , nommé Polystrate , qui étoit déjà chargé d'une nombreuse famille , ne voulut point m'élever : il me fit exposer par un de ses amis

de Teos. Une vieille femme d'Erythrée, qui avoit du bien auprès du lieu où l'on m'exposa, me nourrit de lait de chevre dans sa maison : mais comme elle avoit à peine de quoi vivre, dès que je fus en âge de servir, elle me vendit à un marchand d'esclaves, qui me mena dans la Lycie. Ce marchand me revendit à Patare, à un homme sage & vertueux, nommé Alcine. Cet Alcine eut soin de moi dans ma jeunesse. Je lui parus docile, modéré, sincère, affectionné, & appliqué à toutes les choses honnêtes dont on voulut m'instruire. Il me dévoua aux arts qu'Apollon favorise : il me fit apprendre la musique, les exercices du corps, & surtout l'art de guérir les plaies des hommes. J'acquis bientôt une assez grande réputation dans cet art, qui est si nécessaire ; & Apollon, qui m'inspira, me découvrit des secrets merveilleux. Alcine, qui m'aimoit de plus en plus, & qui étoit ravi de voir le succès de ses soins pour moi, m'affranchit, & m'envoya à Damoclès, roi de Lycaonie, qui, vivant dans les délices, aimoit la vie, & craignoit de la perdre. Ce roi, pour me retenir, me donna de grandes richesses. Quelques années après, Damoclès mourut. Son fils, irrité contre moi

par des flatteurs, servit à me dégoûter de toutes les choses qui ont de l'éclat. Je sentis enfin un violent désir de revoir la Lycie, où j'avois passé si doucement mon enfance. J'espérois y retrouver Alcine, qui m'avoit nourri, & qui étoit le premier auteur de toute ma fortune. En arrivant dans ce pays, j'appris qu'Alcine étoit mort après avoir perdu ses biens, & souffert avec beaucoup de constance les malheurs de sa vieillesse. J'allai répandre des fleurs & des larmes sur ses cendres; je mis une inscription honorable sur son tombeau, & je demandai ce qu'étoient devenus ses enfans. On me dit que le seul qui étoit resté, nommé Orciloque, ne pouvant se résoudre à paroître sans biens dans sa patrie, où son père avoit eu tant d'éclat, s'étoit embarqué dans un vaisseau étranger, pour aller mener une vie obscure dans quelque île écartée de la mer. On m'ajouta que cet Orciloque avoit fait naufrage, peu de temps après, vers l'île de Carpathie; & qu'ainsi il ne restoit plus rien de la famille de mon bienfaiteur Alcine. Aussitôt je songeai à acheter la maison où il avoit demeuré, avec les champs fertiles qu'il possédoit autour. J'étois bien-aise de revoir ces lieux, qui me rappeloient

le doux souvenir d'un âge si agréable, & d'un si bon maître. Il me sembloit que j'étois encore dans cette fleur de mes premières années, où j'avois servi Alcine. A peine eus-je acheté des créanciers les biens de sa succession, que je fus obligé d'aller à Clazomène. Mon père Polystrate & ma mère Phidile étoient morts : j'avois plusieurs frères qui vivoient mal ensemble. Aussitôt que je fus arrivé à Clazomène, je me présentai à eux avec un habit simple, comme un homme dépourvu de biens, en leur montrant les marques avec lesquelles vous savez qu'on a soin d'exposer les enfans. Ils furent étonnés de voir ainsi augmenter le nombre des héritiers de Polystrate, qui doivent partager sa petite succession : ils voulurent même me contester ma naissance, & ils refusèrent devant les juges de me reconnaître. Pour punir leur inhumanité, je déclarai que je consentois à être comme un étranger pour eux : je demandai qu'ils fussent exclus pour jamais d'être mes héritiers. Les juges l'ordonnèrent ; & alors je montrai les richesses que j'avois apportées dans mon vaisseau ; je leur découvris que j'étois cet Aristonoüs qui avoit acquis tant de trésors

Tors auprès de Damoclès , roi de Lycaonie ,
& que je ne m'étois jamais marié.

Mes frères se repentirent de m'avoir traité si injustement ; & dans le désir de pouvoir être un jour mes héritiers , ils firent les derniers efforts , mais inutilement , pour s'insinuer dans mon amitié. Leur division fut cause que les biens de notre père furent vendus. Je les achetai ; & ils eurent la douleur de voir tout le bien de notre père passer dans les mains de celui à qui ils n'avoient pas voulu en donner la moindre partie. Ainsi , ils tombèrent tous dans une affreuse pauvreté : mais , après qu'ils eurent assez senti leur faute , je voulus leur montrer mon bon naturel : je leur pardonnai , je les reçus dans ma maison , je leur donnai à chacun de quoi gagner du bien dans le commerce de la mer , je les réunis tous : eux & leurs enfans demeurèrent ensemble paisiblement chez moi ; je devins le père commun de toutes ces différentes familles. Par leur union , & par leur application au travail , ils amassèrent bientôt des richesses considérables. Cependant , la vieillesse comme vous le voyez , est venue frapper à ma porte ; elle a blanchi mes cheveux , & ridé mon visage : elle m'avertit que je ne

jouirai pas longtemps d'une si parfaite prospérité. Avant que de mourir, j'ai voulu voir encore une dernière fois cette terre qui m'est si chère, & qui me touche plus que ma patrie même; cette Lycie où j'ai appris à être bon & sage, sous la conduite du vertueux Alcine. En y repassant par mer, j'ai trouvé un marchand d'une des îles Cyclades, qui m'a assuré qu'il restoit encore à Delos un fils d'Orciloque, qui imitoit la sagesse & la vertu de son grand-père Alcine. Aussitôt j'ai quitté la route de Lycie, & je me suis hâté de venir chercher, sous les auspices d'Apollon, dans son île, ce précieux reste d'une famille à qui je dois tout. Il me reste peu de temps à vivre : la parque ennemie de ce doux repos que les dieux accordent si rarement aux mortels, se hâtera de trancher mes jours; mais, je serai content de mourir, pourvu que mes yeux, avant que de se fermer à la lumière, aient vu le petit-fils de mon maître. Parlez maintenant, ô vous qui habitez avec lui dans cette île, le connoissez-vous? Pouvez-vous me dire où je le trouverai? Si vous me le faites voir, puissent les dieux en récompense vous faire voir sur vos genoux les enfans de vos enfans jus-





Je Suis, Ô mon Pere, celui que vous cherchez :
vous voyez Sophronime petit Fils de votre ami Alcine.

qu'à la cinquième génération ? Puissent les dieux conserver toute votre maison dans la paix & dans l'abondance , pour fruit de votre vertu ! Pendant qu'Aristonoüs parloit ainsi , Sophronyme versoit des larmes mêlées de joie & de douleur. Enfin il se jette sans pouvoir parler au cou du vieillard , il l'embrasse , il le serre , & il pousse avec peine ces paroles entrecoupées de soupirs : Je suis , ô mon père , celui que vous cherchez : vous voyez Sophronyme , petit-fils de votre ami Alcine , c'est moi ; & je ne puis douter en vous écoutant , que les dieux ne vous aient envoyé ici pour adoucir mes maux. La reconnoissance qui sembloit perdue sur la terre se retrouve en vous seul. J'avois ouï dire dans mon enfance , qu'un homme célèbre & riche , établi en Lycaonie , avoit été nourri chez mon grand-père : mais comme Orciloque mon père , qui est mort jeune , me laissa au berceau , je n'ai su ces choses que confusément. Je n'ai osé aller en Lycaonie dans l'incertitude ; & j'ai mieux aimé demeurer dans cette île , me consolant dans mes malheurs par le mépris des vaines richesses , & par le doux emploi de cultiver les muses dans la maison sacrée d'Apol-

lon. La sagesse , qui accoutume les hommes à se passer de peu , & à être tranquilles , m'a tenu lieu jusqu'ici de tous les autres biens.

En achevant ces paroles , Sophronyme se voyant arrivé au temple , proposa à Aristonoüs d'y faire sa prière & ses offrandes. Ils firent au dieu un sacrifice de deux brebis plus blanches que la neige , & d'un taureau qui avoit un croissant sur le front , entre les deux cornes : ensuite ils chantèrent des vers en l'honneur du dieu qui éclaire l'univers , qui règle les saisons , qui préside aux sciences , & qui anime le chœur des neuf muses. Au sortir du temple , Sophronyme & Aristonoüs passèrent le reste du jour à se raconter leurs aventures. Sophronyme reçut chez lui le vieillard avec la tendresse & le respect qu'il auroit témoigné à Alcine même , s'il eût été encore vivant. Le lendemain ils partirent ensemble , & firent voile vers la Lycie. Aristonoüs mena Sophronyme dans une fertile campagne sur le bord du fleuve Xante , dans les ondes duquel Apollon , au retour de la chasse , couvert de poussière , a tant de fois plongé son corps , & lavé ses beaux cheveux blonds. Ils trouvèrent le long de ce fleuve des peupliers & des sau-

les, dont la verdure tendre & naissante cachoit les nids d'un nombre infini d'oiseaux qui chantoient nuit & jour. Le fleuve, tombant d'un rocher avec beaucoup de bruit & d'écume, brisoit ses flots dans un canal plein de petits cailloux : toute la plaine étoit couverte de moissons dorées : les collines, qui s'élevoient en amphitéâtre, étoient chargées de ceps de vignes & d'arbres fruitiers. Là, toute la nature étoit riante & gracieuse, le ciel étoit doux & serein, & la terre toujours prête à tirer de son sein de nouvelles richesses pour payer les peines du laboureur. En s'avancant le long du fleuve, Sophronyme apperçut une maison simple & médiocre, mais d'une architecture agréable, avec de justes proportions. Il n'y trouva ni marbre, ni or, ni argent, ni ivoire, ni meubles de pourpre : tout y étoit propre & plein d'agréments & de commodités, sans magnificence. Une fontaine couloit au milieu de la cour, & formoit un petit canal le long d'un tapis verd : les jardins n'étoient point vastes : on y voyoit des fruits & des plantes utiles pour nourrir les hommes : aux deux côtés du jardin paroissoient deux bocages, dont les arbres étoient presque aussi anciens que

la terre leur mère , & dont les rameaux épais faisoient une ombre impénétrable aux rayons du soleil. Ils entrèrent dans un fallon , où ils firent un doux repas des mets que la nature fournissoit dans les jardins ; & on n'y voyoit rien de ce que la délicatesse des hommes va chercher si loin & si chèrement dans les villes. C'étoit du lait aussi doux que celui qu'Apollon avoit le soin de traire pendant qu'il étoit berger chez le roi Admète : c'étoit du miel plus exquis que celui des abeilles d'Hybla en Sicile , ou du mont Hymette dans l'Attique : il y avoit des légumes du jardin , & des fruits qu'on venoit de cueillir. Un vin plus délicieux que le nectar , couloit des grands vases dans des coupes ciselées. Pendant ce repas frugal , mais doux & tranquille , Aristonoüs ne voulut point se mettre à table. D'abord il fit ce qu'il put , sous divers prétextes , pour cacher sa modestie ; mais enfin , comme Sophronyme voulut le presser , il déclara qu'il ne se résoudroit jamais à manger avec le petit-fils d'Alcine , qu'il avoit si longtemps servi dans la même salle. Voilà , lui disoit-il , où ce sage vieillard avoit accoutumé de manger : voilà où il conversoit avec ses amis : voilà où il jouoit à divers

jeux : voici où il se promenoit en lisant Hésiode & Homère : voici où il se repositoit la nuit. En rappelant ces circonstances , son cœur s'attendrissoit , & les larmes couloient de ses yeux. Après le repas , il mena Sophronyme voir la belle prairie où erroient ses grands troupeaux , mugissans sur le bord du fleuve. Puis ils aperçurent les troupeaux de moutons , qui revenoient des gras pâturages : les mères bêlantes , & pleines de lait , y étoient suivies de leurs petits agneaux bondissans. On voyoit par-tout les ouvriers empressés , qui aimoient le travail pour l'intérêt de leur maître doux & humain , qui se faisoit aimer d'eux , & leur adoucissoit les peines [de l'esclavage.

Aristonoüs ayant montré à Sophronyme cette maison , ces esclaves , ces troupeaux , & ces terres devenues si fertiles par une soigneuse culture , lui dit ces paroles : Je suis ravi de vous voir dans l'ancien patrimoine de vos ancêtres : me voilà content , puisque je vous mets en possession du lieu où j'ai servi si longtemps Alcine. Jouissez en paix de ce qui étoit à lui : vivez heureux , & préparez-vous de loin par votre vigilance une fin plus douce que la sienne.

En même-temps il lui fait une donation de ce bien , avec toutes les formalités prescrites par les loix ; & il déclare qu'il exclut de sa succession ses héritiers naturels , si jamais ils sont assez ingrats pour contester la donation qu'il a faite au petit-fils d'Alcine son bienfaiteur. Mais ce n'est pas assez pour contenter le cœur d'Aristonoüs. Avant que de donner sa maison , il l'orne toute entière de meubles neufs , simples & modestes , à la vérité , mais propres & agréables : il remplit les greniers des riches présens de Cérès , & le cellier d'un vin de Chio , digne d'être servi par la main d'Hebé ou de Ganymède à la table du grand Jupiter : il y met aussi du vin parmézien , avec une abondante provision du miel d'Hy-mette & d'Hybla , & d'huile d'Attique , presque aussi douce que le miel même. Enfin , il y ajoute d'innombrables toisons d'une laine fine & blanche comme la neige , riches dépouilles des tendres brebis qui paissent sur les montagnes d'Arcadie , & dans les gras pâturages de Sicile. C'est dans cet état qu'il donne sa maison à Sophronyme : il lui donne encore cinquante talens euboïques , & réserve à ses parens les biens qu'il possède dans la peninsule de Clazomène ;

aux environs de Smyrne , de Lebède & de Colophon , qui étoient d'un grand prix. La donation étant faite, Aristonoüs se rembarque dans son vaisseau pour retourner dans l'Ionie. Sophronyme , étonné, & attendri par des bienfaits si magnifiques , l'accompagne jusqu'au vaisseau les larmes aux yeux, le nommant toujours son père, & le serrant entre ses bras. Aristonoüs arriva bientôt chez lui par une heureuse navigation. Aucun de ses parens n'osa se plaindre de ce qu'il venoit de donner à Sophronyme. J'ai laissé , leur disoit-il , pour dernière volonté dans mon testament cet ordre, que tous mes biens seront vendus & distribués aux pauvres de l'Ionie , si jamais aucun de vous s'oppose au don que je viens de faire au petit-fils d'Alcine. Le sage vieillard vivoit en paix , & jouissoit des biens que les dieux avoient accordés à sa vertu. Chaque année, malgré sa vieillesse , il faisoit un voyage en Lycie pour revoir Sophronyme , & pour aller faire un sacrifice sur le tombeau d'Alcine, qu'il avoit enrichi des plus beaux ornemens de l'architecture & de la sculpture. Il avoit ordonné que ses propres cendres , après sa mort , seroient portées dans le même tombeau , afin qu'elles

reposassent avec celles de son cher maître. Chaque année, au printemps, Sophronyme, impatient de le revoir, avoit sans cesse les yeux tournés vers le rivage de la mer, pour tâcher de découvrir le vaisseau d'Aristonoüs, qui arrivoit dans cette saison. Chaque année il avoit le plaisir de voir venir de loin au travers des ondes amères, ce vaisseau qui lui étoit si cher : & la venue de ce vaisseau lui étoit infiniment plus douce que toutes les grâces de la nature renaissante au printemps, après les rigueurs de l'affreux hiver.

Une année, il ne voyoit point venir, comme les autres, ce vaisseau tant désiré. Il soupiroit amèrement : la tristesse & la crainte étoient peintes sur son visage : le doux sommeil fuyoit loin de ses yeux ; nul mets exquis ne lui sembloit doux : il étoit inquiet, alarmé du moindre bruit, toujours tourné vers le port : il demandoit à tous momens si en n'avoit point vu quelque vaisseau venu d'Ionie. Il en vit un : mais hélas ! Aristonoüs n'y étoit pas : il ne portoit que ses cendres dans une urne d'argent. Amphiclès, ancien ami du mort, & à-peu-près du même âge, fidèle exécuteur de ses dernières volontés, apportoit tristement cette

urne. Quand il aborda Sophronyme, la parole leur manqua à tous deux, & ils ne s'exprimèrent que par leurs sanglots. Sophronyme ayant baisé l'urne, & l'ayant arrosée de ses larmes, parla ainsi : O vieillard ! vous avez fait le bonheur de ma vie, & vous me causez maintenant la plus cruelle de toutes les douleurs : je ne vous verrai plus : la mort me feroit douce, pour vous voir & pour vous suivre dans les champs élysées, où votre ombre jouit de la bienheureuse paix que les dieux justes réservent à la vertu. Vous avez ramené en nos jours la justice, la piété & la reconnoissance sur la terre : vous avez montré dans un siècle de fer la bonté & l'innocence de l'âge d'or. Les dieux, avant de vous couronner dans le séjour des justes, vous ont accordé ici-bas une vieillesse heureuse, agréable & longue : mais hélas ! ce qui devoit toujours durer n'est jamais assez long. Je ne sens plus aucun plaisir à jouir de vos dons, puisque je suis réduit à en jouir sans vous. O chère ombre ! quand est-ce que je vous suivrai ? Précieuses cendres, si vous pouvez sentir encore quelque chose, vous ressentirez sans doute le plaisir d'être mêlées à celles d'Alcine : les miennes s'y mêleront

aussi un jour. En attendant, toute ma consolation sera de conserver ces restes de ce que j'ai le plus aimé. O Aristonoüs ! ô Aristonoüs ! non, vous ne mourrez point, & vous vivrez toujours dans le fond de mon cœur. Plutôt m'oublier moi-même que d'oublier jamais cet homme si aimable, qui m'a tant aimé, qui aimoit tant la vertu, à qui je devois tout !

Après ces paroles entrecoupées de profonds soupirs, Sophronyme mit l'urne dans le tombeau d'Alcine : il immola plusieurs victimes, dont le sang inonda les autels de gazon qui environnoient le tombeau ; il répandit les libations abondantes de vin & de lait ; il brûla des parfums venus du fond de l'orient ; & il s'éleva un nuage odoriférant au milieu des airs. Sophronyme établit à jamais pour toutes les années, dans la même saison, des jeux funèbres en l'honneur d'Alcine & d'Aristonoüs. On y venoit de la Carie, heureuse & fertile contrée ; des bords enchantés du Méandre, qui se joue par tant de détours, & qui semble quitter à regret le pays qu'il arrose ; des rives toujours vertes du Caystre ; des bords du Pactole, qui roule sous ses flots un sable doré ; de la Pamphilie, que Cérès,

Pomone & Flore ornent à l'envi; enfin des vastes plaines de la Cilicie, arrosées comme un jardin par les torrens qui tombent du mont Taurus toujours couvert de neige. Pendant cette fête si solennelle, les jeunes garçons & les jeunes filles, vêtues de robes traînantes de lin, plus blanches que les lys, chantoient des hymnes à la louange d'Alcine & d'Aristonoüs : car on ne pouvoit louer l'un sans louer aussi l'autre, ni séparer deux hommes si étroitement unis, même après leur mort.

Ce qu'il y eut de plus merveilleux, c'est que, dès le premier jour, pendant que Sophronyme faisoit les libations de vin & de lait, un myrthe d'une verdure & d'une odeur exquise naquit au milieu du tombeau, & éleva tout-à-coup sa tête touffue pour couvrir les deux urnes de ses rameaux & de son ombre. Chacun s'écria qu'Aristonoüs, en récompense de sa vertu, avoit été changé par les dieux en un arbre si beau. Sophronyme prit soin de l'arroser lui-même, & de l'honorer comme une divinité. Cet arbre, loin de vieillir, se renouvelle de dix ans en dix ans; & les dieux ont voulu faire voir par cette merveille,

que la vertu, qui jette un si doux parfum dans la mémoire des hommes, ne meurt jamais.

F A B L E II.

Les Aventures de Méléfichthon.

MÉLÉSICHTHON, né à Mégare, d'une race illustre parmi les grecs, ne songea dans sa jeunesse qu'à imiter dans la guerre les exemples de ses ancêtres : il signala sa valeur & ses talens dans plusieurs expéditions ; & comme toutes ses inclinations étoient magnifiques, il y fit une dépense éclatante qui le ruina bientôt. Il fut contraint de se retirer dans une maison de campagne sur le bord de la mer, où il vivoit dans une profonde solitude avec sa femme Proxinoë. Elle avoit de l'esprit, du courage, de la fierté. Sa beauté & sa naissance l'avoient fait rechercher par des partis beaucoup plus riches que Méléfichthon ; mais elle l'avoit préféré à tous les autres, pour son seul mérite. Ces deux personnes, qui, par leur vertu & leur amitié, s'étoient rendues na-

tuellement heureuses pendant plusieurs années , commencèrent alors à se rendre mutuellement malheureuses par la compassion qu'elles avoient l'une pour l'autre. Méléfichthon auroit supporté plus facilement ses malheurs , s'il eût pu les souffrir tout seul , & sans une personne qu'il lui étoit si chère. Proxinoë sentoît qu'elle augmentoit les peines de Méléfichthon. Ils cherchoient à se consoler par deux enfans qui sembloient avoir été formés par les grâces : le fils se nommoit Mélibée , & la fille Poéménis. Mélibée dans un âge tendre commençoit déjà à montrer de la force , de l'adresse & du courage : il surmontoit à la lutte , à la course , & aux autres exercices , les enfans de son voisinage. Il s'enfonçoit dans les forêts ; & ses flèches ne portoient pas des coups moins assurés que ceux d'Apolon. Il suivoit encore plus ce dieu dans les sciences & dans les beaux arts , que dans les exercices du corps. Méléfichthon dans sa solitude lui enseignoit tout ce qui peut cultiver & orner l'esprit , tout ce qui peut faire aimer la vertu & régler les mœurs. Mélibée avoit un air simple , doux & ingénu , mais noble , ferme & hardi. Son père jetoit les yeux sur lui , & ses

yeux se noyoient de larmes. Poëménis étoit instruite par sa mère dans tous les beaux arts que Minerve a donnés aux hommes : elle ajoutoit aux ouvrages les plus exquis les charmes d'une voix qu'elle joignoit avec une lyre plus touchante que celle d'Orphée. A la voir, on eut cru que c'étoit la jeune Diane, sortie de l'île flottante où elle naquit. Ses cheveux blonds étoient noués négligemment derrière sa tête : quelques-uns échappés flottoient sur son cou au gré des vents : elle n'avoit qu'une robe légère, avec une ceinture qui la relevoit un peu pour être plus en état d'agir. Sans parure, elle effaçoit tout ce qu'on peut voir de plus beau, & elle ne le savoit pas : elle n'avoit même jamais songé à se regarder sur le bord des fontaines : elle ne voyoit que sa famille & ne songeoit qu'à travailler. Mais le père accablé d'ennuis, & ne voyant plus aucune ressource dans ses affaires, ne cherchoit que la solitude. Sa femme & ses enfans faisoient son supplice : il alloit souvent sur le rivage de la mer, au pied d'un grand rocher, plein d'autres sauvages : là, il déplorait ses malheurs : puis il entroit dans une profonde vallée qu'un bois épais déroboit aux rayons du soleil au milieu du jour. Il

s'affeyoit sur le gazon qui bordoit une claire fontaine ; & toutes les plus tristes pensées revenoient en foule dans son cœur. Le doux sommeil étoit loin de ses yeux : il ne parloit plus qu'en gémissant : la vieille venoit avant le temps flétrir & rider son visage : il oublioit même tous les besoins de la vie, & succomboit à sa douleur.

Un jour , comme il étoit dans cette vallée si profonde , il s'endormit de lassitude & d'épuisement : alors il vit en songe la déesse Cérès , couronnée d'épis dorés , qui se présenta à lui avec un visage doux & majestueux : Pourquoi , lui dit-elle en l'appelant par son nom , vous laissez-vous abattre aux rigueurs de la fortune ? Hélas ! répondit-il , mes amis m'ont abandonné ; je n'ai plus de bien : il ne me reste que des procès & des créanciers : ma naissance fait le comble de mon malheur ; & je ne puis me résoudre à travailler comme un esclave pour gagner ma vie.

Alors Cérès lui répondit : La noblesse consiste-t-elle dans les biens ? Ne consiste-t-elle pas plutôt à imiter la vertu de ses ancêtres ? Il n'y a de nobles que ceux qui sont justes. Vivez de peu ; gagnez ce peu par votre travail : ne soyez à charge à personne ; vous ferez

le plus noble de tous les hommes. Le genre humain se rend lui-même misérable par sa mollesse & par sa fausse gloire. Si les choses nécessaires vous manquent, pourquoi les voulez-vous devoir à d'autres qu'à vous-même? Manquez-vous de courage pour vous les donner par une vie laborieuse?

Elle dit; & aussitôt elle lui présenta une charrue d'or avec une corne d'abondance. Alors Bacchus parut, couronné de lierre, & tenant un thyrsé dans sa main: il étoit suivi de Pan, qui jouoit de la flûte, & qui faisoit danser les faunes & les satyres. Pomone se montra chargée de fruits, & Flore ornée des fleurs les plus vives & les plus odoriférantes. Toutes les divinités champêtres jetèrent un regard favorable sur Méléfichthon.

Il s'éveilla, comprenant la force & le sens de ce songe divin: il se sentit consolé, & plein de goût pour tous les travaux de la vie champêtre: il parle de ce songe à Proxinoë, qui entra dans tous ses sentimens. Le lendemain ils congédient leurs domestiques inutiles: on ne vit plus chez eux de gens dont le seul emploi fut le service de leurs personnes. Ils n'eurent plus ni char ni conducteur. Proxinoë avec Poëménis filioient

en menant paître leurs moutons : ensuite elles faisoient leurs toiles & leurs étoffes : puis elles tailloient & cousoient elles-mêmes leurs habits, & ceux du reste de la famille. Au lieu des ouvrages de soie, d'or & d'argent qu'elles avoient accoutumé de faire avec l'art exquis de Minerve, elles n'exerçoient plus leurs doigts qu'au fuseau, ou à d'autres travaux semblables. Elles préparoient de leurs propres mains les légumes qu'elles cueilloient dans leur jardin, pour nourrir toute la maison. Le lait de leurs troupeaux qu'elles alloient traire, achevoit de mettre l'abondance. On n'achetoit rien : tout étoit préparé promptement & sans peine. Tout étoit bon, simple, naturel, assaisonné par l'appetit, inséparable de la sobriété & du travail.

Dans une vie si champêtre, tout étoit chez eux net & propre. Toutes les tapisseries étoient vendues; mais les murailles de la maison étoient blanches, & on ne voyoit nulle part rien de sale ni de dérangé; les meubles n'étoient jamais couverts de poussière : les lits étoient d'étoffes grossières, mais propres. La cuisine même avoit une propreté qui n'est point dans les grandes maisons : tout y étoit bien rangé &

luisant. Pour régaler la famille, dans les jours de fête, Proxinoë faisoit des gâteaux excellens. Elle avoit des abeilles dont le miel étoit plus doux que celui qui couloit du tronc des arbres creux, pendant l'âge d'or. Les vaches venoient d'elles-mêmes offrir des ruisseaux de lait. Cette femme laborieuse avoit dans son jardin toutes les plantes qui peuvent aider à nourrir l'homme en chaque saison, & elle étoit toujours la première à avoir les fruits & les légumes de chaque temps : elle avoit même beaucoup de fleurs, dont elle vendoit une partie, après avoir employé l'autre à orner sa maison. La fille sécondoit sa mère, & ne goûtoit d'autre plaisir que celui de chanter en travaillant, ou en conduisant ses moutons dans les paturages. Nul autre troupeau n'égalait le sien : la contagion, & les loups mêmes n'osoient en approcher. A mesure qu'elle chantoit, ses tendres agneaux dansoient sur l'herbe, & tous les échos d'alentour sembloient prendre plaisir à répéter ses chansons.

Méléfichthon labouroit lui-même son champ ; lui-même il conduisoit sa charrue, semoit & moissonnoit. Il trouvoit les travaux de l'agriculture moins durs, plus innocens & plus utiles que ceux de la guerre.

A peine avoit-il fauché l'herbe tendre de ses prairies, qu'il se hâtoit d'enlever les dons de Cérès, qui le payoient au centuple du grain semé. Bientôt Bacchus faisoit couler pour lui un nectar digne de la table des dieux. Minerve lui donnoit aussi le fruit de son arbre, qui est si utile à l'homme. L'hiver étoit la saison du repos, où toute la famille assemblée goutoit une joie innocente, & remercioit les dieux d'être si défabulée des faux plaisirs. Ils ne mangeoient de viande que dans les sacrifices, & leurs troupeaux n'étoient destinés qu'aux autels.

Mélibée ne montrait presque aucune des passions, de la jeunesse; il conduisoit les grands troupeaux; il coupoit de grands chênes dans les forêts; il creusoit des petits canaux pour arroser les prairies; il étoit infatigable pour soulager son père; ses plaisirs, quand le travail n'étoit pas de saison, étoit la chasse, les courses avec les jeunes gens de son âge, & la lecture, dont son père lui avoit donné le goût.

Bientôt Méléfichthon, en s'accoutumant à une vie si simple, se vit plus riche qu'il ne l'avoit été auparavant. Il n'avoit chez lui que les choses nécessaires à la vie; mais

il les avoit toutes en abondance. Il n'avoit presque de société que dans sa famille : ils s'aimoient tous : ils se rendoient mutuellement heureux : ils vivoient loin des palais des rois, & des plaisirs qu'on achète si cher : les leurs étoient doux, innocens, simples, faciles à trouver, & sans aucune suite dangereuse. Mélibée & Poëménis furent ainsi élevés dans le goût des travaux champêtres. Ils ne se souvinrent de leur naissance que pour avoir plus de courage, en supportant la pauvreté. L'abondance revenue dans toute cette maison n'y ramena point le faste. La famille entière fut toujours simple & laborieuse. Tout le monde disoit à Méléfichthon : Les richesses rentrent chez vous ; il est temps de reprendre votre ancien éclat. Alors il répondit ces paroles : A qui voulez-vous que je m'attache, ou au faste qui m'avoit perdu, ou à une vie simple & laborieuse qui m'a rendu riche & heureux ? Enfin, se trouvant un jour dans ce bois sombre où Cérès l'avoit instruit par un songe si utile, il s'y reposa sur l'herbe, avec autant de joie, qu'il y avoit eu d'amertume dans le temps passé. Il s'endormit ; & la déesse se montrant à lui, comme dans son premier songe, lui dit ces paroles : La vraie noblesse

consiste à ne recevoir rien de personne , & à faire du bien aux autres. Ne recevez donc rien que du sein fécond de la terre , & de votre propre travail. Gardez-vous bien de quitter jamais , par mollesse , ou par fausse gloire , ce qui est la source naturelle & inépuisable de tous les biens.

F A B L E I I I.

Aristée & Virgile.

VIRGILE étant descendu aux enfers , entra dans les campagnes fortunées où les héros , & les hommes inspirés des dieux , passoient une vie bienheureuse sur des gazons toujours émaillés de fleurs , & entrecoupés de mille ruisseaux. D'abord le berger Aristée , qui étoit-là au nombre des demi-dieux , s'avança vers lui , ayant appris son nom. Que j'ai de joie , lui dit-il , de voir un si grand poëte ! vos vers coulent plus doucement que la rosée sur l'herbe tendre : ils ont une harmonie si douce , qu'ils attendrissent le cœur & qu'ils tirent les larmes des yeux. Vous en avez fait pour moi & pour mes

abeilles , dont Homère même pourroit être jaloux. Je vous dois , autant qu'au Soleil & à Cyrène , la gloire dont je jouis. Il n'y a pas encore long-temps que je les récitai , ces vers si tendres & si gracieux , à Linus , à Hésiode & à Homère. Après les avoir entendus , ils allèrent tous trois boire de l'eau du fleuve Léthé pour les oublier , tant ils étoient affligés de repasser dans leur mémoire des vers si dignes d'eux , qu'ils n'avoient pas faits. Vous savez que la nation des poètes est jalouse. Venez donc parmi eux prendre votre place. Elle sera bien mauvaise , cette place , répondit Virgile , puisqu'ils sont si jaloux. J'aurai de mauvaises heures à passer dans leur compagnie : je vois bien que les abeilles n'étoient pas plus faciles à irriter que le cœur des poètes. Il est vrai , répondit Aristée : ils bourdonnent comme les abeilles : comme elles ils ont un aiguillon perçant pour piquer tout ce qui enflamme leur colère. J'aurai encore , dit Virgile , un autre grand homme à ménager : c'est le divin Orphée. Comment vivez-vous ensemble ? Assez mal , répondit Aristée. Il est encore jaloux de sa femme , comme les trois autres de la gloire des vers. Mais pour vous , il vous recevra bien , car vous l'avez

l'avez traité honorablement, & vous avez parlé beaucoup plus sagement qu'Ovide de sa querelle avec les femmes de Thrace, qui le massacrèrent. Mais ne tardons pas davantage : entrons dans ce petit bois sacré arrosé de tant de fontaines plus claires que le crystal : vous verrez que toute la troupe sacrée se lèvera pour vous faire honneur. N'entendez-vous pas déjà la lyre d'Orphée ? Ecoutez Linus qui chante le combat des dieux contre les géans. Homère se prépare à chanter Achille qui venge la mort de Patrocle par celle d'Hector. Mais Hésiode est celui que vous avez le plus à craindre : car de l'humeur dont il est, il fera bien fâché que vous ayez osé traiter avec tant d'élégance toutes les choses rustiques qui ont été son partage. A peine Aristée eut achevé ces mots, qu'ils arrivèrent dans cet ombrage frais où règne un éternel enthousiasme, qui possède ces hommes divins. Tous se levèrent : on fit asseoir Virgile ; on le pria de chanter ses vers. Il les chanta d'abord avec modestie, & puis avec transport. Les plus jaloux sentirent malgré eux une douceur qui les ravissoit. La lyre d'Orphée, qui avoit enchanté les rochers & les bois, échappa de ses mains, & les larmes amères

coulèrent de ses yeux. Homère oublia pour un moment la magnificence rapide de l'Iliade, & la variété agréable de l'Odissee: Linus crut que ces beaux vers avoient été faits par son père Apollon, & il étoit immobile, saisi & suspendu par un chant si doux: Hésiode, tout ému, ne pouvoit résister à ce charme. Enfin, revenant un peu à lui, il prononça ces paroles pleines de jalousie & d'indignation: O Virgile, tu as fait des vers plus durables que l'airain & que le bronze! mais je te prédis qu'un jour on verra un enfant qui les traduira en sa langue, & qui partagera avec toi la gloire d'avoir chanté les abeilles.

F A B L E IV.

Histoire d'Alibée, Persan.

CHA-ABBAS, roi de Perse, faisant un voyage, s'écarta de toute sa cour, pour passer dans la campagne sans y être connu, & pour y voir les peuples dans toute leur liberté naturelle: il prit seulement avec lui un de ses courtisans. Je ne connois point, lui

dit le roi, les véritables mœurs des hommes : tout ce qui nous aborde est déguisé. C'est l'art, & non pas la nature simple, qui se montre à nous. Je veux étudier la vie rustique, & voir ce genre d'hommes qu'on méprise tant, quoiqu'ils soient le vrai soutien de toute la société humaine. Je suis lassé de voir des courtisans qui m'observent pour me surprendre en me flatant. Il faut que j'aie voir des laboureurs & des bergers qui ne me connoissent pas. Il passa avec son confident au milieu de plusieurs villages où l'on faisoit des danses; & il étoit ravi de trouver loin des cours des plaisirs tranquilles & sans dépense. Il fit un repas dans une cabane; & comme il avoit grand'faim, après avoir marché plus qu'à l'ordinaire, les alimens grossiers qu'il prit lui parurent plus agréables que tous les mets exquis de sa table. En passant dans une prairie semée de fleurs, qui bordoit un clair ruisseau, il aperçut un jeune berger qui jouoit de la flûte à l'ombre d'un grand ormeau, auprès de ses moutons paissans. Il l'aborde, il l'examine, il lui trouve une physionomie agréable, un air simple & ingénu, mais noble & gracieux. Les haillons dont le berger étoit couvert ne diminuoient point l'éclat de sa beauté.

Le roi crut d'abord que c'étoit quelque personne de naissance illustre qui s'étoit déguisée ; mais il apprit du berger que son père & sa mère étoient dans un village voisin , & que son nom étoit Alibée. A mesure que le roi le questionnoit , il admiroit en lui un esprit ferme & raisonnable. Ses yeux étoient vifs , & n'avoient rien d'ardent & de farouche : sa voix étoit douce , infinuante , & propre à toucher. Son visage n'avoit rien de grossier ; mais ce n'étoit pas une beauté molle & efféminée. Le berger , d'environ seize ans , ne savoit point qu'il fût tel qu'il paroissoit aux autres. Il croyoit penser , parler , être fait comme tous les autres bergers de son village. Mais , sans éducation , il avoit appris tout ce que la raison fait apprendre à ceux qui l'écoutent. Le roi l'ayant entretenu familièrement en fut charmé. Il fut de lui , sur l'état des peuples , tout ce que les rois n'apprennent jamais d'une foule de flatteurs qui les environnent. De temps en temps il rioit de la naïveté de cet enfant , qui ne ménageoit rien dans ses réponses. C'étoit une grande nouveauté pour le roi que d'entendre parler si naturellement. Il fit signe au courtisan qui l'accompagnoit , de ne point découvrir qu'il étoit le roi ; car il craignoit

qu'Alibée ne perdît en un moment toute sa liberté & toutes ses grâces , s'il venoit à favoir devant qui il parloit. Je vois bien , disoit le prince au courtisan , que la nature n'est pas moins belle dans les plus basses conditions que dans les plus hautes. Jamais enfant de roi n'a paru mieux né que celui-ci , qui garde les moutons. Je me trouverois trop heureux d'avoir un fils aussi beau , aussi sensé , & aussi aimable. Il me paroît propre à tout ; & si on a soin de l'instruire , ce sera assurément un jour un grand homme. Je veux le faire élever auprès de moi. Le roi emmena Alibée , qui fut bien surpris d'apprendre à qui il s'étoit rendu si agréable. On lui fit apprendre à lire , à écrire , à chanter , & ensuite on lui donna des maîtres pour les arts & pour les sciences qui ornent l'esprit. D'abord il fut un peu ébloui de la cour ; & son grand changement de fortune changea un peu son cœur. Son âge & sa faveur joints ensemble altérèrent un peu sa sagesse & sa modération. Au lieu de sa houlette , de sa flûte , & de son habit de berger , il prit une robe de pourpre brodée d'or , avec un turban couvert de pierreries. Sa beauté effaça tout ce que la cour avoit de plus agréable : il se rendit capable des affai-

res les plus sérieuses , & mérita la confiance de son maître, qui, connoissant le goût exquis d'Alibée pour toutes les magnificences d'un palais , lui donna enfin une charge très-considérable en Perse , qui est celle de garder tout ce que le prince a de pierreries & de meubles précieux.

Pendant toute la vie du grand Cha-Abbas , la faveur d'Alibée ne fit que croître. A mesure qu'il s'avança dans un âge plus mûr , il se ressouvint enfin de son ancienne condition , & souvent il la regrettoit. O beaux jours ! disoit-il à lui-même ; jours innocens ! jours où j'ai goûté une joie pure & sans pareille ; jours depuis lesquels je n'en ai vu aucun de si doux , ne vous reverrai-je jamais ? Celui qui m'a privé de vous , en me donnant tant de richesses , m'a tout ôté. Il voulut aller revoir son village : il s'attendrit dans tous les lieux où il avoit autrefois dansé , chanté , joué de la flûte avec ses compagnons. Il fit quelque bien à tous ses parens , & à tous ses amis ; il leur souhaita pour principal bonheur de ne quitter jamais la vie champêtre , & de n'éprouver jamais les malheurs de la cour.

Il les éprouva , ces malheurs , après la mort de son bon maître Cha-Abbas. Son

fils Chaph-Sephi succéda à ce prince. Des
 courtisans envieux & pleins d'artifices trou-
 vèrent moyen de le prévenir contre Alibée.
 Il a abusé, disoient-ils, de la confiance du
 feu roi. Il a amassé des trésors immenses,
 & a détourné plusieurs choses d'un très-
 grand prix, dont il étoit dépositaire. Chaph-
 Sephi étoit tout ensemble jeune & prince :
 il n'en falloit pas tant pour être crédule,
 inappliqué, & sans précaution. Il eut la
 vanité de vouloir paroître réformer ce que
 le roi son père avoit fait, & juger mieux que
 lui. Pour avoir un prétexte de dépouiller
 Alibée de sa charge, il lui demanda, selon
 le conseil de ses courtisans envieux, de lui
 apporter un cimenterre garni de diamans d'un
 prix immense, que le roi, son grand-père,
 avoit accoutumé de porter dans les com-
 bats. Cha-Abbas avoit fait autrefois ôter de
 ce cimenterre tous ces beaux diamans ; &
 Alibée prouva par de bons témoins que la
 chose avoit été faite par l'ordre du feu roi,
 avant que la charge lui eût été donnée.
 Quand les ennemis d'Alibée virent qu'ils ne
 pouvoient plus se servir de ce prétexte pour
 le perdre, ils conseillèrent à Chaph-Sephi
 de lui commander de faire dans quinze jours
 un inventaire exact de tous les meubles pré-

cieux dont il étoit chargé. Au bout de quinze jours, il demanda à voir lui-même toutes choses. Alibée lui ouvrit toutes les portes, & lui montra tout ce qu'il avoit en garde. Rien n'y manquoit : tout étoit propre, bien rangé, & conservé avec grand soin. Le roi, bien étonné de trouver par-tout tant d'ordre & d'exactitude, étoit presque revenu en faveur d'Alibée, lorsqu'il apperçut au bout d'une grande galerie pleine de meubles très-somptueux, une porte de fer, qui avoit trois grandes ferrures. C'est-là, lui dirent à l'oreille les courtisans jaloux, qu'Alibée a caché toutes les choses précieuses qu'il vous a dérobées. Aussitôt le roi en colère s'écria : Je veux voir ce qui est au-delà de cette porte. Qu'y avez-vous mis ? Montrez-le-moi. A ces mots, Alibée se jeta à ses genoux, le conjurant au nom de dieu de ne lui ôter pas ce qu'il avoit de plus précieux sur la terre. Il n'est pas juste, disoit-il, que je perde en un moment ce qui me reste, & qui fait ma ressource, après avoir travaillé tant d'années auprès du roi votre père. Otez-moi si vous voulez tout le reste ; mais laissez-moi ceci. Le roi ne douta point que ce ne fût un trésor mal acquis qu'Alibée avoit amassé. Il prit un ton plus haut, &

voulut absolument qu'on ouvrît cette porte. Enfin Alibée, qui en avoit les clefs, l'ouvrit lui-même. On ne trouva en ce lieu que la houlette, la flûte & l'habit de berger, qu'Alibée avoit porté autrefois, & qu'il revoit souvent avec joie, de peur d'oublier sa première condition. Voilà, dit-il, ô grand roi, les précieux restes de mon ancien bonheur. Ni la fortune, ni votre puissance, n'ont pu me les ôter. Voilà mon trésor que je garde pour m'enrichir, quand vous m'aurez fait pauvre. Reprenez tout le reste : laissez-moi ces chers gages de mon premier état. Les voilà, mes vrais biens, qui ne manqueront jamais. Les voilà, ces biens simples, innocens, toujours doux à ceux qui savent se contenter du nécessaire, & ne se tourmentent point pour le superflu. Les voilà, ces biens dont la liberté & la sûreté sont les fruits. Les voilà, ces biens, qui ne m'ont jamais donné un moment d'embarras. O chers instrumens d'une vie simple & heureuse ! je n'aime que vous ; c'est avec vous que je veux vivre & mourir. Pourquoi faut-il que d'autres biens trompeurs soient venus me tromper, & troubler le repos de ma vie ? Je vous les rends, grand roi, toutes ces richesses qui me vien-

nent de votre libéralité. Je ne garde que ce que j'avois quand le roi votre père vint par ses grâces me rendre malheureux. Le roi entendant ces paroles, comprit l'innocence d'Alibée, & étant indigné contre les courtisans qui l'avoient voulu perdre, il les chassa d'auprès de lui. Alibée devint son principal officier, & fut chargé des affaires les plus secrètes ; mais il revoyoit tous les jours sa houlette, sa flûte & son ancien habit, qu'il tenoit toujours prêts dans son trésor, pour les reprendre dès que la fortune inconstante troubleroit sa faveur. Il mourut dans une extrême vieillesse, sans avoir jamais voulu ni faire punir ses ennemis, ni amasser aucun bien, & ne laissant à ses parens que de quoi vivre dans la condition de berger, qu'il crut toujours la plus sûre & la plus heureuse.



F A B L E V.

Histoire de Rosimond & de Braminte.

IL étoit une fois un jeune homme plus beau que le jour, nommé Rosimond, & qui avoit autant d'esprit & de vertu que son frère aîné Braminte étoit mal-fait, désagréable, brutal & méchant. Leur mère, qui avoit horreur de son fils aîné, n'avoit des yeux que pour le cadet. L'aîné, jaloux, inventa une calomnie horrible pour perdre son frère. Il dit à son père que Rosimond alloit souvent chez un voisin qui étoit son ennemi, pour lui rapporter tout ce qui se passoit au logis, & pour lui donner les moyens d'empoisonner son père. Le père, fort emporté, battit cruellement son fils, le mit tout en sang, puis le tint trois jours en prison sans nourriture, & enfin le chassa de sa maison, en le menaçant de le tuer s'il revenoit jamais. La mère, épouvantée, n'osa rien dire : elle ne fit que gémir. L'enfant s'en alla pleurant, & ne sachant où se retirer, il traversa sur le soir

un grand bois. La nuit le surprit au pied d'un rocher : il se mit à l'entrée d'une caverne , sur un tapis de mousse , où couloit un clair ruisseau , & il s'y endormit de lassitude. Au point du jour , en s'éveillant , il vit une belle femme montée sur un cheval gris , avec une houffe en broderie d'or , qui paroïssoit aller à la chasse. N'avez-vous pas vu passer un cerf & des chiens ? lui dit-elle. Il répondit que non. Puis elle lui dit : Il me semble que vous êtes affligé. Qu'avez-vous ? lui dit-elle. Tenez , voilà une bague qui vous rendra le plus heureux & le plus puissant des hommes , pourvu que vous n'en abusiez jamais. Quand vous tournerez le diamant en dedans , vous ferez d'abord invisible. Dès que vous le tournerez en dehors , vous paroîtrez à découvert. Quand vous mettrez l'anneau à votre petit doigt , vous paroîtrez le fils du roi , suivi de toute une cour magnifique. Quand vous le mettrez au quatrième doigt , vous paroîtrez dans votre figure naturelle. Aussitôt le jeune homme comprit que c'étoit une fée qui lui parloit. Après ces paroles , elle s'enfonça dans les bois ; pour lui , il s'en retourna aussitôt chez son père , avec impatience de faire l'essai de sa bague. Il vit & entendit tout ce qu'il voulut sans

être découvert. Il ne tint qu'à lui de se venger de son frère, sans s'exposer à aucun danger. Il se montra seulement à sa mère, l'embrassa, & lui dit toute sa merveilleuse aventure. Ensuite mettant l'anneau enchanté à son petit doigt, il parut tout-à-coup comme le prince fils du roi, avec cent beaux chevaux, & un grand nombre d'officiers richement vêtus. Son père fut bien étonné de voir le fils du roi dans sa petite maison. Il étoit embarrassé, ne sachant quels respects il devoit lui rendre. Alors Rosimond lui demanda combien il avoit de fils ? Deux, répondit le père. Je les veux voir. Faites-les venir tout-à-l'heure, lui dit Rosimond. Je veux les emmener tous deux à la cour, pour faire leur fortune. Le père timide répondit en hésitant : Voilà l'aîné que je vous présente. Où est donc le cadet ? je veux le voir aussi, dit encore Rosimond. Il n'est pas ici, dit le père : je l'avois châtié pour une faute, & il m'a quitté. Alors Rosimond lui dit : Il falloit l'instruire, mais non pas le chasser : donnez-moi toujours l'aîné, qu'il me suive ; & vous, dit-il parlant au père, suivez deux gardes, qui vous conduiront au lieu que je leur marquerai. Aussitôt deux gardes emmenèrent le père ; & la fée dont

nous avons parlé, l'ayant trouvé dans une forêt, elle le frappa d'une verge d'or, & le fit entrer dans une caverne sombre & profonde, où il demeura enchanté. Demeurez-y, dit-elle, jusqu'à-ce que votre fils vienne vous en tirer. Cependant le fils alla à la cour du roi, dans un temps où le jeune prince s'étoit embarqué pour aller faire la guerre dans une isle éloignée. Il avoit été emporté par les vents sur des côtes inconnues, où, après un naufrage, il étoit captif chez un peuple sauvage. Rosimond parut à la cour comme s'il eût été le prince qu'on croyoit perdu. Il dit qu'il étoit revenu par le secours de quelques marchands, sans lesquels il seroit péri: il fit la joie publique. Le roi parut si transporté, qu'il ne pouvoit parler; & il ne se laissoit point d'embrasser ce fils qu'il avoit cru mort. La reine fut encore plus attendrie. On fit de grandes réjouissances dans tout le royaume. Un jour, celui qui passoit pour le prince, dit à son véritable frère: Braminte, vous voyez que je vous ai tiré de votre village pour faire votre fortune: mais je fais que vous êtes un menteur, & que vous avez par vos impostures causé le malheur de votre frère Rosimond: il est ici caché. Je veux que vous

lui parliez , & qu'il vous reproche vos impostures. Braminte , tremblant , se jeta à ses pieds , & lui avoua sa faute. N'importe , dit Rosimond , je veux que vous parliez à votre frère & que vous lui demandiez pardon. Il sera bien généreux s'il vous pardonne : vous ne le méritez pas. Il est dans mon cabinet , où je vous le ferai voir tout-à-l'heure. Cependant , je vais dans une chambre voisine , pour vous laisser librement avec lui. Braminte entra pour obéir dans le cabinet. Aussitôt Rosimond changea son anneau , passa dans cette chambre , & puis il entra par une autre porte de derrière avec sa figure naturelle , où Braminte fut bien honteux de le voir. Il lui demanda pardon , & lui promit de réparer toutes ses fautes. Rosimond l'embrassa en pleurant , lui pardonna , & lui dit : Je suis en pleine faveur auprès du prince. Il ne tient qu'à moi de vous faire périr , ou de vous tenir toute votre vie dans une prison ; mais je veux être aussi bon pour vous que vous avez été méchant pour moi. Braminte , honteux & confondu , lui répondit avec soumission , n'osant lever les yeux , ni le nommer son frère. Ensuite Rosimond fit semblant de faire un voyage en secret , pour aller épouser une

princesse d'un royaume voisin ; mais sous ce prétexte il alla voir sa mère , à laquelle il raconta tout ce qu'il avoit fait à la cour , & lui donna dans le besoin quelque petit secours d'argent. Car le roi lui laissoit prendre tout ce qu'il vouloit ; mais il n'en prenoit jamais beaucoup. Cependant, il s'éleva une furieuse guerre entre le roi & un autre roi voisin , qui étoit injuste & de mauvaise foi. Rosimond alla à la cour du roi ennemi , entra par le moyen de son anneau dans tous les conseils secrets de ce prince , demeurant toujours invisible. Il profita de tout ce qu'il apprit des mesures des ennemis. Il les prévint & les déconcerta en tout : il commanda l'armée contr'eux ; il les défit entièrement dans une grande bataille , & conclut bientôt avec eux une paix glorieuse , à des conditions équitables. Le roi ne songeoit qu'à le marier avec une princesse héritière d'un royaume voisin , & plus belle que les grâces ; mais un jour , pendant que Rosimond étoit à la chasse dans la même forêt où il avoit autrefois trouvé la fée , elle se présenta à lui. Gardez-vous bien , lui dit-elle d'une voix sévère , de vous marier , comme si vous étiez le prince. Il ne faut tromper personne : il est juste que

le prince , pour qui l'on vous prend , revienne succéder à son père : allez le chercher dans une isle , où les vents que j'enverrai enfler les voiles de votre vaisseau vous mèneront sans peine : hâtez-vous de rendre ce service à votre maître , contre ce qui pourroit flatter votre ambition ; & songez à rentrer en homme de bien dans votre condition naturelle. Si vous ne le faites , vous serez injuste & malheureux ; je vous abandonnerai à vos anciens malheurs. Rosimond profita sans peine d'un si sage conseil. Sous prétexte d'une négociation secrète dans un état voisin , il s'embarqua sur un vaisseau , & les vents le menèrent d'abord dans l'isle où la fée lui avoit dit qu'étoit le vrai fils du roi. Ce prince étoit captif chez un peuple sauvage , où l'on lui faisoit garder des troupeaux. Rosimond invisible l'alla enlever dans les pâturages où il conduisoit son troupeau , & le couvrant de son propre manteau , qui étoit invisible comme lui , il le délivra des mains de ces peuples cruels : ils s'embarquèrent ensemble. D'autres vents , obéissans à la fée , les ramenèrent. Ils arrivèrent ensemble dans la chambre du roi. Rosimond se présenta à lui , & lui dit : Vous m'avez cru votre fils , je ne le suis

pas , mais je vous le rends : tenez , le voilà lui-même. Le roi , bien étonné , s'adressa à son fils , & lui dit : N'est-ce pas vous , mon fils , qui avez vaincu mes ennemis , & qui avez fait glorieusement la paix ? ou bien est-il vrai que vous avez fait un naufrage ? que vous avez été captif , & que Rosimond vous a délivré ? Oui , mon père , répondit-il. C'est lui qui est venu dans le pays où j'étois captif. Il m'a enlevé : je lui dois la liberté , & le plaisir de vous revoir. C'est à lui & non pas à moi à qui vous devez la victoire. Le roi ne pouvoit croire ce qu'on lui disoit ; mais Rosimond changea sa bague , se montra au roi sous la figure du prince ; & le roi , épouvanté , vit à la fois deux hommes , qui parurent tous deux ensemble son même fils. Alors il offrit pour tant de services des sommes immenses à Rosimond , qui les refusa. Il demanda seulement au roi la grâce de conserver à son frère Braminte une charge qu'il avoit à la cour. Pour lui , il craignit l'inconstance de la fortune , l'envie des hommes , & sa propre fragilité. Il voulut se retirer dans son village avec sa mère , où il se mit à cultiver la terre. La fée , qu'il revit encore dans les bois , lui montra la

caverne où son père étoit , & lui dit les paroles qu'il falloit prononcer pour le délivrer. Il prononça avec une très-sensible joie ces paroles. Il délivra son père , qu'il avoit depuis long-temps impatience de délivrer , & lui donna de quoi passer doucement sa vieillesse. Rosimond fut ainsi le bienfaiteur de toute sa famille , & il eut le plaisir de faire du bien à tous ceux qui avoient voulu lui faire du mal. Après avoir fait les plus grandes choses pour la cour , il ne voulut d'elle que la liberté de vivre loin de sa corruption. Pour comble de sagesse , il craignit que son anneau ne le tentât de sortir de sa solitude , & ne le rengageât dans les grandes affaires. Il retourna dans le bois où la fée lui avoit apparu si favorablement : il alloit tous les jours auprès de la caverne où il avoit eu le bonheur de la voir autrefois ; & c'étoit dans l'espérance de l'y revoir. Enfin elle s'y présenta encore à lui , & il lui rendit l'anneau enchanté. Je vous rends , lui dit-il , un don d'un si grand prix , mais si dangereux & duquel il est si facile d'abuser. Je ne me croirai en sûreté que quand je n'aurai plus de quoi sortir de ma solitude , avec tant de moyens de contenter toutes mes passions.

Pendant que Rosimond rendoit cette bague , Braminte , dont le méchant naturel n'étoit point corrigé , s'abandonna à toutes ses passions , & voulut engager le jeune prince , qui étoit devenu roi , à traiter indignement Rosimond. La fée dit à Rosimond : Votre frère , toujours imposteur , a voulu vous rendre suspect au nouveau roi , & vous perdre : il mérite d'être puni , & il faut qu'il périsse. Je m'en vais lui donner cette bague que vous me rendez. Rosimond pleura le malheur de son frère : puis il dit à la fée : Comment prétendez-vous le punir par un si merveilleux présent ? Il en abusera pour persécuter tous les gens de bien , & pour avoir une puissance sans bornes. Les mêmes choses , répondit la fée , sont un remède salutaire aux uns , & un poison mortel aux autres. La prospérité est la source de tous les maux pour les méchants. Quand on veut punir un scélérat , il n'y a qu'à le rendre bien puissant pour le faire périr bientôt. Elle alla ensuite au palais : elle se montra à Braminte sous la figure d'une vieille femme couverte de haillons ; elle lui dit : J'ai retiré des mains de votre frère la bague que je lui avois prêtée , & avec laquelle il s'étoit acquis tant de gloire : re-

cevez-la de moi, & pensez bien à l'usage que vous en ferez. Braminte répondit en riant : Je ne ferai pas comme mon frère, qui fut assez insensé pour aller chercher le prince au lieu de régner en sa place. Braminte, avec cette bague, ne songea qu'à découvrir le secret de toutes les familles, qu'à commettre des trahisons, des meurtres & des infamies, qu'à écouter les conseils du roi, qu'à enlever les richesses des particuliers. Ses crimes invisibles étonnoient tout le monde. Le roi voyant tant de secrets découverts, ne savoit à quoi attribuer cet inconvénient ; mais la prospérité sans bornes & l'insolence de Braminte lui firent soupçonner qu'il avoit l'anneau enchanté de son frère. Pour le découvrir, il se servit d'un étranger d'une nation ennemie, à qui il donna une grande somme. Cet homme vint la nuit offrir à Braminte, de la part du roi ennemi, des biens & des honneurs immenses, s'il vouloit lui faire savoir par des espions tout ce qu'il pourroit apprendre des secrets de son roi.

Braminte promit tout, alla même dans un lieu où on lui donna une somme très-grande, pour commencer sa récompense. Il se vanta d'avoir un anneau qui le ren-

doit invisible. Le lendemain , le roi l'envoya chercher , & le fit d'abord saisir : on lui ôta l'anneau , & on trouva sur lui plusieurs papiers qui prouvoient ses crimes. Rosimond revint à la cour pour demander la grâce de son frère , qui lui fut refusée. On fit mourir Braminte ; & l'anneau lui fut plus funeste qu'il n'avoit été utile à son frère.

Le roi , pour consoler Rosimond de la punition de Braminte , lui rendit l'anneau comme un trésor d'un prix infini. Rosimond , affligé , n'en jugea pas de même : il retourna chercher la fée dans les bois : Tenez , lui dit-il , votre anneau. L'expérience de mon frère m'a fait comprendre ce que je n'avois pas bien compris d'abord quand vous me le dîtes. Gardez cet instrument fatal de la perte de mon frère. Hélas ! il seroit encore vivant ; il n'auroit pas accablé de douleur & de honte la vieille de mon père & de ma mère ; il seroit peut-être sage & heureux , s'il n'avoit jamais eu de quoi contenter ses désirs. O qu'il est dangereux de pouvoir plus que les autres hommes ! Reprenez votre anneau. Malheur à ceux à qui vous le donnerez ! L'unique grâce que je vous demande , c'est de ne le donner jamais à aucune des personnes pour qui je m'intéresse.

F A B L E V I.

Histoire de Florise.

UNE paysane connoissoit dans son voisinage une fée. Elle la pria de venir à une de ses couches, où elle eut une fille. La fée prit d'abord l'enfant entre ses bras : & dit à la mère : Choisissez, elle fera, si vous voulez, belle comme le jour ; d'un esprit encore plus charmant que sa beauté, & reine d'un royaume, mais malheureuse ; ou bien elle sera laide & paysane comme vous, mais contente dans sa condition. La paysane choisit d'abord pour cet enfant la beauté & l'esprit avec une couronne, au hasard de quelque malheur. Voilà la petite fille, dont la beauté commence déjà à effacer toutes celles qu'on avoit jamais vues. Son esprit étoit doux, poli, insinuant : elle apprenoit tout ce qu'on vouloit lui apprendre, & le savoit bientôt mieux que ceux qui le lui avoient appris. Elle dansoit sur l'herbe les jours de fête avec plus de grâces que toutes ses compagnes. Sa voix étoit plus touchante

qu'aucun instrument de musique, & elle faisoit elle-même les chansons qu'elle chantoit. D'abord, elle ne savoit point qu'elle étoit belle; mais en jouant avec ses compagnes sur le bord d'une claire fontaine, elle se vit, elle remarqua combien elle étoit différente des autres, elle s'admira. Tout le pays, qui accouroit en foule pour la voir, lui fit encore plus connoître ses charmes. Sa mère, qui comptoit sur les prédictions de la fée, la regardoit déjà comme une reine, & la gâtoit par ses complaisances. La jeune fille ne vouloit ni filer, ni coudre, ni garder les moutons : elle s'amusoit à cueillir des fleurs, à en parer sa tête, à chanter & à danser à l'ombre des bois. Le roi de ce pays-là étoit fort puissant; & il n'avoit qu'un fils, nommé Rosimond, qu'il vouloit marier. Il ne put jamais se résoudre à entendre parler d'aucune princesse des états voisins, parce qu'une fée lui avoit assuré qu'il trouveroit une paysane plus belle & plus parfaite que toutes les princesses du monde. Il prit la résolution de faire assembler toutes les jeunes villageoises de son royaume au-dessous de dix-huit ans, pour choisir celle qui seroit la plus digne d'être choisie. On exclut d'abord une quantité innombrable de filles,

qui

qui n'avoient qu'une médiocre beauté, & on en sépara trente qui surpassoient infiniment toutes les autres. Florise (c'est le nom de notre jeune fille) n'eut pas de peine à être mise dans ce nombre. On rangea ces trente filles au milieu d'une grande salle, dans une espèce d'amphitéâtre, où le roi & son fils pouvoient les regarder toutes à-la-fois. Florise parut d'abord, au milieu de toutes les autres, ce qu'une belle anémone paroîtroit parmi des fougis, ou ce qu'un oranger fleuri paroîtroit au milieu des buissons sauvages : le roi s'écria qu'elle méritoit sa couronne. Rosimond se crut heureux de posséder Florise. On lui ôta ses habits de village ; on lui en donna qui étoient tout brodés d'or. En un instant, elle se vit couverte de perles & de diamans. Un grand nombre de dames étoient occupées à la servir. On ne songeoit qu'à deviner ce qui pouvoit lui plaire, pour le lui donner avant qu'elle eût la peine de le demander. Elle étoit logée dans un magnifique appartement du palais, qui n'avoit, au lieu de tapisseries, que de grandes glaces de miroir de toute la hauteur des chambres & des cabinets, afin qu'elle eût le plaisir de voir sa beauté multipliée de tous côtés, & que le

prince pût l'admirer en quelque'endroit qu'il jetât les yeux. Rosimond avoit quitté la chasse , le jeu , tous les exercices du corps , pour être sans cesse auprès d'elle ; & comme le roi son père étoit mort bientôt après le mariage , c'étoit la sage Florise , devenue reine , dont les conseils décidoient de toutes les affaires de l'état. La reine , mère du nouveau roi , nommée Gronipote , fut jalouse de sa belle-fille. Elle étoit artificieuse , maligne , cruelle. La vieillesse avoit ajouté une affreuse difformité à sa laideur naturelle , & elle ressembloit à une furie. La beauté de Florise la faisoit paroître encore plus hideuse , & l'irritoit à tout moment : elle ne pouvoit souffrir qu'une si belle personne la défigurât : elle craignoit aussi son esprit , & elle s'abandonna à toutes les fureurs de l'envie. Vous n'avez point de cœur , disoit-elle souvent à son fils , d'avoir voulu épouser cette petite paysane , & vous avez la bassesse d'en faire votre idole : elle est fière , comme si elle étoit née dans la place où elle est. Quand le roi votre père voulut se marier , il me préféra à toute autre , parce que j'étois la fille d'un roi égal à lui. C'est ainsi que vous deviez faire. Renvoyez cette petite bergère dans son village , & songez à quelque jeune

princesse dont la naissance vous convienne. Rosimond résistoit à sa mère ; mais Gronipote enleva un jour un billet que Florise écrivoit au roi , & le donna à un jeune homme de la cour , qu'elle obligea d'aller porter ce billet au roi , comme si Florise lui avoit témoigné toute l'amitié qu'elle ne devoit avoir que pour le roi seul. Rosimond , aveuglé par la jalousie , & par les conseils malins que lui donna sa mère , fit enfermer Florise pour toute sa vie dans une haute tour , bâtie sur la pointe d'un rocher , qui s'élevoit dans la mer. Là , elle pleuroit nuit & jour , ne sachant par quelle injustice le roi , qui l'avoit tant aimée , la traitoit si indignement. Il ne lui étoit permis de voir qu'une vieille femme , à qui Gronipote l'avoit confiée , & qui lui insultoit à tout moment dans cette prison. Alors Florise se ressouvint de son village , de sa cabane , & de tous ses plaisirs champêtres. Un jour , pendant qu'elle étoit accablée de douleur , & qu'elle déplorait l'aveuglement de sa mère , qui avoit mieux aimé qu'elle fût belle & reine malheureuse , que bergère laide & contente dans son état , la vieille qui la traitoit si mal vint lui dire , que le roi envoyoit un bourreau pour lui couper la tête , & qu'elle n'a-

voit plus qu'à se résoudre à la mort. Florise répondit qu'elle étoit prête à recevoir le coup. En effet , le bourreau , envoyé par les ordres du roi sur les conseils de Gronipote , tenoit un grand coutelas pour l'exécution , quand il parut une femme , qui dit qu'elle venoit dire deux mots en secret à Florise avant sa mort. La vieille la laissa parler avec elle , parce que cette personne lui parut une des dames du palais ; mais c'étoit la fée qui avoit prédit les malheurs de Florise à sa naissance , & qui avoit pris la figure de cette dame de la reine-mère. Elle parla à Florise en particulier , en faisant retirer tout le monde. Voulez-vous , lui dit-elle , renoncer à la beauté qui vous a été si funeste ? voulez-vous quitter le titre de reine , reprendre vos anciens habits & retourner dans votre village ? Florise fut ravie d'accepter cette offre. La fée lui appliqua sur le visage un masque enchanté : aussitôt les traits de son visage devinrent grossiers & perdirent toute leur proportion : elle devint aussi laide qu'elle avoit été belle & agréable. En cet état , elle n'étoit plus reconnoissable , & elle passa sans peine au travers de tous ceux qui étoient venus là pour être témoins de son supplice : elle suivit la fée , & repassa avec

elle dans son pays. On eut beau chercher Florise, on ne put la trouver en aucun endroit de la tour. On alla en porter la nouvelle au roi & à Gronipote, qui la firent encore chercher, mais inutilement, par tout le royaume. La fée l'avoit rendue à sa mère, qui ne l'eût pas connue dans un si grand changement si elle n'en eût été avertie. Florise fut contente de vivre laide, pauvre & inconnue dans son village, où elle gardoit des moutons. Elle entendoit tous les jours raconter ses aventures & déplorer ses malheurs. On en avoit fait des chansons qui faisoient pleurer tout le monde : elle prenoit plaisir à les chanter souvent avec ses compagnes, & elle en pleuroit comme les autres ; mais elle se croyoit heureuse en gardant son troupeau, & ne voulut jamais découvrir à personne qui elle étoit.



FABLE VII.

Histoire du roi Alfaroute & de Clariphile.

IL y avoit un roi nommé Alfaroute , qui étoit craint de tous ses voisins & aimé de tous ses sujets. Il étoit sage , bon , juste , vaillant , habile : rien ne lui manquoit. Une fée vint le trouver , & lui dire qu'il lui arriveroit bientôt de grands malheurs , s'il ne se servoit pas de la bague qu'elle lui mit au doigt. Quand il tournoit le diamant de la bague en - dedans de sa main , il devenoit d'abord invisible ; & dès qu'il le retournoit en-dehors , il étoit visible comme auparavant. Cette bague lui fut très-commode , & lui fit grand plaisir. Quand il se défoit de quelqu'un de ses sujets , il alloit dans le cabinet de cet homme , avec son diamant tourné en dedans : il entendoit , & voyoit tous les secrets domestiques sans être apperçu. S'il craignoit les desseins de quelque roi voisin de son royaume , il s'en alloit jusques dans ses conseils les plus secrets , où il apprenoit tout , sans être jamais découvert. Ainsi

il prévenoit fans peine tout ce qu'on vouloit faire contre lui : il détourna plusieurs conjurations formées contre sa personne, & déconcerta ses ennemis, qui vouloient l'accabler. Il ne fut pourtant pas content de sa baguette, & il demanda à la fée un moyen de se transporter en un moment d'un pays dans un autre, pour pouvoir faire un usage plus prompt & plus commode de l'anneau qui le rendoit invisible. La fée lui répondit en soupirant : Vous en demandez trop. Craignez que ce dernier don ne vous soit nuisible. Il n'écouta rien, & la pressa toujours de le lui accorder. Hé bien, dit-elle, il faut donc malgré moi vous donner ce que vous vous repentirez d'avoir. Alors, elle lui frotta les épaules d'une liqueur odoriférante. Aussitôt il sentit deux petites aîles qui naissoient sur son dos. Ces petites aîles ne paroissoient point sous ses habits ; mais quand il avoit résolu de voler, il n'avoit qu'à les toucher avec la main ; aussitôt elles devenoient si longues, qu'il étoit en état de surpasser infiniment le vol rapide d'un aigle. Dès qu'il ne vouloit plus voler, il n'avoit qu'à retoucher ses aîles ; d'abord elles se rapetissoient, en sorte qu'on ne pouvoit les appercevoir sous ses habits. Par ce moyen le roi

alloit par-tout en peu de momens : il savoit tout , & l'on ne pouvoit concevoir par où il devinoit tant de choses ; car il se renfermoit , & paroissoit demeurer presque toute la journée dans son cabinet , sans que personne osât y entrer. Dès qu'il y étoit , il se rendoit invisible par sa bague , étendoit ses ailes en les touchant , & parcouroit des pays immenses. Par-là il s'engagea dans de grandes guerres , où il remporta toutes les victoires qu'il voulut ; mais comme il voyoit sans cesse les secrets des hommes , il les connut si méchans & si dissimulés , qu'il n'osoit plus se fier à personne. Plus il devenoit puissant & redoutable , moins il étoit aimé ; & il voyoit qu'il n'étoit aimé d'aucun de ceux mêmes à qui il avoit fait de plus grands biens. Pour se consoler , il résolut d'aller dans tous les pays du monde , chercher une femme parfaite qu'il pût épouser , dont il pût être aimé , & par laquelle il pût se rendre heureux. Il la chercha long-temps ; & comme il voyoit tout sans être vu , il connoissoit les secrets les plus impénétrables. Il alla dans toutes les cours : il trouva par-tout des femmes dissimulées , qui vouloient être aimées , & qui s'aimoient trop elles-mêmes pour aimer de bonne foi un

mari. Il passa dans toutes les maisons particulières. L'une avoit l'esprit léger & inconstant; l'autre étoit artificieuse, l'autre hautaine, l'autre bizarre; presque toutes fausses, vaines & idolâtres de leurs personnes. Il descendit jusqu'aux plus basses conditions, & il trouva enfin la fille d'un pauvre laboureur, belle comme le jour, mais simple & ingénue dans sa beauté qu'elle comptoit pour rien, & qui étoit en effet sa moindre qualité; car elle avoit un esprit & une vertu qui surpassoit toutes les grâces de sa personne. Toute la jeunesse de son voisinage s'empressoit pour la voir: & chaque jeune homme eût cru assurer le bonheur de sa vie en l'épousant. Le roi Alfaroute ne put la voir sans en être passionné. Il la demanda à son père, qui fut transporté de joie de voir que sa fille seroit une grande reine. Clariphile (c'étoit son nom) passa de la cabane de son père dans un riche palais, où une cour nombreuse la reçut. Elle n'en fut point éblouie: elle conserva sa simplicité, sa modestie, sa vertu, & elle n'oublia point d'où elle étoit venue, lorsqu'elle fut au comble des honneurs. Le roi redoubla sa tendresse pour elle, & crut, enfin, qu'il parviendrait à être heureux. Peu s'en falloit qu'il ne le fût

déjà , tant il commençoit à se fier au bon cœur de la reine. Il se rendoit à toute heure invisible pour l'observer , & pour la surprendre ; mais il ne découvroit rien en elle qu'il ne trouvât digne d'être admiré. Il n'y avoit plus qu'un reste de jalousie & de défiance , qui le troubloit encore un peu dans son amitié. La fée qui lui avoit prédit les suites funestes de son dernier don , l'avertissoit souvent , & il en fut importuné. Il donna ordre qu'on ne la laissât plus entrer dans le palais , & dit à la reine qu'il lui défendoit de la recevoir. La reine promit , avec beaucoup de peine , d'obéir , parce qu'elle aimoit fort cette bonne fée. Un jour la fée voulant instruire la reine sur l'avenir , entra chez elle sous la figure d'un officier , & déclara à la reine qui elle étoit. Aussitôt la reine l'embrassa tendrement. Le roi , qui étoit alors invisible , l'aperçut , & fut transporté de jalousie jusqu'à la fureur. Il tira son épée , & en perça la reine qui tomba mourante entre ses bras. Dans ce moment , la fée reprit sa véritable figure. Le roi la reconnut , & comprit l'innocence de la reine. Alors il voulut se tuer. La fée arrêta le coup , & tâcha de le consoler , La reine en expirant , lui dit : Quoique je meure de votre

main, je meurs toute à vous. Alfaroute déplora son malheur d'avoir voulu malgré la fée un don qui lui étoit si funeste. Il lui rendit la bague, & la pria de lui ôter ses aîles. Le reste de ses jours se passa dans l'amertume & dans la douleur. Il n'avoit point d'autre consolation que d'aller pleurer sur le tombeau de Clariphile.

F A B L E V I I I.

*Histoire d'une vieille Reine & d'une
jeune Paysane.*

IL étoit une fois une reine si vieille, si vieille, qu'elle n'avoit plus ni dents ni cheveux : sa tête branloit comme les feuilles que le vent remue : elle ne voyoit plus même avec ses lunettes : le bout de son nez & celui de son menton se touchoient. Elle étoit rapetissée de la moitié, & toute en un peloton, avec le dos si courbé, qu'on auroit cru qu'elle avoit toujours été contrefaite. Une fée, qui avoit assisté à sa naissance, l'aborda, & lui dit : Voulez-vous

rajeunir ? Volontiers, répondit la reine. Je donnerois tous mes joyaux pour n'avoir que vingt ans. Il faut donc , continua la fée , donner votre vieillesse à quelqu'autre , dont vous prendrez la jeunesse & la santé. A qui donnerons-nous vos ans ? La reine fit chercher par-tout quelqu'un qui voulut être vieux pour la rajeunir. Il vint beaucoup de gueux , qui vouloient vieillir pour être riches ; mais quand ils avoient vu la reine tousser , cracher , râler , vivre de bouillie , être fâle , hideuse , puante , souffrante , & radoter un peu , ils ne vouloient plus se charger de ses années , ils aimoient mieux mandier , & porter des haillons. Il venoit aussi des ambitieux , à qui elle promettoit de grands rangs & de grands honneurs. Mais que faire de ces rangs , disoient-ils après l'avoir vue ? nous n'oserions nous montrer , étant si dégoutans & si horribles. Enfin , il se présenta une jeune fille du village , belle comme le jour , qui demanda la couronne pour prix de sa jeunesse : elle se nommoit Péronnelle. La reine s'en fâcha d'abord ; mais que faire ? à quoi sert-il de se fâcher ? Elle vouloit rajeunir. Partageons , dit-elle à Péronnelle , mon royaume : vous en aurez une moitié , & moi l'autre. C'est

bien assez pour vous, qui êtes une petite paysane. Non, répondit la fille, ce n'est pas assez pour moi : je veux tout. Laissez-moi ma condition de paysane avec mon teint fleuri, je vous laisserai vos cent ans avec vos rides, & la mort qui vous talonne. Mais aussi, répondit la reine, que ferois-je si je n'avois point de royaume ? Vous ririez ; vous danseriez, vous chanteriez comme moi, lui dit cette fille. En parlant ainsi, elle se mit à rire, à danser & à chanter. La reine, qui étoit bien loin d'en faire autant, lui dit : Que feriez-vous en ma place ? Vous n'êtes point accoutumée à la vieillesse. Je ne fais pas, dit la paysane, ce que je ferois ; mais je voudrois bien l'essayer : car j'ai toujours ouï dire qu'il est beau d'être reine. Pendant qu'elles étoient en marché, la fée survint, qui dit à la paysane : Voulez-vous faire votre apprentissage de vieille reine, pour savoir si ce métier vous accommodera ? Pourquoi non, dit la fille ? A l'instant les rides couvrent son front ; ses cheveux blanchirent ; elle devint grondeuse & rechignée ; sa tête branle, & toutes ses dents aussi ; elle a déjà cent ans. La fée ouvre une petite boîte, & en tire une foule d'officiers & de courtisans richement vêtus,

qui croissent à mesure qu'ils en sortent , & qui rendent mille respects à la nouvelle reine. On lui sert un grand festin ; mais elle est dégoûtée , & ne sauroit mâcher ; elle est honteuse & étonnée ; elle ne fait que dire , ni que faire ; elle touffe à crever ; elle crache sur son menton ; elle a au nez une roupie gluante qu'elle essuie avec sa manche ; elle se regarde au miroir , & elle se trouve plus laide qu'une guenuche. Cependant , la véritable reine étoit dans un coin , qui rioit , & qui commençoit à devenir jolie : ses cheveux revenoient , & ses dents aussi : elle reprenoit un bon teint , frais & vermeil : elle se redressoit avec mille petites façons ; mais elle étoit crasseuse , court vêtue , avec ses habits sâles , qui sembloient avoir été traînés dans les cendres. Elle n'étoit pas accoutumée à cet équipage ; & les gardes la prenant pour quelque servante de cuisine , vouloient la chasser du palais. Alors Péronnelle lui dit : Vous voilà bien embarrassée de n'être plus reine , & moi encore davantage de l'être : tenez , voilà votre couronne , rendez-moi ma cotte grise. L'échange fut aussitôt fait ; & la reine de revieillir , & la paysane de rajeunir. A peine le changement fut fait , que toutes deux s'en

repentirent ; mais il n'étoit plus temps. La fée les condamna à demeurer chacune dans sa condition. La reine pleuroit tous les jours dès qu'elle avoit mal au bout du doigt : elle disoit : Hélas ! si j'étois Péronnelle , à l'heure que je parle , je serois logée dans une chaumière , & je vivrois de châtaignes : mais je danserois sous l'orme avec les bergers au son de la flûte. Que me sert d'avoir un beau lit , où je ne fais que souffrir , & tant de gens qui ne peuvent me soulager ? Ce chagrin augmenta ses maux : les médecins , qui étoient sans-cesse douze autour d'elle , les augmentèrent aussi. Enfin elle mourut au bout de deux mois. Péronnelle-faisoit une danse ronde le long d'un clair ruisseau avec ses compagnes , quand elle apprit la mort de la reine : alors elle reconnut qu'elle avoit été plus heureuse que sage , d'avoir perdu la royauté. La fée revint la voir , & lui donna à choisir de trois maris , l'un vieux , chagrin , désagréable , jaloux & cruel , mais riche , puissant & très-grand seigneur , qui ne pourroit ni jour ni nuit se passer de l'avoir auprès de lui : l'autre bien fait , doux , commode , aimable & d'une grande naissance ; mais pauvre & malheureux en tout : le dernier ,

payfan comme elle , qui ne feroit ni beau ni laid , qui ne l'aimeroit ni trop ni trop peu ; qui ne feroit ni riche ni pauvre. Elle ne favoit lequel prendre ; car naturellement elle aimoit fort les beaux habits , les équipages & les grands honneurs : mais la fée lui dit : Allez , vous êtes une fote. Voyez-vous ce payfan ? voilà le mari qu'il vous faut. Vous aimeriez trop le fecond ; vous feriez trop aimée du premier ; tous deux vous rendroient malheureufe : c'est bien affez que le troifième ne vous batte point. Il vaut mieux danfer fur l'herbe ou fur la fougère que dans un palais , & être Péronnelle dans le village , qu'une dame malheureufe dans le beau monde. Pourvu que vous n'ayez aucun regret aux grandeurs , vous ferez heureufe avec votre laboureur toute votre vie.



F A B L E I X.

Fable de Lycon.

QUAND la renommée par le son éclatant de sa trompette eut annoncé aux divinités rustiques , & aux bergers de Lipithe le départ de Lycon, tous ces bois si sombres retentirent de plaintes amères. Echo les répétoit tristement , & tous les vallons d'alentour. On n'entendoit plus le doux son de la flute , ni celui du hautbois. Les bergers même dans leur douleur brisoient leurs chalumeaux : tout languissoit : la tendre verdure des arbres commençoit à s'effacer. Le ciel jusqu'alors si serein se chargeoit de noires tempêtes. Les cruels aquilons faisoient déjà frémir les bocages comme en hiver. Les divinités même les plus champêtres ne furent pas insensibles à cette perte. Les dryades sortirent des troncs creux des vieux chênes pour regretter Lycon. Il se fit une assemblée de ces tristes divinités , autour d'un grand arbre , qui élevoit ses branches vers les cieux , & qui couvroit de son om-

bre épaisse la terre sa mère, depuis plusieurs siècles : autour de ce vieux tronc nouveau, & d'une grosseur prodigieuse, les nymphes de ces bois, accoutumées à faire leurs danses & leurs jeux folâtres, vinrent raconter leur malheur. Hélas ! c'en est fait, disoient-elles, nous ne reverrons plus Lycon : il nous quitte : la fortune ennemie nous l'enlève : il va être l'ornement & les délices d'un autre bocage plus heureux que le nôtre. Non, il n'est plus permis d'espérer d'entendre sa voix, ni de le voir tirant de l'arc, & perçant de ses flèches les rapides oiseaux. Pan lui-même accourut ayant oublié sa flûte : les faunes & les satyres suspendirent leurs danses : les oiseaux mêmes ne chantoient plus. On n'entendoit que les cris affreux des hiboux & des autres oiseaux de mauvais présage. Philomèle & ses compagnes gardoient un morne silence. Alors Flore & Pomone parurent tout-à-coup d'un air riant au milieu du bocage, se tenant par la main : l'une étoit couronnée de fleurs, & en faisoit naître sous ses pas empreints sur le gazon : l'autre portoit dans une corne d'abondance tous les fruits que l'automne répand sur la terre, pour payer l'homme de ses peines. Consolerez-vous, dirent-elles à

cette assemblée de dieux consternés. Lycon part, il est vrai ; mais il n'abandonne pas cette montagne consacrée à Apollon. Bientôt vous le verrez ici cultivant lui-même nos jardins fortunés. Sa main y plantera les verts arbrustes , les plantes qui nourrissent l'homme , & les fleurs qui font ses délices. O aigilons , gardez - vous de flétrir jamais par vos souffles empestés ces jardins où Lycon prendra des plaisirs innocens ; il préférera la simple nature au faste & aux divertissemens défordonnés ; il aimera cès lieux ; il les abandonne à regret. A ces mots , la tristesse se change en joie : on chante les louanges de Lycon : on dit qu'il sera amateur des jardins , comme Apollon a été berger conduisant les troupeaux d'Admète : mille chansons divines remplissent le bocage , & le nom de Lycon passe de l'antique forêt jusqu'aux campagnes les plus reculées. Les bergers le répètent sur leurs chalumeaux : les oiseaux mêmes , dans leurs doux ramages , font entendre je ne fais quoi qui ressemble au nom de Lycon. La terre se pare de fleurs , & s'enrichit de fruits. Les jardins , qui attendent son retour , lui préparent les grâces du printemps , & les magnifiques dons de l'automne. Les seuls re-

gards de Lycon, qu'il jette encore de loin sur cette agréable montagne, la fertilisent. Là, après avoir arraché les plantes sauvages & stériles, il cueillera l'olive & le myrthe, en attendant que Mars lui fasse cueillir ailleurs des lauriers.

F A B L E X.

Fable d'un jeune Prince.

LE soleil ayant laissé le vaste tour du ciel en paix, avoit fini sa course, & plongé ses chevaux fougueux dans le sein des ondes de l'Hespérie. Le bord de l'horison étoit encore rouge comme la pourpre, & enflammé des rayons ardens qu'il y avoit répandus sur son passage. La brûlante canicule desséchoit la terre; toutes les plantes altérées languissoient; les fleurs ternies panchaient leurs têtes, & leurs tiges malades ne pouvoient plus les soutenir : les zéphirs mêmes retenoient leurs douces haleines. L'air que les animaux respiroient étoit semblable à de l'eau tiède : la nuit, qui répand avec ses ombres une douce fraîcheur, ne

pouvoit tempérer la chaleur dévorante que le jour avoit causée : elle ne pouvoit verser sur les hommes abattus & défailans , ni la rosée qu'elle fait distiller quand Vesper brille à la queue des autres étoiles , ni cette moisson de pavots qui font sentir les charmes du sommeil à toute la nature fatiguée. Le soleil seul dans le sein de Téthys jouissoit d'un profond repos : mais ensuite , quand il fut obligé de remonter sur son char attelé par les heures , & devancé par l'aurore qui sème son chemin de roses , il aperçut tout l'olympé couvert de nuages ; il vit les restes d'une tempête qui avoit effrayé les mortels pendant toute la nuit. Les nuages étoient encore empestés de l'odeur des vapeurs soufrées qui avoient allumé les éclairs , & fait gronder le menaçant tonnerre. Les vents féditieux ayant rompu leurs chaînes , & forcé leurs cachots profonds , mugissoient encore dans les vastes plaines de l'air. Des torrens tomboient des montagnes dans tous les vallons. Celui dont l'œil plein de rayons anime toute la nature , voyoit de toutes parts en se levant le reste d'un cruel orage ; mais (ce qui l'émut davantage) il vit un jeune nourrisson des muses , qui lui étoit fort cher , à qui la tem-

pête avoit dérobé le sommeil, lorsqu'il commençoit déjà à étendre ses sombres aîles sur ses paupières. Il fut sur le point de ramener ses chevaux en arrière, & de retarder le jour, pour rendre le repos à celui qui l'avoit perdu. Je veux, dit-il, qu'il dorme. Le sommeil rafraîchira son sang, apaisera sa bile, lui donnera la santé & la force dont il aura besoin pour imiter les travaux d'Hercule, lui inspirera je ne fais quelle douceur tendre, qui pourroit seule lui manquer. Pourvu qu'il dorme, qu'il rie, qu'il adoucisse son tempérament, qu'il aime les jeux de la société, qu'il prenne plaisir à aimer les hommes & à se faire aimer d'eux, toutes les grâces de l'esprit & du corps viendront en foule pour l'orner.



F A B L E X I.

Le jeune Bacchus & le Faune.

UN jour le jeune Bacchus , que Silène instruisoit , cherchoit les muses dans un bocage dont le silence n'étoit troublé que par le bruit des fontaines & par le chant des oiseaux. Le soleil ne pouvoit avec ses rayons en percer la sombre verdure. L'enfant de Semelé , pour étudier la langue des dieux , s'assit dans un coin au pied d'un vieux chêne , du tronc duquel plusieurs hommes de l'âge d'or étoient nés. Il avoit même autrefois rendu des oracles , & le temps n'avoit osé l'abattre de sa tranchante faux. Auprès de ce chêne sacré & antique se cachoit un jeune faune , qui prêtoit l'oreille aux vers que chantoit l'enfant , & qui marquoit à Silène par un ris moqueur toutes les fautes que faisoit son disciple. Aussitôt les nayaides & les autres nymphes du bois fourioient aussi. Le critique étoit jeune , gracieux & solâtre : sa tête étoit couronnée de

lierre & de pampre. Ses tempes étoient ornées de grappes de raisin. De son épaule gauche pendoit sur son côté droit en écharpe un feston de lierre, & le jeune Bacchus se plaisoit à voir ces feuilles consacrées à sa divinité. Le faune étoit enveloppé au-dessous de la ceinture par la dépouille affreuse & hérissée d'une jeune lionne qu'il avoit tuée dans les forêts. Il tenoit dans sa main une houlette courbée & noueuse. Sa queue paroissoit derrière comme se jouant sur son dos. Mais comme Bacchus ne pouvoit souffrir un rieur malin, toujours prêt à se moquer de ses expressions, si elles n'étoient pures & élégantes, il lui dit d'un ton fier & impatient : Comment oses-tu te moquer du fils de Jupiter ? Le faune répondit sans s'émouvoir : Hé, comment le fils de Jupiter ose-t-il faire quelque faute ?



F A B L E X I I .

Le Rossignol & la Fauvette.

SUR les bords toujours verts du fleuve Alphée, il y a un bocage sacré, où trois nayades répandent à grand bruit leurs eaux claires, & arrosent les fleurs naissantes. Les grâces s'y vont souvent baigner : les arbres de ce bocage ne sont jamais agités par les vents, qui les respectent : ils sont seulement caressés par le souffle des doux zéphyrs. Les nymphes & les faunes y font la nuit des danses au son de la flûte de Pan. Le soleil ne sauroit percer de ses rayons l'ombre épaisse que forment les rameaux entrelacés de ce bocage. Le silence, l'obscurité, & la délicieuse fraîcheur y règnent le jour comme la nuit. Sous ce feuillage, on entend Philomèle qui chante d'une voix plaintive & mélodieuse ses anciens malheurs, dont elle n'est pas encore consolée. Une jeune fauvette au contraire y chante ses plaisirs, & elle annonce le printemps.

à tous les bergers d'alentour. Philomèle même est jalouse des chansons tendres de sa compagne. Un jour elles apperçurent un jeune berger, qu'elles n'avoient point encore vu dans ces bois ; il leur parut gracieux, noble, aimant les muses & l'harmonie. Elles crurent que c'étoit Apollon, tel qu'il fut autrefois chez le roi Admète, ou du moins quelque jeune héros du sang de ce dieu. Les doux oiseaux, inspirés par les muses commencèrent aussitôt à chanter ainsi :

Quel est donc ce berger, ou ce dieu inconnu qui vient orner notre bocage ? Il est sensible à nos chansons : il aime la poésie : elle adoucira son cœur, & le rendra aussi aimable qu'il est fier.

Alors Philomèle continua seule :

Que ce jeune héros croisse en vertu, comme une fleur que le printemps fait éclore : qu'il aime les doux jeux de l'esprit : que les grâces soient sur ses lèvres : que la sagesse de Minerve règne dans son cœur.

La fauvette lui répondit :

Qu'il égale Orphée par les charmes de sa voix, & Hercule par ses hauts faits. Qu'il porte dans son cœur l'audace d'Achille, sans en avoir la férocité : qu'il soit bon, qu'il soit sage, bienfaisant, tendre pour les hom-

mes, & aimé d'eux : que les muses fassent naître en lui toutes les vertus.

Puis les deux oiseaux inspirés reprirent ensemble :

Il aime nos douces chansons : elles entrent dans son cœur, comme la rosée tombe sur nos gazons brûlés par le soleil. Que les dieux le modèrent, & le rendent toujours fortuné : qu'il tienne en sa main la corne d'abondance : que la sagesse se répande de son cœur sur tous les mortels, & que les fleurs naissent sous ses pas.

Pendant qu'elles chantoient, les zéphyrs retinrent leurs haleines ; toutes les fleurs du bocage s'épanouirent ; les ruisseaux formés par les trois fontaines suspendirent leur cours. Les satyres & les faunes, pour mieux écouter, dressaient leurs oreilles aiguës. Echo redisoit ces belles paroles à tous les rochers d'alentour ; & toutes les dryades sortirent du sein des arbres verts, pour admirer celui que Philomèle & sa compagne venoient de chanter.



FABLE XIII.

Fable du Dragon & des Renards.

UN dragon gardoit un trésor dans une profonde caverne : il veilloit jour & nuit pour le conserver. Deux renards, grands fourbes & grands voleurs de leur métier, s'insinuèrent auprès de lui par leurs flatteries. Ils devinrent ses confidens. Les gens les plus complaisans & les plus empressés ne sont pas les plus sûrs. Ils le traitoient de grand personnage, admiroient toutes ses fantaisies, étoient toujours de son avis, & se moquoient entr'eux de leur dupe. Enfin, il s'endormit un jour entr'eux. Ils l'étranglèrent, & s'emparèrent du trésor. Il fallut le partager entr'eux : c'étoit une affaire bien difficile ; car deux scélérats ne s'accordent que pour faire le mal. L'un d'eux se mit à moraliser : A quoi, disoit-il, nous servira tout cet argent ? un peu de chasse nous vaudroit mieux : on ne mange point de métal ; les pistoles sont de mauvaise digestion.

Les hommes font des fous d'aimer tant de fausses richesses. Ne soyons pas aussi insensés qu'eux. L'autre fit semblant d'être touché de ces réflexions, & assura qu'il vouloit vivre en philosophe comme Bias, portant tout son bien sur lui. Chacun fit semblant de quitter le trésor; mais ils se dressèrent des embûches, & s'entre-déchirèrent. L'un d'eux en mourant dit à l'autre, qui étoit aussi blessé que lui : Que voulois-tu faire de cet argent ? La même chose que tu voulois en faire, répondit l'autre. Un homme passant apprit leur aventure, & les trouva bien fous. Vous ne l'êtes pas moins que nous, lui dit un des renards. Vous ne sauriez, non plus que nous, vous nourrir d'argent, & vous vous tuez pour en avoir. Du moins notre race jusqu'ici a été assez sage pour ne mettre en usage aucune monnoie. Ce que vous avez introduit chez vous pour la commodité fait votre malheur. Vous perdez les vrais biens, pour chercher les biens imaginaires.



FABLE XIV.

Les deux Renards.

DEUX renards entrèrent la nuit par surprise dans un poulailier. Ils étranglèrent le coq, les poules & les poulets ; après ce carnage ils appaisèrent leur faim. L'un, qui étoit jeune & ardent, vouloit tout dévorer ; l'autre, qui étoit vieux & avare, vouloit garder quelque provision pour l'avenir. Le vieux disoit : Mon enfant, l'expérience m'a rendu sage. J'ai vu bien des choses depuis que je suis au monde. Ne mangeons pas tout notre bien en un seul jour : nous avons fait fortune : c'est un trésor que nous avons trouvé ; il faut le ménager. Le jeune répondit : Je veux tout manger pendant que j'y suis, & me rassasier pour huit jours : car pour ce qui est de revenir ici, chansons ; il n'y fera pas bon demain : le maître, pour venger la mort de ses poules, nous affommeroit. Après cette conversation, chacun prend son parti. Le jeune mange tant qu'il se crève, & peut à peine

aller mourir dans son terrier. Le vieux qui se croit bien plus sage de modérer ses appétits & de vivre d'économie, va le lendemain retourner à sa proie, & est assommé par le maître. Ainsi chaque âge à ses défauts. Les jeunes gens sont fougueux & insatiables dans leurs plaisirs. Les vieux sont incorrigibles dans leur avarice.

F A B L E X V.

Le Loup & le jeune Mouton.

DES moutons étoient en sûreté dans leur parc : les chiens dormoient ; & le berger, à l'ombre d'un grand ormeau, jouoit de la flûte avec d'autres bergers voisins. Un loup affamé vint par les fentes de l'enceinte reconnoître l'état du troupeau. Un jeune mouton sans expérience, & qui n'avoit jamais rien vu, entra en conversation avec lui. Que venez-vous chercher ici, dit-il au glouton ? L'herbe tendre & fleurie, lui répondit le loup. Vous savez que rien n'est plus doux que de paître dans une verte prairie émaillée de fleurs, pour appaiser sa faim, & d'al-

ler éteindre sa soif dans un clair ruisseau : j'ai trouvé ici l'un & l'autre. Que faut-il davantage ? J'aime la philosophie qui enseigne à se contenter de peu. Il est donc vrai, repartit le jeune mouton , que vous ne mangez point la chair des animaux , & qu'un peu d'herbe vous suffit ? Si cela est , vivons comme frères , & paissions ensemble. Aussitôt le mouton sort du parc dans la prairie , où le sobre philosophe le mit en pièces & l'avalala. Défiez-vous des belles paroles des gens qui se vantent d'être vertueux. Jugez par leurs actions , & non par leurs discours.

F A B L E X V I.

Le Chat & les Lapins.

UN chat, qui faisoit le modeste , étoit entré dans une garenne peuplée de lapins. Aussitôt toute la république alarmée ne songea qu'à s'enfoncer dans ses trous. Comme le nouveau venu étoit au guet auprès d'un terrier , les députés de la nation lapine , qui avoient vu ses terribles griffes , comparurent dans l'endroit le plus étroit de l'entrée du terrier , pour lui de-

mander ce qu'il prétendoit. Il protesta d'une voix douce, qu'il vouloit seulement étudier les mœurs de la nation : qu'en qualité de philosophe, il alloit dans tous les pays pour s'informer des coutumes de chaque espèce d'animaux. Les députés simples & crédules retournèrent dire à leurs frères, que cet étranger, si vénérable par son maintien modeste & par sa majestueuse fourrure, étoit un philosophe, sobre, désintéressé, pacifique, qui vouloit seulement rechercher la sagesse de pays en pays : qu'il venoit de beaucoup d'autres lieux, où il avoit vu de grandes merveilles : qu'il y auroit bien du plaisir à l'entendre, & qu'il n'avoit garde de croquer les lapins, puisqu'il croyoit en bon bramin la métempsychose, & ne mangeoit aucun aliment qui eût eu vie. Ce beau discours toucha l'assemblée. En vain un vieux lapin rusé, qui étoit le docteur de la troupe, représenta combien ce grave philosophe lui étoit suspect : malgré lui on va saluer le bramin, qui étrangla du premier salut sept ou huit de ces pauvres gens. Les autres regagnent leurs trous, bien effrayés & bien honteux de leur faute. Alors dom Mitis revient à l'entrée du terrier, protestant d'un ton plein

de cordialité, qu'il n'avoit fait ce meurtre que malgré lui, pour son pressant besoin : que désormais il vivroit d'autres animaux, & feroit avec eux une alliance éternelle.

Aussitôt les lapins entrèrent en négociation avec lui, sans se mettre néanmoins à la portée de ses griffes. La négociation dure, on l'amuse. Cependant, un lapin des plus agiles sort par les derrières du terrier, & va avertir un berger voisin, qui aimoit à prendre dans les lacs de ces lapins nourris de genièvre. Le berger, irrité contre ce chat exterminateur d'un peuple si utile, accourt au terrier avec un arc & des flèches : il apperçoit le chat qui n'étoit attentif qu'à sa proie : il le perce d'une de ses flèches, & le chat expirant, dit ces dernières paroles : Quand on a une fois trompé, on ne peut plus être cru de personne : on est haï, craint ; & on est enfin attrapé par ses propres finesses.



FABLE XVII.

Les deux Souris.

UNE souris, ennuyée de vivre dans les périls & dans les allarmes, à cause de Mitis & de Rodilardus, qui faisoient grand carnage de la nation fouriquoise, appela sa commère, qui étoit dans un trou de son voisinage. Il m'est venu, lui dit-elle, une bonne pensée. J'ai lu dans certains livres que je rongeois ces jours passés, qu'il y a un beau pays nommé les Indes, où notre peuple est mieux traité & plus en sûreté qu'ici. En ce pays-là les sages croient que l'ame d'une souris a été autrefois l'ame d'un grand capitaine, d'un roi, d'un merveilleux fakir, & qu'elle pourra, après la mort de la souris, entrer dans le corps de quelque belle dame, ou de quelque grand pendiar. Si je m'en souviens bien, cela s'appelle métempsychose. Dans cette opinion, ils traitent tous les animaux avec une charité fraternelle, on voit des hôpitaux de souris, qu'on met en pension, & qu'on

nourrit comme personnes importantes. Allons, ma sœur, partons pour un si beau pays, où la police est si bonne, & où l'on fait justice à notre mérite. La commère lui répondit : Mais, ma sœur, n'y a-t-il pas de chats qui entrent dans ces hôpitaux ? Si cela étoit, ils feroient en peu de temps bien des métempscyoses : un coup de dent ou de griffe feroit un roi, ou un fakir ; merveille dont nous nous passerions très-bien. Ne craignez point cela, dit la première : l'ordre est parfait dans ce pays-là : les chats ont leurs maisons, comme nous les nôtres, & ils ont aussi leurs hôpitaux d'invalides qui sont à part. Sur cette conversation nos deux souris partent ensemble : elles s'embarquent dans un vaisseau qui alloit faire un voyage de long cours, en se coulant le long des cordages le soir de la veille de l'embarquement. On part : elles sont ravies de se voir sur la mer, loin des terres maudites, où les chats exerçoient leur tyrannie. La navigation fut heureuse : elles arrivèrent à Surate, non pour amasser des richesses, comme les marchands, mais pour se faire bien traiter par les indois. A peine furent-elles entrées dans une maison destinée aux souris, qu'elles y prétendoient les

premières places. L'une prétendoit se souvenir d'avoir été autrefois un fameux bra-min sur la côte de Malabar : l'autre protestoit qu'elle avoit été une belle dame du même pays, avec de longues oreilles. Elles firent tant les insolentes, que les souris indiennes ne purent les souffrir. Voilà une guerre civile. On donna sans quartier sur ces deux franguis, qui vouloient faire la loi aux autres. Au lieu d'être mangées par les chats, elles furent étranglées par leurs propres sœurs. On a beau aller loin pour éviter le péril : si on n'est modeste & sensé, on va chercher le malheur bien loin : autant vaudroit-il le trouver chez soi.

F A B L E X V I I I.

*L'Assemblée des Animaux, pour
choisir un Roi.*

LE lion étant mort, tous les animaux accoururent dans son antre, pour consoler la lionne sa veuve, qui faisoit retentir de ses cris les montagnes & les forêts. Après lui avoir fait leurs complimens, ils com-

mencèrent l'élection d'un roi ; la couronne du défunt étoit au milieu de l'assemblée. Le lionceau étoit trop jeune & trop foible pour obtenir la royauté sur tant de fiers animaux. Laissez-moi croître, disoit-il, je saurai bien régner & me faire craindre à mon tour. En attendant, je veux étudier l'histoire des belles actions de mon père, pour égaler un jour sa gloire. Pour moi, dit le léopard, je prétends être couronné ; car je ressemble plus au lion que tous les autres prétendants : & moi, dit l'ours, je soutiens qu'on m'avoit fait une injustice, quand on me préféra le lion ; je suis fort, courageux, carnassier tout autant que lui ; & j'ai un avantage singulier, qui est de grimper sur les arbres. Je vous laisse à juger, messieurs, dit l'éléphant, si quelqu'un peut me disputer la gloire d'être le plus grand, le plus fort, & le plus grave de tous les animaux. Je suis le plus noble & le plus beau, dit le cheval. Et moi le plus fin, dit le renard : & moi le plus léger à la course, dit le cerf. Où trouverez-vous, dit le singe, un roi plus agréable & plus ingénieux que moi ? Je divertirai chaque jour mes sujets. Je ressemble même à l'homme, qui est le véritable roi de toute la nature. Le perroquet

alors harangua ainfi : Puisque tu te vantes de reffembler à l'homme , je puis m'en vanter auffi. Tu ne lui reffembles que par ton laid vifage , & par quelques grimaces ridicules. Pour moi , je lui reffemble par la voix , qui eft la marque de la raifon ; & le plus bel ornement de l'homme. Tais-toi , maudit caufeur , lui répondit le finge : tu parles , mais non pas comme l'homme : tu dis toujours la même chofe , fans entendre ce que tu dis. L'afsemblée fe moqua de ces deux mauvais copiftes de l'homme ; & l'on donna la couronne à l'éléphant , parce qu'il a la force & la fageffe , fans avoir ni la cruauté des bêtes furieufes , ni la fotte vanité de tant d'autres , qui veulent toujours paroître ce qu'elles ne font pas.

F A B L E X I X .

Le Singe.

UN vieux finge malin étant mort , fon ombre defcendit dans la fombre demeure de Pluton , où elle demanda à retourner parmi les vivans. Pluton vouloit la ren-

voyer dans le corps d'un âne pesant & stupide, pour lui ôter sa souplesse, sa vivacité & sa malice. Mais elle fit tant de tours plaisans & badins, que l'inflexible roi des enfers ne put s'empêcher de rire, & lui laissa le choix d'une condition : elle demanda à entrer dans le corps d'un perroquet. Au moins, disoit-elle, je conserverai par-là quelque ressemblance avec les hommes, que j'ai long-temps imités. Etant finge, je faisois des gestes comme eux ; & étant perroquet, je parlerai avec eux dans les plus agréables conversations. A peine l'ame du finge fut elle introduite dans ce nouveau métier, qu'une vieille femme causeuse l'accepta. Il fit ses délices ; elle le mit dans une belle cage. Il faisoit bonne chère, & discouroit toute la journée avec la vieille radoteuse, qui ne parloit pas plus sensément que lui. Il joignoit à son nouveau talent d'étourdir tout le monde, je ne fais quoi de son ancienne profession. Il remuoit sa tête ridiculement ; il faisoit craquer son bec ; il agitoit ses ailes de cent façons, & faisoit de ses pattes plusieurs tours, qui sentoient encore les grimaces de fagotin. La vieille prenoit à toute heure ses lunettes pour l'admirer. Elle étoit bien fâ-

chée d'être un peu sourde, & de perdre quelquefois des paroles de son perroquet, à qui elle trouvoit plus d'esprit qu'à personne. Ce perroquet gâté devint bavard, importun & fou. Il se tourmenta si fort dans sa cage, & but tant de vin avec la vieille, qu'il en mourut. Le voilà revenu devant Pluton, qui voulut cette fois le faire passer dans le corps d'un poisson, pour le rendre muet. Mais il fit encore une farce devant le roi des ombres; les princes ne résistent guère aux demandes des mauvais plaisans qui les flattent. Pluton accorda donc à celui-ci qu'il iroit dans le corps d'un homme. Mais comme le dieu eut honte de l'envoyer dans le corps d'un homme sage & vertueux, il le destina au corps d'un harangueur ennuyeux & importun, qui mentoit, qui se vantoit sans cesse, qui faisoit des gestes ridicules, qui se moquoit de tout le monde, qui interrompoit toutes les conversations les plus polies & les plus solides pour dire rien, ou les sottises les plus grossières. Mercure, qui le reconnut dans ce nouvel état, lui dit en riant : Ho, ho, je te reconnois, tu n'es qu'un composé du singe & du perroquet, que j'ai vu autrefois. Qui t'ôteroit tes gestes

& tes paroles apprises par cœur sans jugement, ne laisseroit rien de toi. D'un joli singe & d'un bon perroquet, on n'en fait qu'un sot homme. O ! combien d'hommes dans le monde, avec des gestes façonnés, un petit caquet, & un air capable, n'ont ni sens ni conduite.

F A B L E XX.

Les deux Lionceaux.

DEUX lionceaux avoient été nourris ensemble dans la même forêt ; ils étoient de même âge , de même taille , de même force. L'un fut pris dans de grands filets à une chasse du grand mogul : l'autre demeura dans des montagnes escarpées. Celui qu'on avoit pris fut mené à la cour, où il vivoit dans les délices. On lui donnoit chaque jour une gazelle à manger ; il n'avoit qu'à dormir dans une loge, où on avoit soin de le faire coucher mollement. Un eunuque blanc avoit soin de peigner deux fois le jour sa longue crinière dorée. Comme il étoit apprivoisé , le roi même

le careffoit fouvent. Il étoit gras, poli, de bonne mine, & magnifique; car il portoit un collier d'or, & on lui mettoit aux oreilles des pendans garnis de perles & de diamans. Il méprisoit tous les autres lions qui étoient dans les loges voisines, moins belles que la sienne, & qui n'étoient pas en faveur comme lui. Ces prospérités lui enflèrent le cœur; il crut être un grand personnage, puisqu'on le traitoit si honorablement. La cour où il brilloit lui donna le goût de l'ambition; il s'imaginoit qu'il auroit été un héros, s'il eût habité les forêts. Un jour, comme on ne l'attachoit plus à sa chaîne, il s'enfuit du palais, & retourna dans le pays où il avoit été nourri. Alors, le roi de toute la nation lionne venoit de mourir, & on avoit assemblé les états pour lui choisir un successeur. Parmi beaucoup de prétendans, il y en avoit un qui effaçoit tous les autres par sa fierté & par son audace; c'étoit cet autre lionceau, qui n'avoit point quitté les déserts. Pendant que son compagnon avoit fait fortune à la cour, le solitaire avoit souvent aiguisé son courage par une cruelle faim; il étoit accoutumé à ne se nourrir qu'au travers des plus grands périls, & par des carnages. Il dé-

chiroit & troupeaux & bergers : il étoit maigre , hérissé , hideux : le feu & le sang sortoient de ses yeux. Il étoit léger , nerveux , accoutumé à grimper & à s'élancer , intrépide contre les épieux & les dards. Les deux anciens compagnons demandèrent le combat , pour décider qui régneroit : mais une vieille lionne , sage & expérimentée , dont toute la république respectoit les conseils , fut d'avis de mettre d'abord sur le trône celui qui avoit étudié la politique à la cour. Bien des gens murmuroient , disant qu'elle vouloit qu'on préférât un personnage vain & voluptueux , à un guerrier qui avoit appris dans la fatigue & dans les périls à soutenir les grandes affaires. Cependant , l'autorité de la vieille lionne prévalut : on mit sur le trône le lion de la cour. D'abord il s'amolit dans les plaisirs ; il n'aima que le faste ; il usoit de souplesse & de ruse pour cacher sa cruauté & sa tyrannie. Bientôt il fut haï , méprisé , détesté. Alors la vieille lionne dit : Il est temps de le détrôner. Je savois bien qu'il étoit indigne d'être roi ; mais je voulois que vous en eussiez un gâté par la mollesse & par la politique , pour vous mieux faire sentir ensuite le prix d'un autre , qui a mérité la royauté par sa pa-

tience & par sa valeur. C'est maintenant qu'il faut les faire combattre l'un contre l'autre. Aussi-tôt on les mit dans un champ clos, où les deux champions servirent de spectacle à l'assemblée : mais le spectacle ne fut pas long. Le lion amolli trembloit, & n'osoit se présenter à l'autre : il fuit honteusement & se cache ; l'autre le poursuit, & lui insulte. Tout s'écrièrent. Il faut l'égorger, & le mettre en pièces. Non, non, répondit-il, quand on a un ennemi si lâche, il y auroit de la lâcheté à le craindre. Je veux qu'il vive : il ne mérite pas de mourir. Je saurai bien régner sans m'embarasser de le tenir soumis. En effet, le vigoureux lion régna avec sagesse & autorité. L'autre fut très-content de lui faire bassement sa cour, d'obtenir de lui quelques morceaux de chair, & de passer sa vie dans une oisiveté honteuse.



FABLE XXI.

Les Abeilles.

UN jeune prince, au retour des zéphirs, lorsque toute la nature se ranime, se promenoit dans un jardin délicieux. Il entendit un grand bruit, & apperçut une ruche d'abeilles. Il s'approche de ce spectacle, qui étoit nouveau pour lui; il vit avec étonnement l'ordre, le soin & le travail de cette petite république. Les cellules commençoient à se former, & à prendre une figure régulière. Une partie des abeilles les remplissoient de leur doux nectar; les autres apportoit des fleurs, qu'elles avoient choisies entre toutes les richesses du printemps. L'oisiveté & la paresse étoient bannies de ce petit état; tout y étoit en mouvement; mais sans confusion & sans trouble. Les plus considérables d'entre les abeilles conduisoient les autres, qui obéissoient sans murmure & sans jalousie contre celles qui étoient au-dessus d'elles. Pendant que le

jeune prince admiroit cet objet, qu'il ne connoissoit pas encore, une abeille, que toutes les autres reconnoissoient pour leur reine, s'approcha de lui, & lui dit : La vue de notre ouvrage & de notre conduite vous réjouit ; mais elle doit encore plus vous instruire. Nous ne souffrons point parmi nous le désordre ni la licence ; on n'est considérable parmi nous que par son travail, & par les talens qui peuvent être utiles à notre république. Le mérite est la seule voie qui élève aux premières places. Nous ne nous occupons nuit & jour qu'à des choses dont les hommes retirent toute l'utilité. Puissiez-vous être un jour comme nous ; mettre dans le genre humain l'ordre que vous admirez chez nous.

F A B L E XXII.

L'Abeille & la Mouche.

UN jour une abeille apperçut une mouche auprès de sa ruche. Que viens-tu faire ici ? lui dit-elle d'un ton furieux : vraiment, c'est bien à toi, vil animal, à te mêler avec

les reines de l'air. Tu as raison, répondit froidement la mouche : on a toujours tort de s'approcher d'une nation aussi fougueuse que la vôtre. Rien n'est plus sage que nous, dit l'abeille : nous seules avons des loix & une république bien policée : nous ne cueillons que des fleurs odoriférantes ; nous ne faisons que du miel délicieux , qui égale le nectar. Ote-toi de ma présence, vilaine mouche importune , qui ne fais que bourdonner , & chercher ta vie sur les ordures. Nous vivons comme nous pouvons , répondit la mouche : la pauvreté n'est pas un vice ; mais la colère en est un grand. Vous faites du miel qui est doux , mais votre cœur est toujours amer : vous êtes sages dans vos loix , mais emportées dans votre conduite. Votre colère , qui pique vos ennemis , vous donne la mort , & votre foible cruauté vous fait plus de mal qu'à personne. Il vaut mieux avoir des qualités moins éclatantes , avec plus de modération.



FABLE XXIII.

Les Abeilles & les Vers à soie.

UN jour les abeilles montèrent jusque dans l'olympé au pied du trône de Jupiter, pour le prier d'avoir égard au soin qu'elles avoient pris de son enfance, quand elles le nourrirent de leur miel sur le mont Ida. Jupiter voulut leur accorder les premiers honneurs entre tous les petits animaux. Minerve, qui préside aux arts, lui représenta qu'il y avoit une autre espèce, qui disputoit aux abeilles la gloire des inventions utiles. Jupiter voulut en savoir le nom. Ce sont les vers à soie, répondit-elle. Aussi-tôt le père des dieux ordonna à Mercure de faire venir sur les ailes des doux zéphirs des députés de ce petit peuple, afin qu'on pût entendre les raisons des deux partis. L'abeille ambassadrice de sa nation représenta la douceur du miel, qui est le nectar des hommes, son utilité, l'artifice avec lequel il est composé : puis elle vanta la sagesse des loix qui police la ré-

publique volante des abeilles. Nulle autre espèce d'animaux, disoit l'orateur, n'a cette gloire ; & c'est une récompense d'avoir nourri dans un antre le père des dieux. De plus nous avons en partage la valeur guerrière, quand notre roi anime nos troupes dans les combats. Comment est-ce que ces vers, ces insectes vils & méprisables, oseroient nous disputer le premier rang ? Ils ne savent que ramper, pendant que nous prenons un noble effor, & que de nos aîles dorées nous montons jusque vers les astres. Le harangueur des vers à soie répondit : Nous ne sommes que de petits vers, & nous n'avons ni ce grand courage pour la guerre, ni ces sages loix ; mais chacun de nous montre les merveilles de la nature, & se consume dans un travail utile. Sans loix nous vivons en paix, & on ne voit jamais de guerres civiles chez nous, pendant que les abeilles s'entre-tuent à chaque changement de roi. Nous avons la vertu de Protée pour changer de forme. Tantôt nous sommes de petits vers, composés d'onze petits anneaux entrelacés avec la variété des plus vives couleurs qu'on admire dans les fleurs d'un parterre. Ensuite nous filons de quoi vêtir les hommes les plus magni-

siques, jusque sur le trône, & de quoi orner les temples des dieux. Cette parure si belle & si durable vaut bien du miel, qui se corrompt bientôt. Enfin nous nous transformons en fève, mais en fève qui sent, qui se meut, & qui montre toujours de la vie. Après ces prodiges, nous devenons tout-à-coup des papillons, avec l'éclat des plus riches couleurs. C'est alors que nous ne cédon's plus aux abeilles pour nous élever d'un vol hardi jusque vers l'olympé. Jugez maintenant, ô père des dieux. Jupiter, embarrassé pour la décision, déclara enfin que les abeilles tiendroient le premier rang, à cause des droits qu'elles avoient acquis depuis les anciens temps. Quel moyen, dit-il, de les dégrader ? Je leur ai trop d'obligation ; mais je crois que les hommes doivent encore plus aux vers à soie.



FABLE XXIV.

Du Hibou.

UN jeune hibou, qui s'étoit vu dans une fontaine, & qui se trouvoit plus beau, je ne dirai pas que le jour, car il le trouvoit fort désagréable, mais que la nuit, qui avoit, de grands charmes pour lui, disoit en lui-même : J'ai sacrifié aux grâces : Vénus a mis sur moi sa ceinture dans ma naissance ; les tendres amours accompagnés des jeux & des ris voltigent autour de moi pour me caresser. Il est temps que le blond hyménée me donne des enfans gracieux comme moi : ils feront l'ornement des bocages, & les délices de la nuit. Quel dommage que la race des plus parfaits oiseaux se perdît ! Heureuse l'épouse qui passera sa vie à me voir ! Dans cette pensée il envoie la corneille demander de sa part une petite aiglonne, fille de l'aigle, roi des airs. La corneille avoit peine à se charger de cette ambassade : Je ferai mal reçue, disoit-elle, de proposer un mariage si mal assorti. Quoi ! l'aigle qui ose

regarder fixement le soleil, se marieroit avec vous qui ne sauriez seulement ouvrir les yeux tandis qu'il est jour ! c'est le moyen que les deux époux ne soient jamais ensemble : l'un sortira le jour, & l'autre la nuit. Le hibou, vain & amoureux de lui-même, n'écoula rien. La corneille, pour le contenter, alla enfin demander l'aiglonne. On se moqua de sa folle demande. L'aigle lui répondit : Si le hibou veut être mon gendre, qu'il vienne après le lever du soleil me saluer au milieu de l'air. Le hibou présomptueux voulut y aller. Ses yeux furent d'abord éblouis. Il fut aveuglé par les rayons du soleil, & tomba du haut de l'air sur un rocher. Tous les oiseaux se jetèrent sur lui, & lui arrachèrent ses plumes. Il fut trop heureux de se cacher dans son trou, & d'épouser la chouette, qui fut une digne dame du lieu. Leur hymen fut célébré la nuit, & ils se trouvèrent l'un & l'autre très-beaux & très-agréables. Il ne faut rien chercher au-dessus de soi, ni se flatter sur ses avantages.



FABLE XXV.

*Du berger Cléobule & de la bergère
Phidile.*

UN berger rêveur menoit son troupeau sur les rives fleuries du fleuve Acheloüs. Les faunes & les saryres , cachés dans les bocages voisins , dansoient sur l'herbe au doux son de sa flûte. Les nayades cachées dans les ondes du fleuve levèrent leurs têtes au-dessus des roseaux pour écouter ses chansons. Achéloüs lui-même , appuyé sur une urne panchée , montra son front où il ne restoit plus qu'une corne depuis son combat avec le grand Hercule : & cette mélodie suspendit pour un peu de temps les peines de ce dieu vaincu. Le berger étoit peu touché de voir ces nayades qui l'admiroient : il ne pensoit qu'à la bergère Phidile , simple , naïve , sans aucune parure , à qui la fortune ne donna jamais d'éclat emprunté , & que les grâces seules avoient ornée & embellie de leurs propres mains. Elle sortoit de son

village , ne songeant qu'à faire paître ses moutons. Elle seule ignoroit sa beauté. Toutes les autres bergères en étoient jalouses. Le berger l'aimoit , & n'osoit le lui dire. Ce qu'il aimoit le plus en elle , c'étoit cette vertu simple & sévère qui écartoit les amans , & qui fait le vrai charme de la beauté. Mais la passion ingénieuse fait trouver l'art de représenter ce qu'on n'oseroit dire ouvertement. Il finit donc toutes ses chansons les plus agréables , pour en commencer une qui pût toucher le cœur de cette bergère. Il faisoit qu'elle aimoit la vertu des héros qui ont acquis de la gloire dans les combats. Il chanta sous un nom supposé ses propres aventures : car en ce temps , les héros mêmes étoient bergers , & ne méprisoient point la houlette. Il chanta donc ainsi : Quand Polynice alla assiéger la ville de Thèbes , pour renverser du trône son frère Ethéocles , tous les rois de la Grèce parurent sous les armes , & pouffoient leurs chariots contre les assiégés. Adraste , beau-père de Polynice , abattoit les troupes de soldats & les capitaines , comme un moissonneur de sa faux tranchante coupe les moissons. D'un autre côté le devin Amphiaraus , qui avoit prévu son malheur , s'avançoit dans la mê-

lée, & fut tout-à-coup englouti par la terre, qui ouvrit ses abîmes pour le précipiter dans les sombres rives du Styx. En tombant, il pleuroit son infortune d'avoir eu une femme infidèle. Assez près de-là on voyoit les deux frères fils d'Œdipe, qui s'attaquoient avec fureur. Comme un léopard & un tigre qui s'entre-déchirent dans les rochers du Caucase, ils se rouloient tous deux dans le sable; chacun paroissoit altéré du sang de son frère. Pendant cet horrible spectacle, Cléobule, qui avoit suivi Polynice, combattit contre un vaillant thébain, que le dieu Mars rendoit presqu'invincible. La flèche du thébain, conduite par le dieu, auroit percé le cou de Cléobule qui se détourna promptement : aussitôt Cléobule lui enfonça son dard jusqu'au fond des entrailles. Le sang du thébain ruisselle, ses yeux s'éteignent, sa bonne mine & sa fierté le quittent, la mort efface ses beaux traits; sa jeune épouse du haut d'une tour le vit mourant, & eut le cœur percé d'une douleur inconsolable. Dans son malheur, je le trouve heureux d'avoir été aimé & plaint : je mourrois comme lui avec plaisir, pourvu que je pusse être aimé de même. A quoi servent la valeur & la gloire des plus fameux combats;

à quoi servent la jeunesse & la beauté , quand on ne peut ni plaire , ni toucher ce qu'on aime ? La bergère , qui avoit prêté l'oreille à une si tendre chanson , comprit que ce berger étoit Cléobule , vainqueur du thébain. Elle devint sensible à la gloire qu'il avoit acquise , aux grâces qui brilloient en lui , & aux maux qu'il souffroit pour elle. Elle lui donna sa main & sa foi. Un heureux hymen les joignit : bientôt leur bonheur fut envié des bergers d'alentour & des divinités champêtres. Ils égalèrent par leur union , par leur vie innocente , par leurs plaisirs rustiques , jusque dans une extrême vieillesse , la douce destinée de Philémon & de Baucis .

F A B L E XXVI.

Chromis & Mnafyle.

CHR. C'EST bocage à une fraîcheur délicieuse : les arbres en sont grands , le feuillage épais , les allées sombres : on n'y entend d'autre bruit que celui des rossignols qui chantent leurs amours.

MNAS. Il y a ici des beautés encore plus touchantes.

CHR. Quoi donc ! veux-tu parler de ces statues ! je ne les trouve guère jolies. En voilà une qui a l'air bien grossier.

MNAS. Elle représente un faune : mais n'en parlons pas : car tu connois un de nos bergers qui en a déjà dit tout ce que l'on en peut dire.

CHR. Quoi donc ! est-ce cet autre qui est panché au-dessus de la fontaine ?

MNAS. Non , je n'en parle point : le berger Lycidas l'a chanté sur sa flûte ; & je n'ai garde d'entreprendre de le louer après lui.

CHR. Quoi donc ! cette statue qui représente une jeune femme ?

MNAS. Oui. Elle n'a point cet air rustique des deux autres : aussi est-ce une plus grande divinité. C'est Pomone , ou du moins une nymphe. Elle tient d'une main une corne d'abondance pleine de tous les doux fruits de l'automne : de l'autre elle porte un vase d'où tombent en confusion des pièces de monnoie. Ainsi elle tient en même-temps les fruits de la terre , qui sont les richesses de la simple nature , & les trésors auxquels l'art des hommes donne un si haut prix.

CHR. Elle a la tête un peu panchée, pourquoi cela ?

MNAS. Il est vrai. C'est que toutes figures faites pour être posées en des lieux élevés, & pour être vues d'en-bas, sont mieux au point de vue quand elles sont un peu panchées vers les spectateurs.

CHR. Mais quelle est donc cette coëffure ? Elle est inconnue à nos bergères.

MNAS. Elle est pourtant très-négligée ; & elle n'en est pas moins gracieuse. Ce sont des cheveux bien partagés sur le front, qui pendent un peu sur les côtés avec une frisure naturelle, & qui se nouent par derrière.

CHR. Et cet habit, pourquoi tant de plis ?

MNAS. C'est un habit qui a le même air de négligence : il est attaché par une ceinture, afin que la nymphe puisse aller plus commodément dans ces bois : ces plis flottans font une draperie plus agréable que des habits étroits & façonnés. La main de l'ouvrier semble avoir amolli le marbre pour faire des plis si délicats ; vous voyez même le nud sous cette draperie. Ainsi vous trouvez tout ensemble la tendresse de la chair, avec la variété des plis de la draperie.

CHR. Ho, ho ! te voilà bien savant ! Mais, puisque tu fais tout, dis-moi : Cette corne

d'abondance, est-ce celle du fleuve Aché-
loüs arrachée par Hercule, ou bien celle
de la chèvre Amalthée, nourrice de Jupi-
ter sur le mont Ida?

MNAS. Cette question est encore à déci-
der : cependant, je cours à mon troupeau.
Bon-jour.

LE FANTASQUE.

QU'EST-IL donc arrivé de funeste à Mé-
lanthe ? Rien au-dehors, tout au-dedans.
Ses affaires vont à souhait. Tout le monde
cherche à lui plaire. Quoi donc ? C'est que
sa rate fume. Il se coucha hier les délices du
genre-humain : ce matin on est honteux pour
lui ; il faut le cacher.

En se levant, le pli d'un chaufson lui a
déplu : toute la journée sera orageuse, &
tout le monde en souffrira. Il fait peur, il
fait pitié : il pleure comme un enfant, il
rugit comme un lion. Une vapeur maligne
& farouche trouble & noircit son imagina-
tion, comme l'encre de son écritoire bar-
bouille ses doigts.

N'allez pas lui parler des choses qu'il aimoit le mieux. il n'y a qu'un moment. Par la raison qu'il les a aimées, il ne sauroit plus les souffrir. Les parties de divertissement qu'il a tant désirées lui deviennent ennuyeuses : il faut les rompre.

Il cherche à contredire, à se plaindre, à piquer les autres. Il s'irrite de voir qu'ils ne veulent point se fâcher. Souvent il porte ses coups en l'air comme un taureau furieux qui, de ses cornes aiguës, va se battre contre les vents.

Quand il manque de prétexte pour attaquer les autres, il se tourne contre lui-même. Il se blâme, il ne se trouve bon à rien, il se décourage, il trouve fort mauvais qu'on veuille le consoler. Il veut être seul, & ne peut supporter la solitude. Il revient à la compagnie, & s'aigrit contre elle. On se tait : ce silence affecté le choque. On parle tout bas : il s' imagine que c'est contre lui. On parle tout haut : il trouve qu'on parle trop, & qu'on est trop gai, pendant qu'il est triste. On est triste : cette tristesse lui paroît un reproche de ses fautes. On rit : il soupçonne qu'on se moque de lui. Que faire ? Etre aussi ferme & aussi patient qu'il est insupportable, & attendre en paix qu'il re-

viennne demain auffi fage qu'il étoit hier.

Cette humeur étrange s'en va comme elle vient. Quand elle le prend , on diroit que c'est un reffort de machine qui se démonte tout-à-coup. Il est comme on dépeint les possédés : sa raison est comme à l'envers : c'est la déraison elle-même en personne. Pouffez-le , vous lui ferez dire en plein jour qu'il est nuit : car il n'y a plus ni jour ni nuit pour une tête démontée par son caprice. Quelquefois il ne peut s'empêcher d'être étonné de ses excès & de ses fougues. Malgré son chagrin , il sourit des paroles extravagantes qui lui ont échappé.

Mais quel moyen de prévoir ces orages , & de conjurer la tempête ? Il n'y en a aucun ; point de bons almanachs pour prédire ce mauvais temps.

Gardez-vous bien de dire : demain nous irons nous divertir dans un tel jardin. L'homme d'aujourd'hui ne fera point celui de demain : celui qui vous promet maintenant disparaîtra tantôt : vous ne saurez plus le prendre , pour le faire souvenir de sa parole. En sa place vous trouverez un je ne fais quoi qui n'a ni forme ni nom , qui n'en peut avoir , & que vous ne sauriez définir deux instans de suite de la même manière. Etus

diez-le bien ; puis dites-en tout ce qu'il vous plaira : il ne fera plus vrai le moment d'après que vous l'aurez dit. Ce je ne fais quoi veut & ne veut pas : il menace , il tremble : il mêle des hauteurs ridicules avec des bassesses indignes. Il pleure , il rit , il badine , il est furieux. Dans sa fureur la plus bizarre & la plus insensée , il est plaisant & éloquent , subtil , plein de tours nouveaux , quoiqu'il ne lui reste pas seulement une ombre de raison.

Prenez bien garde de ne lui rien dire qui ne soit juste , précis , & exactement raisonnable : il sauroit bien en prendre avantage , & vous donner adroitement le change. Il passeroit d'abord de son tort au vôtre , & deviendrait raisonnable pour le seul plaisir de vous convaincre que vous ne l'êtes pas. C'est un rien qui l'a fait monter jusqu'aux nues ; mais ce rien qu'est-il devenu ? Il est perdu dans la mêlée ; il n'en est plus question : il ne fait plus ce qui l'a fâché : il fait seulement qu'il se fâche , & qu'il veut se fâcher ; encore même ne le fait-il pas toujours. Il s'imagine souvent que tous ceux qui lui parlent sont emportés , & que c'est lui qui se modère , comme un homme qui a la jaunisse croit que tous ceux qu'il voit sont

jaunes, quoique le jaune ne soit que dans ses yeux.

Mais peut-être qu'il épargnera certaines personnes auxquelles il doit plus qu'aux autres, ou qu'il paroît aimer davantage? Non: sa bizarrerie ne connoît personne: elle se rend sans choix à tout ce qu'elle trouve: le premier venu lui est bon pour se décharger: tout lui est égal, pourvu qu'il se fâche: il diroit des injures à tout le monde. Il n'aime plus les gens, il n'en est point aimé; on le persécute, on le trahit; il ne doit rien à qui que ce soit.

Mais attendez un moment; voici une autre scène. Il a besoin de tout le monde, il aime, on l'aime aussi, il flatte, il s'infinue, il enforcèle tous ceux qui ne pouvoient plus le souffrir. Il avoue son tort, il rit de ses bizarreries, il se contrefait; & vous croiriez que c'est lui-même dans ses accès d'emportement, tant il se contrefait bien.

Après cette comédie jouée à ses propres dépens, vous croyez bien qu'au moins il ne fera plus le démoniaque. Hélas! vous vous trompez: il le fera encore ce soir pour s'en moquer demain, sans se corriger.



LA MÉDAILLE.

JE crois, monsieur, que je ne dois point perdre de temps pour vous informer d'une chose très-curieuse, & sur laquelle vous ne manquerez pas de faire bien des réflexions. Nous avons en ce pays un savant nommé M. Wanden, qui a de grandes correspondances avec les antiquaires d'Italie : il prétend avoir reçu par eux une médaille antique, que je n'ai pu voir jusqu'ici, mais dont il a fait frapper des copies qui sont très-bien faites, & qui se répandront bientôt, selon les apparences, dans tous les pays où il y a des curieux. J'espère que dans peu de jours je vous en enverrai une. En attendant, je vais vous en faire la plus exacte description que je pourrai.

D'un côté, cette médaille, qui est fort grande, représente un enfant d'une figure très-belle & très-noble : on voit Pallas qui le couvre de son égide : en même-temps les trois grâces sèment son chemin de fleurs : Apollon, suivi des muses, lui offre sa lyre :

Vénus paroît en l'air dans son char attelé de colombes , qui laisse tomber sur lui sa ceinture : la victoire lui montre d'une main un char de triomphe , & de l'autre lui présente une couronne , les paroles sont prises d'Horace : *Non sine diis animosus infans.*

Le revers est bien différent. Il est manifeste que c'est le même enfant ; car on reconnoît d'abord le même air de tête : mais il n'a autour de lui que des masques grotesques & hideux , des reptiles venimeux , comme des vipères & des serpens , des insectes , des hiboux , enfin des harpies sales , qui répandent de tous côtés de l'ordure , qui déchirent tout avec leurs ongles crochus. Il y a une troupe de satyres impudens & moqueurs qui font les postures les plus bizarres , qui rient , & qui montrent du doigt la queue d'un poisson monstrueux , par où finit le corps de ce bel enfant.

Au bas , on lit ces paroles , qui , comme vous savez , sont aussi d'Horace : *Turpiter atrum desinit in piscem.*

Les savans se donnent beaucoup de peine pour découvrir en quelle occasion cette médaille a pu être frappée dans l'antiquité. Quelques-uns soutiennent qu'elle représente

Caligula , qui étant fils de Germanicus , avoit donné dans son enfance de hautes espérances pour le bonheur de l'empire , mais qui dans la suite devint un monstre. D'autres veulent que tout ceci ait été fait pour Néron , dont les commencemens furent si heureux , & la fin horrible. Les uns & les autres conviennent qu'il s'agit d'un jeune prince éblouissant , qui promettoit beaucoup , & dont toutes les espérances ont été trompeuses. Mais il y en a d'autres plus défiants , qui ne croient point que cette médaille soit antique.

Le mystère que fait M. Wenden , pour cacher l'original , donne de grands soupçons. On s'imagine voir quelque chose de notre temps , figuré dans cette médaille. Peut-être signifie-t-elle de grandes espérances qui se tourneront en de grands malheurs. Il semble qu'on affecte de faire entrevoir malignement quelque jeune prince dont on tâche de rabaisser toutes les bonnes qualités par des défauts qu'on lui impute. D'ailleurs , M. Wanden n'est pas seulement curieux ; il est encore politique , fort attaché au prince d'Orange : & on soupçonne que c'est d'intelligence avec lui qu'il veut répandre cette médaille dans tou-

326 FABLES ET CONTES, &c.
tes les cours de l'Europe.

Vous jugerez bien mieux que moi, monsieur, ce qu'il en faut croire. Il me suffit de vous avoir fait part de cette nouvelle, qui fait raisonner ici avec beaucoup de chaleur tous nos gens de lettres, & de vous assurer que je suis toujours votre très-humble & très-obéissant serviteur.

BAYLE.

D'Amsterdam, le 4 mai 1696

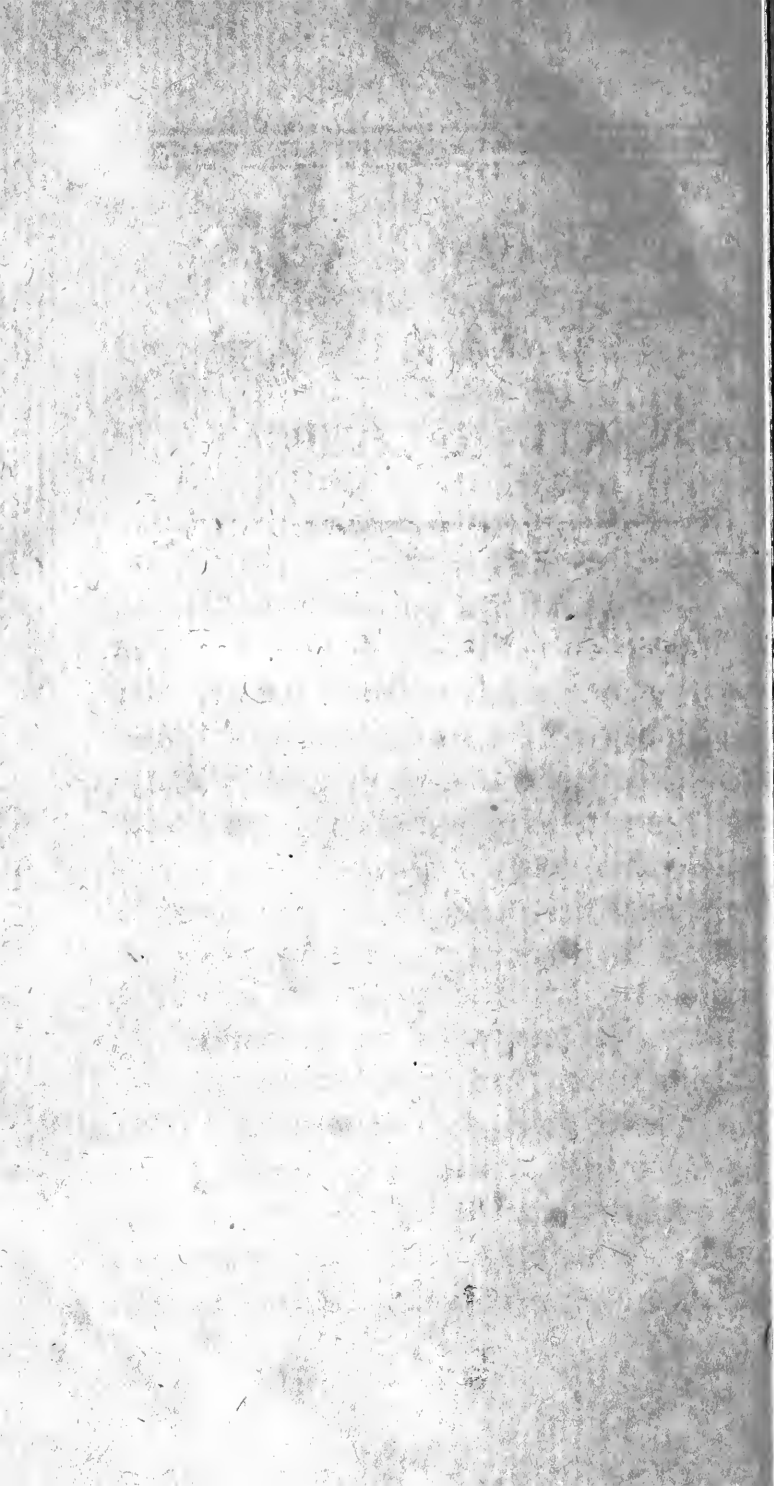
F I N

B O C A ,

O U

LA VERTU RÉCOMPENSÉE ;

Par Madame LE MARCHAND,



B O C A ,

O U

LA VERTU RÉCOMPENSÉE.

IL y avoit à Lima , capitale du Pérou , un homme en qui l'esprit & la bonne mine étoient un présent de la simple nature. Son éducation avoit été proportionnée à la médiocrité de son état. Il étoit fils d'un sculpteur ; son père avoit joui d'une fortune assez considérable pour un homme de sa profession : mais des malheurs l'avoient presque réduit à la misère , & le jeune Boca son fils étoit né dans le temps de son infortune. Sa mère , qui mourut en accouchant de lui , ne laissa à son mari pour toute consolation que ce fruit de leur mariage. Il fut élevé à manier le ciseau ; & comme il falloit quelques petits fonds pour avoir les matériaux de marbre , ou de pierre choisie , qui lui étoient nécessaires , il se vit contraint

de dégénérer en se réduisant au travail de la menuiserie ; il s'y rendit assez habile , pour espérer que quelque jour ce travail le feroit subsister honnêtement. Son père finit aussi sa vie , satisfait de laisser dans son fils un homme , qui malgré sa jeunesse ne paroïssoit avoir d'inclination à aucun vice , & qui par des sentimens plus délicats & plus relevés que ceux qu'ont ordinairement ses pareils , faisoit croire qu'il aimeroit la vertu.

Le jeune Boca , après avoir donné quelque temps à sa douleur , se trouvant du talent pour polir & perfectionner ce qui devoit sortir de ses mains , s'appliqua particulièrement à tourner l'ivoire. Il y réussit parfaitement ; mais comme ces sortes d'ouvrages sont de ceux qui n'entrent pas dans l'utilité de la vie , il étoit rare qu'il en débitât ; aussi son travail ordinaire n'étoit pas celui-là : il y donnoit seulement , par jour , deux heures qu'il déroboit le plus souvent à son sommeil.

Un jour qu'il étoit dans sa boutique , un homme vint lui demander s'il avoit quelques boîtes. Boca lui en montra une qu'il avoit finie la veille : cet homme la trouva assez bien , & sans marchander lui en donna
fix

fix piaſtres. A la vue de cette ſomme , Boca crut que l'on tentoit ſa probité , & dit à l'inconnu : Si je prenois ce que vous me préſentez , penſez-vous que je fuſſe honnête homme ? Ceci eſt le travail de fix heures , & je ne dois pas en recevoir un ſi grand prix ; ſi vous l'ignorez , c'eſt à moi à vous l'apprendre ; & ſi vous le ſavez , apprenez vous-même qui je ſuis.

L'inconnu lui ſourit , & après avoir ajouté encore fix autres piaſtres à celles qui étoient comptées : Mon ami , dit-il , n'eſt-il pas libre & louable de faire des dons ? Prends dans cette ſomme ce qui t'eſt dû , & reçois le reſte comme un préſent. Auſſitôt il ſe retira.

Boca reſta ſurpris ; & charmé de poſſéder ſans reproche une ſomme ſi grande en comparaifon de ce que lui produiſoient ordinairement de pareils ouvrages : Hélas ! diſoit-il en lui-même , que mon pauvre père ne vit-il encore ! Quelle joie n'auroit-il pas de me voir ſi bien payé de peu de peine ! Quel plaifir ce ſeroit pour moi de partager cette bonne fortune avec lui ! Puis prenant ſon argent , il alla le mettre dans un petit coffre , & rendant grâces aux dieux , il revint à ſon travail plus gai que de coutume.

A quelques jours de-là , les marchands qui

lui fourniſſoient de l'ivoire paſſant devant ſa porte , lui demandèrent ſ'il en vouloit acheter. Très-volontiers, dit-il. Après en avoir fait le choix , il les pria d'attendre ; qu'il alloit querir de l'argent pour les payer : il courut à ſa caſſette ; mais après l'avoir ouverte , quelle fut ſa ſurpriſe , de n'y voir plus ſon argent ; & d'y trouver ſeulement quantité de fourmis ! Conſterné , il deſcendit , & pour ſ'accommoder avec les marchands , il leur fit entendre qu'il croyoit avoir aſſez pour les ſatisfaire , mais qu'il s'étoit trompé : il prit terme & les remit à un mois.

Quand ils furent partis , ſon premier ſoin fut de ſonger comment il étoit poſſible qu'on l'eût volé : n'y voyant nulle apparence , puis-que le coffre s'étoit trouvé bien fermé , & qu'il n'avoit conté ſon aventure à perſonne. Comme il rêvoit triſtement , il ſ'entendit appeler , & relevant la tête , il vit un homme richement vêtu qui le ſaluoit. Boca , lui dit cet homme , n'as-tu pas quelque boëte d'ivoire ? Hélas , ſeigneur , reprit-il , plût aux dieux que je n'en euſſe jamais fait ! je n'éprouverois pas à préſent de mortels chagrins. Je fus il y a quelques jours bien payé d'une que je vendis ; & par une gé-

nérosité sans pareille , celui qui l'acheta m'en donna douze piaftres : mais soit qu'on me les ait volées , soit que les dieux veuillent m'affliger , je ne les ai plus retrouvées dans l'endroit où je les avois mises ; & bien mieux eût valu pour moi que je n'eusse jamais ressenti le plaisir de les avoir possédées.

Cette perte n'est pas irréparable , reprit cet homme , va me chercher une boîte ; & tu retrouveras ton argent. Il y courut , & après en avoir montré une , il lui en fut compté sur le champ vingt-quatre piaftres. Boca croyoit rêver ; immobile , & les yeux attachés sur les piaftres , il ne pouvoit revenir de son étonnement : sa reconnoissance l'alloit faire tomber aux genoux de son bienfaiteur , mais il s'apperçut qu'il s'étoit retiré. O ! s'écria-t-il , qui que tu sois , généreux inconnu , que la fortune puisse te rendre mille fois plus que tu ne m'as donné. Transporté de joie , il prend son argent , l'examine , le compte , le recompte , & s'étonne toujours ; cependant , il le ferra dans un autre coffre , plus solidement & plus exactement fermé que le premier.

Il dispoit déjà de ce petit trésor , & se croyant en état d'acheter tout ce qui

lui étoit nécessaire , il songeoit à payer ses dettes , à s'habiller plus proprement , à régaler ses amis , & à leur faire même de petits présens ; sans s'appercevoir que vingt fois autant n'auroit pas suffi pour remplir ses projets. Cependant , revenant à lui , & voyant qu'une partie de la journée s'étoit écoulée sans avoir mis la main à l'œuvre ; Allons , dit-il , Boca , que la bonne fortune ne te fasse pas tomber dans l'oïfiveté. Ton père s'est vu plus riche que toi : que l'exemple de ses malheurs t'apprenne que la fortune est inconstante ; cherche à la soutenir par ton travail.

Le reste de cette journée fut employé à tourner des boîtes pareilles aux premières : il y prit tant de plaisir , que ce furent des chef-d'œuvres dans leur espèce. Avant que de se mettre au lit , il lui prit envie de revoir son nouveau trésor ; il alla au coffre , & l'ayant ouvert , il fut offusqué d'un nuage de mouches qui en sortirent en grand nombre. Mais , ô désespoir affreux ! plus de piastres , ces seuls insectes en occupoient la place. Il n'est pas possible de peindre l'état où se trouva Boca à cette vue ; à peine lui restoit-il assez de force pour sentir son malheur. Ah ! détestable magicien , s'écria-t-il

(car ce qu'il avoit entendu dire des fées, des génies & des magiciens lui revint tout-à-coup dans la mémoire, & il attribua son infortune à quelque charme) cruel ! que t'avois-je fait pour éprouver ta malice ? Pourquoi me faire goûter tant de plaisirs ; si je dois toujours être malheureux ? T'avois-je prié de me faire des dons ? Je ne connoissois pas la douleur que je ressens. Quelques larmes lui échappèrent en proferant ces dernières paroles, & après avoir rêvé encore un peu de temps à son malheur : Mon père, poursuivit-il, vous étiez homme d'honneur, & vous avez été plus à plaindre que moi ; je vous ai vu supporter avec courage des revers encore plus affreux, pourquoi en aurois-je moins que vous ? Cette réflexion le calma ; & reprenant en main le rabot, il se mit au travail, & y passa une partie de la nuit.

Les jours suivans il s'occupa plus assidûment qu'à l'ordinaire, & à peine prenoit-il chaque nuit deux heures de repos. Le chagrin, la fatigue, & l'inquiétude que lui causoit la dette qu'il avoit contractée avec les marchands d'ivoire, qui devoient revenir incessamment, le firent tomber dans une maladie assez dangereuse. Il fut assisté par

ses voisins, qui l'aimoient, & leurs soins généreux réussirent. Il n'avoit confié ses peines à personne, mais bientôt il se trouva engagé à les faire connoître.

Le fixième jour de sa maladie, se trouvant beaucoup mieux, il pria ceux qui prenoient soin de lui de l'aider à descendre dans sa boutique, pour arranger, disoit-il, quelque ouvrage de commande qu'il falloit rendre, & dont il avoit besoin de recevoir le prix. Quand il y fut, un homme fort âgé, mais d'une figure respectable, entra tenant à la main la boëte dont Boca avoit reçu vingt-quatre piaftres, & s'adressant à lui : As-tu une boëte comme celle-ci, lui dit-il ? Boca sentit renaître à cette vue toute sa colère ; & malgré sa foiblesse, saisissant le vieillard par le bras : Mes amis, dit-il à ceux qui étoient avec lui, aidez-moi à punir un imposteur & un fourbe ; il m'a trompé méchamment, en m'éblouissant par des trésors imaginaires, & me retint le petit salaire qui m'est dû, des boëtes que je lui ai livrées.

On écoutoit sans pouvoir bien comprendre ce qu'il vouloit dire ; mais le vieillard sans s'émouvoir : Je vous fais juges, leur dit-il, de cette affaire : cet homme, je crois,

a perdu le sens, il ne m'a jamais vu, & me demande sans raison je ne fais quel argent que je ne lui dois point. Je ne l'ai jamais vu, dit Boca, il est vrai; mais cette boëte n'est-elle pas faite par moi? Je l'ignore reprit le vieillard, & tout ce que j'en fais, c'est qu'elle m'appartient: si l'on te l'a volée, est-ce à moi d'en répondre? Je veux bien, cependant, t'en rendre la valeur, pour réparer le tort qu'un mal-honnête homme a pu te faire.

Boca se trouva confondu à ce discours, & ses amis ayant applaudi & donné des louanges au vieillard, celui-ci demanda une boëte pareille à celle qu'il montroit. Il en fut apporté six des dernières faites: il en choisit une, dont il parut fort content; puis tirant une longue bourse qu'il avoit à sa ceinture, il étala sur l'établi cinquante piastres. À la vue de cette somme, les spectateurs ouvroient de grands yeux sans proférer un mot; mais Boca s'écria: Non, non, gardez votre argent, je n'en veux point, on ne m'y rattrapera pas davantage, je ne suis pas si dupe que vous le pensez: vraiment, il vous est bien aisé de donner de pareille monnoie; ma boëte sera toujours

boîte ; mais votre argent me produira peut-être des papillons.

A ce discours , on ne douta pas que le pauvre homme n'eût perdu l'esprit , & ce fut à qui le querelleroit , & lui feroit entendre raison ; mais n'en voulant point démordre : Il me faut fix réaux , s'écrioit-il , je n'en veux pas davantage : les piaftres me portent malheur. On s'empresse à l'interroger ; il ne veut rien entendre : on parle haut , & tous à la fois le traitent d'insensé.

Pendant cette dispute , le vieillard laissa les cinquante piaftres , & se retira. Boca , qui le vit sortir avec précipitation , se mit à crier au voleur , & voulut courir après lui ; mais on ferma la porte , & malgré sa résistance , il fut porté dans sa chambre , & mis au lit ; on délibéra même de lui faire quelques remèdes pour le ramener à son bon sens.

A ces discours , se tranquillisant en apparence , il fit signe qu'il vouloit parler ; on prêta silence. Mes amis , dit-il , j'avoue que je me suis laissé trop vivement emporter à mon ressentiment , & qu'il falloit vous expliquer mieux ce que je croyois avoir à démêler avec ce vieillard ; mais , puisqu'il s'est fauvé , écoutez ce qui m'est arrivé. Il leur fit ensuite le récit de ses aventures. Quelques-

uns avoient peine à le croire , d'autres croyoient encore au-delà : il fut conclu que l'on porteroit l'argent chez un changeur , pour vérifier s'il étoit de bon aloi. Le changeur assura qu'il ne se pouvoit pas trouver de meilleures piaſtres ; & Boca , un peu rassuré , les enferma dans un troiſième coffre , en présence de ces témoins , qui lui jurèrent tous les avoir bien vues ; après quoi ils se retirèrent , & lui souhaitèrent une bonne nuit.

Le pauvre Boca réfléchit longtemps sur sa dernière aventure ; il n'osoit se livrer à la joie de posséder tant de biens : un mouvement d'inquiétude le fit lever de son lit , & marchant vers le coffre : Voyons-les encore une fois , disoit-il en lui-même ; puis s'arrêtant tout-à-coup & se remettant au lit : Non , continua-t-il , dormons riche encore cette fois : peu après il s'endormit.

Le lendemain de grand matin il entendit frapper à sa boutique , c'étoient les marchands : il les pria d'attendre un moment , & s'approcha en tremblant du coffre qui renfermoit son trésor : & l'ayant ouvert avec un noir pressentiment , qui n'étoit que trop fondé : Justes dieux , s'écria-t-il , ne voyant plus les piaſtres , que vais-je devenir ? Puis

se laissant tomber sur un siège près du coffre, il demeura longtemps interdit & sans mouvement.

Les marchands, qui s'impatientoient de l'attendre, montèrent à sa chambre, & le trouvèrent dans cette contenance. L'un d'eux le poussant par le bras : Allons donc, Boca, à quoi rêves-tu ? Nous sommes pressés : nous partons demain pour la Guinée, ne nous arrête pas davantage. Boca tournant ses tristes yeux sur eux, Mes amis, dit-il, faites de moi tout ce qu'il vous plaira ; je me sou mets à tout, disposez de ma vie, je la perdrois sans regret. On ne savoit ce qu'il vouloit dire ; mais montrant le coffre : Il y avoit hier, poursuivit-il, dans cette cassette, cinquante piastrès, & je ne les y trouve plus : ne croyez pas que ce soit une défaite que je vous donne pour ne pas vous payer, il me reste encore quelque monnoie, mes meubles, mes outils, une bonne partie de l'yvoire que vous m'avez vendue ; faites de tout cela ce que vous jugerez à propos.

Il paroissoit si pénétré en prononçant ces paroles, que les soupirs qui les accompagnoient touchèrent le plus considérable d'entr'eux : il avoit compris que Boca avoit été

volé, & fans s'en éclaircir davantage: Eh bien, Boca, dit-il, où est le reste de l'yvoire? va le chercher. Il lui fut représenté sur le champ; & ayant supputé ce qu'il y en avoit d'employé: Il faut, reprit cet homme, que ceux à qui la fortune est favorable s'acquittent envers elle, en réparant le tort qu'elle fait aux malheureux. Ce que tu as employé fait à-peu-près la somme que nous gagnons avec toi, il est juste de te la remettre, je m'offre à indemniser ceux de nous qui n'y voudront pas consentir; quand au reste de cet yvoire qui nous revient, je t'en donne ma part pour te laisser en état de continuer ton travail. Les autres suivirent un exemple si généreux, & Boca se jetant à leurs pieds, versoit des larmes d'attendrissement & de reconnoissance, en leur rendant mille actions de grâces.

Les marchands se retirèrent, & Boca se crut le plus heureux homme du monde; jamais sa joie n'avoit été plus vive, il comptoit pour rien le passé. Le coffre, qui étoit resté ouvert, fut mis avec les deux autres dans un coin de sa boutique pour s'en défaire au plutôt, afin de ne plus revoir des objets qui lui avoient causé tant de cha-

grin ; mais comme il le rangeoit , il entendit quelque chose qui remuoit dedans : regardant aussitôt ce que ce pouvoit être , il y trouve un petit bâton d'ébène d'un pied de long , dont les deux bouts étoient armés d'un métal fort poli , d'une couleur brillante , & semblable à de l'or. Il le prit , & voulut en posant le coffre le refermer , mais ce fut inutilement , il se r'ouvroit toujours de lui-même. Aussitôt il courut aux deux autres , & levant le dessus du premier , il vit dedans une grosse coque semblable à celle d'un ver à soie ; à mesure que le couvercle du coffre se haussait , la coque s'épanouissoit , & quand elle le fut tout-à-fait , il en vit sortir un oiseau d'une beauté merveilleuse. Sa tête étoit couleur de feu , son col blanc , ses ailes jaunes , le dessus & le dessous de son corps gris , sa queue violette , & ses pattes noires. L'oiseau le regardoit comme s'il eût voulu lui parler ; mais Boca ne s'attachoit qu'à considérer son plumage : il le vit bientôt voler , & s'abaisser dans un coin de sa chambre. Comme il le suivoit des yeux , il apperçut une monstrueuse araignée qui l'atteignit dans l'instant ; l'oiseau fit un cri , & ils disparurent tous deux.

Quel nouveau prodige ! que penser de tout ceci ? disoit-il en lui-même ; appellerai-je mes voisins pour leur conter ces merveilles ? Non, ils me croiront insensé, il vaut mieux voir ce que tout cela deviendra ; je me porte bien, j'ai de quoi travailler, vivons à l'ordinaire. Si le métal qui est au bout de mon bâton est d'or, cela me vaudra encore quelque chose. Alors, le tirant de sa poche pour l'examiner mieux ; il y sentit au fond des pièces d'argent, c'étoit quatre réaux. Bon, continua-t-il, cela ne va pas mal ; si j'en trouvois tous les jours autant, je n'en demanderois pas davantage : mais de crainte qu'il n'arrive de ceci comme des piastras, mettons-les à profit. Il alla acheter des vivres, & revint très-content tourner son yvoire.

Le lendemain, fouillant dans sa poche, il y trouva encore quatre réaux : résolu d'éprouver si c'étoit son petit bâton qui lui prodiguoit ce merveilleux revenu, il le mit en se couchant dans le dernier coffre où il l'avoit trouvé : à son réveil, au lieu de réaux, il n'y trouva, avec son petit bâton, qu'un papier sur lequel étoient écrits ces mots :

Sans t'embarraffer du voyage ;
Va , marche à l'orient , arme-toi de courage ;
Ne t'arrête point en chemin ,
Quoique tu trouves des obstacles ,
Boca , pour faire des miracles ,
Il te suffira d'être humain.
Si tu fais obéir à cet ordre suprême ,
D'un peuple tout entier tu feras le bonheur ;
Tu deviendras heureux toi-même :
Pars ou crains d'arriver au comble du malheur.

Il balança quelque temps à prendre sa résolution , mais enfin se flattant que toutes les merveilles qu'il avoit vues avoient un but avantageux pour sa fortune , il ferma sa boutique , & courut s'informer de la route qu'il falloit prendre pour aller à l'orient : il s'y prit de façon que personne ne soupçonnât son dessein. Il apprit qu'un vaisseau étoit prêt à faire voile pour l'île de Java.

Comme il vouloit exactement observer l'ordre qu'il lui étoit prescrit , de ne point s'arrêter en chemin , il alla voir le capitaine de vaisseau , pour s'informer s'il feroit séjour dans cette île. Il fut que la plupart de ceux qui s'embarquoient y alloient pour acheter du riz : mais qu'il y avoit quelques passagers qui comptoient repartir

sur le champ pour le Japon. Boca dit au capitaine qu'il suivroit ces derniers, que cette route étoit celle qu'il devoit tenir : ensuite ils s'accommodèrent ensemble, & il fut averti de se trouver au port dans trois jours.

Revenu chez lui, il se pressa de vendre une bonne partie de ce qui lui pouvoit produire quelqu'argent. Il relisoit tous les jours plusieurs fois son papier ; & son fidèle petit bâton, quand il étoit dans sa poche, lui produisoit toujours quatre réaux : aussi étoit-il fort soigneux de l'y laisser.

Les trois jours expirés, il se rendit au port, & s'embarqua. La navigation fut heureuse, & peu de temps après ils arrivèrent à Java, à la pointe du jour. Aussitôt Boca, songeant à l'ordre qui lui étoit prescrit de ne se point arrêter, s'informa si le vaisseau qui devoit le conduire au Japon étoit prêt à partir : il apprit avec chagrin que de quinze jours il ne seroit prêt à mettre à la voile, & que tous ceux qui sortiroient du port avant ce temps devoient prendre une route opposée.

Cette nouvelle fit en lui un effet qui l'étonna : Pourquoi, disoit-il en marchant toujours sur le rivage, me suis-je senti

frappé de crainte & de déplaisir par ce retardement ? Pourquoi me trouvai-je asservi à un commandement chimérique ? Où vais-je ? & d'où me vient la volonté de suivre une route qui m'est inconnue, sans autre but que d'obéir à un billet trouvé par hasard dans un coffre ; billet, qui peut-être ne signifie rien, & que la malice de quelques-uns de mes ennemis y a fait trouver pour éprouver ma crédulité & se moquer de ma folie ? Cependant, continuoit-il, les prodiges que je suis bien sûr d'avoir vus, & celui qu'opère mon petit bâton, marquent quelque chose de surnaturel dans mes aventures ; je sens même qu'il me seroit bien difficile d'y résister : ma destinée l'ordonne, il faut la suivre.

Il fut tiré de cette rêverie, par le cri d'un oiseau qui s'abattit à ses pieds : il étoit semblable à celui qu'il avoit vu dans sa chambre sortir du coffre. Piqué de curiosité, & espérant, s'il le pouvoit prendre, de posséder quelque chose de rare & de merveilleux, il voulut s'en saisir ; mais l'oiseau volant légèrement s'arrêta à vingt pas de lui : Boca y courut, & croyoit le tenir, quand d'un autre vol il s'éloigna d'avantage. Boca, piqué de cette aventure,

le poursuivit, & ne le perdant pas de vue, couroit toujours après lui.

Une bonne partie de la journée se passa à cet exercice : enfin, las & fatigué, il étoit prêt d'abandonner son entreprise, lorsqu'il remarqua que l'oiseau l'étoit lui-même, au point de ne pouvoir presque plus voler; en effet, pour dernier effort il s'élança dans un petit bâtiment, qui étoit arrêté au bord de la mer, & parut y tomber comme mort. Boca, sans faire nulle réflexion, sauta dans le bâtiment, & cherchant des yeux l'endroit où il étoit tombé, il le vit voler sur le tillac : en même temps le petit navire partit & s'éloigna du port avec une vitesse extrême.

Saïsi de frayeur, il levoit les yeux vers le ciel, quand il apperçut le mâât du navire couvert d'oiseaux pareils à celui qu'il venoit de poursuivre, & qui, faisant des cris perçans, battoient des aîles comme pour témoigner leur joie. Sa surprise ne peut se concevoir : elle s'augmenta bien encore quand il se vit seul, n'ayant pour toute compagnie que des insectes de plusieurs espèces.

Il remarqua entr'eux une intelligence qui ne les rendoit pas inutiles : s'appliquant à considérer plus exactement ce qui se pas-

soit entr'eux , il reconnut que les oiseaux faisoient la manœuvre , & qu'un d'eux ser-voit de pilote ; ce n'est pas tout , les voiles étoient de toiles d'araignées , & les cordages d'une délicatesse qui lui fit juger qu'ils étoient de la même fabrique : le bâtiment étoit si petit , que jamais on n'en avoit construit un pareil ; tout en étoit proportionné avec une justesse admirable.

Etant entré dans la chambre de poupe , il la trouva tapissée d'une natte de jonc si délicatement travaillée , qu'à quelques pas de distance , on eût pu la prendre pour le plus beau satin de Gênes ; au milieu de chaque pièce on lisoit ce mot écrit en relief de cire colorée , (O R I E N T). En parcourant toutes ces lettres , il s'aperçut qu'un de ces mots n'étoit pas achevé d'être colorié ; mais qu'une grande quantité de mouches s'y étoient posées , & qu'elles travailloient avec une admirable industrie à perfectionner leur ouvrage : les unes dégorgeoient sur cette cire une liqueur verte , les autres traînant à leurs jambes des aîles de papillon , en peignoient les caractères si distinctement & avec tant d'art , que le pinceau n'eût pas mieux fait.

Boca confidéroit toutes ces choses avec

admiration , quand un autre spectacle s'offrit à ses yeux. Dans un des coins de la chambre , une grande quantité de fourmis étendoient par terre une natte de trois pieds en quarré , & d'autres portoient un pain de cire rempli de miel , qu'elles placèrent au milieu. Les fourmis sortirent ensuite de la chambre , mais bientôt après elles y rentrèrent , en poussant devant-elles de petits ananas , qu'elles rangèrent sur la natte avec ordre ; plusieurs s'approchant de Boca , semblèrent l'inviter à prendre ce repas. Il y consentit , & après avoir goûté de ce miel , qui lui parut exquis , il ouvrit un de ces fruits , & s'y désaltéra d'une liqueur délicieuse.

Après ce frugal repas , voulant contenter sa curiosité , il suivit les fourmis , qui reportèrent hors de la chambre ce qui étoit resté. Il entra par une porte extrêmement basse , dans un petit lieu où il vit un bien plus grand nombre de ces animaux occupés à plusieurs choses. Six petits barils étoient ouverts ; les deux premiers étoient pleins d'eau douce , les autres remplis de grains , de mouchérons , d'ananas & de pains de cire. Son plaisir ne fut pas mé-

diocre de voir son petit vaisseau si bien approvisionné.

Le soleil étoit prêt à se coucher, & le petit bâtiment, qui, à l'aide d'un léger zéphir, sembloit voler sur les ondes, avoit déjà bien fait du chemin, quand il remonta à la chambre de poupe. Il y trouva un lit dressé d'une forme assez pareille aux branles dont on se sert ordinairement dans les navires; c'étoit une natte suspendue par des cordes travaillées par les araignées, & un lit de duvet dont le couil ressembloit à la plus fine mouffeline; il n'étoit élevé que de trois pieds : mais c'en étoit assez pour ne vouloir pas hasarder, d'en tomber; aussi Boca le tirant avec une rude secousse, voulut l'étendre à terre; mais la quantité prodigieuse de ces petites cordes résista à ses efforts. O dieu ! s'écria-t-il, que les foibles doivent être peu méprisés, & qu'au contraire ils sont puissans, quand ils se trouvent réunis par l'ordre & l'industrie ! Il essaya encore plusieurs fois de l'abattre, mais inutilement; ce qui l'engagea à s'y coucher avec confiance, non sans avoir lu son papier, & revu son petit bâton toujours accompagné de quatre réaux.

Il dormit peu cette nuit, & ne réfléchit

qu'à son entreprise , & à tout ce qu'il voyoit d'admirable. Ce qui l'inquiétoit , c'étoit d'ignorer le temps qu'il passeroit en cet état , privé du commerce des hommes , & exposé aux dangers de la mer : ces pensées affligeantes se dissipèrent avec les ombres de la nuit , & le commencement d'un beau jour ramena le calme dans son ame.

Cette journée se passa comme la première , & la nuit venue , il se recompensa par un doux sommeil des agitations de la dernière.

Le quatrième jour de la navigation , il fut éveillé avant l'aurore par les cris perçans des oiseaux , & le bourdonnement des mouches. Ce bruit l' alarma ; il se transporta sur le tillac , & y trouva rassemblée une bonne partie des habitans de ce petit navire : il jugea à leurs mouvemens qu'il se passoit quelque chose d'extraordinaire. Cependant , l'air serein , & les flots tranquilles le rassuroient déjà de sa frayeur , quand des cris plus aigus & plus tristes succédèrent aux premiers : le désordre parut dans ceux qui faisoient la manœuvre , le gouvernail fut abandonné , & tous ces animaux se précipitèrent en foule à fond de cale.

L'objet de cette frayeur lui parut être un petit nuage qui se formoit ; & les yeux attachés dessus il le vit en très-peu d'instans s'augmenter, s'ouvrir, & lancer des foudres, qui sembloient n'avoir pour objet que la destruction de sa foible retraite. Courageux & soumis, il prioit les dieux de le secourir ; mais une protection puissante avoit prévenu ses vœux : les foudres lancées n'arrivoient point à leur but ; une force invisible les repoussant avec violence, les envoyoit plus loin se perdre inutilement dans les flots.

La tempête se dissipa ; mais bientôt il se vit exposé à un autre danger, que le commencement des ténèbres de la nuit rendoit plus affreux : cent globes de feu lui parurent rouler sur les ondes & venir avec impétuosité pour embrâser le vaisseau ; mais ils étoient tous arrêtés par des montagnes d'eau, qui s'élevant des abîmes de la mer, retomboient sur ces flammes & les engloutissoient sous les vagues.

Ces deux élémens combattirent assez longtemps, mais enfin tous ces feux disparurent, & il n'en resta qu'une noire & épaisse fumée, dont l'odeur empestée l'auroit infailliblement fait périr, si un tourbillon de vent ne l'eût

promptement dissipée , & n'eût rendu à l'air sa première sérénité.

Il voguoit toujours d'une vîtesse prodigieuse ; tous les animaux reprirent leurs postes ordinaires , & Boca se retira dans sa chambre , remettant sa vie aux soins de la puissance , qui , par des prodiges inouïs l'avoit sauvé d'une mort presque inévitable. Il trouva son repas servi , & après avoir mangé , il dormit quelques heures.

Le soleil étoit déjà sur l'horizon , quand des cris , à peu près pareils à ceux du jour précédent , vinrent frapper encore ses oreilles ; il en frémit , & n'osoit en aller reconnoître la cause. Il étoit dans cette irrésolution , lorsqu'il vit entrer dans sa chambre quelques-uns de ces différens animaux ; qui s'approchant de lui avec précipitation , puis retournant à la porte , & revenant encore à lui , sembloient vouloir l'engager à les suivre ; ce qu'il fit. A peine fut-il sorti , que le vaisseau prit terre , & s'arrêta.

Sa joie fut extrême , & la vue du plus beau pays du monde le flatta de parvenir bientôt à l'heureuse fin de ses aventures. Ses petits compagnons de voyage s'empresèrent tous de quitter le vaisseau : les oiseaux & les mouches s'envolèrent

dans les prairies voisines , les fourmis & les araignées se dispersèrent çà & là ; & dans peu d'instans il perdit sa petite compagnie , non sans regret , car il étoit homme d'habitude , il en avoit reçu des services , & n'en avoit jamais été contredit.

Descendu sur le rivage , il prit la route qui se présenta : quand il eut fait quelques pas , un bruit assez considérable , qu'il entendit derrière lui , l'obligea de se retourner , ce fut pour voir son petit navire s'abîmer dans la mer. Cette perte jointe à celle de ses compagnons de voyage lui arrachant un soupir : Hélas ! disoit-il , cette petite retraite étoit douce , & je brûlois d'envie de la quitter ; je la quitte & je la regrette : qu'est-ce donc que l'espérance a de si doux ? Flatés par ses promesses , elle nous amuse , & souvent nous conduit à notre perte en multipliant nos desirs. Il marchoit dans une prairie délicieuse , émaillée de fleurs : à ses réflexions succéda l'admiration de ce beau lieu.

Cette prairie étoit coupée par plusieurs ruisseaux , où une onde claire & pure rouloit sur des cailloux de diverses couleurs. Une chaîne de montagnes la bornoit au septentrion ; des payfages charmans s'étendoient

doient à perte de vue vers l'occident , & une épaisse forêt la terminoit à l'orient. Il y entra par une belle & grande route , qui , à cinquante toises de distance , étoit coupée par d'autres moins larges.

Boca , exact à ce qui lui avoit été prescrit par son oracle , marchoit toujours , bien résolu de ne se point arrêter , quand il s'entendit appeler , & vit auprès de lui un homme âgé , qui lui tendant la main : Ami , dit-il , arrête un moment , j'ai besoin de toi. Comme Boca marchoit toujours , le vieillard le suivant : C'est ta bonne fortune , disoit-il , qui te fait rencontrer ici ; veux-tu la perdre en me refusant le secours que je te demande ? Le lieu d'où tu t'éloignes renferme un riche trésor , dont nous pouvons tous deux être possesseurs ; je n'ai confié mon secret à personne , & j'espérois tout seul , après avoir fouillé six pieds en terre , pouvoir lever une pierre qui ferme un petit caveau où des sommes immenses en or & en pierreries sont enfermées. J'ai fait ce que j'ai pu pour en venir à bout ; mais mon grand âge ayant épuisé mes forces , mes peines ont été inutiles , & le hasard qui te conduit ici , me fait croire

que les dieux veulent t'associer à mon bonheur.

Le vieillard ayant cessé de parler, Boca, qui l'examinait attentivement, admira en lui une figure respectable ; mais l'envie de céder à ses discours étoit violemment combattue par la crainte de désobéir. Enfin, prenant généreusement son parti : Qui que tu sois, lui répondit-il, n'espère de moi aucun secours ; je t'ai peu d'obligation de l'offre que tu me fais, je ne la dois qu'à ta foiblesse : d'ailleurs, je ne puis approuver le désir que tu as conçu de posséder des biens immenses dont tu ne peux jouir long-temps. J'ai appris par expérience que la fortune nous trompe, en nous donnant plus que nous ne méritons, & que ses faveurs outrées sont quelquefois des effets de sa haine ; pour moi, je ne veux rien au-delà de ce que je possède.

Le vieillard, après ce discours, ne se rebutant point, lui fit encore beaucoup d'instances ; mais voyant qu'il ne pouvoit venir à bout de le persuader, il s'échappa en reproches & en imprécations : Va, méchant, disoit-il, que les dieux puissent te confondre, & te faire trouver la mort où tu précipites tes pas. Aussitôt il s'enfonça

dans le plus épais de la forêt , & Boca le perdit de vue.

A quelques pas de là il apperçut une vieille femme , courbée contre terre ; qui sembloit chercher quelque chose dans les bruyères. Quand il fut assez près pour en être entendu : Ma bonne , lui dit-il , apprenez-moi , je vous prie , dans quel pays je suis. La vieille levant la tête , & le regardant fixement , lui fit une inclination sans lui répondre , & se remit à chercher. Boca se figurant qu'elle ne l'avoit point entendu , & se trouvant assez près d'elle ; Bonne femme , s'écria-t-il , en ralentissant un peu son pas , dites-moi , je vous prie , en quel pays je suis , & si je trouverai près d'ici quelque retraite. Hen ? dit la vieille , baissant la tête & le regardant de côté ; ne dites - vous pas que vous avez trouvé mes lunettes ? je les ai perdues dans ce chemin , rendez-les moi. Boca , fronçant le sourcil , haussant les épaules & la voix : Je vous demande si je trouverai près d'ici une retraite , soit ville ou village , & dans quel pays je suis ? Puisque vous n'avez pas mes lunettes , dit - elle froidement , laissez moi chercher : je n'ai pas le temps de vous dire tout cela ; quand je les aurai , à la

bonne heure : si vous êtes si curieux , aidez-moi à les trouver , & puis après je vous répondrai.

Il y consentit , non sans quelques mouvemens d'impatience , & marchant doucement tous deux baissés , ils cherchoient avec beaucoup de soin : quelquefois la vieille s'arrêtoit , mais Boca alloit toujours son petit pas. Enfin ces misérables lunettes furent aperçues par la vieille , qui cria à Boca : Je les tiens ; puis s'asseyant sur l'herbe , elle lui fit signe d'en faire autant : Reposons-nous , dit-elle , & causons à présent , je vais vous conter de belles choses.

Boca , qui n'en vouloit rien faire ; Quoi ! reprit-il , vous ne voulez pas aller tout doucement encore un peu de chemin ? Pour un royaume , dit la vieille , je ne me lèverois pas d'ici ; je n'en puis plus , tant je suis lasse. Boca levant les yeux au ciel , & lui lançant un regard d'indignation , s'éloigna d'elle en précipitant ses pas , dans la crainte de succomber à la curiosité dont il étoit vivement pressé.

Quoi ! disoit-il en lui-même (en tirant son papier de sa poche & le relisant avec attention) , se peut-il qu'on exige de moi à la lettre , de poursuivre mon chemin sans

m'arrêter un moment ? A quelle fatigue vais-je m'exposer , si je suis cet ordre avec une si scrupuleuse exactitude ? Jamais les dieux demandent-ils aux hommes plus qu'ils ne sont capables d'exécuter ? Cependant , il m'est dit de surmonter des obstacles ; & que fais-je , si je ne touche pas au terme de mes espérances ? Un moment de foiblesse peut me faire perdre le fruit de tout ce que j'ai fait jusqu'ici ; allons , n'ayons rien à nous reprocher.

Il avoit marché l'espace d'un quart-d'heure, l'esprit occupé de ces pensées , quand il aperçut devant lui , quoique d'un peu loin , quelque chose de blanc étendu sur la terre. A mesure qu'il approchoit , il distingua une petite figure , dont il ne pouvoit encore démêler les traits ; mais ayant doublé le pas , il vit une nappe étendue sur l'herbe. Un jeune enfant beau comme le jour la couvroit de mets , bien capables de lui faire envie : c'étoit tout ce qu'à Lima un homme riche auroit pu se faire servir. Cette vue réveilla son appétit , & cet aimable enfant allant quelques pas au-devant de lui : Venez , lui dit-il , prendre un peu de rafraîchissement ? des gens qui s'intéressent à vous m'envoient vous offrir ce soulagement pour réparer vos

forces ; venez-donc vous asseoir & manger. M'asseoir , répartit Boca ? Sans doute , reprit l'enfant , vous en ferez plus à votre aise. Je n'en ferai rien , répliqua-t-il ; puis , prenant d'une main un pain , & saisissant de l'autre une bouteille & une pièce de viande , il continuoit de marcher ; mais cet enfant se mit au-devant de son passage : Il n'en fera pas ainsi que tu le penses , dit-il , viens t'asseoir avec moi sur ce gazon pour manger , ou ce que tu viens de prendre te sera inutile : puis , soufflant sur ce que Boca croyoit réellement tenir , tout s'évanouit dans ses mains. Ce prodige l'affligea , mais ne l'ébranla point : au contraire , s'applaudissant de n'avoir pas donné dans ce piège , il continua son chemin , en réfléchissant sur les chimères séduisantes où se laissent entraîner presque tous les hommes.

Il y avoit environ quatre heures qu'il marchoit sans se détourner de la grande route , quand des cris douloureux , qui pénétraient jusqu'au cœur , lui causèrent une émotion extraordinaire : plus il avançoit , plus les cris redoubloient. Quelle fut sa frayeur ! quand il vit une femme que deux hommes achevoient de lier à un arbre. Alors , un mouvement de pitié plus fort que la crainte lui





Arrêtez, arrêtez barbares, inhumains.

faisant oublier qu'il étoit sans armes & sans défense, il courut à elle avec ardeur ; & voyant que les cruels tiroient tous deux leurs sabres pour frapper cette infortunée : Arrêtez, leur cria-t-il, arrêtez, barbares, inhumains.

A ces mots, ces hommes lançant des regards terribles ; Sois notre première victime, dirent-ils, meurs, malheureux. Aussitôt, levant le bras sur lui pour l'immoler à leur fureur, ils restèrent tous deux immobiles, & peu s'en falloit que Boca ne leur ressemblât, attendant le coup prêt à tomber sur sa tête : cependant, rassuré par le prodige qui venoit de garantir ses jours, il sentit succéder à sa frayeur un mortel déplaisir : il venoit de s'arrêter.

Je suis perdu ! s'écria-t-il, qu'ai-je fait, malheureux ? Puis, tournant ses yeux sur l'objet de sa désobéissance, il vit une jeune & charmante personne qui lui sourioit. S'en étant approché davantage ; Boca, lui dit-elle, rassure-toi, ne crains pas que l'action que tu viens de faire te soit imputée à crime ; ne t'est-il pas prescrit d'être humain ? Délie-moi, & me suis : tu vas passer par ta dernière épreuve, mais je te conduirai, & désormais tu peux t'arrêter sans crainte.

Boca sentit à ces paroles un secret mouvement de joie & de confiance ; cette belle personne lui parut être une déesse secourable , de qui dépendoit sa destinée : il lui obéit , & cette aimable inconnue l'ayant pris par la main , lui fit traverser plusieurs routes , d'où ils entrèrent dans une autre assez spacieuse , mais qui se retrécissoit à mesure qu'ils avançaient.

Les arbres qui en étoient pressés & touffus formoient un berceau , non-seulement impénétrable aux rayons du soleil , mais presque inaccessible à la clarté du jour. Peu-à-peu cette foible lumière diminuoit , & les arbres s'abaissant de plus en plus , formoient une voûte si obscure , qu'à peine voyoit-on à se conduire.

Boca , que sa conductrice tenoit toujours par la main , marchoit sans oser parler : l'inquiétude , la crainte , & l'horreur de cette solitude , lui caufoient une agitation & une frayeur qui glaçoit tous ses sens. Elle redoubla bien davantage par la suppression totale de ce reste de lumière , & par des hurlemens & des mugissemens affreux qu'il entendit au moment qu'il cessa de distinguer les objets. Il s'imaginait sans doute devoir être bientôt la proie des bêtes féroces : ser-

rant fortement la main de celle qui le guidoit , il se laissoit entraîner comme un criminel , qui ne pouvant éviter la mort , attend impatiemment le coup qui doit le délivrer des horreurs qui la précèdent.

Ils marchèrent assez long-temps dans ces ténèbres affreuses ; & le pauvre Boca , dont les forces étoient épuisées , ne pouvant plus résister à une situation si violente , tomba évanoui. Mais quelle fut sa surprise ! quand revenant à lui , il trouva ses forces rétablies , & ce lieu d'horreur changé en un jardin magnifique , paré des plus belles fleurs , qui , exhalant dans l'air leurs parfums délicieux , achevoient d'en faire un séjour enchanté.

Un bruit confus d'oiseaux qui voltigeoient sur des arbrustes à quelques pas de lui , l'engagea à tourner la tête de ce côté : il vit avec un extrême plaisir qu'ils étoient pareils à ceux qui l'avoient guidé dans la navigation ; ce fut pour lui un bon augure , & l'espoir se ranimant en son cœur , il se leva , curieux de détailler toutes les beautés qui s'offroient à ses yeux.

Ne voyant plus avec lui l'aimable inconnue qui l'avoit conduit dans la forêt , il ne douta point que ce ne fût elle qui l'eût fait

transporter dans ce lieu. Résolu de la chercher, il traversa un parterre où tout l'art des hommes paroissoit épuisé, & la nature se surpasser elle-même. Au bout de ce parterre, s'élevoit un palais singulièrement construit, & orné de toutes les richesses de la plus superbe architecture : trois sortes de marbres formoient le corps de ce bâtiment ; le faite étoit blanc, le milieu noir, & le bas étoit d'une espèce particulière veiné de plusieurs couleurs. Les portes & les fenêtres en étoient fermées, & le silence qui régnoit par-tout, lui fit penser que ce palais n'étoit pas habité : cependant, tout étoit cultivé dans le jardin.

Deux grands bosquets s'étendoient à droite & à gauche : l'un étoit de mirthes d'une hauteur extraordinaire, & l'autre d'orangers de pareille grandeur. Boca entra dans le premier, & vit au milieu un grand ovale de gazon, sur lequel une prodigieuse quantité de ruches peintes de diverses couleurs, & arrangées avec symétrie, formoit un aspect très-agréable. Douze allées de mirthes fleuries conduisoient à cette salle : plusieurs palissades de jasmins & de rosiers entrelacés la fermoient tout autour, & n'étoient interrompues que par l'ouverture des allées. Au

milieu de chaque palissade s'élevoit une grotte de rocaille & de coquillage, du fond de laquelle sortoit une nappe d'eau, qui tombant avec rapidité dans un bassin de marbre de trois couleurs, alloit ensuite se perdre en différens canaux pour arroser ce beau lieu.

Boca, après avoir admiré cette charmante retraite, alla se défaltérer à une de ces fontaines, & poursuivit son chemin.

En sortant du bosquet, il se trouva dans un petit bois de cyprès. Ces tristes arbres y formoient un ombrage mélancolique, la terre sèche & aride n'y produisoit que des ronces, & le soleil semblant n'éclairer ce bois qu'à regret, ne lui prêtoit qu'une foible lumière.

Boca voulut fuir, mais s'étant déjà trop avancé, les routes détournées qu'il prit pour sortir, l'engagèrent encore plus avant; enfin il apperçut un petit bâtiment en dôme, aussi de marbre de trois couleurs, d'où sortoit une légère fumée: Comment, disoit-il en lui-même, seroit-il possible que cette triste solitude fût habitée, & que les lieux charmans que je viens de voir fussent déserts?

Comme il s'avançoit de ce côté, il vit une statue de marbre posée sur un piédestal,

elle représentoit une femme assise sur un petit trône , les genoux croisés & la tête appuyée sur une de ses mains , dans la posture d'une personne qui rêve profondément. Elle avoit la tête blanche , le corps noir , d'un marbre veiné : elle étoit d'une beauté si extraordinaire , que Boca transporté d'admiration , & frappé de l'excellence du ciseau ; *Qui peut avoir produit ce chef-d'œuvre de l'art , s'écria-t-il ? quelle main divine a formé cette merveille ?* Puis , s'adressant à la statue , comme si elle eût pu l'entendre : *Tu devois faire l'ornement du plus beau palais du monde ; qui t'a placée dans cette affreuse solitude ? La haine & la jalousie ,* répondit la statue.

Boca recula trois pas en arrière , saisi de frayeur & d'étonnement : il avoit peine à croire ce qu'il venoit d'entendre , & se remettant un peu de son trouble , il voulut , pour s'en éclaircir , interroger encore la statue ; *O dieux ! dit-il , est-il possible que ce soit toi , qui m'ayes parlé ?* Et..... oui , répondit-elle en l'interrompant ; mais rassure-toi , Boca , tu peux , si tu le veux , en détruisant le charme qui me rend la plus malheureuse des princesses , devenir le plus heureux homme du monde. Ce corps que tu

vois , renferme une ame raisonnable , à qui toutes les facultés sont restées telles que les dieux les lui avoient données ; & la métamorphose de mon corps , par un prodige inouï , n'a point altéré mes sens , & me laisse la liberté de mes organes. Mon sort en est d'autant plus affreux , que transformée en une matière froide & inanimée , je porte un cœur déchiré de douleur : cependant , ta vue me rend l'espérance , & ta présence m'annonce un bonheur prochain. Tu as surmonté des obstacles pour parvenir jusqu'ici , c'est à présent que tu dois faire des miracles ; il te suffira d'être humain. Tu as déjà sauvé une femme d'un danger terrible , achève ce que ton courage a commencé.

Ces dernières paroles confondoient Boca : Comment est-il possible , dit-il , que vous sachiez ce qui m'est arrivé , & ce qui m'a engagé à entreprendre un long voyage ? Tu le sauras bientôt , repartit la statue ; mais auparavant observe exactement ce que je vais te prescrire : les momens sont chers , ne les perdons pas. Tu vois ce salon en dôme à vingt pas d'ici , il faut que tu me portes promptement dans ce lieu , & là , je te dirai ce qu'il faudra faire. Eh ! comment vous porter , reprit-il ? quand les forces de trois

hommes comme moi seroient réunies ensemble , il leur seroit encore impossible d'en venir à bout. Tu te trompes , répliqua-t-elle , essaye , & tu verras. Ce dessein lui paroissoit ridicule ; mais ayant embrassé la statue , il sentit qu'elle se détachoit facilement du trône & du piédestal , & la posant sur son épaule , il ne la trouva pas plus pesante que le seroit une personne d'une taille médiocre. En entrant dans le fallon il y vit une grande cuve d'eau bouillante : Jette-moi dans cette cuve , lui dit-elle ; il n'osa balancer , & obéit.

Peu à peu le visage de cette belle figure s'animoit , & les couleurs de son corps s'effaçoient. Comme il la considéroit attentivement , tout-à-coup le fallon s'ébranla , une pluie de feu tomba sur la cuve , & la statue s'écria , Je me meurs. Un moment produisit & dissipa ce charme , & tout revenant dans son premier état , Boca vit la tête de la statue penchée sur le bord de la cuve , les yeux fermés comme une personne évanouïe. Il fit un pas pour s'en approcher ; mais il fut arrêté par la venue d'un homme d'une figure extraordinaire , mais imposante. Cet homme soulevant d'une de ses mains la tête de la statue , & de l'autre approchant de ses lèvres une boîte d'ivoire , qu'il

tenoit ouverte, il y reçut une petite boule d'ambre, qui sortit de sa bouche, après quoi refermant la boîte, il disparut; & la statue se réveilla comme d'un profond sommeil, & parut à Boca la plus belle personne du monde. Vas, lui dit-elle, cours au palais de marbre, touche la porte de ton petit bâton, entre, traverse les douze chambres qui précèdent celle du trône, & quand tu seras arrivé dans cette dernière, frappe trois fois le trône de ton bâton & m'attends, mais surtout prends bien garde de ne fermer aucune des portes sur toi. Il te fera doux, Boca, de m'avoir obéi : va promptement, les instans sont précieux.

Il étoit fort en peine du chemin qu'il devoit prendre pour retourner au palais, les routes du bois étoient confusément percées, & il falloit passer par le bosquet de mirthes pour regagner le parterre. Enfin, se laissant conduire au hasard, il prit le premier chemin qui se présenta; & après avoir marché l'espace d'un demi quart-d'heure, il sortit du bois, & se trouva dans une belle allée d'orangers, qui le conduisit à un ovale à-peu-près semblable à celui qu'il avoit vu.

Il reconnut que c'étoit le bosquet parallèle à celui des mirthes, & sans le consi-

dérer davantage , il s'aperçut seulement en le traversant , qu'au lieu des ruches , une grande quantité d'ananas en occupoient l'ovale ; que les palissades étoient de grenadiers & de citroniers , & que les grottes étoient remplacées par de grosses gerbes d'eau vive , qui semblant s'élever jusqu'aux nues , retomboient dans des bassins de formes différentes. Il suivit une grande allée qui le mena droit au palais. Aussitôt , curieux de voir les merveilles qu'alloit produire son petit bâton , il en frappa la porte du palais , qui s'ouvrit au même instant.

Une légère frayeur le saisit ; mais prenant courage , il traversa les douze chambres , & en laissoit avec grand soin toutes les portes ouvertes : arrivé à la dernière , il vit un trône de marbre pareil à celui dont la statue étoit composée ; il le frappa trois fois de son bâton , & dans le moment , changeant de figure , ce ne fut qu'or & pierreries. Un bruit confus de chevaux , de tambours , de trompettes & de divers instrumens de musique se fit entendre , & mille cris de joie poussés dans les airs , faisoient retentir ces lieux du nom d'*Abdelazis* , & de *Sedy Affan* : bientôt l'intérieur du palais fut rempli de personnes des deux sexes ,

plusieurs gardes se placèrent derrière le trône , & une foule de courtisans richement & galamment vêtus , étant entrés dans cette chambre , firent un cercle des deux côtés.

Trois dames d'une beauté extraordinaire s'avancèrent d'un pas lent & majestueux ; la plus âgée s'appuyoit sur l'épaule de l'une d'elles , & tenoit la plus jeune par la main. Boca crut reconnoître dans celle sur qui cette dame étoit appuyée , les traits de la personne qu'il avoit secourue dans la forêt , & dans l'autre qu'elle tenoit par la main ceux de la belle statue ; mais doutant de ce qu'il voyoit , il se croyoit plongé dans un profond sommeil.

Cependant , ces trois dames s'approchèrent de lui , & le saluèrent avec grâce : la plus âgée lui adressant la parole : Venez , lui dit-elle , Boca , jouir du bonheur que vous avez procuré à ce royaume : par vous il est affranchi de la tyrannie où ses ennemis le tenoient depuis longtemps , & cette belle princesse se voit par vous délivrée des plus affreux tourmens. Alors se retournant vers la plus jeune : Abdelazis , lui dit-elle , votre libérateur prend tout ce qu'il voit pour une illusion ; je suis touchée de son trouble , rendons le calme à son ame :

vous lui devez l'éclaircissement de tout ceci, & la récompense de ses travaux. Que votre reconnoissance commence d'agir, en ne lui dissimulant rien des obligations que vous lui avez : un cœur né vraiment généreux se plaît à publier les bienfaits qu'il a reçus, & il n'est permis qu'aux ingrats d'en rougir. J'exige de vous que vous lui fassiez un aveu sincère des foiblesses qui ont causé vos malheurs ; prête à les voir terminer, il vous sera moins cruel de vous les rappeler. Le cœur du généreux Boca s'intéressant pour ce que vous avez de plus cher, il en sera mieux disposé à faire ce que nous attendons de son courage. Vous n'avez pas besoin de moi pour ce récit, & vous savez que ce qui me reste à faire ne demande point de retardement. Elle embrassa Abdelazis & sortit.

Tant que cette dame avoit parlé, tout le monde s'étoit tenu dans le respect, en gardant un profond silence ; mais quand elle eut achevé, tous ceux qui étoient présens se jetèrent aux pieds de la princesse, & lui témoignèrent avec transport l'excès de leur joie. Elle les reçut avec bonté ; mais se démêlant bientôt de leurs embrassemens, elle tendit la main à Boca, & regardant

l'aimable personne qui l'accompagnoit : Allons, Zineby, lui dit-elle, emmenons Boca dans l'appartement d'Astrée, & que l'on nous y serve à souper, nous n'y ferons point interrompus, & je commencerai de m'acquitter d'une petite partie de ce que je lui dois. La princesse ayant fait signe qu'on ne la suivît pas, ils entrèrent tous trois dans une grande galerie qui conduisoit à cet appartement. Ce lieu eut donné bien de l'admiration à Boca, s'il eût été capable alors d'en avoir pour toute autre chose que pour la beauté & les grâces de la princesse.

Il est vrai qu'Abdelazis pouvoit passer pour un chef-d'œuvre de la nature ; elle paroissoit tout au plus dans sa dix-septième année : son port majestueux imprimoit un respect qui auroit pu faire naître la crainte, si ses yeux vifs & touchans, un sourire doux & gracieux, n'eussent balancé cette noble fierté. Zineby, plus âgée de quatre ans que la princesse, & douée d'une beauté moins régulière, rassembloit tous les agrémens que donne une vivacité brillante, mêlée de délicatesse & d'enjouement.

Ils arrivèrent à la porte de l'appartement, qui leur fut ouverte par de jeunes filles vêtues de blanc, & couronnées de fleurs.

Ils traversèrent plusieurs salles , simplement , mais galamment ornées , où étoient peints à fresque les principaux événemens qui ont immortalisé les rives du Lignon.

La princesse s'arrêta dans une autre plus spacieuse , dont les peintures représentoient une histoire plus moderne. Boca y reconnut les portraits de la princesse , de Zineby , de la dame qu'il venoit de voir , & d'une autre personne qu'il ne connoissoit point , & qui étoit peinte en quelques endroits en habits de femme , & en d'autres en habits d'homme. Sa beauté attira l'attention de Boca , & la princesse fixant ses yeux sur cet aimable objet ; Zineby , dit-elle en soupirant , qu'il manque encore à mon bonheur ! Ensuite s'étant mise à une table qu'on lui avoit préparée , elle contraignit Boca de s'y placer. Ils furent servis par douze jeunes filles vêtues comme celles qui leur avoient ouvert l'appartement.

Pendant le repas , six jeunes hommes , galamment vêtus en bergers , firent un concert de hautbois & de musettes , qui tour-à-tour répétoient des airs tendres & champêtres. En sortant de table , la princesse ordonna que l'on se retirât ; & prenant Boca par la main , elle le fit asseoir sur un

sofa , entr'elle & Zineby. Il est temps , lui dit-elle , de vous parler de mes infortunes , & j'obéis avec plaisir au commandement que j'en ai reçu. Plus tranquille par l'espoir qui renaît dans mon cœur , je vais vous apprendre tout ce que je vous dois , & combien votre secours m'est encore nécessaire.

HISTOIRE

De la princesse Abdelazis.

MON père est roi de l'île d'Ebène. Le roi & la reine mes aïeux moururent à deux mois l'un de l'autre , & laissèrent mon père , leur unique successeur. Agé de douze ans , il fut proclamé roi d'un consentement unanime , & les excellentes qualités que l'on remarquoit en lui , donnèrent des espérances à ses sujets , qui furent remplies au-delà de leur attente. L'on ne vit jamais de prince gouverner avec plus de sagesse , de justice & de bonté. Il épousa à quatorze ans la princesse de l'île d'Yvoire. Ce choix

plut infiniment à ses sujets ; & ses états en espéroient de grands avantages. La princesse avoit tant d'esprit & de grâces, qu'il étoit impossible de la connoître sans l'aimer. La fée Bienfaisante la protégeoit particulièrement ; c'est cette dame que vous venez de voir avec nous. Ils ne désirèrent pas long-temps des fruits de leur hymen, la reine devint grosse, & quand le terme fut expiré, elle accoucha heureusement. Ce fut moi, à qui l'on donna le nom d'Abdelazis.

Je naquis sous d'heureux auspices, qu'une triste destinée a bien démenti depuis. La cour & les peuples firent éclater leur joie par des fêtes magnifiques, & la reine, suivant la coutume de celle qui ont quelque fée pour amie, pria Bienfaisante d'assembler plusieurs de ses sœurs, pour assister à un superbe banquet qu'elle leur avoit fait préparer.

Vous ignorez peut-être, Boca, ce qui se passe dans ces sortes de cérémonies ; le voici. Les fées invitées, après avoir été régénées magnifiquement, passent ordinairement dans l'appartement de la reine, où l'enfant est apporté en la présence du roi & des grands de la cour. Une d'elles est

élue protectrice ; c'est ordinairement l'amie de la reine qui est choisie pour cet emploi : les autres font chacune un don au prince ou à la princesse , suivant leur inclination ou leur pouvoir , & qui se trouve toujours borné , dès ce moment , à la seule exécution de ce qu'elles ont ordonné ; la protectrice ne fait point de dons , pour se réserver une puissance plus étendue , & pour balancer & remédier aux malignités des fées mécontentes ou mal-intentionnées.

Bienfaisante fut nommée ma protectrice ; & comme elle étoit sûre de la bonne intention des fées qu'elle avoit amenées , elle se retira aussitôt , pour s'opposer à celles qu'elle soupçonneroit y venir avec de mauvais desseins.

La plus âgée , à qui fut déferé l'honneur de parler la première , me doua de sagesse ; plusieurs autres ensuite joignirent à ce don ceux d'un cœur tendre , généreux , bienfaisant ; d'un esprit solide & pénétrant , d'une mémoire fidèle , & d'un discernement juste. Il restoit encore trois fées , qui n'avoient point parlé ; l'une voulut que j'eusse une facilité particulière pour acquérir plusieurs talens ; l'autre me doua des grâces naturelles ; & la dernière s'adressant à la reine :

Je suis fâchée , lui dit-elle , d'avoir été prévenue par mes sœurs , puisqu'il ne me reste plus que peu de chose à donner à la princesse , je suis honteuse de n'avoir à lui offrir que de la beauté. La reine ne trouva pas ce don si médiocre qu'elle disoit , & auroit été bien fâchée qu'il eût été oublié. Elle & le roi remercièrent les fées avec de grandes démonstrations de reconnoissance.

Comme elles étoient prêtes à se retirer , on vit entrer la fée -protectrice , suivie d'une grande femme sèche , les joues creuses , le teint livide , & les yeux enfoncés ; elle fut reconnue pour la fée Envieuse. A son abord elles demeurèrent toutes consternées : ma protectrice paroissoit avoir eu quelque démêlé avec elle , & j'ai su depuis que Bienfaisante avoit disputé longtemps pour l'empêcher d'entrer ; mais que craignant de l'irriter , elle avoit été forcée de céder. Envieuse s'approchant de moi : Eh bien , dit-elle , mes sœurs , continuez donc , je vous prie , je ne viens point déranger vos projets : ne me fera-t-il pas permis au contraire d'ajouter mes bienfaits aux vôtres ? Dites-moi les dons qui viennent d'être faits à la princesse , que je tâche , s'il m'est possible , de les surpasser.

Ces

Ces paroles rassurèrent tout le monde, mais personne ne s'empressoit de satisfaire sa curiosité; cependant, il lui fallut tout avouer, car elle commençoit à se fâcher de ce retardement. Chacun de ces dons précieux, que leur amitié venoit de m'accorder, me furent autant de crimes pour la fée Envieuse; mais dissimulant ce qui se passoit en son cœur, & applaudissant avec un sourire forcé, à ce que les autres avoient fait: Vous venez de former une personne accomplie, leur dit-elle, je vais songer à faire son bonheur. Après avoir gardé un moment le silence: Je veux, reprit-elle, qu'elle possède entièrement le cœur du prince Kiribanou, mon neveu, & qu'ils ressentent tous deux le pouvoir de l'amour. Après ces paroles elle se retira.

Les fées, qui ne virent rien de funeste à ce présent, en félicitèrent le roi & la reine, leur faisant espérer, que de ces amours pourroit se former une grande alliance, le neveu de la fée étant fils d'un roi génie, riche & puissant; mais la protectrice en pensoit différemment. Je connois, leur dit-elle, le neveu d'Envieuse, il doit avoir à présent six ans, il sera bien fait, il aura du courage; mais son esprit

fort avancé pour son âge, déjà plein d'artifices & de soupçons, l'a fait surnommer le prince Jaloux; cette passion se développe en lui tous les jours : quel malheur n'annonce-t-elle pas à notre chère princesse ! Envieuse est mal avec le roi son frère; elle n'a pu le voir qu'avec chagrin possesseur d'un riche & puissant royaume. Souvent, dans la guerre que nous avons eue avec les génies, & qui se renouvelle de temps en temps, elle a voulu, sous divers prétextes, nous le rendre suspect, & nous forcer de tourner nos armes contre lui seul. Je crains bien qu'en voulant unir ces deux cœurs, elle n'ait envie d'en faire deux malheureux : j'emploierai tout mon art pour secourir la princesse, & j'espère, mes sœurs, qu'alors vous m'aidez de vos conseils. Toutes le lui promirent, & elles se séparèrent.

Je fus élevée avec grand soin dans le palais : souvent ma protectrice venoit me voir, & Envieuse me visitoit aussi quelquefois, amenant avec elle le prince Jaloux.

Un jour la fée protectrice, entrant dans la chambre de la reine : Je suis fâchée, lui dit-elle, d'avoir de mauvaises nouvelles à vous annoncer; j'ai découvert les desseins

d'Envieuse : elle doit vous prier d'accorder que le prince Jaloux demeure quelque temps avec la princesse dans le palais ; gardez-vous de la refuser, elle ne demande pas mieux que cette résistance , pour avoir un prétexte d'enlever la princesse : si une fois elle étoit en son pouvoir , vous la perdriez pour jamais. Son but , en la faisant épouser au prince , est d'exercer sur eux sa tyrannie , & de les rendre l'un par l'autre les plus malheureux des mortels. Comme elle est très-puissante , je vois peu de remède à ces malheurs : cependant les destinées m'ont découvert , que si la princesse peut ne point voir d'autre homme que le prince Jaloux , jusqu'à ce qu'elle ait atteint sa quinzième année , nous la pourrions soustraire aux infortunes qu'on lui prépare. Pour l'en garantir , il faut nécessairement faire construire dans un lieu écarté , un palais où la princesse sera élevée ; que l'entrée en soit interdite à tout autre homme qu'au prince Jaloux , sous peine de mort ; que des gardes soient à une lieue des avenues , pour en défendre l'approche ; enfin , que toutes les femmes qui seront auprès d'elle , ne lui parlent jamais que de ce prince , & lui laissent ignorer qu'il est d'au-

tres hommes au monde. Avec ces prudentes précautions , je pourrai peut-être détourner les coups dont elle est menacée. Mais si par un pouvoir supérieur au mien, la malice d'Envieuse l'emporte sur moi , du moins la princesse ne connoissant que le prince Jaloux , & n'ayant jamais fait de comparaison de lui à un autre , pourra regarder ses défauts comme les attributs d'un sexe différent du sien. Sa raison , sa douceur , sa reconnoissance , & l'habitude , pourront faire naître dans son cœur des sentimens , qui l'aideront à surmonter l'antipathie que l'opposition de leurs caractères doit naturellement produire.

La reine approuva ce dessein , & l'ayant communiqué au roi , on travailla à ma retraite : la fée se chargea de l'embellir , & la rendit charmante. Ce palais fut bâti sur le bord de la mer , à dix lieues du séjour de la cour. Dès qu'il fut achevé , j'y fus conduite par la reine ma mère , & par la fée protectrice. On me choisit une gouvernante , des femmes , & plusieurs jeunes filles pour me tenir compagnie , & servir à mes amusemens : les plus célèbres par leur science & par leurs talens , furent employées à mon instruction. J'étois à peine

sur ma troisième année , quand je fus renfermée dans cette retraite. La reine m'y laissa à regret , se promettant bien de me venir voir souvent , & se reposant sur les soins de la fée , qu'elle pria de ne me point abandonner.

Le roi fit publier par tout son royaume la défense expresse d'approcher de ma demeure sous peine de mort ; & pour donner l'exemple , il prit la résolution de ne plus me voir que je n'eusse atteint ma quinzième année , & se borna à la seule consolation d'apprendre de mes nouvelles par la reine.

Six années s'écoulèrent sans aucun événement remarquable ; la reine venoit de temps en temps passer quelques jours avec moi. Bienfaisante me quittoit le moins qu'elle pouvoit , & Envieuse & le prince Jaloux me rendoient d'assez fréquentes visites. On s'apperçut dès-lors que le prince me voyoit avec plaisir , & qu'il ne se séparoit jamais de moi sans chagrin. Envieuse profitant de ces dispositions , demanda la grâce que le prince demeurât quelques mois dans ma retraite , ce qui lui fut accordé , à condition qu'il n'y feroit servi que par mes femmes , & que , suivant la loi ordonnée &

publiée, aucun des hommes de sa cour ne l'y suivroit.

Le prince avoit alors quatorze ans, & j'en avois huit. Le premier mois nous vécûmes en bonne intelligence; il s'empressoit de me servir, me cédoit tout sans hésiter, & se privoit de ce qu'on lui donnoit pour m'en venir faire des sacrifices: mais à son tour il vint à en exiger de moi de proportionnés à mon âge, qui devenant très-fréquents, commencèrent à m'importuner. Il avoit peine à souffrir que ces jeunes filles, qui composoient ma petite cour, reçussent de moi des caresses. Si elles me présentoient des fruits, des fleurs, ou quelques bijoux, il les arrachoit de leurs mains, & s'opposoit à ce que je les acceptasse d'une autre.

Zineby que vous voyez ici, est fille d'une dame du palais, que la reine aime beaucoup. Quoiqu'un peu plus âgée que moi, elle fut mieux qu'un autre gagner mon amitié; & la préférence que je lui donnai sur ses compagnes, paroissoit juste à tout autre qu'au prince. Il prit une aversion pour elle, qui depuis nous a bien fait souffrir l'une & l'autre, & qui n'a pas peu contribué dans la suite à me la faire aimer davan-

tage. Alors, s'interrompant & tournant tendrement ses yeux sur elle : Ha ! ma chère Zineby, lui dit-elle, qu'il m'est doux de me rappeler ces momens que nous avons passés ensemble ! Combien de fois votre tendre amitié a-t-elle soulagé mes peines, en me faisant voir que vous y étiez sensible ! Quelquefois votre vivacité & votre gaïeté charmoient mon inquiétude ; vous avez plus fait, vos conseils m'ont souvent été d'un grand secours, & vous venez de me donner une preuve d'attachement, qui achève de nous rendre inséparables. Zineby, pour toute réponse, baïsa tendrement la main de la princesse, qui continua de parler à Boca.

Le prince me suivoit par-tout, & si quelquefois, ennuyée de sa présence, je refusois de l'admettre dans nos jeux, il m'en faisoit d'aigres reproches, troubloit nos divertissemens, querelloit avec emportement mes amies, & les menaçoit de les faire sortir d'avec moi. Mes gouvernantes avoient beau lui représenter, qu'il falloit pour me plaire, plus de douceur & de complaisance ; il leur répondoit avec un fier mépris, que puisque je lui étois destinée, il falloit bien que je m'accoutumasse à sa façon d'agir.

Pour satisfaire sa jalousie, & trouver moyen de ne point me perdre de vue, il voulut apprendre les mêmes choses que l'on m'enseignoit, & en recevoir les leçons avec moi. Il se chagrina bientôt de mes progrès, & son unique occupation ne fut plus que de me tourmenter. Tout ce qui étoit dans le palais le haïssoit, & il me devint insupportable. Je m'en plaignois souvent à la reine, & à ma protectrice; mais elles l'excusoient toujours, & m'engageoient à la douceur.

Nous avions déjà passé six mois ensemble, quand la guerre des génies contre les fées se ralluma. Le roi, père du prince Jaloux, redemanda son fils à la fée sa sœur; il vouloit, en le menant avec lui dans cette guerre, le former par son exemple, & seconder l'ardeur où son caractère fougueux sembloit le porter. Envieuse ne put lui refuser ce qu'il désiroit. Elle vint un jour annoncer au prince qu'il falloit s'éloigner de moi pour quelque temps. Il en parut affligé; mais on le remarqua, dans sa douleur, plus occupé du déplaisir de me laisser en liberté, que du chagrin de me perdre: son dépit lui fit faire de brusques adieux; je les reçus avec joie.

Malgré la politique qui engageoit mes femmes à me dire du bien de lui, & à me porter autant qu'elles le pouvoient à l'aimer, je crus m'appercevoir que pas une d'elles n'étoit fâchée de son départ; cependant, quand je me plaignois quelquefois de son humeur à ma gouvernante, elle me représentoit que mon devoir vouloit que je fusse sensible à l'amitié du prince, qu'il devoit un jour être mon roi, mon maître & mon époux. Ces discours me furent répétés tant de fois par ceux qui avoient du pouvoir sur moi, & l'on m'exagéra si fort ses bonnes qualités, que je me persuadai moi-même avoir eu tort de le haïr : son absence aidoit encore à sa justification.

La vie que je menois depuis son départ me paroïssoit bien douce, chacun s'empressoit à me plaire, & à me procurer de nouveaux divertissemens. J'apprenois tout avec assez de facilité, & l'on me laissoit la liberté d'être avec Zineby autant que je le desirois. Nous avions toujours quelques petits secrets à nous dire : tantôt nous méditions ensemble un nouveau jeu pour le lendemain; une autre fois Zineby, quoiqu'instruite de la façon dont elle devoit me par-

ler du prince, plus complaisante que les autres, m'aidoit à en dire du mal.

Un jour que nous en parlions : Zineby, lui dis-je, je voudrois bien que le prince Jaloux vous ressemblât, je n'aurois pas tant de peine à obéir ; mais ne sauriez-vous me dire pourquoi toutes les filles qui sont ici n'ont pas comme moi un prince Jaloux qui les aime ? Parce que je suis princesse, pourquoi faut-il que je sois plus malheureuse qu'une autre ? Zineby me répondit avec ingénuité : C'est pour vous punir, ma princesse, d'être plus belle que nous, d'avoir plus d'esprit, & d'apprendre plus vite ; j'en ai été quelquefois bien en colère, & il faut que je vous aime bien pour vous le pardonner.

Cette conversation fut interrompue par quelques leçons de danse & de musique. Mon éducation étoit fort singulière : l'unique but de ma retraite étoit, comme je vous l'ai déjà dit, de me laisser ignorer qu'il y eut dans le monde d'autres hommes que le prince Jaloux : on se trouvoit obligé de me cacher une infinité de choses qui m'auroient tirée de mon ignorance ; les livres que l'on me donnoit à lire, les tableaux qu'on voyoit dans le palais, les

histoires que l'on me racontoit, tout enfin étoit fait exprès pour l'exécution de ce projet : parmi tant de femmes, il étoit assez difficile qu'il ne leur échappât quelque indiscretion ; mais ma gouvernante, qui avoit un mérite supérieur, y veilloit avec tant de soin, que je ne soupçonnois rien de ce qu'on nous cachoit ; cependant, je faisois assez souvent des questions embarrassantes.

Il y avoit huit mois que le prince étoit absent ; je demandai un jour à ma gouvernante où il étoit ; elle me répondit qu'il avoit suivi Envieuse dans son royaume. Mais qu'est-ce que ce royaume, lui repartis-je ? C'est un palais, me dit-elle, dont elle est la princesse comme vous l'êtes ici : votre protectrice en a un de même, & comme elles sont fées toutes deux, elles ont le pouvoir d'en sortir & de venir dans le vôtre. Mais la reine ma mère n'est pas fée, poursuivis-je en l'interrompant, elle quitte, cependant, son palais pour me venir voir ; si je puis aller chez les fées, ne pourrois-je pas au moins aller avec elle ? Il faut, me repondit elle, que vous ayez épousé le prince Jaloux, avant que de pouvoir sortir d'ici ; alors vous serez libre d'aller où vous désirerez, & il vous mènera dans le

royaume de la reine, & même dans celui des fées, mais il peut seul vous donner cette permission. J'entends bien, lui dis-je en soupirant, mais vous ne me dites pas pourquoi la reine a la liberté de venir ici : a-t-il fallu qu'elle épouse un prince Jaloux qui le lui ait permis ? Ma gouvernante, voyant que cette conversation alloit un peu trop loin, se retrancha sur l'âge de la reine, & me dit que quand j'aurois autant d'années qu'elle, je pourrois faire ces mêmes choses.

Je fus peu satisfaite de cette raison, & cherchant Zineby à l'instant, je l'emmenai au palais des plaisirs : c'étoit un petit appartement, bâti au bout d'une grande allée du parc; il étoit rempli de tout ce qui pouvoit flatter & amuser notre tendre jeunesse. Une fois la semaine j'y régalois ma petite cour : on nous y laissoit en pleine liberté, une ou deux de mes femmes m'y accompagnoient, encore me laissoit-on nommer celles que je désirois avoir. J'en avois une clef, & ma gouvernante une autre; là, point d'études, point de remontrances, nulle contrariété, je decidois seule des jeux, on m'obéissoit, & je croyois n'être princesse que dans ce lieu. J'avois exigé que

l'on n'y parlât jamais du prince Jaloux, & l'on avoit pour moi cette complaisance. Cette raison, plus que toutes les autres, m'avoit engagée à le nommer le palais des plaisirs ; on étoit accoutumé de nous voir, Zineby & moi, aller souvent toutes deux passer quelques heures dans ce lieu.

Ce jour-là, sortant de la conversation que je venois d'avoir avec ma gouvernante, nous y entrâmes, & après avoir fermé la porte sur nous : Zineby, lui dis-je, j'ai un chagrin ; il faut dit-on, que j'aie l'âge de la reine pour sortir d'ici, & que le prince Jaloux veuille bien me le permettre ; il est donc mon maître ? Consolez-vous, ma princesse, dit Zineby, le prince vous aime, il vous accordera tout ce que vous désirerez. Mais, interrompis-je, je ne l'aime point, & je ne pourrai jamais me résoudre à lui rien demander : non, non, continuai-je avec dépit, je me garderai bien de lui avoir obligation, je ferois dans la nécessité d'avoir de la reconnaissance ; j'aime mieux qu'il me tourmente toujours pour avoir raison de le haïr. Ah ! Zineby, que vous êtes heureuse de n'être pas née princesse ! Mais je n'ai point d'amans, répliqua-t-elle : & sans l'a-

mitié que j'ai pour vous, je sens bien que je mourrois d'ennui. Si l'on nous séparoit, vous auriez toujours, ma princesse, de quoi vous occuper, vous choisiriez bientôt quelqu'une de mes compagnes pour lui conter vos chagrins, vous l'aimeriez peut-être autant que moi, parce qu'il vous faudroit quelqu'un pour vous écouter; enfin, vous oublieriez la triste Zineby, qui vous ayant perdue, n'auroit plus rien à dire ni à penser. Ne le croyez pas, ma chère amie, lui dis-je en l'embrassant, je n'aimerai jamais que vous. Zineby me tint encore d'autres discours dont j'aurois démêlé la source dans un âge plus avancé: ils partoient d'un cœur vide, que son penchant naturel portoit à la tendresse, & qui, par reconnoissance, & manquant d'objet, me prenoit pour celui qui devoit le remplir.

Notre amitié vint au point que nous ne pouvions nous passer l'une de l'autre: nous jouîmes deux ans de ce plaisir sans que personne y mit d'obstacle; mais une trêve, qui suspendit la guerre des génies & des fées, me ramena le prince Jaloux. Envieuse ne manqua pas de venir avec lui aussitôt qu'il fut libre, & de me le présenter comme

un jeune héros dont elle me vanta le courage avec exagération.

Je le revis avec chagrin , & cependant je fus diffimuler autant que pouvoit le faire une personne de douze ans. Le prince parut voir avec admiration le changement qu'il trouva en ma personne , & comme s'il n'eût commencé de m'aimer que de ce jour , il redoubla pour moi ses soins jaloux & tyranniques. Il ne lui étoit plus permis de demeurer avec moi , le roi son père s'en étoit expliqué avant que de le laisser partir : sa politique lui faisoit approuver son amour ; mais ne voulant pas que son fils perdît auprès d'une enfant un temps précieux pour son éducation , il lui avoit seulement permis de me venir voir quelquefois.

Envieuse favorisoit son neveu en rendant ses visites assez fréquentes , & nourrissoit en secret une passion aussi malheureuse pour celui qui la ressentait , que pour celle qui en étoit l'objet. Zineby devint bientôt celui de sa haine ; il pria Envieuse de nous séparer : nous l'apprîmes , & notre douleur en fut extrême.

Je me jetai aux pieds de la fée protectrice & de la reine ma mère , & fondant en larmes , je les conjurai de s'opposer à

ce dessein. Elles me le promirent , & eurent bien de la peine à l'obtenir ; ce fut toutefois à condition que je ne verrois Zineby que comme les autres filles qui étoient avec moi , & que nous ne serions jamais seules ensemble. Cet ordre nous parut doux en comparaison du malheur dont nous avions été menacées ; mais que l'exécution en fut cruelle !

Cependant , mon aversion pour le prince faisoit d'aussi grands progrès que son amour ; il le remarquoit avec un dépit furieux , & n'oublioit pas de m'en faire sentir les effets. Quelquefois , essayant d'emprunter un caractère de douceur pour me persuader , il me peignoit l'amour sous mille formes différentes ; mais , quelque pénétration que j'eusse , je ne pouvois comprendre ce que mon cœur refusoit de sentir ; je lui répondois avec un air embarrassé : Ah ! seigneur , pourquoi vos vœux ne se font-ils pas adressés à quelqu'autre ? suis-je la seule personne au monde que vous puissiez aimer ? Oui , répondoit le prince , la seule Abdelazis & le prince Jaloux sont faits pour vivre sous l'empire de l'amour & jouir de ses douceurs. Le prince n'avoit garde de me parler autrement , il se prêtoit volontiers à l'ignorance de mon

éducation ; elle flattoit trop ses sentimens pour vouloir me détromper.

Insensiblement je m'accoutumai à mon esclavage ; je vins à l'écouter plus patiemment , & à tâcher de faire naître en mon cœur quelques sentimens de tendresse pour lui : mais , que je connoissois peu l'amour nous ne pouvons que le fuir , ou lui obéir. Mes projets furent inutiles : pour tout fruit de mes soins , j'acquis seulement un peu plus de pouvoir sur mon esprit , mais rien sur mon cœur : je me forçai à quelques complaisances , mais ce n'étoit pas sans une violence extrême ; mes yeux découvroient souvent le secret de mon ame à ma chère Zinéby , je les fixois quelquefois sur les siens , avec une langueur qui la pénétoit de douleur.

Je vécus deux ans dans cette triste situation , j'en avois alors quatorze ; & le prince , de qui la passion augmentoit tous les jours , engagea la fée Envieuse à me demander en mariage au roi mon père. La trêve étoit prête à finir : il vouloit s'unir à moi avant que la guerre l'obligeât à me quitter.

Cette nouvelle fut pour moi un coup de foudre ; il ne me fut pas possible de dissimuler ma douleur , je m'y livrai toute en-

tière. Ma protectrice eut beau me flatter que si elle ne pouvoit rompre ce mariage, au moins elle en retarderoit l'exécution pendant quelque temps, je reçus peu de consolation de ces espérances. Comme je craignois Envieuse, je me faisois une idée de son pouvoir fort supérieur à celui de ma protectrice : cependant, il fut balancé de façon qu'elle obtint de ne rien conclure que dans six mois. Elle espéroit pendant ce temps trouver quelques moyens de le prolonger encore, & comme je touchois à ma quinzième année, & que ce terme expiré je n'avois plus rien à craindre d'Envieuse, elle se flattoit de pouvoir me dérober à sa malice.

Elle vint m'apporter cette nouvelle avec une joie, qui me pénétra de reconnoissance. Le prince, chagrin & mécontent, en fut d'une humeur plus fâcheuse; il m'accabloit sans cesse de plaintes & de reproches; mais bientôt il eut un déplaisir bien plus sensible. La trêve se rompit avant le temps prescrit, & la guerre, qui recommença, l'obligea de se rendre auprès du roi son père, pour y commander sous ses ordres. Envieuse fut aussi dans la nécessité de s'éloigner.

J'en reçus la nouvelle un jour que j'é-

rois seule avec le prince & ma gouvernante. Elle fit en nous une impression également vive, quoique les motifs en fussent différens : ma joie ne peut se comparer qu'à la douleur du prince : j'eus peine à la contenir ; mais lui, plus emporté, cédant aux mouvemens qui l'agitoient : Ah ! cruelle, me dit-il, vous triomphez de mon malheureux sort ! la maligne joie que vous ressentez ne peut échapper à la pénétration d'un amant haï : faites-la donc éclater cette joie, afin que ma haine s'en augmente ; puisse-t-elle égaler la vôtre, & me forcer enfin à vous punir. Si je n'ai pas pour vous, lui répondis-je, tout l'amour que vous désirez, à qui, seigneur, devez-vous vous en prendre ? je fais ce que je puis pour le faire naître en mon cœur, peut-être aurois-je réussi sans vos injustes persécutions.

Ce reproche l'enflamma de colère, & me lançant un regard plein de fureur : J'ai trop souffert, dit-il, d'une ingrâte qui ose encore m'outrager ; puisque mon amour & mes soins n'ont pu la toucher, qu'elle me redoute au moins. Tremble, malheureuse princesse, je reviendrai bientôt victorieux de nos ennemis ; si tu ne m'accordes alors & ton cœur & ta main, tremble, la mort

est moins cruelle que le sort que je te prépare. Il sortit aussitôt qu'il eut prononcé ces terribles paroles , & ma gouvernante, fautive comme moi de frayeur , me blâma de l'avoir irrité par un reproche juste en effet , mais dont je devois envisager les suites.

Son absence dissipa ma crainte , & mon premier soin fut de redemander Zineby à ma protectrice : elle me l'accorda , & nous eûmes la liberté de nous voir autant que nous le désirions. J'avois tant de choses à dire à mon amie , que j'aurois souhaité ajouter aux heures du jour encore celles de la nuit. Pour être plus libres , nous allions tous les jours toutes deux seules au palais des plaisirs , passer quelques heures avant le souper.

Peu de temps après le départ du prince Bienfaisante vint me dire adieu : Vos ennemis sont occupés , princesse , me dit-elle , je n'ai rien à craindre d'eux en vous laissant ici : vos intérêts m'appellent ailleurs , il faut que je trouve encore des armes pour opposer à la maligne Envieuse ; je dois profiter de ce temps pour prévenir ses desseins. Adieu , ma chère Abdelazis , j'espère vous arracher au malheureux destin qui vous menace ; & si je n'ai que le pouvoir d'En-

vieuse à combattre, tout réussira au gré de mes désirs. Je ne compris pas ces dernières paroles de la fée ; & me reposant sur sa tendresse, je m'abandonnai à l'espérance qu'elle me donnoit.

Trois jours après qu'elle fut partie, je donnai une fête au palais des plaisirs. Elle fut magnifique : nous y passâmes toute la journée. Le lendemain, j'y retournai seule avec Zineby, & comme la chaleur du jour avoit été grande, je lui proposai d'aller nous promener vers le bord de la mer, espérant y trouver de la fraîcheur. Insensiblement nous fîmes beaucoup de chemin, & nous nous approchâmes de ses bords. Les flots blanchis d'écume étoient dans une agitation assez violente, ce qui nous fit arrêter pour considérer ce spectacle.

Mais quel fut notre étonnement, quand nous aperçûmes une jeune & belle personne couchée sur le sable ! elle y paroissoit profondément endormie ; son habillement différoit peu du nôtre, une robe blanche, brodée d'or, enrichie de perles & de pierres de différentes couleurs, lui descendoit sur les pieds. Quoiqu'elle fût imbibée d'eau, son éclat & sa richesse attirèrent l'admiration de Zineby. Mais ne

m'occupant que des charmes de sa personne : A quoi t'amuses-tu , lui dis-je ? regarde quels traits , quel air de douceur , que de grâces sont répandues sur cet aimable visage ! Ces cheveux , malgré l'humidité des flots , n'ont rien perdu de leur beauté ; non , Zineby , je n'ai jamais rien vu de pareil. Sachons qui est cette fille. Eveillons-la , je meurs d'impatience d'apprendre ce qui l'a conduite en ces lieux. Je me baissai ensuite , & prenant la main de l'inconnue , je l'éveillai.

Ses premiers regards tombèrent sur moi , & j'y vis briller un feu qui acheva de me la faire paroître charmante. Ma vue parut la surprendre , & se relevant avec précipitation ; O dieux ! s'écria-t-elle , toutes les beautés de la terre réunies ensemble s'offrent à mes regards. Aussitôt se jetant à mes pieds : Je croyois , continua-t-elle , que ma mort alloit satisfaire le courroux des dieux : mais quelle que soit désormais ma destinée , je ne dois plus m'en plaindre , puisqu'ils me permettent d'adorer en vous leur plus parfait ouvrage.

Cette louange me parut outrée ; mais comme je me sentoie portée à aimer celle qui me la donnoit , je lui pardonnai aisément. Pourquoi vouloir mourir , lui dis-je

en lui tendant la main pour la relever ? Non , ma chère fille , vous vivrez , je veux prendre soin de vos jours. Zineby seconda les caresses que je lui fis ; elle les reçut avec une espèce de confusion , & beaucoup de grâces.

Le besoin qu'elle avoit de changer d'habit , nous fit prendre le chemin du palais des plaisirs. Je l'interrogeai sur sa naissance , & lui demandai quelle fée l'avoit conduite en ce lieu. Elle me parut embarrassée de répondre , & me pria d'attendre qu'elle eût pris un peu de repos pour me satisfaire. L'ayant pressée de me dire au moins son nom ; après un moment de silence : Je m'appelle Zobéïde , me dit-elle : mais vous , charmante personne , ne m'apprendrez-vous point qui vous êtes , & dans quel pays je suis ? Vous êtes dans mon royaume , lui dis-je , & je m'appelle Abdelazis. A ces mots , elle me parut tomber dans une profonde rêverie.

Cependant , nous arrivâmes au palais ; & Zineby ayant apporté l'habit d'une de mes femmes , nous voulûmes toutes deux aider Zobéïde à s'habiller : mais , par respect pour mon rang , elle ne voulut pas le souffrir.

Nous la laissâmes en liberté , & Zineby & moi nous étant retirées dans la chambre prochaine : Ma chère amie , lui dis-je , je suis dans une étrange inquiétude , qu'allons nous faire de Zobéïde ? Nous l'emmènerons au palais , répondit-elle , & je ne doute pas que toutes mes compagnes ne la voyent avec plaisir augmenter votre cour : elle leur sera chère , puisqu'elle a su plaire à leur prince. Non , non , tu te trompes Zineby , elle feroit des jaloux & je la perdrois ; que fais-je si ma gouvernante voudroit permettre qu'elle restât avec nous ? Je crains même que l'on ne nous surprenne. Si tu m'aimes , aide-moi à la cacher , au moins pour quelques jours : mais comment faire ? Le soleil est prêt à se coucher ; il faut que nous nous retirions. Dis-moi donc , que veux-tu que je fasse ? Tu ne trouves rien ? Ah Zineby , tu n'as pas aujourd'hui tant d'esprit qu'à l'ordinaire. Mais , ma princesse , vous ne m'avez pas , dit-elle , encore donné le temps d'y songer. C'est , lui repartis-je , que ta tendre amitié a toujours prévenu mes vœux ; pardonne à mon agitation , je ne fais que résoudre. Voici ce que je pense , reprit-elle. Laissons Zobéïde ici , elle y trouvera une partie des choses qui lui seront nécessaires ,
&

& je me charge du reste. Vous y venez tous les jours , vous la verrez , & pour me venger de la querelle que vous venez de me faire , je partagerai ce plaisir avec vous . J'approuvai son idée , & l'ayant tendrement embrassée , nous allâmes retrouver Zobéïde .

Nous lui dîmes que des raisons importantes nous forçoient de la laisser dans cette solitude , qu'elle n'y manqueroit de rien , & que le lendemain nous lui en apprendrions davantage. Ah ! dit Zobéïde en soupirant , tout me manquera , puisque je vais vous perdre ; vous m'allez quitter. Il le faut , ma chère fille , lui répondis-je , mais ce ne fera pas pour longtemps ; je vous conjure , cependant , de ne pas sortir de ce palais que nous ne vous le permettions. Nous l'embrassâmes , & nous nous rendîmes au palais plus tard que de coutume : on m'en fit des reproches , mais mes caresses eurent bientôt apaisé les plus féroces.

Zineby s'aperçut de l'inquiétude qui m'agitoit ; elle me sourioit quelquefois , mais je ne lui répondois que par un soupir. Elle s'échappa de nous , après le souper , & je fus deux heures sans la revoir ; je la vis rentrer ensuite , & s'approchant de moi : Je viens , me dit-elle tout bas , de vous ren-

dre un service. Je lui ferrai la main sans lui répondre, & moins inquiète, j'essayai de reprendre ma gaïeté ordinaire.

Le lendemain, l'heure où j'avois coutume d'aller au palais des plaisirs me parut venir avec une lenteur qui me désespéroit : elle arriva, nous partîmes Zineby & moi. Zobéïde me revit avec une joie qui augmenta la mienne ; je la trouvai plus belle que le jour précédent, mais à la vivacité de ses yeux se joignoit une langueur qui m'affligea : je craignis qu'elle ne fût causée par l'ennui de se voir seule dans ce palais. Je fis ce que je pus pour l'engager à rester encore quelques jours dans cette solitude ; & lui ayant dit que la crainte de la perdre me faisoit prendre ces précautions, que je dépendois de la reine ma mère, de deux fées & du prince Jaloux, qui ne pouvoit souffrir que j'eusse des amis, j'avois sujet d'appréhender qu'on ne me permît pas de la garder auprès de moi : ces paroles la troublèrent, & fixant ses yeux sur les miens : Ah ! belle Abdelazis, me dit-elle, vous avez donc un amant, un amant favorisé des fées, & sans doute aimé de vous, ajouta-t-elle avec un soupir. Plût aux dieux, répondis-je, que j'eusse pour lui de l'amour,

je ne ferois pas tant à plaindre ; mais , Zobeïde , ne parlons que de vous , je laisse à Zineby de vous dire le secret de mon cœur : apprenez-moi qui vous êtes , & qui vous a conduite dans ce lieu.

Je suis , me répondit-elle , une infortunée persécutée de ses parens. Il n'y a pas longtemps que j'ai perdu ceux de qui je tenois la vie , ils possédoient des biens assez considérables dans un royaume éloigné du vôtre. Ils confièrent ma jeunesse à des personnes à qui je devois être chère , mais qui , non contentes d'avoir usurpé les biens qui m'appartenoient , conçurent le dessein de s'en assurer par ma perte. Ils attentèrent plusieurs fois à ma vie , & me contraignirent à fuir mon pays pour me dérober à leur cruauté.

Un petit nombre de gens attachés à moi , se sont chargés de me conduire dans des lieux où je n'aurois rien à craindre pour mes jours. Ils se sont embarqués , & leur amitié leur a fait partager avec moi les dangers de la mer : mais les dieux me réservant au bonheur de tomber entre vos mains , excitèrent hier une si furieuse tempête , que notre vaisseau , après avoir été quelque temps agité des vents , fut à la fin

brisé par la foudre, & dispersé en mille éclats.

Je ne vous peindrai point le désordre & l'horreur que cet accident jeta parmi nous; il fut si prompt, que nous n'eûmes pas le temps de regretter la vie. Un reste d'espoir me fit saisir une planche, qui, poussée par les flots, me porta jusques sur le rivage.

C'est-là, ma belle princesse, qu'épuisée de fatigue, je céдай au sommeil, ou plutôt à ma foiblesse : je vous vis, & oubliant tous mes malheurs, je sentis naître en mon cœur, la joie, l'espérance & . . . elle baissa les yeux sans achever : mais Zineby prenant la parole, & voyant que je laissois échapper quelques larmes : Qu'avez-vous donc, ma princesse, me dit-elle, vous pleurez ? Tu devrois être bien honteuse de ne pas faire comme moi, lui dis-je, Zobéïde s'est vue prête à perdre le jour, & tu ne pleures pas ! Quoi ! ce triste récit ne t'a point émue ? Je jouïs, répondit-elle, du plaisir de l'en voir délivrée ; & son bonheur présent efface en moi les impressions de ses peines passées.

Zobéïde alloit parler, mais nous entendîmes du bruit dans la chambre prochaine ; j'en fus saisie de crainte, & je l'enfermai

promptement dans un cabinet dont je pris la clef : c'étoit ma gouvernante & quelques-unes de mes femmes. Elles me cherchoient pour m'apprendre que la reine devoit arriver dans trois jours, & qu'elle devoit demeurer avec moi jusqu'au retour de la fée Bienfaisante. Je reçus cette nouvelle avec un trouble qui pensa me perdre; mais Zineby, qui s'en apperçut, écarta leurs soupçons, en leur faisant le récit d'une prétendue conversation que nous venions d'avoir ensemble, au sujet du prince Jaloux : nous fûmes obligées de nous retirer avec tout le monde.

Le lendemain nous retournâmes voir Zobéïde, & nous fûmes surprises de trouver la porte du palais entr'ouverte. J'y entrai avec précipitation, & ne la voyant point, je l'appelai plusieurs fois inutilement. Elle n'est point ici ! m'écriai-je, nous sommes découverts ; ah je suis perdue ! Eh quoi, ma chère princesse, me dit Zineby... Abdelazis ? Est-ce vous qui parlez ? Quel excès de douleur ! Sans doute Zobéïde, cherchant à dissiper son ennui, aura voulu se promener en attendant l'heure que nous devions arriver ; & comme votre impatience vous l'a fait dévancer, nous la verrons

revenir incessamment. Ces paroles me calmèrent ; mais me voyant plongée dans une profonde tristesse : Ah ! continua-t-elle , si Zineby étoit perdue pour vous , seriez-vous autant affligée ? Non , une étrangère en trois jours l'emporte sur moi ; hélas ! je l'ai toujours bien pensé , vous êtes trop aimable pour n'avoir pas mon cœur tout entier , & je ne le suis pas assez pour empêcher que vous partagiez le vôtre.

Ce reproche suspendit pour un moment ma première douleur , & prenant la main de Zineby ; que tu es cruelle , lui dis-je , d'ajouter encore à ma peine un tort que je ne veux point avoir ! Non , je ne me pardonnerois pas d'aimer Zobéïde comme toi ; aussi n'est-ce pas comme toi que je l'aime : notre amitié , formée par une longue habitude , s'est insensiblement augmentée ; les charmes de ton esprit , ta douceur , ta complaisance , les marques de ta tendresse , ont su m'attacher à toi par des liens doux & tranquilles. Mais ce que je sens pour Zobéïde est mêlé d'un trouble & d'une agitation qui bannit la paix de mon cœur : je crois même haïr le jour qui me la fit voir pour la première fois. Voudrois-tu , Zineby , que je t'aimasse ainsi ? Cependant ,

toute funeste qu'est pour moi la vue de Zobéïde , je sens bien que si je la perds il n'est plus de plaisirs pour moi. Que ta généreuse amitié ne m'abandonne pas , aide-moi au contraire à la chercher partout ; & si tu me la rends , compte que je ne l'aimerai qu'autant que tu le voudras , tu n'auras plus à te plaindre de moi.

Zineby à ces mots se levant : Je crois , me dit-elle , qu'il est à propos que vous restiez ici , pendant que j'irai dans le parc chercher Zobéïde ; si vos femmes l'ont vue , il est , je crois , prudent que vous ne paraissiez pas y prendre tant d'intérêt. Je cédaï à ce discours , & la laissai partir : elle le fut à peine , que je trouvai qu'elle tar-
doit trop à revenir.

Cependant , Zineby couroit d'allées en allées , & donnoit tous ses soins à sa recherche : ayant apperçu deux de mes femmes qui sortoient d'un cabinet de verdure , qui en terminoit une assez longue , elle se glissa derrière une palissade & les laissa passer. Quand elle les eut perdues de vue , elle entra dans ce cabinet , & fut bien surprise d'y trouver Zobéïde , assise sur un banc , plongée dans une profonde rêverie. Ah ! Zobéïde , lui dit-elle , pourquoi êtes-vous

ici ? que vous ont dit ces femmes qui sortent d'avec vous ? Elles ne m'ont point vue , repartit Zobéïde , j'étois cachée derrière cette palissade ; mais où est la princesse ? ajouta-t-elle avec précipitation. Zineby lui ayant dit la crainte & l'inquiétude où elle m'avoit laissée au palais des plaisirs , je les vis revenir toutes deux avec une joie qui ne se peut exprimer. Je reprochai à Zobéïde les craintes qu'elle m'avoit causées , & j'eus le plaisir de l'en voir si touchée , que je ne pus lui savoir mauvais gré de l'avoir fait naître : je la conjurai de nouveau de ne me plus exposer à de pareilles peines.

Elle me demanda le nom de ma protectrice , & ayant appris que c'étoit Bienfaisante , elle en parut transportée de joie. Elle nous dit que cette fée avoit été amie de sa mère , & qu'elle espéroit d'en être protégée : cependant , elle nous pria de ne la point prévenir & de lui laisser le soin de se faire connoître. Nous le lui promîmes , & je me flattai qu'un jour je pourrois la voir avec la même liberté , & aussi souvent que Zineby.

Quelques jours après , la reine ma mère arriva ; je l'aimois avec tendresse , mais je ne pus voir sans une peine extrême l'obsta-

cle qu'elle apportoit par sa présence aux douceurs que je goûtois, de passer tous les jours quelques heures avec ma chère Zobéide. Il fallut me résoudre à m'en priver, & je devins bientôt jalouse de la liberté que Zineby avoit de la voir : je tombai dans une tristesse qui inquiéta tout le monde. Souvent la reine m'en demandoit le sujet, mais je m'obstinai à le lui cacher ; & je feignis un jour d'être malade, pour avoir la liberté de parler plus long-temps à Zineby : je m'enfermai dans ma chambre, & je fis dire que je voulois prendre du repos.

Quand nous fûmes seules : Eh bien, Zineby, lui dis-je, avec un air assez froid, vous voyez donc Zobéide tous les jours ; vous croyez-vous à présent moins heureuse que moi, & le sort d'une princesse est-il aussi beau que vous l'avez quelquefois imaginé ? Voyez la contrainte où je suis ; depuis quatre jours je n'ai pu m'échapper un moment, & vous avez la liberté. Vous ne me la reprocheriez pas, princesse, me dit Zineby, si je n'en avois pas usé pour visiter votre nouvelle amie ; & comme j'ai toujours été auprès de vous, elle a tout l'honneur de se faire regretter. Cet honneur la touche peu, lui répondis-je, & le plaisir de

vous voir, la dédommage bien de mon absence. Ah ! pour la première fois je vous trouve injuste, reprit-elle, avec vivacité ; quoi ! vous ne sentez pas que ma tendre amitié doit être alarmée de celle que vous avez pour une autre ? Vous ne voyez pas que mes soins pour elle n'ont pour objet que l'envie de vous plaire ? Et sans être touchée de la tristesse que Zobéide ressent d'une cruelle absence, vous nous accusez toutes deux de vous oublier ?

Hélas ! pardonne, chère Zineby, lui dis-je, au trouble de mon cœur, je ne fais à présent si je dois aimer ou haïr Zobéide ; aide-moi à démêler quels sont mes sentimens, ou plutôt, confirme-moi dans la résolution que je prends en ce moment de ne la plus voir. Oui, elle est fatale à mon repos, j'ai cessé d'en jouir dès l'instant qu'elle s'est offerte à ma vue ; je ne connoissois pas le trouble & l'agitation que je sens ; & pour t'avouer tout, le croirois-tu ? je ne puis te le dire sans rougir, la présence de la reine m'importune, ses soins m'embarrassent, & je ne me retrouve plus pour elle aussi tendre que je l'ai été jusqu'à ce jour. Ce qui achève de me confondre, & de me prouver mon injustice, c'est, Zineby, que je

sens bien qu'il s'en faut peu que je n'aime Zobéide autant que toi ; mais je puis t'asfurer en même-temps , que jamais tu ne m'as été plus chère ; oui , continuai-je en l'embrassant , & laissant couler de mes yeux des larmes que j'avois eu peine à retenir , je t'aime autant que j'en suis capable , & tu connois mon cœur ; je sens même que je te dois cette tendresse : mais j'ignore ce qui m'entraîne vers Zobéide. Pardonne , chère amie , une injure involontaire , je veux m'en punir. Puisque cette étrangère est cause que je manque aux devoirs du sang & à ceux de l'amitié , ne la voyons plus ; découvre tout à ma gouvernante , je te charge de ce soin : dis-lui ce qui s'est passé , & quoiqu'il en puisse arriver , je me soumets à tout , plutôt que de rester dans l'état où je suis. ¶

Mais si l'on vous accorde ce que vous demandez , reprit Zineby , & que l'on fasse sortir Zobéide du palais , songez-vous bien que peut-être vous ne la reverrez jamais. Ah ! que tu es cruelle , répliquai-je ; pourquoi ne pas espérer , au contraire , que la voyant si aimable , on se fera un plaisir de la retenir ici ? Peut-être m'approuvera-t-on de l'aimer , & je n'aurai plus besoin du secret ni du mystère que je me reproche.

La reine entra dans ce moment & nous interrompit : il ne me fut pas possible de révoquer l'ordre que je venois de donner à Zineby , dont je commençois à me repentir ; & quand je la vis sortir de ma chambre , je frémis qu'elle ne l'allât exécuter. Mon air inquiet & embarrassé fit croire à la reine que je faisois trop d'attention à mon mal , & voulant me dissiper , elle fit venir auprès de moi des femmes qui jouoient parfaitement de plusieurs instrumens. Elle leur ordonna de former un concert , espérant que cela pourroit me réjouir dans l'état où j'étois. Cette sorte de dissipation me convenoit mieux que toute autre ; elle m'exemptoit de parler , & excusoit ma rêverie.

Zineby s'étoit retirée seule après m'avoir quittée ; & repassant dans son esprit toutes les idées que notre dernière conversation lui avoit fait naître , ses sentimens pour moi , ceux que j'avois pour elle , la comparaison qu'elle fit des nouveaux mouvemens de mon cœur avec ceux qu'elle y avoit toujours connus ; son esprit & sa pénétration lui firent soupçonner qu'une puissance absolue décidait de mon cœur : mais l'ignorance de son éducation , qui avoit été pareille à la mienne , l'empêchoit d'en deviner l'auteur. Cher-

chant à s'éclaircir , au lieu d'aller chez ma gouvernante , comme je le craignois , elle prit le chemin du palais des plaisirs.

Elle apperçut Zobéide qui venoit à elle d'un pas précipité. C'est trop souffrir , lui dit-elle en l'abordant , il faut que je voie la princesse , ou que je perde la vie. Vous ne mourrez point , dit Zineby , & vous retournerez avec moi à l'instant dans un lieu qu'il vous est défendu de quitter , & où Abdelazis veut que vous restiez. Elle eut peine à l'y faire consentir , & ce ne fut qu'après l'avoir assurée qu'elle encourroit ma disgrâce , si elle n'obéissoit.

Quand elles furent en sûreté , Zineby , qui avoit des desseins , fit naître tour-à-tour dans son cœur , la crainte , l'espérance , la jalousie : & remarquant son effroi , ses transports & sa haine pour le prince Jaloux , elle se confirma dans ses soupçons. Cependant , Zobéide s'obstinoit à vouloir me voir , & l'assuroit qu'il y alloit de ses jours. Zineby lui promit de lui en faciliter les moyens , & la pria d'attendre au lendemain.

J'ignorois ce qui s'étoit passé , & le jour suivant la voyant entrer dans ma chambre avec un air riant & enjoué : Tu prends bien peu de part , lui dis-je , à l'ennui qui me

tourmente ; & si tu as exécuté l'ordre que je te donnai hier , c'est m'annoncer mon malheur avec un front bien serein. Je me suis bien gardée de vous obéir , reprit Zineby , & j'ai bien vu que vous vous trompiez , en croyant vouloir ce que vous me disiez : je vous connois mieux , ma princesse , & je saurai par la suite vous refuser & vous prévenir. Par exemple , vous me voulez cacher l'extrême envie que vous avez de voir Zobéide , & je prétends que ce soit dès aujourd'hui. Ah ! tu me rends la vie , lui dis-je en l'embrassant , mais comment pourras-tu faire ? Laissez-vous conduire , me dit-elle , proposez ce soir à la reine de passer quelques heures dans le parc , & laissez-moi le soin du reste.

Je fis ce qu'elle voulut. On accepta la promenade. Tout le monde y suivit la reine. Le temps étoit admirable : on respiroit une fraîcheur délicieuse , & les étoiles brilloient de tant de feux , que sans le secours de la lune on voyoit assez à se conduire. Nous y restâmes long-temps ; & voyant qu'on ne me tenoit point parole , je dis à Zineby d'un air piqué & assez haut , pour que tout le monde m'entendît , que je voulois me retirer , & que l'on me laissât seule , quand je serois

rentrée. Zineby se mit à rire sans me répondre, & je ne puis vous exprimer en ce moment ce que je sentis contr'elle.

J'arrivai dans ma chambre dans le dessein de m'y enfermer. La reine, en rentrant au palais, avoit appris qu'une femme la demandoit de la part de la fée protectrice : elle se rendit à son appartement pour lui parler, & je défendis à qui que ce fût d'entrer dans le mien avant l'heure du coucher. Alors mes larmes coulèrent en abondance, & je m'abandonnai à mon dépit & à ma douleur : mais bientôt un petit cabinet s'ouvrit, & j'en vis sortir Zineby avec Zobéide. Elle se jeta à mes genoux avec un transport qui me troubla ; nous fûmes quelques momens sans rien dire, & toutes deux rompant en même-temps le silence, nos discours confus, notre joie & nos larmes en apprirent bien à Zineby. Il fallut, cependant, nous séparer : que ce moment fut cruel ! Zineby remena Zobéide au palais des plaisirs.

Elles étoient à peine sorties, que la reine entra dans ma chambre ; elle venoit m'annoncer que Bienfaisante arrivoit le lendemain. Je craignois & souhaitois le retour de la fée. J'assurai la reine que cette nouvelle me faisoit un extrême plaisir. Zobéide en

fut informée; & prenant sa résolution, elle écrivit une lettre qu'elle donna à Zineby pour rendre à la fée, sans lui dire ce qu'elle contenoit: elle la pria seulement de faire en sorte que Bienfaisante fût seule avec elle, quand elle la lui remettroit. Je fus ces circonstances de Zineby, & j'eus mille fois envie de lire cette lettre, & de l'empêcher de la donner; mais la crainte de fâcher Zobéide me retint.

La fée à son tour me combla de caresses, & après plusieurs discours, m'ayant demandé comment j'avois passé le temps, cette question m'embarassa si fort, qu'ayant baissé les yeux, il me fut impossible de trouver un mot pour lui répondre. Pour la première fois, elle vit mon visage se couvrir d'une rougeur, qui lui fit connoître qu'il se passoit quelque chose d'étrange dans mon cœur: elle fit ce qu'elle put pour me rassurer; & voyant que je m'embarassois de plus en plus en voulant lui parler, par pitié pour moi, elle fit appeler Zineby, pour savoir d'elle le sujet de mon trouble. Il augmenta violemment, quand je vis approcher le moment fatal où la fée alloit savoir mon secret: ne pouvant soutenir sa présence, je me retirai & la laissai seule avec Zineby.

Il ne m'est pas possible de vous peindre les mouvemens qui m'agitèrent alors ; de toutes les peines , l'incertitude est la plus cruelle. Je retrouvai Zineby comme elle sortoit de chez la fée ; & courant à elle : Eh bien , lui dis-je , cette lettre , l'as-tu donnée ? la fée l'a-t-elle lue ? qu'a-t-elle dit ? va-t-on m'arracher Zobéide ? La lettre est lue , me répondit-elle , mais j'ignore ce que pense Bienfaisante , elle ne m'en a rien dit. Ah ! Zineby , interrompis-je , si j'y avois été , je l'aurois bien deviné. Vous le saurez dans peu , reprit-elle , car elle m'a chargée de vous dire qu'elle vouloit vous parler. Je frémis à ce discours , & Zineby eut bien de la peine à me déterminer à aller chez la fée.

Elle me reçut les bras ouverts , & aussitôt qu'elle me vit : Venez , me dit-elle , Abdelazis , recevoir un pardon que vous ne m'avez pas encore demandé : je fais le mystère que vous m'avez fait ; mais je ne veux m'en offenser que comme votre amie ; ainsi , n'attendez de moi que des reproches tendres. Pourquoi avez-vous craint que je m'opposasse à vos desirs ? Vous savez combien je vous aime : ne me dissimulez donc rien de ce que vous avez dans le cœur. Vous ai-je empêchée de voir & d'aimer Zineby ?

croyez-vous que je sois plus sévère pour Zobéide ?

Ces paroles me rassurèrent , & me jetant à ses pieds : Ah ! madame , lui dis-je , que vos bontés augmentent les reproches que je me fais ! Je ne vois rien , reprit-elle , qui doive vous troubler , hors le secret que vous m'avez gardé , dont je ne veux plus me souvenir : le reste est tout simple ; je ne puis qu'approuver votre pitié pour une personne aimable , que le hasard vous a fait rencontrer. Il est d'une grande ame , Abdelazis , de secourir les malheureux. Mais , ma chère fille , quelque chose de plus important doit vous occuper ; la guerre est terminée , nous avons vaincu les génies rebelles , & le prince Jaloux va bientôt vous demander votre main , & conclure votre mariage ; tout mon art ne peut vous en garantir. Vous frémissez ! quoi ! cette vertu , que nous avons cultivée en vous avec tant de soin , ne peut-elle surmonter votre aversion ? Le prince vous adore , n'êtes-vous pas au moins susceptible de reconnoissance ?

Ah madame , m'écriai-je , mon cœur en est pénétré pour tout autre que pour lui ; mais dois-je en avoir pour des sentimens qui ressemblent mieux à la haine qu'à l'a-

mour ? J'ai cru pouvoir m'accoutumer à cette façon d'être aimée ; mais , madame , vos bontés , la tendresse de Zineby , enfin tout ce que j'éprouve de l'amitié , me paroît préférable à la passion tyrannique du prince , & ne laisse pour lui aucune place dans mon cœur ; je sens même qu'il pourra m'en coûter la vie , si je ne puis éviter d'être à lui pour toujours.

Hé bien , dit la fée , il est encore un moyen qui peut vous sauver de cet hymen. Zobéide vous a caché sa naissance , je la connois ; elle est née princesse comme vous , qu'elle épouse le prince Jaloux : peut-être pourrons-nous le faire consentir à changer en sa faveur ; elle est belle , & fera dans peu maîtresse d'un grand royaume. Qu'en pensez-vous , Abdelazis ? Quoi , madame , répondis-je , vous pourriez la livrer au sort le plus affreux ? Mais , poursuivit-elle , Zobéide ne pensera peut-être pas comme vous , & se trouvera flattée de la conquête du prince. Non , non , repris-je avec précipitation , elle n'est point faite pour l'aimer , je puis même vous assurer qu'elle le hait déjà autant que moi ; mais ce n'est pas tout , le prince me refuseroit bientôt le plaisir de la voir , il ne pourra souffrir l'amitié qui est

entre nous, & je ne puis m'en séparer. Vous ne pouvez vous en séparer, Abdelazis ! Quels sont donc les charmes puissans qui en si peu de temps ont fait naître une amitié si forte ? Vous le connoissez, lui répondis-je, pouvez-vous me le demander ? Je fais, continua la fée, qu'elle est belle ; mais si par mon pouvoir cette personne qui vous paroît charmante, étoit métamorphosée en une figure hideuse, alors que sentiriez-vous pour elle ? Tout ce que je sens à présent, répondis-je, son malheur me la rendroit encore plus chère, je retrouverois en elle son cœur, son esprit, sa douceur, elle m'en aimeroit davantage, parce que je serois peut-être la seule amie qui lui resteroit. Mais, madame, quel que soit votre pouvoir, Zobéide ne peut jamais cesser d'être aimable.

C'en est assez, dit Bienfaisante, je prendrai soin de Zobéide ; mais, princesse, il ne vous est plus permis de la voir sans mon ordre. Que les clefs du palais des plaisirs me soient à l'instant apportées ; je vais défendre d'en approcher, & je veux que l'on en ignore la cause. Gardez-vous bien, Abdelazis, & vous, Zineby, de découvrir un secret qu'il est important de cacher ; les jours

de Zobéide & les vôtres , princesse , seroient dans un danger dont il ne me seroit peut-être pas possible de vous tirer. C'en est assez , je crois , pour vous engager à m'obéir. Aussitôt la fée me quitta pour aller vers Zobéide.

Je ne fus point comment s'étoit passée cette entrevue , mon inquiétude en fut extrême ; j'accusois Bienfaisante d'être encore plus cruelle que la fée Envieuse. Zineby , vous vîtes mon affliction , & vous savez ce que je souffris pendant huit jours d'absence. J'ignorois si Zobéide étoit encore au palais des plaisirs ; la fée m'en assuroit , mais je la craignois trop pour la croire. Enfin , mes pleurs & mes soupirs la fléchirent : à quelle condition , grands dieux ! me fut-il permis de la revoir ? il fallut lui promettre d'épouser le prince Jaloux ; je balançai long-temps , mais , enfin , l'attrait d'un bonheur présent l'emporta sur l'idée d'un affreux avenir : nous partîmes avec Zineby.

A mesure que j'approchois , le mouvement de joie qui m'avoit saisie diminuoit , & faisoit place à la crainte d'être trompée dans mon espérance. Hélas ! disois-je en moi-même , peut-être la fée a-t-elle banni pour toujours Zobéide de ces lieux : elle ne

me conduit dans ce triste palais que pour cacher à tout le monde mon extrême douleur ; elle veut qu'on en ignore la cause , & c'est dans cette solitude que je vais apprendre mon infortune. Ah ! palais des plaisirs , vous ne ferez plus pour moi qu'un lieu d'horreur !

Nous arrivâmes : en entrant , je tournai mes yeux de tous côtés , & ne voyant point Zobéide , je me jetai sur un sofa , & m'abandonnai à ma douleur. La fée prenant la parole : Cessez , me dit-elle , de vous affliger , vous allez bientôt voir Zobéide ; mais , princesse , prêtez - moi toute votre attention , je vais vous révéler un secret important.

Alors elle me dévoila le mystère de mon éducation , & m'apprit que ne pouvant empêcher que je fusse au prince Jaloux , elle avoit espéré que l'ignorance , l'habitude & la reconnoissance feroient en moi ce que ne pouvoit faire l'amour : ensuite , me représentant ce que le devoir exigeoit de moi : Je me flate , poursuivit-elle , qu'il sera plus fort que mes soins ; vous avez reçu de nous bien des dons , Abdelazis ; le plus précieux de tous , la vertu , vous sera-t-elle inutile ? Non , madame , lui répondis - je , & puis-

qu'il faut céder à ma destinée , j'attends de cette vertu un puissant secours ; je sens ce que je dois aux soins de votre amitié , il est temps de m'en rendre digne.

Pardonnez , ma chère princesse , dit Bienfaisante , pardonnez une prison qui vous a sauvée de grands dangers : hélas ! votre tendre jeunesse auroit été exposée à la cour au funeste poison de l'amour ; peut-être en auriez-vous rougi trop tard , & des sentimens innocens en apparence vous auroient trompée , & peut-être auroient fait , malgré vous , de dangereux progrès. En vain une noble fierté vous ramèneroit à votre devoir ; qu'il vous en coûteroit pour combattre & pour vaincre un penchant flatteur & séduisant ! peut-être seriez-vous à présent au comble du malheur : l'amour , Abdelazis , prend toutes sortes de formes ; mais la vertu fait bien le démasquer. Elle se leva ensuite , & nous dit de l'attendre. Je tombai dans une rêverie , qui donna à Zineby le temps de faire aussi bien des réflexions sur tout ce que nous venions d'apprendre.

Nous vîmes rentrer la fée avec Zobéide ; mais quelle fut ma surprise , de la voir habillée comme le prince Jaloux ! Bienfaisante , en me la présentant : Princesse , me

dit-elle , revenez de votre erreur : ce n'est plus Zobéide que vous voyez , c'est le prince Sedy Affan , que la fortune vous a fait rencontrer sur le rivage , & à qui je dois bientôt rendre un trône que ses ennemis lui ont enlevé. Je demeurai saisie d'un trouble & d'une honte qui m'ôta l'usage de la parole : en un moment , tout ce que je venois d'apprendre , se retraçant dans mon esprit , me fit condamner ce qui se passoit en mon cœur. Sedy Affan se tenoit à mes pieds , presqu'aussi confus que moi ; Zineby par ses regards nous montrait à tous deux son attendrissement ; & la fée nous examinant , interprêtoit notre silence ; enfin , le prince prit la parole : Ah ! madame , me dit-il , comment voyez-vous Sedy Affan ? Puis-je me flater que vous vous souviendrez de Zobéide ? Oublions Zobéide , lui dis-je en rougissant ; pourquoi , prince , m'avez-vous trompée ? Je priai ensuite la fée de me permettre de me retirer un moment avec Zineby , ne pouvant soutenir en leur présence les divers mouvemens dont j'étois agitée.

Quand nous fûmes seules : Ma chère Zineby , lui dis-je , que viens-je d'apprendre ? hélas ! que ne me laissoit-on dans mon ignorance ? il m'auroit toujours été permis d'aimer

mer Zobéide ; mais le prince Sedy Affan.... Ah ! qu'il m'est difficile de les séparer ! Je tremble pour ses jours , je n'espère rien , & je l'aime , je l'aime.... Non , non , je ne le crois pas , Zineby , je me fais un monstre de cette innocente amitié que tu as vu naître ; mais me feroit-il défendu d'aimer dans le prince tout ce que j'y vois de grand , de noble & de vertueux ? Je ne me sens pas capable de cette injustice , & je me la reprocherois à moi-même. Oui , laissons à mon cœur lui rendre l'hommage qui lui est dû : toi-même ne l'aimerois-tu pas comme moi : trouves-tu que ce soit un crime ?

Je l'aimois comme vous , me dit-elle en m'embrassant : ah ! princesse , quelle différence ! Il n'est plus temps , ma chère Abdelazis , d'avoir pour vous une foible complaisance ; je me reproche celle qui m'a portée jusqu'ici à servir un amour qui va vous coûter trop de peines. Je m'y suis engagée par ignorance , mais depuis quelques jours , cherchant à démêler vos sentimens , & voyant que la vivacité de leurs progrès alloit causer votre malheur , je me suis résolue , par pitié , d'attendre un plus puissant secours pour les combattre. N'en doutez

plus , Abdelazis , vous aimez Sedy Affan comme vous devriez aimer le prince Jaloux. Bienfaisante vous disoit, il n'y a qu'un moment , que l'amour prend toutes sortes de formes pour nous tromper ; elle vous peignoit alors l'état présent de votre cœur , & opposoit à ses sentimens ceux que la vertu doit vous inspirer. Je vous plains , je ressens vos douleurs , j'excuse votre foiblesse , mais je vous aime trop pour vous aider dans votre erreur. Oui , ma chère amie , lui répondis-je , vous m'ouvrez les yeux , & vous allez voir si je suis digne de l'amitié que vous avez pour moi : retournons vers la fée.

Je me levai à l'instant. Je trouvai le prince à ses genoux , la douleur peinte sur le visage ; il s'en fallut peu , dans ce moment , que je n'oubliaffe mes résolutions. Cependant , m'adressant à Bienfaisante : Madame , lui dis-je , si vous m'aimez , éloignez au plutôt ce prince de ces lieux , je ne veux plus le voir ; mais , madame , je vous demande en même-temps une grâce , soit que je sois forcée d'épouser le prince Jaloux , soit que j'évite ce malheur , ne souffrez pas que je quitte jamais cette solitude ; je suis résolue d'y passer le reste de mes jours. Renouvellez les ordres sévè-

res qui défendent d'en approcher ; que mes femmes & ces jeunes filles , qui ont été élevées avec moi , retournent à la cour ; quelques esclaves me suffisent pour me servir. Puis me tournant vers Zineby ; Je n'ordonne point de ton sort , lui dis-je , quel que soit le parti que tu prennes , je ne cesserai jamais de t'aimer. Zineby , pressant tendrement mes mains dans les siennes , & les mouillant de ses larmes , put à peine prononcer ces mots : Je ne vous quitterai qu'au tombeau. Je la ferai dans mes bras sans pouvoir lui répondre.

Le prince se jeta aux pieds de Bienfaisante , & ce spectacle lui fit mêler des larmes à celles que nous versions tous : puis prenant la parole : Ma fille , me dit-elle , je ne puis condamner un penchant que la vertu surmonte , mais il faut obéir au destin , & montrer ce que peut sur vous le devoir : le prince va partir , un vaisseau l'attend au rivage , je vais l'y conduire , restez ici ; si vous m'en croyez , épargnez - vous des adieux où vous pourriez montrer de la faiblesse. Ah ! madame , m'écriai-je , pourquoi vous défier de moi , puisque je vous demande moi-même son éloignement ? Je dois fuir Sedy Assan , mais ne puis-je rendre à

Zobéide un dernier devoir d'amitié?

Nous prîmes le chemin de la mer; je crus voir le désespoir dans les yeux de Sedy Affan, mais je l'accusois en secret de ne s'être pas assez opposé à notre séparation. J'ignorois alors quelles raisons l'engageoient au silence; le moment fatal arriva. Nous étions près du vaisseau; il alloit partir, quand un froid mortel me saisit; mes forces m'abandonnèrent, la pâleur couvrit mon visage, enfin je m'évanouis. En est-ce assez madame, s'écria Sedy Affan? faut-il qu'elle meure pour vous toucher? Ah! ma princesse, toutes les puissances du monde réunies ensemble ne pourront jamais nous séparer, je périrai mille fois plutôt que de vous abandonner. C'en est fait, je me rends, prince, interrompit la fée. Alors elle commanda aux génies de me transporter sur le vaisseau; elle y fit entrer Zineby, & s'y étant embarquée avec le prince, il partit à l'instant, & nous fîmes en un moment un trajet immense.

La fée me tira de mon évanouissement, & voyant le prince à mes pieds: Eh quoi! lui dis-je, en détournant mes yeux pour ne le point voir, la douleur n'a pu me priver du jour! Croyez-vous que je survive à la

honte de ma foiblesse ? Vivez , vivez , s'écria-t-il , ma princesse , & vivez pour Sedy Affan , je suis au comble de mes vœux. Il ne vous est plus défendu de laisser voir vos sentimens ; s'ils me sont favorables , n'en rougissez point , charmante Abdelazis , j'aspire au bonheur d'être votre époux.

Ce que j'entendois , les objets nouveaux qui se présentoient à mes yeux , tout me faisoit croire que ce n'étoit qu'un songe ; mais bientôt la fée me détrompa , & m'apprit que voulant éprouver si je ressentais véritablement de l'amour , elle avoit agité tous les ressorts de mon ame ; qu'elle n'avoit plus douté que la prédiction d'Envieuse , & ce qu'elle avoit lu dans les destinées , ne fût accompli ; que le hasard avoit conduit le prince Sedy Affan fuyant un cruel usurpateur , qu'il avoit fait naufrage près des lieux où je l'avois trouvé ; que craignant de tomber dans un pays ennemi & allié de son tyran , il avoit vu avec plaisir que ses habits le faisoient prendre pour une fille ; qu'il avoit saisi cette occasion de se cacher , & s'étoit prêté à notre erreur ; qu'ensuite l'amour & la crainte l'avoient porté à nous y confirmer ; qu'il avoit entendu , deux jours après son arrivée , une conversation de deux

femmes dans le cabinet de verdure , où Zineby l'avoit trouvé ; que sans être vu il avoit appris par leurs discours le secret de mon éducation , & le péril de mort qui le menaçoit , s'il étoit découvert ; enfin que trouvant dans ma protectrice une amie , il lui avoit par sa lettre avoué tout ce qu'il sentoît pour moi : que depuis ce temps , elle avoit fait tout son possible pour m'arracher au malheur dans lequel elle appréhendoit que cette passion ne nous entraînât tous deux ; qu'elle avoit défendu au prince de faire paroître la sienne , & que voyant qu'il nous étoit impossible de la surmonter , elle avoit à la fin consenti à notre bonheur. Je l'affurai de ma reconnoissance , & ne lui dissimulai point ma joie : le prince ne pouvoit contenir la sienne , & Zineby me rappeloit tout ce qui n'avoit pas échappé à sa pénétration.

La fée nous interrompit pour nous dire que nous allions arriver dans les états du prince , & s'adressant à Sedy Assan : Vous croyez peut-être , lui dit-elle , que je vais vous engager dans une guerre cruelle , dont vous espérez un heureux succès par mon secours : prince , ce n'est point ainsi que Bienfaisante fait servir ceux qu'elle aime.

L'usurpateur de l'île de marbre, en vous arrachant le sceptre de vos pères, s'est attiré ma haine; le même motif qui me porte à secourir les malheureux, me fait aussi punir les coupables. Les huit jours qui vous ont paru à tous deux si cruels, ont été employés à servir ma vengeance, & à chercher les moyens de vous garantir du funeste sort qui vous menacoit. Sedi Assan, vous allez voir vos sujets rentrés sous votre obéissance; le tyran est mort, & vos peuples vous attendent avec impatience. Les génies esclaves, qui sont soumis à mes ordres, ont exécuté ceux que je leur ai donnés. Vous n'avez à craindre qu'Envieuse & le prince Jaloux : ils vont bientôt faire éclater leur rage, ils sont puissans; mais le présent que je vais vous faire pourra vous soustraire à leur fureur.

Alors elle donna au prince le petit bâton que vous avez, Boca, & qui a tant opéré de merveilles : Il faut, continua-t-elle, que vous le conserviez avec soin; portez-le toujours sur vous, & je vous réponds que tous leurs efforts seront vains : mais s'il vous échappe, votre perte est certaine.

Pour vous, Abdelazis, écoutez bien ce que je vais vous dire. Voici une boîte d'y-

voire, où tout l'art de féerie est employé ; elle vous paroît simple , ce doit être pour vous un grand trésor. Dans cette boîte est renfermée une petite boule d'ambre : si vous la portez toujours avec vous , non-seulement elle vous garantira de tout ce que l'on pourroit entreprendre contre vos jours , mais un an de sa possession vous donnera le don de féerie. A la boîte sont attachées les facultés du corps , & à la boule d'ambre celles de l'ame. Si vous perdez la boule séparément de la boîte , ceux qui la posséderont auront tout pouvoir sur votre ame , sans cependant pouvoir vous faire mourir , puisqu'ils n'auront que la moitié du charme : il en est de même de la boîte , si vous la perdez : conservez donc ce précieux trésor que mon amitié vous laisse.

Je vais bientôt vous quitter , il faut que nous paroissions au palais , Zineby & moi , dès aujourd'hui , pour ne donner aucun soupçon de votre fuite. Je dirai à vos femmes que je vous ai permis de passer avec votre amie quelques jours seules au palais des plaisirs. Dans peu de temps nous viendrons vous retrouver : mais ne m'attendez pas pour conclure votre hymen ; il faut qu'il se fasse dès demain , pour ôter toute

espérance au prince Jaloux. S'il veut alors rompre des nœuds respectés par les dieux, son crime le rendant plus foible, nous donnera des armes contre lui.

Nous entrâmes dans le port, comme elle achevoit de parler. Les génies esclaves de la fée y avoient amené, pour nous recevoir, les principaux seigneurs de la cour, les chefs de l'armée, ceux du peuple, qui étoient suivis d'une foule innombrable d'habitans. Ils rendirent hommage à leur prince, & firent éclater, par mille cris de joie, le plaisir qu'ils ressentoient de le revoir, & de retrouver en lui leur légitime roi. Nous fumes conduits au palais : là, en présence de la fée, Sedy Affan leur expliqua ses volontés, & ordonna que tout fût prêt le lendemain pour célébrer nos nœces. Bien-faisante nous ayant tous embrassés, assura les chefs du royaume de sa protection.

Prête à la voir s'éloigner de moi, un noir pressentiment me troubla ; je me livrai à l'affliction, & mes adieux n'auroient point laissé partir la fée, si l'on ne m'eût arrachée de ses bras. Le prince, pénétré de ma douleur, tâchoit de la calmer, par l'espérance de la revoir bientôt. On me conduisit dans mon appartement, & les femmes qui me

fervoient , me regardoient dès ce moment comme leur reine. La fée avoit laissé auprès de nous plusieurs génies : il y en avoit deux particulièrement destinés à veiller à notre conservation ; celui qui fut donné au prince se nommoit Nourghean , & le mien Kalem.

Le lendemain , quand tout fut prêt pour la cérémonie , je me rendis avec le prince dans la chambre du trône , qui est précédée des douze que vous avez traversées : elle étoit superbement ornée ; tous les grands du royaume nous y accompagnèrent magnifiquement parés.

Sedy Affan voyoit avec transport arriver l'heureux moment qui alloit joindre ma destinée à la sienne , & jouissoit des louanges que l'on donnoit à ma foible beauté ; on commençoit les cérémonies ordinaires , quand tout-à-coup le jour s'obscurcit , le tonnerre gronda , les éclairs , pénétrant dans la chambre , nous la firent paroître toute en feu ; & l'on vit entrer un homme , qui , s'approchant de nous avec précipitation , cria : Arrêtez , arrêtez , perfides , la mort seule doit vous unir. Dieux ! quel fut mon effroi , quand je reconnus le jaloux prince Kiribanou ! Je voulus fuir ; mais les forces me manquè-

rent : mes femmes , qui me virent pâle & tremblante , s'empresèrent pour me soulager : hélas ! que leurs soins me devinrent funestes ! Ma boîte d'yvoire tomba de mon sein , & s'ouvrit par sa chûte. Kiribanou la saisit ; & moi , malgré ma foiblesse , apercevant à terre la boule d'ambre qui en étoit sortie , je la ramassai , & mon premier mouvement fut de l'avaler. Cependant , le cruel prince me jetant au visage je ne fais quelle liqueur , prononça ces paroles : *Change de forme , & deviens marbre.* Aussitôt mon corps fut métamorphosé , comme vous l'avez vu , en marbre de trois couleurs. Je me sentis transportée par un tourbillon de flamme & de fumée , & je me trouvai placée sur un piédestal , dans un lieu qui m'étoit inconnu : c'étoit ce triste bois de cyprès où vous m'adressâtes la parole.

Je ne m'arrêterai point à vous peindre mes inquiétudes & ma douleur ; apprenez ce que devint Sedy Affan. Il avoit vu Kiribanou se saisir de ma boîte ; & le désespoir qui s'étoit emparé de lui , l'avoit empêché de remarquer que la boule d'ambre n'étoit pas en son pouvoir. Quand il me vit métamorphosée , il compta pour rien la vie , & jeta son petit bâton aux pieds de son rival ;

puis, fondant sur lui l'épée à la main : Faut-il t'exciter à m'ôter le jour, lui dit-il ? Le prince Jaloux, qui étoit invulnérable, sans lui répondre, lui toucha le front d'un anneau qu'il avoit au doigt ; & dans l'instant la terre s'ouvrit, & l'engloutit.

A ces mots, Abdelazis interrompant son discours pour donner des larmes au malheureux Sedy Affan : Quels maux, mon cher prince, s'écria-t-elle, n'avez-vous pas soufferts depuis ce temps ! Votre mort auroit paru trop douce alors au cruel Kiribanou : quelque espérance que j'aie de vous revoir, hélas ! vous souffrez encore. Puis, effuyant ses larmes : Il faut, poursuivit-elle, vous dire jusqu'où le barbare poussa sa rage : il toucha le trône de son anneau, en proférant encore des paroles : & au même instant ce palais changea, & les habitans de ce royaume furent tous métamorphosés en diverses sortes d'insectes & d'animaux.

Je n'avois point vu la fin de cette tragique aventure, je ne connoissois point le lieu où j'étois : & je m'imaginai avoir été transportée en un autre pays. Concevez-vous, Boca, l'horreur de ma situation ? Moins occupée de mon sort déplorable que de celui de mon cher prince, je ne savais si,

plus heureux que moi , il avoit conservé le présent de Bienfaisante : comme il avoit été témoin de mon malheur , & que je connoissois son amour , je ne pouvois douter de son désespoir.

Je n'espérois plus de revoir ma protectrice , je perdois Zineby pour toujours , & pour comble de disgrâce , il n'étoit pas en ma puissance de me donner la mort : envain je l'appelois à mon secours , la cruelle étoit sourde à ma voix.

Cependant , Bienfaisante , de retour dans l'isle d'Ebène , avoit appris qu'Envieuse & Kiribanou étant arrivés un moment après notre fuite , nous avoient fait chercher inutilement par-tout , & s'étoient retirés tous deux avec précipitation d'un air furieux & menaçant. Bientôt les génies Nourghean & Kalem s'étant présentés devant elle , ils lui apprirent notre malheur , & comment le destin l'avoit emporté sur leurs soins. La fée protectrice alla sur le champ rassembler plusieurs fées de ses amies , & toutes lui promirent , pour la seconder , d'opposer leur puissance à la fureur de mes ennemis. On consulta le livre des destinées , & Bienfaisante , instruite des ressources qui lui restoi-
ent encore , laissa Zineby près d'une des

fées, & vint me voir pour me consoler.

Elle s'affligea avec moi, & m'instruisit de ce que je viens de vous dire ; ajoutant que le prince Jaloux, pour rendre le sort de Sedy Affan plus affreux, l'avoit fait enfermer dans un souterrain pratiqué sous le piédestal où j'étois posée ; qu'il l'avoit attaché par une force invifible sur un bûcher ; & qu'insultant à son malheur, il s'étoit approché de lui, tenant en main un flambeau ardent, en lui parlant ainsi : Cette torche funèbre te tiendra lieu du flambeau de l'hymen : elle seule peut mettre le feu à ton bûcher, elle ne s'éteindra point ; & quand tu seras las de souffrir, si tu as assez de force pour te donner la mort, mets-y le feu, je te laisse cette ressource : qu'ensuite il posa ce flambeau fatal dans un coin du souterrain, & disparut. L'infortuné Sedy Affan, poursuivit-elle, fait depuis ce temps d'inutiles efforts pour sortir de sa place, & se servir du seul moyen qui peut terminer sa malheureuse destinée ; mais des liens surnaturels rendent ses forces impuissantes, & ses désirs superflus. Il entend vos plaintes, continua la fée Bienfaisante, & ne sachant pas que vous conservez encore un reste de vie, il les prend pour celles de votre ombre.

gémiffante, qui lui reproche des jours qui font prolongés malgré lui. Retenez donc, princesse, des foupirs qui augmentent fon défefpoir : je vous l'ai déjà dit, il me refte encore de l'efpérance. Sedy Affan n'a point perdu la vie, Zineby eft en sûreté, je l'ai fauvée de Kiribanou; & ce que j'ai lu dans l'avenir m'a appris qu'Envieufe, preflee par fon neveu, lui a remis fon pouvoir; que ce prince, fe livrant à fa rage, en a ufé comme un furieux, qui fe laiffant emporter à la paffion qui le guide, ne ménage rien pour fatisfaire fa vengeance, & ne voit pas que l'aveuglement & l'erreur lui font prendre des routes peu fûres pour l'exécution de fes projets. Je vais tout employer pour profiter de fon imprudente fureur : j'y prévois des difficultés; mais, ma chère Abdelazis, l'innocence opprimée a de puiffantes reffources contre le crime. Je ne vous reproche pas la foibleffe qui vous a attiré de fi grands malheurs; rendez-vous digne par votre courage des foins que je vais prendre pour les terminer. Elle me quitta enfuite; & je fus un mois fans la revoir.

Au bout de ce temps, je la vis arriver avec ma chère Zineby : Je vous amène, me dit la fée, une vertueufe & tendre amie,

qui veut absolument partager votre infortune, & s'exposer pour vous à des périls affreux. Ah ! madame, dit Zineby, puis-je voir ma princesse dans ce funeste état, sans lui offrir mon secours aux dépens de ma vie !

Je voulus savoir ce que signifioit ce discours, & Bienfaisante prenant la parole : Je ne me suis pas trompée, me dit-elle, quand j'ai pensé que le charme du cruel Kiribanou seroit difficile à détruire ; mais aussi j'ai eu raison de croire que son aveuglement pourroit nous servir. Il ne peut plus rien au delà de ce qu'il a fait ; sa précipitation à punir son rival lui a fait négliger de se saisir du petit bâton que Sedy Affan jeta à ses pieds, par un généreux désespoir ; Nourghean attentif le ramassa, & vint me le remettre : cette faute pourra coûter cher à Kiribanou. Mais ce n'est pas tout, il faut recouvrer la boîte qui est en sa puissance : Kalem est chargé de ce soin ; j'en espère tout : il est adroit, & d'une subtilité parfaite. Ce qui me paroît d'une exécution très-difficile, c'est que le destin bizarre veut que cette aventure ne puisse être terminée que par un étranger d'une naissance obscure, mais né naturellement vertueux, simple, discret, courageux, soumis & compatissant. Il faut encore

que ce même homme puisse travailler une boîte semblable à celle que Kiribanou vous a enlevée ; qu'elle y ressemble si parfaitement , que Kalem puisse en faire l'échange , sans que ce prince s'en apperçoive. Il faut que le petit bâton soit remis entre ses mains , pour pouvoir désenchanter Sedy Affan & tout son royaume ; qu'il entreprenne volontairement le voyage , quelque long qu'il puisse être : il n'est seulement permis de lui en faire naître l'envie , & de l'aider de quelques secours , assez bornés. Le prince Jaloux n'a pas un pouvoir plus étendu que le mien pour l'empêcher de réussir ; il peut seulement l'effrayer , & tenter sa vertu : mais s'il est ferme , exact & courageux , rien ne fera capable de lui résister.

Kiribanou , qui sait qu'un étranger peut détruire ses enchantemens , a changé la plus grande ville de ce royaume en une forêt , & y a laissé plusieurs génies pour la garder , & s'opposer par leurs malins artifices à tous ceux qui voudront vous secourir. Supposé qu'il s'en trouve d'assez courageux pour surmonter tous ces obstacles , il faut encore qu'il puisse être conduit jusqu'ici : le chemin qui y mène est affreux ; je ne puis en détruire l'horreur , ni le guider moi-même

dans cette route : il faut qu'il se trouve dans le monde une personne qui vous aime assez , pour attendre près de ce lieu terrible votre libérateur , pour le conduire , & s'exposer à la mort dont elle est menacée.

Toute votre cour fait ce que je viens de vous dire : l'on vous plaint , mais peu veulent exposer leurs jours. Le roi & la reine ont été les seuls qui l'aient disputé à Zineby ; mais ses prières & mes conseils lui ont fait céder l'honneur de cette action héroïque : je la protégerai dans cette entreprise , autant qu'il me sera possible ; laissons faire le reste aux dieux.

Quand la fée eut cessé de parler , je m'opposai au dessein de Zineby , je conjurai Bienfaisante de m'épargner la douleur de sa perte , préférant l'état où j'étois au désespoir qui la devoit suivre : mais cette tendre amie écoutoit impatiemment mes discours , & brûloit d'envie d'être conduite au lieu marqué pour son sacrifice. Je fus deux jours agitée d'une cruelle inquiétude : Bienfaisante vint me calmer , & m'apprendre que Zineby vivoit encore ; qu'elle avoit employé un charme puissant pour la garantir des efforts que faisoient les génies de Kiribanou pour la perdre ; que si son zèle ne lui faisoit

point franchir les bornes d'un chemin qu'elle lui avoit prescrit, elle n'en pouvoit rien craindre ; mais qu'un pas au-delà, c'étoit fait de ses jours. Deux hommes, ajouta-t-elle, attirés par mes promesses, sont en chemin pour arriver ici ; espérez, princesse, & faites trêve à vos soupirs. Hélas ! ils ne furent suspendus que pour peu de temps : je fus que l'un d'eux, après avoir essuyé quelques jours de fatigue, avoit renoncé à son entreprise ; que l'autre avoit succombé à la première épreuve, & qu'il avoit été métamorphosé dans la forêt en bête féroce. Beaucoup d'autres ont eu le même sort ; & pendant deux ans, Boca, j'apprenois presque tous les jours avec douleur, que tous ceux à qui Bienfaisante avoit inspiré le désir de venir ici, n'avoient pas la force de surmonter de légers obstacles, & qu'en y succombant ils donnoient pouvoir aux génies séducteurs de les métamorphoser en vils animaux. Ce sont ces malheureux qui, par leurs cris vous ont tant effrayé dans le passage obscur où Zineby vous conduisoit : vous comptiez sans doute devenir bientôt leur proie ; mais ces hurlemens affreux n'étoient que des plaintes & des regrets qu'ils donnoient au malheur prochain qui vous menaçoit.

Sur la fin de la seconde année , ma protectrice vint me dire qu'elle avoit trouvé en vous , Boca , un homme capable de remplir ses desseins ; que la candeur de vos mœurs & l'habileté de votre travail secondoient ses espérances : Jamais , dit-elle , on n'a mieux tourné l'yvoire que le fait cet homme ; toutes les boîtes que j'ai eues jusqu'ici sont défectueuses en comparaison de celles que fait Boca ; j'ai chargé le génie Nourghean d'en avoir de sa façon. Il vient de m'apporter la dernière , elle est si semblable à celle que Kiribanou nous retient , que je pourrois m'y méprendre moi-même.

Alors Boca , interrompant pour la première fois la princesse , en poussant un profond soupir : Hélas ! madame , lui dit-il , si j'avois su alors l'utilité de cette boîte , & à quoi j'étois destiné , je n'aurois pas éprouvé le déplaisir sensible que j'ai ressenti , & je me ferois plutôt porté de bon cœur à vous servir. Je n'en doute point , reprit Abdelazis ; mais , Boca , il n'étoit pas permis à la fée Bienfaisante de vous instruire ; votre consentement & le hasard devoient agir avec ses soins. Nourghean , pour vous engager à perfectionner vos ouvrages , vous en paya un prix excessif....

Bon , dit Boca , vous ne savez donc pas ,
princesse , que tout cet argent s'est évanoui ;
& qu'au lieu de trouver les piaftres où je
les avois précieusement ferrées , il ne for-
tit de mes coffres que des mouches , des
fourmis , & autres animaux ? Je le fais bien ,
reprit-elle en souriant : mais , Boca , quand
on veut connoître un homme , il faut le
voir dans l'adversité. Cette première épreuve
fit croire que vous seriez capable de sou-
tenir les autres. Avouez que le trésor , que
le vieillard vous offrit de partager avec vous
dans la forêt , vous auroit tenté , si vous
n'aviez pas déjà réfléchi sur la fragilité des
biens périssables.

Les insectes que vous trouvâtes à la place
de votre argent , étoient des habitans de
ce royaume , qui , sachant qu'ils pourroient
contribuer à ma délivrance , voulurent me
prouver leur zèle. Si le hasard vous les eut
fait interroger , ils auroient répondu comme
j'ai fait , & engagé à entreprendre ce voya-
ge ; c'étoit là seule façon de parler qui leur
fût permise : vous ne le fîtes pas , & leurs
soins furent inutiles. Quoi ! madame , dit
Boca , ce bel oiseau , & cette affreuse arai-
gnée m'auroient parlé ? Oui , reprit-elle ,
l'oiseau vous auroit parlé : mais je ne fais si

l'araignée l'eût fait ; elle étoit occupée d'un autre soin. Insensiblement , Boca , vous m'engagez dans un grand détail ; vous voulez tout savoir. Il faut donc vous dire que Kiribanou , en métamorphosant les sujets de cet empire , ajouta à leur supplice celui d'être forcés de suivre l'instinct naturel à l'espèce dans laquelle il les avoit transformés ; instinct qu'il avoit choisi directement opposé à leur caractère.

Les philosophes devinrent papillons. Les gens de lettres , les politiques & les magistrats se virent changés en hannetons. L'af-fidu courtisan , mieux traité que les autres , conserva par la beauté de son plumage d'anciennes marques de sa parure ; mais fuyant l'esclavage , il devint habitant de l'air , & volant de branche en branche , il chantoit une liberté forcée dont il ignoroit tout le prix. Les femmes prodigues devinrent four-mis , les nonchalantes & les avarés furent contraintes de travailler pour autrui , sous la forme de mouches à miel. Les vieilles prudes en apparence & coquettes en effet , dont tout le soin étoit de réparer avec art & en secret les outrages que le temps fait à la beauté , se virent avec douleur , sous la forme d'araignées monstrueuses , étaler au

jour un indigne travail, & n'exciter par leur présence que l'horreur & l'effroi.

Celle qui poursuivit l'oiseau dans votre chambre, l'avoit autrefois aimé; c'étoit un homme d'un mérite distingué, qui n'avoit eu pour elle que du mépris: cherchant depuis longtemps une occasion de s'en venger, elle s'avisa de vouloir comme les autres se placer dans un de vos coffres, sous prétexte de me servir. Vous vîtes comment elle poursuivit & piqua ce pauvre oiseau: Nourghean, indigné de cette action, l'en a punie; mais sa mort n'a pas empêché que ce malheureux seigneur n'ait cruellement souffert; & il en auroit perdu la vie sans le secours de Bienfaisante: car, Boca, les traits empoisonnés d'une prude & vieille coquette sont bien dangereux.

La fée voyant que vous vous accoutumiez à ces prodiges, vous fit trouver le petit bâton; &, pour vous engager à le garder précieusement, elle y attacha le don de produire tous les jours quatre réaux, quand il seroit dans votre poche. Elle dicta l'oracle, vous partîtes, & je savois tous les jours par ma protectrice ce qui vous arrivoit en chemin.

J'appris, quand vous fûtes à Java, com-

ment elle vous avoit engagé à monter sur le petit vaisseau qui vous a conduit ici ; que guidé & servi par les plus zélés sujets de Sedy Affan , son génie Nourghean vous avoit garanti de plusieurs dangers , en combattant ceux du prince Jaloux : & qu'enfin , courageux , ferme & vertueux , vous aviez surmonté les trois obstacles de la forêt ; mais je ne puis songer au quatrième sans en frémir encore.

Vous alliez donc périr , ma chère Zineby , lui dit-elle en l'embrassant , quand , à la vue de Boca , transportée de joie & pleine de confiance , vous courûtes au-devant de lui , franchissant les limites prescrites & oubliant le danger ! Hélas ! généreux étranger , continua-t-elle , si votre courage & votre compassion ne vous eussent fait précipiter vos pas , elle alloit perdre la vie : la vertu du petit bâton que vous portiez fit demeurer immobiles les génies malfaisans du prince Jaloux.

Elle vous conduisit ; & au moment que vous tombâtes évanoui , Nourghean vous transporta dans le jardin où vous restâtes endormi toute la nuit. Bienfaisante & Zineby la passèrent avec moi , & nous nous flattâmes d'un prochain succès ; Kalem confir-

ma notre espoir, & porta à la fée la boëte d'yvoire qu'il venoit de dérober à Kiribanou, après l'avoir remplacée par la vôtre. Ce génie fut chargé de vous tirer de votre assoupissement au lever du soleil, & Bien-faisante m'instruisit de ce que je devois vous ordonner, si par hasard vos questions me permettoient de parler; & surtout de vous bien recommander de ne point fermer les portes du palais, certaine qu'elles ne s'ouvriraient plus, que vous y péririez, & qu'alors le petit bâton feroit en la puissance de notre ennemi.

Vous savez tout le reste jusqu'au moment que vous me quittâtes pour aller au palais; vous avez vu la situation violente où j'ai été, & comment Kalem a reçu dans la boëte la petite boule d'ambre qui sortit de ma bouche: le génie l'a remise à l'instant entre les mains de la fée, qui étoit restée invisible auprès de moi, & Nourghean nous a ramené Zineby.

Abdelazis parloit encore, quand Nourghean & Kalem entrèrent; & s'adressant à Boca: Venez à l'instant, lui dirent-ils, tout est perdu, si vous différez. Kiribanou s'est apperçu de la tromperie qui lui a été faite, & le malheureux Sedy Assan va périr, si

vous ne le secourez. Le barbare a ordonné à un de ses génies d'aller mettre le feu à son bûcher ; venez trouver la fée , qui vous attend près du piédestal. Ne nous suivez point , princesse , Bienfaisante veut que vous restiez ici avec Zineby.

Boca les suivit , & dès qu'il eut joint la fée , elle l'affura qu'il ne lui arriveroit rien de funeste : Mais , ajouta-t-elle , aussitôt que mes génies vous auront descendu dans le souterrain qui est sous ce piédestal , que rien ne vous effraie ; allez sur le champ prendre le flambeau ardent que vous y verrez. N'écoutez point les discours du prince Sedy Affan , & sans lui répondre , secouez deux fois le flambeau , il en tombera deux gros charbons enflammés ; marchez hardiment dessus , & les écrasez. Ensuite vous jetterez le flambeau sur le bûcher. Après cette instruction , elle lui commanda de frapper le piédestal de son bâton ; il se brisa , la terre s'ouvrit , & Boca fut transporté au fond du souterrain. A la lueur du flambeau funeste , il vit l'infortuné prince le conjurer avec instance de le lui apporter ; mais sans l'écouter il fit exactement ce qui lui étoit prescrit. A peine eut-il écrasé les charbons , & jeté le flambeau sur le bûcher de Sedy

Affan, que la terre trembla, des cris affreux se firent entendre, & le bûcher en un moment s'embrasa & fut consumé.

Boca déplorait le sort du prince, & croyant qu'il venoit de périr, il se reprochoit d'en être la cause; quand il se vit dans le jardin, où Sedi Affan l'avoit déjà devancé par le secours de Nourghean. Le prince étoit aux pieds de la fée; le charme avoit été détruit au moment que Boca avoit marché sur les charbons.

Ils furent retrouver la princesse; leur joie ne se peut exprimer: Vous n'avez plus rien à craindre, leur dit la fée, vivez en sûreté, heureux amans; vos ennemis viennent de périr: toute leur malice résidoit en ce flambeau, & leur vie étoit attachée à ces charbons ardents que Boca vient d'écraser. Ainsi périrent à la fin les fées injustes à qui le grand nombre de crimes fait perdre l'immortalité.

Tout va reprendre ici sa forme ordinaire. Recevez tous deux de moi l'art de féerie. Je vous connois assez pour ne pas craindre que vous en abusiez. Vous allez être au comble de vos souhaits; qu'une juste modération les conduise, & que le souvenir de vos malheurs passés vous défende de l'aveu-

blement où fait souvent tomber l'excès du bonheur. Que Zineby choisisse dans cette cour un époux digne de son cœur ; je ne lui fais point de dons, pour ne pas vous priver, Abdelazis, du plaisir que vous aurez à la rendre heureuse.

Boca, dit-elle, en se tournant vers lui, voyez ce que je puis faire pour vous. Il est juste de prodiguer les plus grands bienfaits à qui nous a rendu de si importans services : ne mettez point de bornes à notre reconnoissance ; parlez, vous n'avez qu'à demander.

Madame, répondit Boca, j'ai ouï dire à la princesse, que les animaux qui m'ont effrayé par leurs cris, dans la forêt, étoient des malheureux qui comme moi avoient entrepris de la secourir ; hélas ! de grâce, désenchantez ces pauvres gens, & les renvoyez dans leurs pays. Peut-être ont-ils une famille, des parens, qui ne peuvent subsister que par eux, & qui ne sont point complices de leurs fautes : d'ailleurs, madame, je vous avoue que je ne fais point pourquoi je n'ai point succombé comme eux ; sans doute vous m'avez aidé d'un plus grand secours.

J'aime à voir, Boca, reprit la fée, que

vosre vertu soit assez pure pour se méconnoître elle-même. Ma justice a prévenu vos vœux. Ces hommes ont déjà repris leur première forme ; mais c'est peu de les rendre à leur patrie , mes trésors vous sont ouverts , faites-leur des présens à tous , qui satisfassent votre cœur généreux : & vous , choisissez en quel pays vous voulez jouir de la fortune que je vous prépare.

Alors Boca se tournant vers Abdelazis & Sedy Affan : Si le roi veut bien , dit-il , me permettre de rester dans cette ville , j'y passerai le reste de mes jours ; j'ai peu de parens , quelques amis , je partagerai avec eux vos bienfaits , & ce royaume me tiendra lieu de patrie. Mais de grâce , madame , ne me donnez pas tant de biens , il me semble que j'en ferois moins heureux : qu'il me soit permis de m'occuper à tourner encore l'yvoire ; je dois trop à ce petit talent , pour n'en pas faire mon plus grand plaisir.

On admira la modération de Boca ; tout ce qu'il demanda lui fut accordé.

Abdelazis & Sedy Affan furent mariés avec pompe & magnificence. Le roi & la reine de l'île d'Ebène assistèrent aux nœces de la princesse leur fille , & Zineby com-

blée de biens & d'honneurs , reçut peu de temps après un époux des mains d'Abdelazis.

On donna à Boca un petit appartement dans le palais. La candeur de ses mœurs , son désintéressement , son humanité , sa franchise , le firent aimer & honorer de tout le monde. Ce qui prouve bien que la vertu , pour se faire respecter , n'a pas besoin d'emprunter l'éclat des richesses , ni des grandeurs.

Fin du dix-huitième Volume.

T A B L E

D E S C O N T E S ,

TOME DIX-HUITIÈME.

SUITE DES CONTES DE BIDPAI.

CHAPITRE V. *L'on perd souvent par
sa faute un bien que l'on n'a acquis qu'a-
près bien des peines ,* page 5

Le Singe & la Tortue , Fable , 6

Le Roi de Kachemire & son Singe , Conte , 10

Le Lion , le Renard & l'Ane , Fable , 26

CHAPITRE VI. *Sur les malheurs que la
précipitation entraîne après elle ,* 31

Le Derviche & sa femme , Fable , 32

Le Santon qui a cassé sa cruche , Fable , 36

Le Sultan & son Faucon , Fable , 40

CHAPITRE VII. *Il est permis de dissimu-
ler avec ses ennemis , & même de leur*

*témoigner des sentimens d'amitié pour se
délivrer d'un danger, & nous soustraire
aux maux dont ils veulent nous acca-
bler,* page 43

Le Rat & le Chat, Fable, 45

La Villageoise infidelle, Conte, 49

Le Rat & la Grenouille, Fable, 60

CHAPITRE VIII. *Sur la conduite que l'on*

*doit tenir envers un ami que l'on a of-
fensé, & sur le danger que l'on court
d'ajouter foi à ses paroles flatteuses,* 63

Le Roi de l'Yémen & son Perroquet, Conte, 64

Le Derviche & les Voleurs, Fable, 67

La Paysane & sa fille, Fable, 71

Le Sultan & le Musicien, Fable, 73

Le Roi & son Visir, Fable, 75

Le Derviche & le Loup, Fable, 78

L'Arabe & le Boulanger, Fable, 79

CHAPITRE IX. *Que la clémence est une des plus grandes vertus des Princes,* 81

Le Lion & le Renard, Fable, 83

Le Derviche & les Mouches, Fable, 88

*Le Sultan de Bagdad & la belle Esclave,
Conte,* 95

Le Derviche & le Négociant, Conte, 102

*Le Roi de l'Yémen & un de ses Officiers,
Conte,* 110

CHAPITRE X. *Sur la tyrannie & l'injustice. Que celui qui fait le mal reçoit ordinairement un plus grand mal*, page 115

Le Lion ; l'Once & le Renard, Fable, 118

L'homme injuste & le Derviche, Fable, 126

Le Singe & le Sanglier, Fable, 130

CHAPITRE XI. *Que l'on doit être content de l'état dans lequel la Providence nous a placés, & ne pas le quitter pour en embrasser un autre*, 133

Le Derviche & son Hôte, Conte, 134

La Grue & le Berger, Fable, 137

L'Homme & ses deux Femmes, Fable, 139

Le Pêcheur & les Savans, Fable, 142

Le Corbeau & la Perdrix, Fable, 146

CHAPITRE XII. *Que la douceur & la modération sont les qualités les plus à désirer dans un Monarque*, 148

Le Roi des Indes, son Visir & les Bramins, Conte, 151

Le Roi de l'Yémen, Conte, 174

Les deux Colombes, Fables, 181

CHAPITRE XIII. *Sur le danger que courent les Princes en accordant leur confiance à ceux qui en sont indignes*, 186

Le Sultan d'Alep & le Jouailler, Conte, 188

CHAPITRE XIV. <i>Sur la différence de la destinée des hommes ,</i>	page 205
<i>Asfendiar , prince Grec , & ses Compagnons de voyage , Conte ,</i>	206
NOTES ,	219

FABLES ET CONTES DE FÉNÉLON.

I. FABLE. <i>Les Aventures d'Aristonoüs ,</i>	235
II. FABLE. <i>Les Aventures de Méléstichon ,</i>	254
III. FABLE. <i>Aristée & Virgile ,</i>	263
IV. FABLE. <i>Histoire d'Alibée , Persan ,</i>	236
V. FABLE. <i>Histoire de Rosimond & de Bramine ,</i>	245
VI. FABLE. <i>Histoire de Florise ,</i>	257
VII. FABLE. <i>Histoire du Roi Alfaroute & de Clariphile ,</i>	264
VIII. FABLE. <i>Histoire d'une vieille Reine & d'une jeune Paysane ,</i>	269
IX. FABLE. <i>Fable de Lycon ,</i>	275
X. FABLE. <i>Fable d'un jeune Prince ,</i>	278
XI. FABLE. <i>Le jeune Bacchus & le Faune ,</i>	281
XII. FABLE. <i>Le Rossignol & la Fauvette ,</i>	283
XIII. FABLE. <i>Fable du Dragon & des Renards .</i>	286
XIV. FABLE. <i>Les deux Renards ,</i>	288
XV. FABLE. <i>Le Loup & le jeune Mouton ,</i>	289

T A B L E. 461

XVI. FABLE. <i>Le Chat & les Lapins ,</i>	290
XVII. FABLE. <i>Les deux Souris ,</i> page	293
XVIII. FABLE. <i>L'Assemblée des Animaux pour choisir un Roi ,</i>	295
XIX. FABLE. <i>Le Singe ,</i>	297
XX. FABLE. <i>Les deux Lionceaux ;</i>	300
XXI. FABLE. <i>Les Abeilles ,</i>	304
XXII. FABLE. <i>L'Abeille & la Mouche ,</i>	305
XXIII. FABLE <i>Les Abeilles & les Vers à soie ,</i>	307
XXIV. FABLE. <i>Du Hibou ,</i>	310
XXV. FABLE. <i>Du berger Cléobule & de la bergère Phidile ,</i>	312
XXVI. FABLE. <i>Chromis & Mnasyie ,</i>	315
<i>Le Fantafque ,</i>	318
<i>La Médaille ,</i>	323

PAR MADAME LE MARCHAND.

BOCA, ou la Vertu récompensée, 329

Fin de la Table.







